ACTUEL
novapress
le "ROCK" a la "Chaîne"
N° 37 DECEMBRE 1973
4 F.
4 FR

Dessin de Tibor Csernus
Illustrant **L'homme dissocié** de Nat Schachner

Amateurs de science-fiction qui lisez ce texte, le nom de Nathan Schachner (1895-1955) vous est probablement inconnu. Cet écrivain américain, qui, de 1930 à 1941, fut un des maîtres incontestés du genre, est tombé dans l'oubli outre-Atlantique et n'a jamais été traduit dans notre pays.
Or, Schachner écrivait un type de science-fiction sociologique et politique qui annonçait, dès le début des années 30, les directions de la S-F contemporaine.
C'est un lieu commun de lire sous la plume de critiques mal informés que tous les ouvrages publiés avant-guerre étaient réactionnaires, voire fascistes. C'est pourquoi il m'a paru opportun d'élaborer une anthologie à partir des meilleurs récits publiés par Nat Schachner dans le magazine Astounding Stories **entre 1933 et 1941. Ces textes seront la preuve éclatante qu'il existait à l'époque une S-F orientée à gauche et dénonçant l'oppression des travailleurs par les possédants, le racisme et le totalitarisme.**
Dans un des récits, intitulé « Froid », l'auteur ne va-t-il pas jusqu'à affirmer que la solidarité inter-raciale doit passer avant les impératifs du patriotisme national !

Jacques Sadoul

P.S. Pour ceux qu'intéressent les problèmes posés par les acquisitions récentes de la médecine, je signale la parution dans J'AI LU-Documents **de l'étude du Professeur Hamburger :** La puissance et la fragilité.

SCIENCE - FICTION : DE 3,30 A 5,80 FRANCS

Publicité

ACTUEL CHERI.
Les femmes sont parties dans la colline pour ramasser le miel des ruches... Les romarins sont à nouveau en fleur et il n'est que temps de s'adonner à la récolte. Je profite du repos que m'octroie leur absence pour t'envoyer quelques nouvelles.
Tout va à nouveau bien. Chaque matin, nous quittons les rives du Lacydon et, mollement bercés par l'onde marine, nous partons aux pageots. Car ils sont revenus ! Oui mon vieux ! C'est un miracle mais, crois-moi... pas plus tard qu'hier, nous en avons pêché quelques quatre kilos que nous avons partagé avec les membres des tribus voisines.
Il fleurait bon le poisson grillé jusque sur La Canebière.
En parlant de Canebière, devine qui j'y ai rencontré ? Je te le donne en milie ! Gabriel Domenech qui marchait, main dans la main tendrement, avec un arabe ! Dire que quelques mois seulement avant que nous ayons déclenché notre révolution il les taxait de « voleurs, de syphilitiques »... Tu t'en souviens ?
Comme quoi notre révolution a des conséquences pour le moins inattendues. Je me demande s'il n'y a pas cependant dans l'attitude de Gabriel une certaine ostentation-culpabilisation ? qui le pousserait à trop vouloir faire l'ange après avoir tant fait la bête... Je ne sais si tu partageras mon avis...
Avant-hier, gros émoi. Nicolas, le fils de Jean-Louis, arrive en hurlant de la plage.
— Il y a un homme qui est arrivé de l'horizon !
— De l'horizon ? Je reprends un peu étonné.
— Oui, du large. Sur un grand poisson !
A peine le temps de calmer d'un calin sa frayeur... Qui vois-je entrer ruisselant de la barbe aux pieds ? Alain ! Oui, Bombard qui venait directement de l'île des Embiez en compagnie d'un charmant dauphin mâle.
Il est resté deux jours. « La Méditerranée est sauvée ! Les derniers relevés planctonniques le confirment ! » Nous avons passé quarante-huit heures de joie. Les feux brûlèrent toute la nuit et le dauphin ne fut pas, crois-moi, le premier à se coucher.

Michel Gnangnan.

ACTUEL 37
décembre 1973
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

sommaire

Sun Ra 4
Crumb cause et dessine 10
Le rock à la chaîne 15
Où en est ? 22
Nova-Press 25
Les lecteurs parlent aux lecteurs .. 32
Livres 34
Cinéma 36
Calendrier 38-43
Mosik 44
Petites annonces 47
Le travail en taule 56
B.D. Alice 59
Laborit : la biologie 62
Pataphysique 68
Werner Schroeter 74
Jugez les promoteurs 76

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Claudine Maugendre
Christine Moran
Jean Rouzaud
Couverture :
Benjamin Baltimore
Administration :
Jocy
Publicité :
Patrick Zerbib
Ont participé à ce numéro :
Adrienne
Paul Alessandrini
Yves Frémion
Jean-Louis Hue
Martine Keïta
Madeleine Laïk
Patrick Labes
Hyma
Albert Le Duc
Musta Miri
Guy Pellaert
Didier Sandman
Marie-Louise Taille ferre
Marcelle Thorsen

Composition :
« Au Manuscrit »
Photogravure, montage offset :
Rototechnic-offset
Tirage :
Rototechnic-offset
Edicis

Diffusion :
N.M.P.P.

La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits tachés, échangés ou brûlés.

Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la Publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90.000 exemplaires.

SUN RA

. Je suis plus . et Le Créate

« Je suis plus blanc que les blancs, je connais tous leurs dieux mieux qu'ils ne les connaissent eux-mêmes, les dieux de la Bible, Isis, Osiris, Thor, les divinités du Walhalla. » Un gros dictionnaire d'hieroglyphes sous le bras, la corpulence majestueuse, coiffé d'un chapeau en laine tricotée, M. le Sonyr Ra montre son passeport : Sun Ra est bien le descendant présumé des pharaons. Mais d'un large pouce il cache sa date de naissance, le fils de Dieu, l'interlocuteur solitaire du créateur et des extra-terrestres n'a pas d'âge, la soixantaine approximative. Et beaucoup d'énergie.

Son tour de France fut un triomphe. Salle comble le plus souvent, cinquante mille à la Fête de l'Huma, mille personnes à Amiens, cinq cents dans la moindre bourgade. Célébré par Delfeil de Ton au grand encensoir, le free jazz cosmique a effacé pendant deux mois les violences et les élucubrations maquillées du rock androgyne.

Entre l'Oncle Tom et le militant Black Panther, Sun Ra donne le spectacle de la troisième voie du noir américain, un dérapage plus ou moins contrôlé dans le délire, pour fuir une condition odieuse. Ce que d'autres font dans le Vaudou ou chez les Black Muslims, Sun Ra l'assume dans l'**Astro black infinity culture**. Il fait d'énormes efforts pour oublier le racisme. Après une brève altercation avec un directeur d'hôtel, la voix posée mais les jambes qui tressautent : « Je suis au-delà de tous ces petits ennuis. Je suis d'une autre essence, je ne m'abaisse pas au ras du sol, peu m'importe ce qu'ils font, peu m'importe ce qu'ils disent. Ils passent aujourd'hui, ils seront morts demain. En s'en prenant à moi, ils s'attaquent à la vérité et à la justice ultimes et personne ne peut s'y attaquer sans péril. Et ils me font de la peine. Non, ils ne m'ennuient pas, je suis d'une autre essence ».

Sun Ra peut tout aussi bien déclarer péremptoire : « La planète est dans un triste état, il faut que je fasse quelque chose », ou : « Je ne suis qu'un clown. Un clown cosmique ». Couvert d'ornements stellaires, révéré par ses disciples qui enregistrent au magnétophone ses moindres propos, il rachète la mégalomanie par l'humour ou la naïveté. S'émerveille d'être enfin, pour la première fois, diffusé sur la radio américaine en septembre, au milieu d'un océan nauséabond de chansonnettes. Mais n'hésite pas à déclarer, en parlant de Miles Davis : « Aux Etats-Unis, les musiciens essaient tous de me rattraper. Ils n'y arriveront jamais, ils manquent de discipline... ».

Il a droit au délire. Il a traversé l'histoire du jazz avec élégance, réussissant la synthèse des genres dans la nouveauté. Bercé par la fin du New Orleans, il aime bien Amstrong. Evitant de se laisser piéger comme d'autres, Duke Ellington ou Count Basie, dans les guimauves habiles du swing, Sun Ra n'adhère pas non plus au be bop, cette première grande révolte de la musique noire menée par Charlie Parker et Dizzy Gillespie. Tout au long des années 30 et surtout 40, il joue à droite à gauche, accompagne Fletcher Henderson, qui résume dans son orchestre le jazz d'avant guerre et où Sun Ra tient le piano plus d'un an. Après guerre, Sun Ra se livre, dit-il, à un travail de recherche. Composition, arrangement, répétition, il fignole de nouvelles formes, d'abord en solitaire, puis avec trois compères saxophonistes : John Gilmore, Pat Patrick et Marshall Allen, qui ne l'ont pas quitté depuis quinze ans. Dès la fin des années 50 ils produisent, dans l'Arkestra, ce qu'ils nomment de l' « Out of space music » qui est déjà la **New Thing** du free jazz d'avant les appellations. Après guerre, Sun Ra crée et fait durer le seul grand orchestre moderne, de quinze à vingt musiciens costumés, qui s'ouvre au spectaculaire et au rituel, intègre la cosmogonie noire, la danse ou le cirque. Il aime les grandes fresques disciplinées, méprise l'élan libertaire du petit groupe de solistes. L'improvisation s'étend, le bruit de la jungle se fait entendre, et dès que l'électronique se fraye un chemin en musique, Sun Ra se l'approprie.

Nous avons longuement parlé à deux reprises avec lui, il n'était pas toujours sérieux, l'était parfois trop dans l'affirmation de paternité. Mais au cœur du dérapage le plus joyeux, il se rattrapait d'un clin d'œil. Au début, il nous a offert un show coutumier.

Jean-François Bizot.

Les photos de Sun Ra sont tirées d'un film tourné avec les dieux égyptiens.

BLANC que Les BLANCS, ur est mon ami.

« J'ai le soleil inscrit dans une pyramide tatouée sur l'estomac. C'est mon symbole. Je ne fais qu'équilibrer l'équation du créateur. J'ai donné ma femme à John Gilmore, il a plus de loisir que moi, je ne sais pas ce qu'elle en pense... La Bible dit que l'homme parfait est de la race des nieurs, qu'il est sale et abominable. Mais je suis un ange intergalactique. Je vous le demande : le monde donne-t-il des droits équitables à un ange intergalactique ? De toute façon la vie n'est qu'une vaste farce qui ne passe qu'avec humour et humilité. Il m'a fallu être très humble pour accepter de venir sur cette planète, c'est une planète très difficile. Mais le créateur a de l'humour puisqu'il m'a envoyé, arme du soleil, du vent, des eaux et de la foudre. Le créateur est un vieil ami à moi. La mort aussi. J'ai parlé avec elle, en rêve : « Je suis, m'a-t-elle dit, plus amie avec toi qu'avec aucun autre noir ». C'est important de s'en être fait une amie, non ? » (Sourire.)

Vous en souriez...

Les gens feraient mieux de me prendre au sérieux. Quand j'avais sept ans, déjà ma grand-mère me disait : « Tu sais, mon petit, je suis attristée pour la race blanche. Quand tu les affronteras, tu te moqueras d'eux avec superbe ». J'avais déjà une chambre à part et toute la considération que je méritais, argent, piano.

C'était la grande époque de l'orchestre de Duke Ellington

Oui. Je préférais ce qu'il faisait au début, au Cotton Club, à Harlem, quand le bruit de la jungle passait encore, comme dans Rockin' in Rythm. Après, Duke a versé dans la musique de cocktail. Ses musiciens sont trop polissés, trop sophistiqués. Il a oublié les bruits de la forêt.

Duke, Count Basie, Lionel Hampton, jouaient pour les Blancs.

Ce fut le cas de tous les orchestres noirs, les maisons de disques, les managers limitaient la production à ce qui pouvait plaire, à ce qui pouvait se vendre. Il fallait que ce soit joli. Erskine Hawkins, Chuck Berry constituent des exceptions, mais j'ai toujours préféré Fletcher Henderson. Il y avait de la discipline, de l'ordre. Duke était plus libre, Fletcher plus serré, plus net, le soliste bien encadré par l'arrangement. Je suis resté plus d'un an avec Fletcher Henderson au Club de Lisa. Après ? J'ai plutôt étudié la musique, répété très longtemps ou accompagné des blues men. J'ai passé près d'un an à Nashville, par exemple, à jouer le blues avec Lionel O'Hara. J'ai aussi accompagné George Freeman, un saxophoniste. Puis le violoniste Stuff Smith, qui appréciait mes tentatives. Coleman Hawkins a joué avec nous pendant quinze jours, une belle expérience. Mais aucun n'acceptait ma musique. Pourquoi ? Mystère, j'écris avec les mêmes notes et les mêmes mesures que tout le monde. Mais Coleman Hawkins a dit une fois à la baronne de Rotschild : « C'est la seule

musique écrite que je n'arrive pas à jouer, je ne comprends pas, j'ai les notes, les accords, je n'y arrive pas... ». (Sourires.)

C'était avant la guerre ?

Je ne me souviens jamais des dates, rarement des noms.

Avez-vous été intéressé par les débuts du bebop ?

C'était la musique du ghetto, de la condition noire dans les villes. Le New Orleans sortait du sud, du blues et du coton, une atmosphère différente. Je ne me sens pas enraciné dans le ghetto. Où que je sois, je ferai la même musique. Ce monde n'est qu'une illusion temporaire, j'essaie de m'écarter de cette illusion, de ne pas jouer ce qu'impose l'environnement, le passé, le fait d'être noir, etc. J'essaie de m'extirper de ce cadre pour créer une musique infinie, éternelle. Le monde ne m'intéresse pas. Ce n'est qu'un phénomène temporaire, illusoire. D'autres musiciens s'évadent du ghetto dans la drogue, certains se révoltent. Je ne cherche pas à m'échapper, je vogue dans une réalité supérieure.

Pourtant il y a un retour aux racines du blues dans votre spectacle... tout comme chez Archie Shepp et d'autres...

Oui. Nous jouons des stomps, la musique d'avant le jazz qui commença à la Nouvelle-Orléans. C'est normal. Si l'on ne peut pas jouer stomp, on ne comprend rien au jazz.

Mais d'où vient votre nom, Sun Ra ?

Je m'appelais Sunny Lee Rek. Avec l'empire égyptien, le dieu Ra a disparu. Il réapparaît chez l'homme noir américain qui, comme par hasard, est à la recherche de son identité. Ma famille ne fut qu'un véhicule approprié à mon incarnation, mes vrais parents sont les forces de la création.

Ah... Très bien. Parlons un peu de votre incarnation dans le jazz. Vos premiers grands engagements avec Fletcher Henderson se situent à l'époque où le grand orchestre de Duke Ellington est au sommet de sa popularité...

Quand a commencé l'Arkestra ?

A Chicago. J'ai fondé un trio avec Pat Patrick au baryton et un batteur et nous avons inventé la « space music ». John Gilmore, un ténor proche de Rollins nous a rejoints, puis le trombone Julian Priester, puis un tympanon et une basse. On s'est fabriqué de beaux costumes de l'espace et on a eu un contrat au **« Grand Terrace »**. On jouait de tout, du blues, un vaste mélange, on s'est mis à répéter sérieusement, pendant près de cinq ans presque tous les jours. On s'arrangeait pour survivre : les musiciens jouaient de temps en temps pour d'autres groupes — Pat Patrick a joué dans l'orchestre de Duke. J'étais l'exception : je préparais les arrangements et l'orchestre s'est gonflé jusqu'à quinze musiciens sans qu'à l'époque nous ayons ressenti le besoin d'enregistrer : on nous prenait pour des fous.

A cette époque, il n'y avait donc guère place pour une musique noire aussi originale que la vôtre ?

Je ne crois pas. Mais ça ne me concernait pas. Dans le quartier noir de Chicago où j'habitais, de toute façon, ils n'aimaient que le blues, ils n'auraient pas accepté autre chose.

Je cherchais surtout à résister à la tentation du compromis, à me dégager des voies de garage de la race noire, à trouver mon chemin.

Mais vous avez quitté Chicago ?

Nous avons été à Montréal, un agent véreux nous a sortis de Chicago, le ghetto commençait à trop nous écouter, les marchands de musique avaient peur qu'on fasse évoluer le goût des habitués du blues. Ils m'ont eu au baratin en m'expliquant que le monde entier devait connaître une musique comme la mienne. J'ai résisté un bon moment : la musique est éternelle, alors j'ai le temps. Mais finalement nous sommes partis avec tous nos costumes **« out of space »**. Le premier soir à Montréal, le gérant du club a déclaré que nous étions trop **en avance** pour le public. Il voulait qu'on joue du rythm and blues, la musique qu'un noir est censé jouer. J'ai refusé le compromis, on nous a jetés. J'ai appelé le syndicat des musiciens. Là, on me déclare : « Nous avons entendu dire que vous jouiez de la musique spirituelle ». Je réponds : « Mais il n'est pas question de Dieu, nous ne faisons pas de la musique religieuse... » — « C'est pourtant ainsi que nous l'entendons et nous ne pouvons vous défendre à moins que vous ne changiez de musique... ». On s'est retrouvés un mois devant une salle vide dans un hôtel à côté de Montréal, mais au moins on jouait. Mais voilà qu'un jour trois cents snobs veulent entendre un grand orchestres dans le club même qui nous avait virés. On est retourné à Montréal, au **Playhouse,** tout près de Mac Gill University et c'était toujours plein.

Alors vous êtes partis à New York ?

On a fui, j'avais peur d'un manager de Montréal qui insistait absolument pour nous faire signer un contrat d'exclusivité de neuf ans.

A New York, Sonny Rollins, un bon ami de John Gilmore, a insisté pour que nous restions. Ce qu'on a fait, bon gré mal gré, notre voiture était en panne. Sonny voulait même que je l'accompagne pour que je puisse gagner de l'argent. Depuis Chicago, où il avait entendu nos bandes des nuits entières, il était le seul à nous apprécier vraiment. Il nous a même donné de l'argent comme ça, pour rien, pour nous aider.

C'est alors qu'un autre grand ténor, Pharoah Sanders, a rejoint l'Arkestra.

Pharoah Sanders nous a d'abord aidés à décorer notre local à New York, à peindre les murs pour rester avec nous, dans un club de West Village. Il était là tous les soirs à nous écouter, il jouait alors un autre genre de musique, entre le rythm' and blues et le rock, je crois. Il ne faisait pas encore partie de la New Thing, il connaissait à peine Cecil Taylor ou Sunny Murray. Quand John Gilmore est parti en voyage au Japon, Pharoah a pris sa place. Nous avons enregistré un disque avec lui à Judson Hall (c'était au début de la Jazz Composer's Guild), le drummer Rashied Ali aussi répétait avec nous, nos rythmes l'étonnaient et Marion Brown aussi. Quand John Gilmore est revenu, Pharoah est quand même resté avec nous un moment, mais Coltrane l'a engagé.

Aviez- vous déjà écouté de la musique africaine. Dans vos premiers disques Saturn la percussion joue un grand rôle.

C'est naturel, mais s'il faut chercher une origine, j'ai plutôt connu la musique cubaine. J'ai toujours essayé de mélanger et d'opposer les rythmes, les harmonies, les mélodies. Ce que font aussi les Africains. Mais nos rythmes sont différents, les miens sont ceux de l'univers, du cosmos, qui m'assaillent tout le temps. J'entends un rythme pour le bongo et le bongo seulement. J'écris tout de suite. Idem pour un coga ou une batterie. Feeling contre feeling, harmonie contre harmonie, une large bataille.

Instrument contre instrument...

Non, plutôt par section d'instruments, les saxos d'un côté, les percussions de l'autre. Sans cette variété, je m'ennuie. C'est aussi pourquoi je n'écris pas toujours la musique, souvent je la fredonne seulement à l'orchestre pour qu'il ne puisse se contenter d'interpréter.

Vous répétez beaucoup.

En moyenne de six à dix heures par jour. Je veux que les musiciens soient toujours prêts à répéter, parfois un quart d'heure par semaine, à six heures du matin, parfois vingt-quatre heures d'affilée.

Comment l'improvisation trouve-t-elle sa place dans les arrangements ?

Cela dépend de l'instrument dont on joue, piano, orgue, moog. Je dirige au clavier. Chaque instrument a son feeling, sur certains les accords sortent plus vite que sur d'autres et l'orchestre doit s'adapter, c'est le rôle des musiciens **« naturels »**, alors qu'un musicien normal a besoin de suivre une trame précise.

Qu'est-ce qu'un musicien « naturel » ?

Un oiseau. Il joue comme l'oiseau chante. Il n'est pas coincé par le ghetto ou le commercial, il joue ce qu'il veut, se fout de l'argent ou du succès. Il a une technique presque innée. J'en connais un qui a commencé à quatorze ans, tard pour un musicien, on l'appelle Big Joe, il n'a jamais fait de disque. C'est le meilleur ténor que je connaisse. Il restera toujours inconnu, je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça.

Mais Ornette Coleman ? Est-ce un oiseau... vous avez dû être surpris par ses premiers disques ?

Je l'ai entendu pour la première fois à Chicago, avec Don Cherry, Billy Higgins, Charlie Haden. A Chicago on a trouvé sa musique trop froide. Ma musique a un but, la sienne n'en avait pas, c'était une pure révolte formelle. Cette même rupture qu'on avait accomplie depuis cinq ans. C'est un grand musicien, certes, capable de composer des symphonies, mais celle qu'il a écrite ne me plaît pas parce qu'il aurait dû écrire une symphonie noire, pour instruments noirs, musiciens noirs et non pour les musiciens blancs et conventionnels du London Symphonic Orchestra. Il faudrait que les noirs y retrouvent leur âme, leurs sonorités, leur feeling.

Ornette aime bien certains groupes de rock, et fréquente les musiciens de Soft Machine ou Captain Beefheart.

Peut-être. Il paraît qu'il a commencé par jouer du rock, dans le Texas.

Puisqu'on l'évoque avez-vous été intéressé par le rock, Jimi Hendrix par exemple...

Je connais l'avenir de la race blanche depuis cinq ou dix mille ans. Tous les efforts qu'elle va entreprendre, où elle va échouer. Le rock est parfois joli mais cette musique n'est pas vivante.

Jimi Hendrix était Noir...

Mais il n'a pas suivi la dure voie du jazz, dix ans sur la route, cette rude discipline qui vous apprend à exister.

Passons donc. Quelle était votre relation à la New Thing ?

Je la faisais déjà dans mon coin.

Vous aimiez Cecil Taylor ?

Oui, il est très inventif, toujours en mouvement.

Et Coltrane, quand l'avez-vous connu ?

Dès l'adolescence. Il était l'ami de John Gilmore et de Pat Patrick. Pat Patrick m'a dit un jour qu'il était un énorme ténor et qu'il fallait l'aider. Contre mon avis, il lui a donné quelques-unes de mes partitions. J'avais peut que cette musique neuve soit dénaturée, ou dénature l'interprète, si elle tombait dans des mains non préparées. Mais cela s'est bien passé. Nous avons écouté mes bandes pendant trois heures. A l'époque, Coltrane faisait encore partie du quintette de Miles Davis, il cherchait sa voie. Je crois qu'il l'a trouvé parallèlement à la nôtre après avoir entendu nos bandes. J'ai surtout aimé son disque **My Favorite Things**, toute cette période lyrique, romantique. Il aurait dû continuer dans ce sens.

Et Albert Ayler ?

Je crois que Pharoah Sanders l'a initié à nos techniques. Ils faisaient des jams dans l'appartement d'Archie Shepp qui était à l'époque le saxophoniste de Cecil Taylor. Albert, Archie et Pharoah : une belle brochette. Ils sont partis de là, ils ont eu du succès, ils ont choisi chacun leur voie. Mais je n'aime pas le disque Ghosts, d'Albert Ayler. Albert et son frère étaient témoins de Jehovah, je n'appréciais pas du tout ce truc.

Ils sont tous morts jeunes, Albert Ayler, Eric Dolphy, Coltrane. Le jazz tue prématurément...

Coltrane avait beaucoup bu quand il était jeune, son foie n'a pas tenu. Albert s'est fait descendre. De toute façon la dernière fois que j'ai vu Coltrane, il se laissait déjà dériver. Il s'est plaint : « Je n'ai plus d'idées. » Je lui ai dit : « Autrefois je t'en ai passé, j'en ai encore des milliers, viens jouer avec nous. » Mais il était trop connu pour accepter. Je lui ai même proposé de l'accompagner au piano mais cela a tourné court.

Avez-vous entendu les disques du J.C.O.A., la grande composition de Carla Bley, « Escalator Over the Hill », le Jazz Composers's orchestra ?

Oui. C'était avant tout une question d'argent, cette tentative de regrouper les musiciens de jazz à l'écart du show business : qu'ils puissent enfin prendre eux-mêmes leurs affaires en main. L'échec : les musiciens n'ont pu se discipliner. Tous des hypocrites, Archie Shepp lui-même est un hypocrite sympathique. Au moment où nous avions tous décidé de refuser d'enregistrer pour les grandes marques — puisqu'elles ne nous donnaient pas vraiment notre chance —, Archie signait en douce avec Impulse. (Rires.)

Je me rappelle qu'au début de la Jazz Composer's Guild, nous avions tous rendez-vous avec un financier qui distribuait des crédits aux artistes de New York. Le financier était bien d'accord qu'il fallait aider les musiciens de la New Thing, mais il voulait des interlocuteurs représentatifs pour être sûr que l'argent ne serait pas dilapidé. Nous ne fûmes que quatre au rendez-vous, Roswell Rudd, Paul Bley, Alan Silva et moi-même, les seuls à avoir fondé le Jazz Composer's Guild. Nous n'avions pas de chef, de directeur, nous ne représentions rien et personne n'a pu se mettre d'accord sur un chef — ils n'ont pas voulu de moi, pourtant je suis un bon leader. Nous étions peu nombreux à être vraiment purs. Dommage : il avait des crédits à distribuer par millions...

Mais les disques...

Ils sont bons, les musiciens du J.C.O.A. ont plein d'idées. Des hypocrites, mais de merveilleux musiciens.

Paul Bley est avec vous le seul musicien connu du free à jouer du synthetizer.

Peut-être, mais il y a une différence : c'est un bon musicien sans public. Il faut savoir attirer le public. Ce que m'a dit le batteur Sunny Murray un jour à Philadelphie où je vis maintenant : « Tu viens à Chicago et tu remplis les salles dans ma ville natale, et tu es le seul à le faire. Il faut y réfléchir. Nous autres musiciens de Free, nous avons dû oublier les goûts du public. »

Que pensez-vous de la musique de ceux qui ont quitté votre orchestre, les saxos Noah Howard ou Frank Lowe ? Vous les écoutez ?

Ils font de très belles choses. Mais où iront-ils ? Un noir a toujours besoin d'un maître spirituel.

Qu'est-ce que cela a de spécifiquement noir ?

C'est un code qui remonte aux temps anciens, à l'époque africaine. En Afrique, un musicien se forme auprès d'un maître qui le laisse aller un jour en lui disant : « Bien, tu es au point maintenant... » Il y en a beaucoup en Afrique. Ceux-là n'ont pas été châtrés, édulcorés, on ne les a

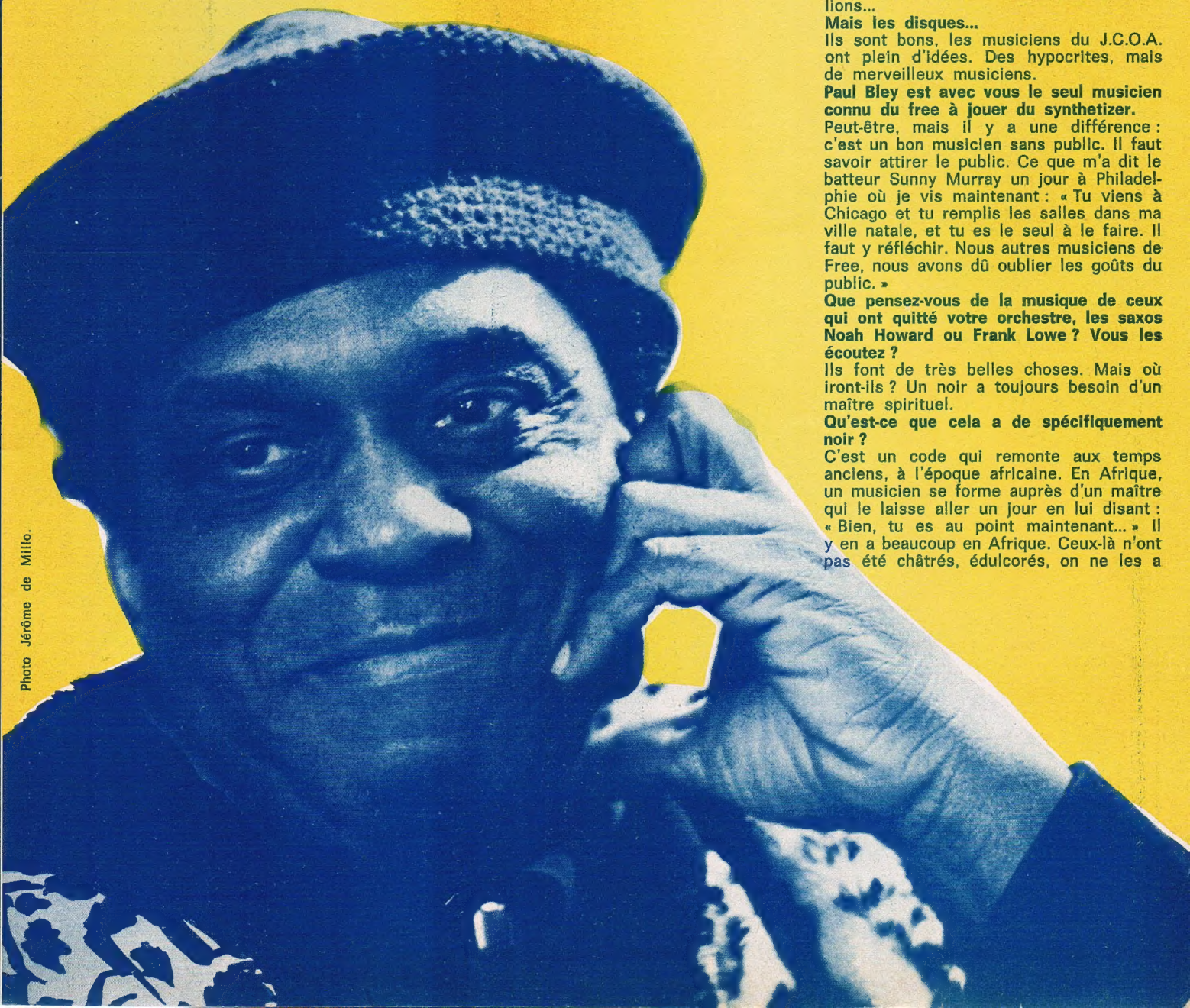


Photo Jérôme de Millo.

pas emmerdés. Ils ont gardé toutes leurs capacité créatrices, une harmonie profonde avec leur nature et leurs pulsions.

Avez-vous connu de tels maîtres ?

Oui. En Californie. Un Africain qui enseignait la musique et qui a joué avec nous. J'ai oublié son nom, mais il connaissait les rythmes. On écrirait une belle symphonie seulement sur le rythme.

Voulez-vous développer l'Arkestra, rajouter d'autres danseurs et funambules ?

Je ne sais pas si le public est prêt. Je ne me mêle pas de Vaudou, de religion ou de politique. Je produis une autre dimension, presque impossible à transmettre, voilà le problème. Je ne crois pas que la planète puisse m'accepter. La plupart ne comprennent pas la profondeur du propos. Les musiciens de l'Arkestra eux-mêmes mettent des mois à s'accoutumer, et beaucoup reculent à un moment ou à un autre. Comme l'histoire de ce vibraphoniste qui voulait jouer derrière moi pour voir sur quelle note je m'appuyais. Je lui ai dit : « Surtout pas ! J'appuie sur une note et voilà qu'il en sort un son différent, tordu, et tu n'apprendras rien comme ça. » Plus il regardait mes mains, plus il jouait mal. « J'ai atteint mes limites », m'a-t-il dit en partant. Les limites : ce que je bouscule. Je ne me cantonne pas à un style.

Quels sont vos projets ?

J'ai un grand dessein, jouer avec un orchestre de mille musiciens. Ils sont éparpillés à travers le monde. Des bassistes comme Richard Davis ou Willbur Ware, des trompettistes qui ont joué avec Duke Ellington, partout... Je voudrais composer une symphonie panorama qui ne puisse être exécutée qu'avec l'ensemble des plus grands orchestres symphoniques européens, un par pays, chacun ses caractéristiques nationales, une harmonie appropriée. Les mettre tous ensemble, avec une musique écrite, et tout le monde en prendrait plein les oreilles. Ecrire une simple symphonie, tout le monde peut le faire (sourire royal). Je ne m'intéresse qu'aux espaces infinis, c'est là qu'est mon propos. On m'invite en Norvège : c'est peut-être l'endroit favorable. Et puisque la politique est impuissante à rassembler les gens, la musique pourrait peut-être y contribuer.

Pourquoi alors ne pas engager des musiciens blancs ?

Ils ne supporteraient pas notre discipline. Ils sont engagés dans une recherche libertaire : prenez l'exemple des Beatles en Inde, ils n'ont pas pu se plier à la discipline spirituelle des gourous. Ma discipline est bien pire. Je résume toutes les disciplines de la Haute Egypte. J'ai déjà assez de problèmes à intégrer des musiciens noirs dans l'Arkestra. Je manque de temps. Je me concentre d'abord sur l'enrichissement de la culture noire. Nous avons été trop longtemps esclaves, les domestiques du monde, il faut développer notre personnalité, créer, dans la discipline.

Savez-vous à l'avance ce que vous jouerez à un concert ?

Ça dépend. Le public, le monde entier fait partie de l'Arkestra, ils jouent. Je l'ai écrit : le peuple est un instrument, et les Allemands ont beaucoup cité ma phrase. Ils aiment la discipline, l'unité qu'exprime un grand orchestre. La liberté a prouvé qu'elle était destructrice, elle a détruit des empires. Regardez la Maison Blanche, l'endroit du monde où règne la liberté la plus puissante et qui s'autodétruit et se corrompt.

Quelle est la discipline de l'orchestre...

Les hommes n'aiment pas écouter. Mes musiciens ont peut-être l'impression d'être en taule. Mieux vaut la prison de Sun Ra que celle de l'homme blanc. Il y a assez de noirs dans les geôles blanches. Et de toute façon tous les noirs sont en taule. Ils ont intérêt à rester près de moi : suppose que le Créateur m'installe un palais dans l'espace, un conservatoire sur Neptune : en cinq sets je m'envole. Les musiciens ne voudraient pas rater le décollage. Non ?

Quelle est votre attitude à l'égard des drogues ?

Elles ouvrent des dimensions et apportent une forme de liberté qui ne m'intéresse pas. Je veux la discipline, et pour la pratiquer il faut être en paix avec soi-même. Les musiciens doivent s'y plier, éviter la drogue.

Pourtant quand vous jouez, vous jouez free, « libre » ?

Peut-être, mais je dirige l'orchestre par les notes que j'envoie. S'ils ne me suivent pas, je m'arrête. Il m'est arrivé de quitter la scène, et que l'orchestre parte à ma recherche.

La discipline vous a toujours intéressé...

J'ai été élevé de façon particulière. Dès l'âge de six ans, j'avais ma chambre à moi, on m'a préparé à commander. J'étais déjà dans une organisation paramilitaire de jeunesse, une sorte de super-scoutisme, et je marchais au pas tous les jours, nous étions deux cents à marcher, j'étais chargé de veiller sur la bonne observation du règlement. Nous n'étions pas de ceux qui traînent dans la rue, nos familles en étaient bien contentes. Même en été quand les classes étaient finies, on continuait à marcher au pas, ma famille a insisté. Je suis peut-être né dans le ghetto, mais je n'ai jamais pris l'habitude de courir les rues sans contrainte.

Vous vivez tous maintenant à Philadelphie...

Pas tout le monde. Certaines vibrations me sont insupportables. Je les entends en musicien, à l'extrême aigu.

Mais vous vivez en collectif...

L'argent rentre et sort, sans que cela me concerne...

Si vous en manquez ?

J'en demande au Créateur, les voies du seigneur sont très variées (sourire) : il me donne un chèque. L'Arkestra est le seul orchestre noir à avoir vécu de subventions noires. Un radiologue très fameux nous a aidés au point de quitter son boulot et de s'occuper maintenant des disques Saturn et de nos finances.

Comment les musiciens sont-ils payés après les concerts ? Par le Créateur ?

Cela dépend, je donne ce que j'ai. Un jour j'ai engagé Clifford Jarvis, un excellent batteur, on lui avait volé sa batterie. Il est resté deux ans dans l'Arkestra. Un jour, en Californie, en passant devant un magasin avec lui je lui ai acheté une batterie, il n'en revenait pas. Il a quitté l'Arkestra. Il voulait gagner cinq cents dollars par semaine, là où ils l'ont engagé il jouait trop free pour cela, il est au chômage. Il paraît qu'il a joué pour Roland Kirk avant de se disputer avec lui. Kirk a voulu lui tirer dessus, et comme il est aveugle tout l'orchestre a eu vraiment peur... enfin, je n'en sais rien... Il n'a même plus son passeport. Tant pis... Je n'aime pas qu'on m'abandonne. Je l'avais prévenu : « Un jour tu auras besoin de moi et je te ferai mal. » Je l'ai fait venir une fois à l'aéroport pour une tournée et je ne l'ai pas emmené. Je ne veux pas qu'il se sente esclave, mais c'est une des lois de l'univers : il faut respecter quelqu'un...

Qu'avez-vous pensé du mouvement noir et du Black Panther Party ?

Une étape nécessaire au même titre que les Black Muslims. Il faut en passer par là pour survivre. Mais la survie ne se limite pas à la lutte pour la liberté.

Mais il faut lutter contre l'oppression du Noir américain...

... ou de l'Africain, et encore aujourd'hui. Le noir américain n'a même pas l'avantage de l'enracinement dans sa propre terre. Il n'a pas le choix : il lui faut créer sur place une culture neuve, qui lui soit propre, et qui trouve sa place en Amérique, quelque chose qu'il puisse respecter.

Comment expliquez-vous que c'est en France, à la Fête de l'Humanité **que vous avez trouvé votre plus gros public, quelque 50 000 personnes ?**

Les Européens ont eu la chance d'entendre des musiques beaucoup plus diverses : africaine, arabe, contemporaine. Ils sont plus ouverts. C'est aussi que je m'intéresse aux anciens rituels, à l'Egypte. Les anciens rituels étaient beaucoup plus puissants que ceux du monde moderne qui écartèlent et détruisent la personnalité. Non, je ne sens pas le racisme, quand je m'approche des gens, c'est leur esprit que je sonde. Leurs vibrations, que je sens, dépendent bien de leur éducation et de leurs préjugés mais ils auraient pu penser autrement et on doit pouvoir les convaincre. J'ai bien réussi à m'entendre avec des hillbillies, des prolétaires blancs les plus durs du Middle West et du Sud, des rockers d'avant le rock souvent racistes et qui avaient la lame rapide. J'ai joué pour eux, j'ai réussi à leur parler, à les calmer. Je me rappelle, le patron de la boîte où nous jouions avait la trouille...

Vous avez tourné un film en technicolor...

Avec les producteurs du **North American Star System,** un groupe d'avant-garde qui a reconstitué un vaisseau spatial avec lequel j'atterrissais dans un ghetto, en grand apparat, accompagné d'autres dieux égyptiens. Nous avons aussi tourné au musée égyptien et rosicrucien de San José. On a tourné près de sept mois. La réaction du ghetto fut surprenante, j'avais peur que les bandes de jeunes se moquent de moi ou m'agressent. Au contraire, ce sont eux qui s'interrogealent et voulaient savoir si je me moquais d'eux... Je ne sais quand le film sera terminé.

Maintenant où va la « New Thing » ?

Nous n'avons pas encore pu faire vraiment ce que nos ambitions nous dictent, les autres encore moins que moi. Notre musique n'est qu'un préliminaire.

Pourquoi ?

Il faut vaincre tellement de difficultés, surmonter le découragement, les entraves, le sentiment d'être brimé. J'aimerais avoir pu garder tous les bons musiciens qui ont quitté l'Arkestra quand on manquait d'argent, on serait une soixantaine et cela ferait très mal. Non je n'ai pas encore présenté ma musique comme je le voudrais.

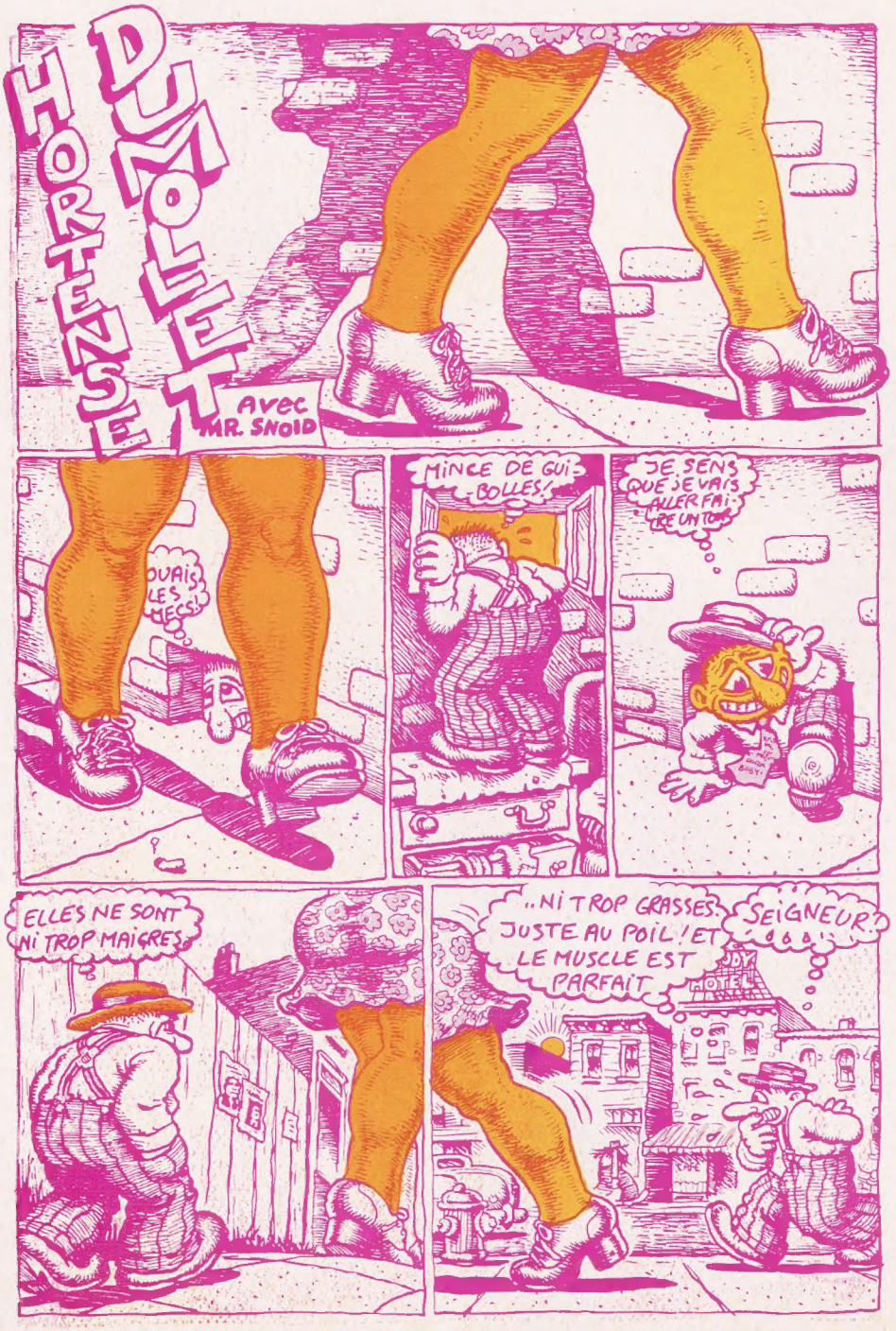
Je ne veux plus jouer dans les clubs où les gens viennent boire du whisky plutôt qu'entendre la musique. J'aimerais avoir mon propre pays, même sans base territoriale, ouvrir un énorme astroport, dix étages, bien signalés. Noue jouerions au sous-sol, et les extra-terrestres seraient enfin reçus sur la plate-forme qui couronnerait l'immeuble.

CRUMB : "J'AIME LES DEPUIS L'AGE DE QUATRE

Robert Crumb fait la vaisselle. Kathy Goodell l'héberge quand il vient à San Francisco dans la maison un peu désuète de Brazil Street. Mobilier de chiffonnier, sandwiches, on vit sur un petit pied car on n'est pas trop riche. Les impôts viennent en effet de rafler toutes les économies de Crumb en lui réclamant 400 000 francs.

Robert Crumb, toujours aussi frêle, hausse de maigres épaules. L'adversité n'empêche pas son œil de pétiller comme jamais.

Il est pourtant un peu triste. Après vingt ans de dessins ininterrompus, à trente et un ans, « Bob » s'interroge. Le grand mouvement qui a nourri ses bandes, l'acide qui les a fait exploser, son statut de grand dessinateur underground, ses femmes : tout l'étouffe. Et il ne dessine plus depuis cinq mois pour échapper à cette condition.



Sa situation lui pèse : on attend de lui qu'il décrive et critique l'évolution de l'underground. Les aphorismes de Mister Natural, les délires de Mister Snoïd, les grandes bandes sociales ou politiques ont longtemps touché juste, résumant d'un dessin les interrogations communes de l'auteur et de ses amis. Puis le Women's lib a frappé, notamment sous les traits de la petite sœur de Crumb passée au lesbianisme militant et qui ne l'aborde une fois par an et par hasard que pour critiquer son sexisme. Son frère qui, dit-il, dessinait mieux que lui, a dérivé dans la schizophrénie : il écrit des romans cryptiques, longs alignements de graffitis illisibles dans des cahiers d'écolier. Son père, qui n'avait jamais lu ses bandes les a découvertes par hasard cette année : vieux réactionnaire, il l'a insulté longuement. Robert Crumb rêve de lui parfois, et cela lui fait de la peine.

Depuis un an, du fait des critiques du Women's lib et des trois femmes qui partagent sa vie, Robert Crumb décrivait dans ses dessins ses rapports avec la femme libérée, envisagés sous tous leurs angles (voir notamment Actuel n° 32). Puis récemment deux grandes bandes sur la régression fœtale (voir le dernier Actuel qui en a publié une), où il marque son désir de renaître, de tout recommencer, comme ce beau jour de 1965 où, après quelques trips, il a inventé Mister Natural. Mais il continue à sourire, l'œil s'éclaire, le personnage falot prend un humour géant, et son monde l'anime, ces phantasmes et ces rêves, crayonnés sûrement et d'un seul coup, scandaleux et forts.

Il n'a encore fait qu'une concession au système : prendre un avocat qui traque les multiples escrocs qui ont utilisé son œuvre pour faire de l'argent : grands magasins qui vendent des tee-shirts à l'effigie de ses personnages, journaux riches, il faut bien se résoudre à payer l'impôt. Sinon, Crumb ne change pas : un vieux mou sur la tête, il se promène tel l'autruche vêtue pour un film noir des années cinquante, perdue dans le temps d'aujourd'hui. Il aime toujours l'underground et ne réclame pas l'argent qu'on lui doit quand on est sympathique et qu'on n'en a pas. Il continue à perdre son courrier avant de le lire, il vient de semer son quatrième passeport, il rit, et va vite écouter quelques précieux soixante dix-huit tours de musique cajun, le folk de la Nouvelle-Orléans. Ce soir, il regardera les oiseaux voleter dans la plaine, à Potter Valley près de San Francisco.

J.-F.B.

Raconte un peu ton histoire, ô Bob... Tu es né à Philadelphie...

Je suis né à Philadelphie et je dessine. J'ai toujours dessiné... Et Fritz le Chat, au début des années soixante, je ne pensais vraiment pas qu'il serait un jour publié ! C'était un exercice...

FEMMES FORTES, ANS, MON OBSSESSION !"

Mais tu publiais déjà, à cette époque ?
Mes premières bandes ont paru dans le journal de l'école, et puis il y a eu **Help,** une sorte d'**Hara Kiri** dirigé par Harvey Kurtzmann... Shelton lui aussi y a publié. Après, en 1965, en 1966... deux années creuses avant l'apparition de l'underground.

Tu parlais de Fritz... D'où sort-il ?
J'avais un chat, et il s'appelait Fritz... J'ai commencé à le dessiner pour amuser ma petite sœur. Au début, il n'était pas très bavard, et il a évolué. Seules les deux dernières histoires ont été dessinées pour la publication, les autres sont bien antérieures. Après cet épouvantable film, je l'ai tué dans une dernière bande... Le film est vraiment déprimant, mal foutu, il trahit les personnages...

Fritz est ainsi ton premier personnage.
Non ! enfant, j'en ai créé plein. Et l'acide m'en a amené toute une nouvelle cohorte, Mr. Natural en tête, Mr. Snoïd, tous les autres. Avant l'acide, j'aimais plutôt les animaux, les pigeons idiots (rire)... L'influence de Walt Disney.

Dè quand date la mutation ?
De Cleveland en 1965. Ma femme s'est fait donner de l'acide par un psychiatre. J'étais au bord du mouvement... Oh ! je n'ai jamais porté les cheveux longs, je n'ai jamais été hippie, mais enfin... je suivais le courant.

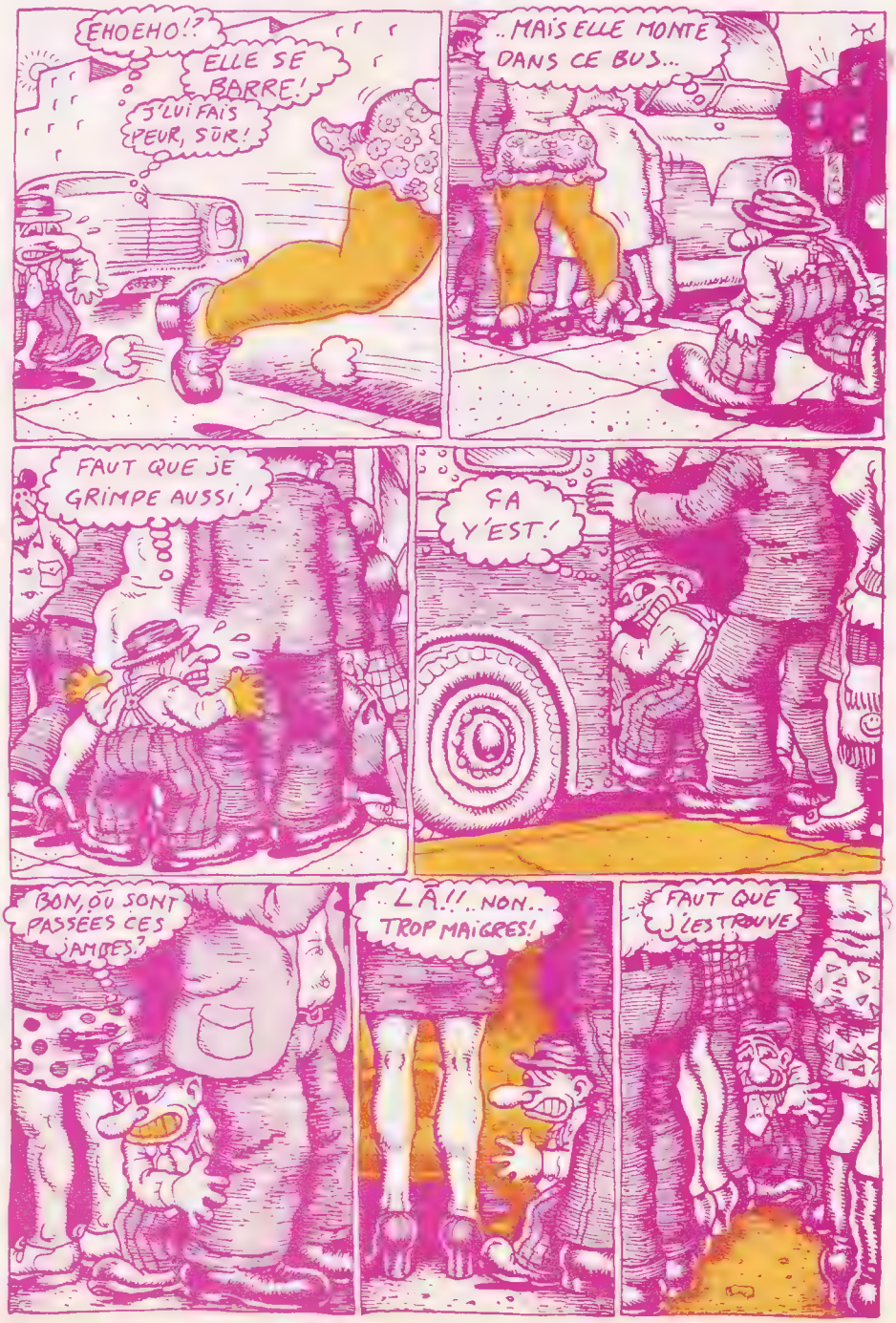
Ton premier trip ressemblait à celui décrit dans « El Perfecto Comic Book » (voir Actuel nos 33-34) ?
A peu près... J'ai fini par vomir. C'était quand même énorme (rire) ! Je travaillais dans une fabrique de cartes de vœux. Tu imagine, le lendemain matin... Incapable de parler, tout le monde se demandait ce qu'il m'arrivait.

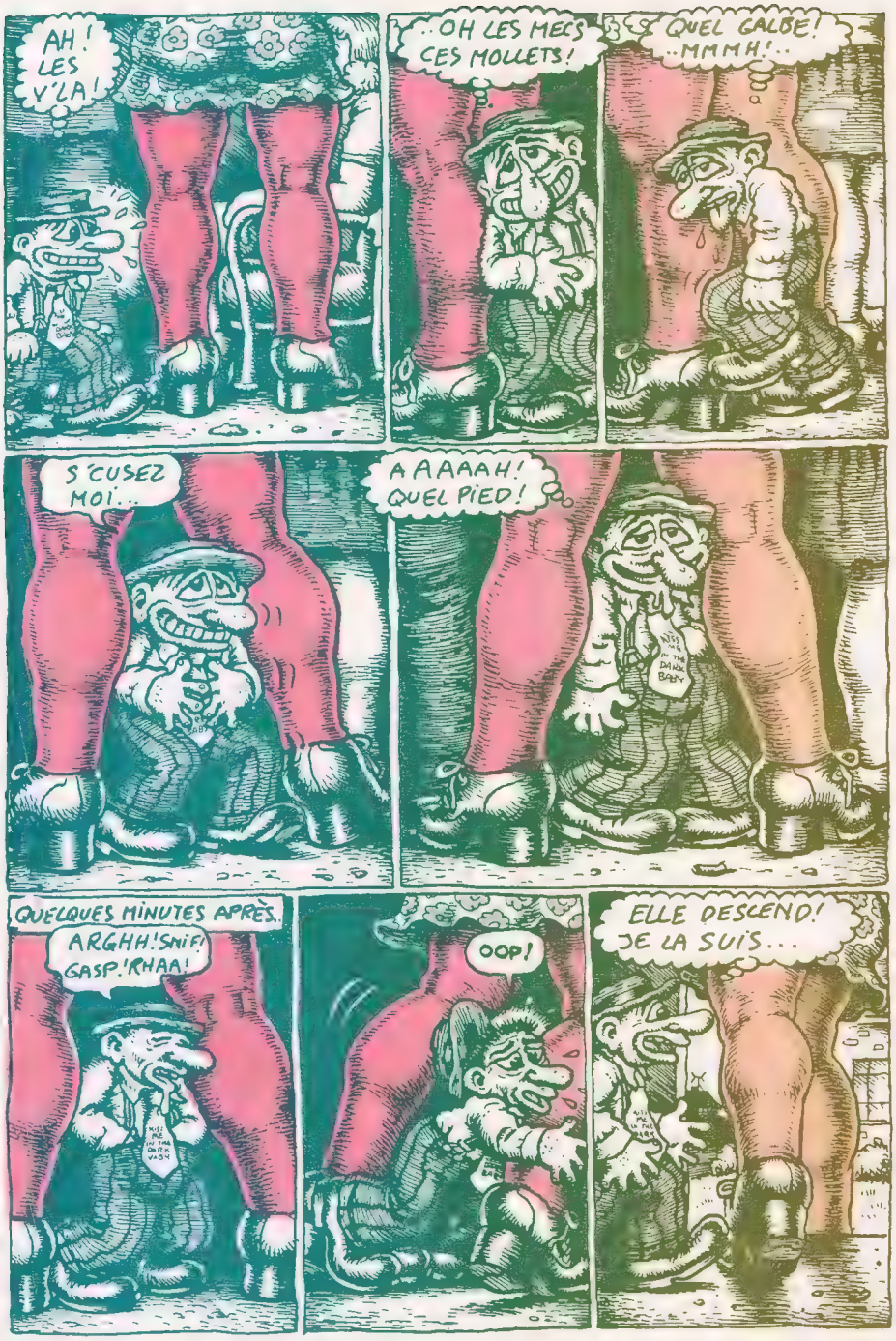
Tu as pris beaucoup de trips ?
A la compagnie où je travaillais, presque tout le monde a fini par en prendre... Cela m'a beaucoup secoué, et je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Avant de prendre de l'acide, je voulais vraiment devenir cartoonist. Après, je trouvais tous les rôles absurdes, et j'ai commencé à me moquer de « Crumb cartoonist ». J'ai changé de style, pris de la distance. Il n'y a que les dingues de fanzines pour regretter que je ne me prenne pas au sérieux et que j'ai changé de style.

Tu rodais autour des groupes politiques ?
Comme tout le monde, plus ou moins. J'allais manifester, mais après la grande marche contre la guerre à Washington, j'ai un peu décroché. Des dizaines de milliers d'étudiants sont allés porter une pétition au Sénat, un samedi. Tous les députés étaient partis en week-end (horrible grincement). Le chef de la police, en haut des marches, était seul à nous accueillir. On lui a dit : « Cette pétition, il faut bien qu'on la donne à quelqu'un ? » Il a répondu : « Il n'y a personne » — « Et vous ? Prenez-la. » Il l'a prise, et il l'a déchirée, et nous avions l'air con. Le plus absurde, c'est qu'on s'est retrouvé dans un restaurant chinois (rire).

Tu étais étudiant ?
Je ne l'ai jamais été. J'ai travaillé dès que j'ai quitté le lycée mais cela ne m'a pas empêché de roder autour de l'Université... Que veux-tu ? Il y avait des filles ! Et puis j'aimais bien les discussions interminables. Les étudiants m'expliquaient : « Tu devrais te saper un peu mieux », ou : « Si tu avais une voiture, tu pourrais rencontrer des jolies dactylos. » Alors je me suis marié avec cette fille que j'ai rencontré dans un café (rires), qui aimait le folk (pensif) et elle m'a appris la guitare, des chansons... On a pris de l'acide ensemble et... on a eu des enfants.

Comment es-tu venu sur la côte Ouest ?
Un soir, dans un bar, j'ai rencontré des types... J'avais rien à faire, alors je les ai accompagnés à San Francisco — après le boulot. J'ai dit au barman de prévenir ma femme... oui, c'était cruel. Je lui ai téléphoné quinze jours après, et elle m'a





rejoint. Je n'avais jamais entendu parler de Haight Ashbury avant d'arriver à San Francisco. C'est dans ce coin-là que je suis allé chercher un logement, il y avait des hippies partout... J'y ai vécu un an, en 1967, l'été de l'amour (ricanement). Quelle farce ! C'était absurde, les love-in, les be-in, quel ennui ! Et puis, je n'aimais pas le rock de l'époque : je le trouvais prétentieux. J'allais à l'Avalon ou au Fillmore, et tout le monde s'extasiait : « Wow ! Quel trip ! » Et ils s'endormaient par terre (rire).

Défoncés ?

Bof...

Jimi Hendrix ?

Beuark ! J'aimais Janis Joplin, la personne, pas la musique. J'aime la musique folk, campagnarde, sincère, celle qu'on joue pour ses amis. Les mass média ont tout pourri. Aux be-in, les gens restaient assis bien sages, les musiciens branlaient leurs guitares pendant des heures, j'avoue que toute cette passivité m'échappait...

Tu t'inspirais de tout cela, dans tes bandes ?

J'étais infecté par l'optimisme délirant du moment. Un nouveau monde naissait — et ce n'est pas absolument faux. Nous nous efforcions de casser la machine, mais avec quelle prétention naïve. Il reste tant de chemin à faire. Et puis, tout autour, il y avait plein de filles, oh là là ! Avec ma femme, j'étais enchaîné (soupir lourd) !

Elle te menait la vie dure ?

Elle est assez puritaine.

Tu dessinais beaucoup ?

Oui, le dessin, la défonce, une soixantaine de trips, d'horribles flips — comme mon dernier trip, qui a duré trois jours et où je priais Dieu de me faire redescendre... j'ai eu comme un éclat d'obus fiché dans la gorge pendant dix heures. Et je me disais, comme à chaque fois : pourquoi, oh pourquoi ? je ne recommencerai plus. J'ai vu des types en prendre tous les jours. Pour moi, c'était trop fort... Je fume encore pas mal.

Et d'où vient Mr. Natural ?

C'est le vieil homme sage qu'on trouvait souvent dans les comics d'avant-guerre — comme O.J. Wallace dans les bandes de l'auteur de Popeye, dont j'ai oublié le nom, un vieux barbu qui s'égare en phrases cryptiques du genre de No shmu kapa.

Eh ? !

Oui. Je n'ai jamais su ce que cela signifiait.

La vieille tradition du cartoon, que représente-t-elle pour toi ?

1925, Popeye, les Katzen macher Kids, Krazy Kat. Fritz le Chat est toutefois sans rapport avec Félix le Chat.

Qui est Flakey Foont ?

En partie moi, en partie tout le monde. J'essaie de ne pas trop définir le caractère de mes personnages : s'il est trop précis, on ne peut plus jouer. Il faut lui laisser une certaine souplesse, sinon on prévoit dès le début ses réactions. Au bout d'un moment, un personnage s'épuise, il faut passer à un autre. Celui qui va s'imposer, maintenant, je n'en sais rien... Je n'ai pas dessiné depuis le mois de mai, l'arrêt le plus long depuis 1967. En ce moment, je n'ai rien envie de faire. J'essaie de sortir de ma célébrité, de cette image qu'on me colle et qui me colle. Le succès, ça englue. Alors je m'arrête, j'attends que le piège s'ouvre...

S'il s'ouvre...

J'en suis à me dire : peut-être que je ne ferai plus jamais de comics. Parfois, c'est le contraire : les comics c'est mon devoir et ma tâche... Eh merde !

Les comics politiques sont venus après Mr. Natural...

L'optimisme est une drogue, une vague d'inspiration visionnaire...

Et Janis Joplin ?

Elle m'a demandé un jour de lui dessiner une pochette de disque. Je suis allé traîner chez elle le temps de quelques soirées. C'était bien triste, ce spectacle de ces stars complètement baisées, tous ces mecs qui venaient toucher l'idole pour recueillir quelques miettes de son pouvoir. Ces merdeux l'ont tué en lui tournant la cervelle : elle n'arrivait pas à s'écarter de ce miroir tragique qui tuait sa vraie personnalité. Et l'a tué, elle. De temps en temps, je me sens coupable de ne pas avoir essayé davantage de la tirer de ce pétrin. Je l'ai bien invitée à la campagne quelquefois, mais elle a dû penser que moi aussi je voulais profiter de son aura... J'ai fini par ne plus la voir. Elle est morte. Elle était bien, gentille, ouverte, généreuse. La scène la rendait dure.

As-tu connu d'autres musiciens ?

Ils étaient bien hors des projecteurs.

Et les beatniks de ladite génération ?

Je les ai rencontrés, c'est tout. Charles Plymell, qui a publié le premier **Zap Comix**, était un poète de la Beat Generation. Mais ce n'est pas mon trip, la poésie, ni le be-bop...

Qu'est-ce que c'est, ton trip ?

Savoir ? (ricanement suivi de gros soupir).

Et l'argent ?

Pendant un an **Zap** n'a rien gagné, et puis l'argent s'est mis à couler. Avec tous ces comics, en 1972, j'ai gagné près de 250 000 francs.

Ce n'est pas le quart de ce que tu aurais dû toucher...

Bof... De toute façon j'en avais trop. Ma femme en dépense une grande partie, je reconstruis ma maison, j'en donne aux amis, je verse une bonne caution aux impôts... Et je me retrouve aujourd'hui avec 100 000 francs de dettes.

A San Francisco, tu as connu d'autres dessinateurs underground.

Oui : Clay Wilson, qui sortait du Middle West et m'a stupéfait, Griffin, Moscoso, Spain Rodriguez, l'ancien Hell's Angel. Ils vivent tous ici. Mais je crois qu'ils vont à nouveau se disperser. Le mouvement comix plafonne, il décline même. L'année dernière, c'était le sommet, je crois, la meilleure qualité...

Pense-tu que les éditeurs de comix se soient enrichis sur votre dos ?

Mmmmm... Ils ont souvent tout reperdu en publiant de trop mauvaises bandes.

Tous les nouveaux talents sont passés par l'underground...

Oui. Mais il faut bien vivre, pas vrai, et beaucoup d'entre eux se mettent à dessiner aussi pour des journaux bourgeois. Que veux-tu, nous ne sommes pas très doués pour le business. On nous a pillé, les distributeurs sont des voleurs, les libraires ne paient pas leurs factures. De la part des journaux underground, passe encore, quand ils sont à but non lucratif. De toute façon, ils sont les seuls à ne pas censurer nos phantasmes.

La plupart des dessinateurs ont une sensibilité politique.

Les bizarroïdes, comme Clay Wilson, s'en foutent.

Et toi ?

Je crois être fondamentalement anti-capitaliste, partisan d'un changement radical, socialiste. Mais les gauchistes sont très souvent obsédés par le pouvoir. Coincés dans ce qu'ils combattent, dogmatiques, donneurs de leçons. On a envie de leur dire merde. J'aimais bien Abbie Hoffman, au moins il était drôle. Mais il ne fait plus rien : c'est qu'il devait se tromper... Ces temps-ci, je regarde l'Amérique sombrer.

Mais ta famille possède une tradition de gauche ?

Ah non ! Mon père est un ancien marine, bien à droite, presque un fasciste...

Ta femme, c'est Liza Goldberg ?

Un peu. Je ne sais pas. Je ne vis qu'avec des femmes juives. Pourquoi ?

Mais dans tes comix, les femmes jouent un rôle plutôt monstreux...

(Rire.) Je ne sais pas. C'est la vie. Difficile à expliquer (rire).

Tu dessines beaucoup de femmes, et les rapports que tu entretiens avec elles...

Quand tu jouis d'un pouvoir sur les mass media, il est difficile de t'asseoir à ta table à dessin et de te dire : « Je vais leur indiquer la voie ! » Moi, je me rabats sur des problèmes personnels, je suis mon instinct...

Mais la satire politique ? Watergate ?

Je n'y arrive pas. Je ne suis pas certain de connaître la vérité : il y a tellement d'ombres, de secrets, de portes fermées... Peut-on croire même les révélations des journaux gauchistes ?

Et toi, tu crois qu'on t'a volé ?

On m'a volé, mais je m'en suis mieux tiré que la plupart des autres. Il y a bien quelques types que je tuerais volontiers, des agents, des escrocs, des intermédiaires. Ballantine Books, par exemple, qui m'a payé 40 000 francs pour **Headcomix** et **Fritz le Chat,** sans pourcentage, alors qu'ils en ont vendu des tonnes ! Ils me doivent dix fois plus. Mais les contrats, je n'y comprend rien. Maintenant j'ai un avocat. L'argent l'intéresse, d'accord, mais il m'en trouve aussi. Les grands magasins, par exemple, qui ont décoré leurs tee-shirts avec mes dessins. Mon avocat attaque tous ceux qui m'ont exploité ; le plus souvent, ils acceptent de transiger. Ce qui me concerne le plus, c'est qu'ils gardent mes originaux pour leurs collections. Incroyable. Dégueulasse.

Pourquoi ces dessins de femmes agressives qui te maltraitent ?

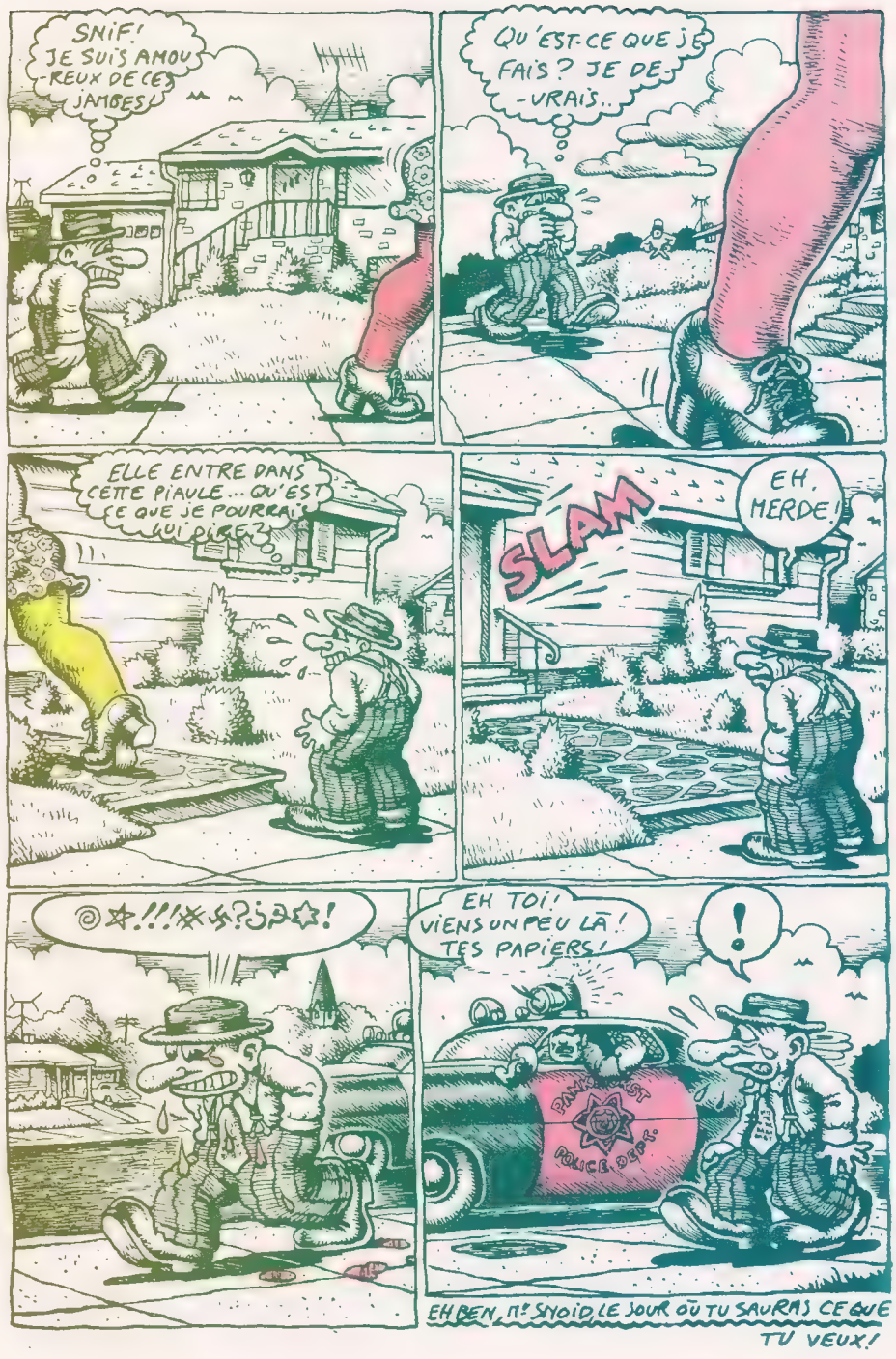
(Rire.) Je ne sais pas. Je n'y comprends rien. Je suis attiré par les femmes fortes et dures... Très fortes.

Et le women's lib te traite de porc sexiste ?

Evidemment. C'est peut-être vrai. Je crois pourtant que les femmes m'ont plus brimé que je ne les ai opprimées. Et dès le début. J'ai été dans des écoles catholiques, menées par des bonnes sœurs, des femmes américaines devenues nonnes — cela fait beaucoup, non ? Elles nous frappaient et nous humiliaient... Les femmes du Women's lib m'ont écrit, des amies m'ont parlé, j'ai senti l'écho... Mais le Women's lib ne se rend pas compte ; c'est un mouvement de petites bourgeoises, elles ignorent la vraie dureté du monde.

Tu te considères comme un fils de prolétaire ?

Oui. Même si mon père a réussi à s'en sortir à peu près.



Mais tout de même, tous ces comix sur les femmes...
Quand j'ai tué cette fille, dans une bande, c'était un exorcisme. J'avais eu une aventure malheureuse. J'aime les femmes, les femmes libérées surtout, celles du moins qui ont une existence autonome. J'ai horreur de la femme traditionnelle et opprimée qui ne peut se réaliser qu'à travers un homme, et qui se met à pleurer quand on arrive une heure en retard. La liberté... comme celle de Kathy, qui se réalise de son côté.

Et Mr. Snoïd ?
J'avais pris une drogue curieuse qui m'a halluciné pendant deux mois. Je restais muet, assis dans mon fauteuil, et je voyais des ribambelles de Mr. Snoïd courir partout. Je ne pouvais plus me concentrer, des phénomènes incontrôlables se passaient dans ma tête. Pour le dessin, ce fut une période de créativité étonnante.

Le sexe est très important ?
Une obsession majeure... (ricanement) depuis l'âge de quatre ans.

Réprimé?
Comme tout le monde.

Maintenant, on phantasme moins, on se satisfait plus...
Tu crois ? C'est probablement mieux.

Et tu continues à créer des monstres ?
Je n'invente plus tellement de personnages absurdes, et de toute façon, je ne me soucie pas des réactions. A cause d'Angelfood McSpade on m'a traité de raciste — et je le suis peut-être, qui sait ? J'aimais bien ces petits imbéciles d'Av and Gar, ou Bo Bo Bolinski... Mais le dessin avait pris un aspect sérieux, il fallait que je m'arrête. Il faut laisser filer l'inspiration, le rêve, sans se bloquer sur cette image de Robert Crumb le grand dessinateur qui a fini par rejoindre celle que j'avais moi-même, avant l'acide.

Mais ta période de phantasmes sexuels sado-masochistes ?
C'est peut-être ce que j'ai fait de plus profond, et ce qui a le plus choqué les gens. Ces bandes sont horribles, oui, mais elles traduisent une forme d'inconscient collectif, brut, sans censure ni refus. L'analyse appartient aux autres, à eux de voir s'ils ne ressentent jamais rien de tel. Si on se met à réfléchir sur les raisons et les effets, on perd la force, on coupe net le jaillissement.

Dans tes deux dernières bandes, tu retournes à l'état fœtal.
Et si je voulais renaître ? Les mass media te coincent, tu es tiré par ton public, on attend certaines choses précises de toi, sans tenir compte de ce que tu veux vraiment, toi.

Mais le succès...
La seule chose qu'il m'ait apporté, c'est la plus grande facilité à rencontrer des femmes... Je peux aussi échanger mes planches ou mes dessins contre des vieux bouquins ou des 78 tours, toutes ces choses que j'aime.

Qu'est-ce que tu aimes, à part ça ?
J'aime Corben, la bonne science-fiction, j'aime ce qui est bon, Pogo, Little Nemo, et ce Français, Druillet, qui est incroyable.

Et Walt Disney ?
Les meilleurs dessins animés des années trente, quand Donald ou Mickey étaient légèrement anars...

Tu es anarchiste ?
Euh... Ouais...

LE ROCK

A LA CHAINE

Voilà le cocktail : une pincée d'Andy Warhol, nonchalance androgyne, cheveux teints et flair immanquable pour la mode. L'astuce de nouveaux fabricants, les producteurs, qui fignolent de nouveaux sons en utilisant toutes les trouvailles précédentes, violence sonore primaire ou arrangements raffinés. L'apparition d'un nouveau public qui a le tympan frais et l'estomac prêt à encaisser les pires fracas. La société, enfin, qui ne s'arrange pas : libération sexuelle très proclamée mais assez peu vécue, brimade des jeunes qui continue, banlieues tragiques. loulous, motards, lycéens frustrés que la politique n'encadre plus et qui veulent s'éclater de façon énorme. Tout est prêt pour un colossal retour du rock.

Prise de court lors du déferlement psychédélique, bousculée depuis 1967, la grande industrie du disque se montre, cette fois bien prête. Son puritanisme s'est usé quand les bénéfices baissaient, il s'agit de ne plus jamais rater la vague. David Bowie et Alice Cooper, habiles et bien conseillés par Tony De Fries ou

Bob Ezrin, ont ouvert la voie, en mélangeant le scandale, le sexe, les sons neufs et violents. Les critiques de rock s'en sont mêlés et ont empoigné la guitare. Les Flamin'Groovies **seront bientôt en France : ils furent parmi les premiers à retrouver la pulsation du rock and roll des époques troublées. Les groupes de New York ont un son qui éclate :** Blues Oyster Cult **— de vieux routiers réunis récemment par des critiques de rock, ou les jeunes « punks »,** New York Dolls **et** Sidewinders,**et leurs émules à Boston,** Aerosmith. **Les Dolls jouent à Paris début décembre, ils incarnent bien la tendance : grande violence du bruit et du geste, androgynie provocante mais, cette fois, vécue et fortement émouvante, une lente montée ici aussi, par des scandales bien calculés, comme les Stones ou les Who et pour un résultat qui risque d'être comparable. La boucle est bouclée, le rock est reparti, fort de ses acquis, avec un public neuf et naïf. Il n'a pas connu l'époque psychédélique, n'a jamais eu, en France, vraiment l'occasion de faire connaissance avec les « bonnes vibrations » — c'est difficile à Garches — il n'a pas de mémoire politique — le** MC5 **ou** Dylan **sont à la retraite. Il veut juste exploser, oublier, s'éclater.**

On ne fera pas croire aux flics de Memphis (Tennessee) que le rock est entré dans les mœurs, surtout pas quand un concert réunit le même soir les **New York Dolls** et **Iggy and the Stooges.** Ils sont venus en masse, ils attendent la moindre incartade pour bondir. Justement, à la fin du dernier morceau des Dolls, un type réussit à passer tous les barrages, grimpe sur la scène pour humecter d'un gros baiser la joue du chanteur, David Johansen, le Mick Jagger sous-alimenté qui fait déjà hurler d'aise des dizaines de milliers de fans à travers les Etats-Unis. David fait mine de défendre l'intrus ceinturé par quatre malabars, gesticule et jette à la foule une guitare brisée en criant des imprécations, on le ceinture à son tour, il passera la nuit au poste. « Vous feriez ça à Elvis ? » demande David Johansen au commissaire, qui rétorque sans hésiter : « J'adorerais me faire Elvis ! »

En apparence, rien n'a changé. Le bon vieux rock and roll déchaîne toujours des émeutes. A San Francisco, vingt mille spectateurs se présentent pour un concert gratuit, deux mille restent dans la rue et renversent les voitures de flics. A New York, ils sont des milliers à piétiner sur le trottoir du Waldorf Astoria pour n'avoir pu rentrer à la Halloween Party des **New York Dolls.** Le rock a franchi victorieusement le second « creux de la vague » de son histoire. Les nouvelles générations en redemandent. Obéissante, l'industrie du disque leur propose des stars par dizaines. La mode des paillettes retombe un peu, le cuir noir opère un retour en force, le rock and roll écumant et hurleur fait recette plus qu'à aucun moment de son histoire.

Tous les musiciens se donnent des airs de voyous et de délinquants juvéniles, et leurs chansons se veulent des hymnes de la révolte adolescente. Mais les voyous n'émergent pas d'une banlieue ouvrière, ils ont passé depuis longtemps l'adolescence. Presque tous les grands du « rock de la troisième génération » ont entre vingt-cinq et trente ans.

A leurs yeux, le rock n'a plus rien d'un phénomène spontané et naïf. Ils en ont démonté et analysé les mécanismes. Ils savent très bien ce qu'ils font, connaissent exactement les leviers qu'ils actionnent dans la cervelle des spectateurs. Ils ne sont jamais dupes de leurs propres mythes mais les entretiennent consciemment. Ils ont reconstruit un rock à cent pour cent synthétique, un ersatz violemment bariolé de colorants artificiels.

L'industrie du disque a mis au service de cette opération une compétence technique qui laisse de moins en moins sa chance au hasard. Elle a rajeuni ses cadres, engagé d'anciens musiciens ou des journalistes de rock. Dans les studios, les producteurs façonnent le son avec une précision scientifique et les managers sont rompus à l'art de la manipulation des media et aux techniques publicitaires. Le rock a atteint un point de paradoxe extrême, une situation contradictoire qui rend aussi possibles les floraisons les plus étranges.

« Trois mille guitares, prêtes à s'écraser. Mes oreilles vont fondre, puis ce seront mes yeux. Les villes sont en flammes par le rock and roll ! » Habillé de cuir noir, le **Blue Oyster Cult** hurle des hymnes sataniques au rock'n'roll, à la folie homicide et aux Hell's Angels. Leur musique ? La quintessence de la rock music et de l'électricité, le rock le plus méchant et le plus monumental depuis « Love it to death » d'**Alice Cooper.** Sur la pochette, d'épouvantables architectures, des cauchemars de béton mégalithique fuient à l'infini sous un ciel d'encre. Les textes célèbrent la nuit, le néon

l'acier, dans un langage qui se souvient des flashes de la poésie beat, des hallucinations de Ginsberg ou Burroughs. « La folie urbaine me réchauffe l'âme. Trouvez-moi un trou où je puisse ramper ! »

Il suffit d'interroger une douzaine de moins de seize ans pris au hasard de la rue : les appétits et les frustrations des adolescents n'ont pas changé en vingt ans. Même fringale de sons assourdissants, d'images choc, de personnages surréels et outrés qui exorcisent sur la scène des concerts de rock les fantasmes de leurs spectateurs. Les « kids » n'acclament que ce qui brille et qui braille. Les groupes, eux, font de gros efforts pour vivre leur légende de mauvais garçons. **Grand Funk Railroad** fête son neuvième disque d'or dans un grand hôtel californien et improvise à l'aide de l'énorme gâteau une bataille de tartes à la crème : l'hôtel leur réclame douze mille dollars pour réparer les dégâts. **Rod Stewart et les Faces** sont interdits de séjour dans tous les palaces de Los Angeles et les **New York Dolls,** qui veulent toujours en faire plus, se font vider pour avoir peint leurs chambres en pourpre et jeté les meubles dans la piscine.

Blue Oyster Cult a enregistré deux albums et déchaîne de beaux tumultes partout où il se produit. Ils ont toute l'énergie, primitive et cruelle, du rock and roll le plus bestial. A leur origine pourtant les fantasmes d'un intellectuel, le critique de rock Sandy Pearlman. Avec quelques complices, dont Richard Melzer, il a inventé un style de journalisme rock, une prose anarchique et volontiers incompréhensible, rigolarde et insolente, faite de slogans péremptoires, de morgue adolescente et d'érudition philosophique. Aujourd'hui, Sandy Pearlman produit les disques et compose les textes du Blue Oyster Cult, Richard Melzer y met également la main. Les musiciens sont des vétérans de la scène new-yorkaise, et ont laissé derrière eux quelques groupes fantômes — New York a depuis longtemps l'habitude de broyer ses groupes avant même que leur nom ait franchi les limites de la ville. Blue Oyster Cult, lui, s'est armé contre ce risque. Il arrive à son heure, soigneusement pensé, il enregistre pour une grande marque, C.B.S., et ses albums sont superbement travaillés, un son âpre et mordant, une impeccable instrumentation rock et quelques touches d'électronique. A la fois sauvage et calculé, Blue Oyster Cult incarne à la perfection l'énergie et les contradictions du rock des années soixante-dix.

Pour les critiques de rock, une période d'euphorie vient de s'ouvrir. Un par un ils passent de l'observation à l'action, se mesurent à la réalité pratique du rock et à sa production concrète. Ceux qui ne s'y sont pas encore mis en meurent d'envie et n'attendent que le coup de téléphone d'une compagnie. Certains, comme Jon Landau ou Richard Robinson, se bornent à afficher leur savoir-faire et leur connaissance des règles classiques. D'autres, Sandy Pearlman en particulier, en profitent pour déverser leurs délires et élever des monuments grandioses à leur vision rêvée du rock and roll.

Pour quelques-uns, c'est la rupture avec de nobles idées. En 1970, Lenny Kaye est le type même du journaliste underground. Il se fait un peu de fric en tenant une boutique pour amateurs de raretés rock, une sorte d'Open Market new-yorkais. De temps en temps, histoire de propager la bonne parole, il consent à écrire un article sur le Velvet Underground, groupe maudit qu'il adore, pour **Rolling Stone** ou pour **Creem.** Il crache sur les maisons de disques et s'affirme comme marginal. Deux ans plus tard, on peut le voir à Paris dans l'entourage d'Alice Cooper, sirotant son champagne en veillant à ne pas tacher son beau costume de lamé blanc. Aujourd'hui Lenny Kaye est employé à plein temps par Elektra, il y a produit **Nuggets,** un double album qui rassemble d'obscurs et fort divertissants groupes américains des sixties, période « psychédélique », et s'occupe de lancer **Focus,** un groupe hollandais, aux Etats-Unis.

En 1970, **Alice Cooper** n'a toujours pas le moindre succès. Ses deux albums n'ont rien vendu et aucune salle de concert ne songerait à les engager. Dans un effort de commercialisation, ils décident de sonner comme the Guess Who, le plus célèbre des groupes canadiens, à mi-chemin entre le rock et la variété, et vont enregistrer pour la même maison de production à Toronto. Les Canadiens les accueillent sans enthousiasme. Ils trouvent les deux premiers albums d'Alice si mauvais qu'ils délèguent le travail au plus jeune et au plus inexpérimenté d'entre eux. Bob Ezrin a vingt-et-un ans et n'a travaillé que sur deux ou trois albums. Il persuade le groupe de renoncer à son projet initial, et de se souvenir de ses origines, le rock râpeux à l'anglaise.

Ils enregistrent « I'm eighteen », le premier succès commercial d'Alice Cooper. Un album suit, « Love it to death », un rock aérodynamique, efficace à cent pour cent.

Ezrin produit les albums suivants d'**Alice Cooper,** ceux de **Detroit** et de **Flo and Eddie.** Grand spécialiste du rock

dur; il possède aussi le goût du pathos et des orchestrations de musique de film : il en prodigue de généreuses doses dans les derniers disques d'Alice. Son œuvre la plus récente est un peu son couronnement, une formidable [illegible] tration de virtuosité et l'applic[illegible] de toutes ses idées sur l'album en tant que « film musical ». Pour l'occasion, il a déserté Alice Cooper pour **Lou Reed**, qui se prête brillamment au jeu. Ils ont [illegible] ensemble avec « Berlin » un film imaginaire dont ils fournissent même des photos dans le livret de l'album. Les arrangements sont taillés pour l'intensité dramatique et créent le climat inexorable d'une tragédie moderne.

Dans le sanctuaire le plus sacré de l'industrie du disque, le studio d'enregistrement, les jeunes loups se sont installés. Rien, ni leur âge ni leur allure ne les sépare des musiciens de rock. Ils se nomment Bob Ezrin ou Todd Rundgren, et détiennent le secret des nouveaux sons à la mode. Les maisons de disques se les disputent et les paient royalement.

Le producteur est devenu le principal responsable, presque le seul auteur véritable des disques de rock. Le chanteur ou le groupe apporte les chansons — un texte et quelques accords, en somme un squelette que le producteur se charge d'habiller. Il choisit les arrangements, définit la durée et l'ordre des morceaux, et dirige le travail de l'ingénieur du son. Les musiciens jouent le rôle d'une matière première imprécise et malléable que le producteur façonne et sculpte selon ses goûts.

Todd Rundgren donne à ses fonctions de producteur un éclat bien proche de celui d'une star. **« Je n'ai jamais été capable de me résoudre à autre chose qu'à être le meilleur dans tout ce que je fais. Je ne peux supporter la pensée que quelqu'un qui fait la même chose que moi obtient plus de succès que moi. Il faut croire que je veux devenir l'Elvis Presley des années soixante-dix. »** Il a quelques excuses. Ses vingt-quatre ans sont précédés de six albums, trois comme leader d'un groupe presque célèbre des années soixante, The Nazz, trois autres en solo. Comme producteur, il peut collectionner une belle liste de noms, The Band, le Paul Butterfield Blues Band, Fanny ou Badfinger. On lui a confié les derniers albums de Grand Funk Railroad et des New York Dolls. Il produira le prochain disque d'Iggy et les Stooges. Conséquence : le monde du rock vient de découvrir ses trois albums.

Todd Rundgren baigne dans le rock depuis l'enfance. A dix-huit ans, passionné par le rock anglais et le dandysme triomphant du « swinging London », il fonde avec The Nazz le plus anglais de tous les groupes américains. Malgré le passage des modes, il ne renoncera jamais au clinquant à l'anglaise, pantalons de velours froissé et mèches de cheveux fluorescentes. Après l'échec de The Nazz il décide d'affronter la fabrication d'un disque de rock, d'apprendre à fond les techniques de composition et d'enregistrement. Son intelligence a quelque chose de monstrueux. **« Voilà comment j'ai écrit « Hello it's me ». J'ai analysé un grand nombre de chansons à succès, et j'ai trouvé ce qui déterminait leur succès, les ingrédients sentimentaux. Je savais que la chanson aurait eu un certain succès parce que je l'écrivais selon une formule qui a fait ses preuves »** Il ajoute : **« Je ne** crois pas que cette **attitude en arrive** a compromettre mes intentions, parce que mes intentions consistent a ecrire des chansons à succes »

[illegible]

« Et pourquoi ne pourrait-on enregistrer **que de la musique ? On** peut tout retrouver dans un disque, chaque son peut etre enregistré et reproduit. la musique ne représente qu'une infime partie des possibilités. Je travaille en ce moment sur des textures de sons. »**

La carrière de To[illegible] [illegible]ormais fi[illegible] [illegible]e du produc[illegible] idéal de « glamo[illegible] site exaltante [illegible] du rock. [illegible] l'équivale[illegible] [illegible] de science [illegible] cosmos [illegible] sous [illegible] [illegible]e ont pu i[illegible] artificielles de l'éle[illegible] naturels et indu[illegible] L'ombre [illegible] grands démiurge[illegible] accompagne son asce[illegible]

[illegible] qui commence [illegible] siciens et man[illegible] bureau vieill[illegible] des sommes [illegible] cette [illegible] néreus[illegible] sans surpri[illegible] où un jeune chanteur à l'[illegible] aux traits délicats et [illegible] vient fondre en larm[illegible] fonds fauteuils de cuir. [illegible] Ballotté par les modes vola[illegible] et pa[illegible] les ava[illegible] tous s[illegible] il n'arrive [illegible] de son passé. Il [illegible] moment vers le boudd[illegible]int une troupe de mimes, ouvert un « Art Lab » à la bonne époque de l'under[illegible] londonien, et séjourné dans [illegible] Il voudrait [illegible] toutes les [illegible] Aux yeux [illegible] perdant, il [illegible]

[illegible] émeut [illegible] rusé De Fries [illegible], un sentiment pa[illegible] [illegible]venceau trop frêle. ou [illegible] chatouillements du flair [illegible] ? Tony De Fries promet d[illegible] jeune homme [illegible] mes. En quelqu[illegible] [illegible]maines, l'avoc[illegible] complit des mir[illegible] Il libère son [illegible] de toutes ses [illegible]ntraves, et lui négocie

Les images qui illustrent cet article sont tirées du livres somptueux de Guy Peellaert Bye bye, bye baby, bye bye — rock dreams une histoire du rock en plus de cent tableaux, et qui valent la peine. Albin Michel.

un superbe contrat avec une nouvelle maison.

L'association entre Tony De Fries et David Bowie dure toujours. De Fries se consacre désormais au management et y applique une redoutable habileté. Il a su apprendre des intuitions de son protégé en particulier l'importance de «l'image» d'une vedette et la manière de la transmettre aux médias, des journaux à la télévision. Son agence, Mainman possède des bureaux à Londres, à New York et à Los Angeles. Pour collaborateurs il a recruté les membres de «Pork» une pièce de théâtre d'Andy Warhol : il s'est entouré ainsi de la décadence élégante qu'il transforme en un produit vendable. Il calcule ses coups longtemps à l'avance et réfléchit tous ses mouvements. Il a signé le travesti new-yorkais Wayne County, mais le garde au frigidaire en attendant la sortie de son disque au printemps prochain. En attendant, Mainman prend en charge toutes ses dépenses et lui assure une complète sécurité matérielle.

La division du travail ne s'arrête pas au producteur et au manager. Après la fabrication et l'emballage du produit viennent le lancement et la vente. Les compagnies y emploient d'autres équipes étroitement spécialisées. Au département promotion grouille tout un peuple de démarcheurs et de baratineurs. Ils assaillent les critiques musicaux de coups de téléphone enthousiastes, courtisent les disc-jokeys (présentateurs de radio), imaginent de spectaculaires opérations publicitaires, organisent des réceptions, offrent des joints, envoient aux journaux des faits divers croustillants avec pour héros leur produit. Aux Etats Unis, périodiquement, un scandale bien juteux les discrédite pour quelques années : la pratique du pot de vin au disc jokey fait partie de leur arsenal indispensable. De temps en temps, environ une fois par décennie, une commission fédérale américaine y met le nez d'un peu trop près. La dernière affaire remonte à quelques mois, la drogue s'est mêlée au tableau : les grandes compagnies la distribuaient avec munificence à tous ceux dont elles désiraient l'appui. Clive Davis, le tout-puissant P.D.G. de la gigantesque C.B.S., y a perdu son job du jour au lendemain.

Plus que jamais l'industrie du disque tient le rock bien en mains. Toutes les tentatives pour échapper à son emprise n'ont pas réussi à entamer la forteresse. Les rêves généreux des vieux groupes de San Francisco sont restés lettre morte, l'énergie contestataire de Détroit s'est laissé diluer par la fatigue. John Sinclair est libre et Lennon, la conscience tranquille, ne parle plus beaucoup de révolution ces temps-ci.

En créant sa propre marque, Grunt records, le Jefferson Airplane n'a pas prouvé grand-chose. Grunt dépend étroitement d'une grande compagnie, et leurs échanges périodiques d'invectives ne concernent que des gros mots dans les paroles d'une chanson. Plus conséquent avec lui-même, le Grateful Dead vient de mettre à exécution son vieux projet : Grateful Dead Records sort le nouveau disque du groupe, et ne s'est lié à aucune marque existante. Production, pressage et distribution, le Dead et sa tribu d'hommes d'affaires cool ont tout pris en main. On distingue mal la différence entre ce nouveau label et les maisons de dis-

ques ordinaires. La musique, elle, s'affadit dans la tiédeur.

Il existe à Londres une étrange compagnie qui, tranquillement mais sans résistance possible ouvre de nouvelles possibilités créatrices au rock et à la musique des années soixante-dix. **Virgin records** occupe une maison de trois étages dans une impasse sur Portobello Road, le quartier préféré de l'underground. Il règne dans ses bureaux la même atmosphère décontractée et vaguement familiale que dans toutes les entreprises vacillantes qui ont vécu quelques années non loin de là, journaux underground comme **Oz, It** ou **Frendz,** centres d'aide et de renseignements comme Release ou Bit. Les secrétaires s'enrobent pareillement de tissu imprimé, les mêmes voix flûtent l'accent cockney. Des individus nonchalants en manteau afghan et aux longs cheveux soyeux passent déposer une bande ou présenter l'affiche d'un concert.

Virgin ne se laisse pas aisément définir. Une marque de disque ? Richard Branson préfère parler de « l'organisation » : le mot a des résonances presque mystérieuses, un rien de société secrète, peut-être même une sorte de parti sans politique. Surtout, il a l'avantage de rester imprécis, de ne barrer aucune route pour l'avenir.

Ressortir **Student** ou lancer une campagne pour la légalisation de l'herbe, voilà deux exemples de ce que pourrait peut-être entreprendre Virgin dans un domaine extra-musical. Déjà aujourd'hui la compagnie finance et organise **Help,** un centre de renseignements sur l'avortement, les drogues, les maladies vénériennes ou les logements bon marché, installé dans le hall de Victoria Station.

Richard Branson a la blondeur velue et carrée d'un Viking. Mais le sourire presque timide. Vingt-trois ans, lui aussi est un gamin génial. Quand il ne voyage pas pour négocier les contrats de distribution en Europe ou aux Etats-Unis, il occupe un petit bureau au premier étage et règle ses affaires par téléphone, en phrases courtes au débit précipité.

L'organisation Virgin a trois ans, mais il faut remonter à 1968 pour expliquer son histoire. 1968 semble une bonne année pour commencer sa vie, les émeutes étudiantes pètent dans tous les pays comme un chapelet d'explosifs. Ses dix-sept ans lui paraissent aussi un âge raisonnable pour quitter le collège et la famille — des bourgeois libéraux avec une grande propriété dans la campagne anglaise. Richard Branson s'installe dans une cave à Londres et y fabrique **Student,** un magazine sans dogmatisme, branché sur toutes les idées de la nouvelle gauche. **Student** est à la fois une étonnante réussite — il tire entre cinquante et cent mille exemplaires, distribués dans toute la Grande-Bretagne — et une catastrophe financière. Le journal paraît irrégulièrement, une fois tous les deux ou trois mois, dès que les rentrées permettent d'éponger quelques dettes et de convaincre de nouveaux créanciers. Au bout de deux ou trois années haletantes, Branson et sa poignée de collaborateurs décident de changer de style : ils s'arrêteront six mois pour faire repartir le magazine dans une formule mensuelle soigneusement organisée. Deux ans et demi plus tard, le magazine reste encore dans les limbes — mais pas aux oubliettes. La grande entreprise de Virgin les a aspirés dans un tourbillon bien plus violent encore.

Comment trouver de l'argent ? Richard se lance tête baissée dans une combine plutôt risquée. Il loue une page entière du **Melody Maker,** à crédit, pour proposer la vente d'albums de rock par correspondance, à vingt pour cent moins cher que les prix des boutiques. L'affaire marche. Avec l'argent reçu, Branson paie le M.M. et achète les disques. Trois mois plus tard, il ouvre un magasin de disques. Bientôt, tout en continuant la vente par correspondance, il possède une boutique dans toutes les grandes villes anglaises, au total près d'une vingtaine de magasins.

Les magasins Virgin ne ressemblent pas aux boutiques de disques traditionnelles. D'abord, ils vendent moins cher. Ensuite, ils n'entreposent que du rock — pas de Frank Sinatra. Pour ceux qui veulent écouter les albums, il y a des casques et de gros poufs en mousse. On peut s'y vautrer toute la journée sans qu'une vendeuse vienne proclamer l'obligation d'acheter. Enfin tous les employés — secrétaires, responsables des imports et des exports, responsables des magasins, vendeurs et assistants — touchent exactement le même salaire, vingt-cinq livres par semaine.

« Nous ne sommes pas une organisation charitable. Nous essayons de faire les choses raisonnablement, c'est tout », commente Branson.

L'entreprise suivante ne se fait pas attendre. Il découvre dans la campagne anglaise un superbe manoir moussu, à vendre pour pas cher : il emprunte l'argent, achète sans tarder, et aménage un studio. Là encore, il ne fera pas les choses à moitié : l'équipement en seize pistes, un des matériels les plus modernes d'Angleterre, des chambres où résident les musiciens. Loué à des groupes de rock, le studio est à la fois une source de revenu et un pilier indispensable pour asseoir la future marque de disques.

Le Manoir possède même un fantôme, qui s'empare du studio dès que les séances sont finies et l'occupe toutes les nuits, joue de tous les instruments, enregistre et mixe des kilomètres de bande magnétique. Son nom est Mike Oldfield, il a dix-huit ans, l'air timide et effacé. A quinze ans, Kevin Ayers l'engageait comme guitariste et bassiste du Whole World. Les gens de Virgin n'ont pas besoin de se tâter longtemps pour foncer la tête la première vers leur nouvelle folie : une marque de disque pour sortir le « Tubular Bells » de Mike Oldfield. Sous les yeux incrédules de tout le rock business, **Tubular Bells** grimpe jusqu'aux meilleures ventes d'albums en Grande-Bretagne, et atteint les cent mille exemplaires vendus, en Grande-Bretagne seulement. Cela tient du miracle, ou bien c'est le signe de bouleversements profonds dans le marché du disque. Il y avait pourtant des signes précurseurs, comme ces vingt-cinq mille albums de **Tangerine Dream,** en importation, vendus dans les magasins Virgin.

En fait, Virgin a seulement su appliquer les techniques en usage dans l'industrie du disque à des musiques réputées invendables, et gagné son pari. Dans un marché congestionné par la surproduction et la surenchère publicitaire, il faut savoir crier aussi fort que les autres à coups de pages entières dans les grands journaux de rock.

Depuis la sortie de « Tubular Bells » il y a six mois, Virgin a dévoré les étapes : une demi-douzaine d'albums à son catalogue, des contrats de distribution avec Atlantic aux Etats-Unis, W.E.A. en France, la création d'une agence et d'une maison d'édition, l'organisation de tournées pour **Gong, Faust** et **Kevyn Coyne,** et l'inauguration d'une seconde marque, **Caroline,** consacrée à la musique expérimentale dans des albums à prix réduit.

Les musiques planantes de Virgin bercent les soirées d'une génération calmée, celle qui, il y a dix ans, achetait les disques des Rolling Stones, à qui il faut aujourd'hui des émotions d'un autre ordre. Elle a passé l'âge du rock, mais pas celui de la passion pour la musique.

Pour les nouvelles générations, il reste un immense appel du vide, le besoin physique du rock comme défoulement et danse de guerre. Elles se jettent sur tout ce qu'elles trouvent, les purs comme les requins, les visionnaires et les simulacres. La paisible Angleterre déverse des légions de pantins stéréotypés, Marc Bolan ou Gary Glitter ou Michael Des Barres, le chanteur de Silverhead, dernier en date des voyous en toc. De vieux ringards comme les Troggs profitent de la vague pour réapparaître. Des groupes de bubble-gum — l'équivalent anglo-saxon du yéyé — se mettent au rock du jour au lendemain, comme **Sweet.** Fatigués de se creuser la cervelle pour trouver de nouveaux équivalents du rock d'antan, David Bowie et Bryan Ferry ont sorti chacun un album exclusivement composé de vieux succès. Seuls les groupes américains savent étaler leurs tripes malgré toutes les manipulations. Ils jouent le rock de Nixon, du Vietnam, des drogues dures et des agressions nocturnes. **Iggy Stooge** trouve encore la force de se blesser sur scène, et doit interrompre une vaste tournée dès le troisième concert. Après Détroit, New York est devenu le creuset principal des fracas infernaux : la ville monstrueuse inspire une musique de l'apocalypse.

La France s'est mise très vite à enregistrer les ondes de choc du séisme new-yorkais. Lycéens gueulards et loulous de banlieue réclament du rock et restent trop souvent sur leur faim. Ils rêvent d'une explosion magnifique de fureur et d'agressivité. Les albums de Blue Oyster Cult ou des New York Dolls se vendent bien. Les nouvelles hordes du rock arrivent à point.

Déjà quelques groupes s'organisent pour accomplir ce rêve. Ici non plus le mouvement ne vient pas de jeunes musiciens amateurs : Jean-Pierre Kalfon a dépassé la trentaine et s'est récemment baladé aux Etats-Unis. Son groupe d'il y a quelques années, **Crouille Marteau,** était venu bien avant l'heure. Avec **Sugar Bitch Baby** — encore au stade des répétitions — il va tenter de faire vivre en France un « rock de la troisième génération ». Un autre ancien de Crouille Marteau, lui aussi de retour de New York, crée les **Frenchies** — mélange qu'on espère magique entre un chanteur en fourrure de léopard rose qui compose des hymnes à Lana Turner et d'authentiques rockers de banlieue qui font hurler leurs amplis .Pour la première fois peut-être depuis les débuts de Johnny Hallyday et les tournées de Gene Vincent, le rock and roll risque d'embraser la France.

Jean-Pierre Lentin.

ANODIN ET INODORE CONTRE PERSONNE
PAR GÉRALDINE MANDRAX
... DANS UN CHAMP PRÈS DE LA PORTE DE PANTIN...
?
TIENS!..
... UN FLAMAND ROSE!
ROSE?
WOUHAHA HAHAHAHA HA HA
HOUHOUHA HAHAWOUA HA HAHA HAHA HAHA HAHOHO
WAÔHOUHOUHA HARK- HARK
BAF BAF
SNIF
UN FLAMAND ROSE...
PAS POSSIBLE
HI
PENDANT CE TEMPS ANODIN ET INODORE S'ÉTAIENT ENFIN ÉCHAPPÉS DU PÉNITENCIER... (1)
...UN FLAMAND ROSE...
HA HAHA
UN FLAMAND ROSE? QU'EST-CE QU'UN FLAMAND ROSE A DE SI DRÔLE ANODIN?
C'EST CE QUE JE ME DEMANDE, INODORE.
CONNARDS!.. UN FLAMAND, C'EST UN HABITANT DES FLANDRES!.. ALORS POURQUOI APPELER CET OISEAU "UN FLAMAND"? QUEL RAPPORT Y-A-T-IL ENTRE CET OISEAU ET UN HABITANT DE LA FLANDRE!!
C'EST ABSURDE!
POURQUOI PAS UN "FRANCOPHONE VERT"?
HAHA HAHAH HOU HOU
(1) VOIR CHAP. XXIII
ANODIN, JE CROIS QU'IL FAUT LE DÉBRANCHER AVANT QU'IL FASSE UN COURT-CIRCUIT! IL VA SAUTER!
SURTOUT QU'AUJOURD'HUI C'EST DIMANCHE, ON NE TROUVE PERSONNE POUR LE REPARLER INODORE!
HELP
VITE
VITE
GLOP
BLAM!
MERDE! ÇA-Y-EST! IL A CRÂMÉ!
EST-CE QU'IL EST REMBOURSABLE PAR LA SÉCURITÉ SOCIALE?
NON
AH LA LA
ZUT
SOMBRE DIMANCHE, ANODIN.
OUI, INODORE.
LE MALIN A ENCORE FRAPPÉ!
GÉRALDINE MANDRAX
(2): ENCORE UNE MISSION POUR ANODIN ET INODORE!

OU EN EST...

La santé parallèle

Et la santé ? La santé ça va pas fort. Des projets, bien sûr, il y en a ; mais de free clinic point. Si, une, un peu débordée, un peu limitée. Derrière Saint-Germain-des-Prés, au 7, rue de l'Abbaye, on reçoit les gens qui vont mal dans la tête ou dans le corps, ou dans les deux (plus fréquent). On peut y aller le lundi, le mercredi ou le vendredi soir, de 20 à 22 heures, dans une grande salle où l'on se tient et où l'on peut causer, se sentir mieux. Un ou deux médecins, des psychologues. On ne demande rien à celui qui vient, ni son nom, ni s'il a de l'argent. Si cela va vraiment très mal et qu'un traitement un peu régulier est nécessaire, il existe aussi un hôpital de jour qui fonctionne avec la même équipe du lundi au vendredi de 14 à 17 heures. Mais là il faut quand même un peu s'engager ; l'équipe décidera d'une « prise en charge », sans aucun rapport avec celle de la Sécurité sociale, rassurez-vous.
Reste bien sûr le week-end, car c'est souvent le samedi ou le dimanche que ça va mal. Or ces jours-là il n'y a rien. Pas grand monde non plus le dimanche au collectif du Vouvray (102, rue Rambuteau). Pourtant en semaine, c'est la ruche. La vieille maison, que l'on atteint au prix d'un étrange parcours parmi les palissades et dont les fenêtres ont pour spectacle le triste trou des Halles, s'anime tous les soirs vers six heures. Le mardi on y fait de la gravure et des marionnettes, le mercredi de la sérigraphie, le vendredi de la poterie.
Quel rapport avec la santé ? Tout se rattache à un projet psychothérapique. Psychothérapie sans thérapeute, psychiatrie faite et défaite par tous. Un groupe, qui se réunit le jeudi et le vendredi, se concentre plus précisément sur ce sujet, néanmoins toutes les activités ont ceci de particulier qu'elles se situent vers la recherche d'expression, la prise de contact, la sensibilisation, le développement de l'émotion. Un groupe nouveau cette année, animé par Jean-Claude Sée (53, rue de Verneuil, 222-33-35) applique les méthodes expérimentées à l'Institut d'Esalen, en Californie. Massage, méditation, groupe de gestalt, atelier « épanouissement et sexualité ». Le vendredi à 20 h 30 au Vouvray.
Au Vouvray également, des activités d'expression enfantine, qui n'ont rien à voir avec la garderie. Il faut là aussi s'intégrer à une recherche, apporter une certaine demande pour participer. Rien n'est fini, défini, limité ou délimité. Chaque jour un groupe « accueil » est à votre disposition, reçoit les suggestions, encourage les initiatives. Consultations juridiques ou groupe « silence » sont sur le point de démarrer. Vous pouvez aussi venir à la réunion générale, le mardi à 21 h 30 : on y rencontre tout le monde.
Dans le même local, un groupe de psychiatres a établi un cabinet collectif et poursuit — au tarif remboursé par la Sécurité sociale — des thérapies individuelles. Il faut bien vivre. Vivre, c'est le problème du magasin situé au rez-de-chaussée, qui vend des trucs vraiment très beaux, objets artisanaux, masques, poupées, déguisements. Hélas, le bourbier rénovateur et pompidolien qui a pris la place des pavillons de Baltard éloigne les chalands et plus d'un commerçant du coin s'exaspère. Allez-y tant qu'ils sont encore là, avant que banques et magasins de luxe sortent du béton et vous condamnent à d'autres promenades.
Pour revenir à des médecins plus médecins, malgré qu'ils en aient, un mot du G.I.S. (Groupe Information Santé, 73, rue Buffon, 75005 Paris). Surtout actifs l'an dernier dans le domaine de l'avortement, ils ont décidé cette année de reprendre d'autres thèmes de lutte : dénonciation de la médecine du travail à la solde des patrons ; enquêtes sur la

situation sanitaire des travailleurs immigrés ; abolition de l'équation savoir = pouvoir ; etc. Malheureusement peu de réalisations concrètes pour illustrer ces propos militants. Sauf à Gennevilliers où un dispensaire d'un type nouveau s'est récemment ouvert, qui fait participer les habitants du quartier — beaucoup d'immigrés — aux activités médicales, où la médecine n'a plus les couleurs grisâtres des salles d'attente et la sécheresse autoritaire de médecins surchargés, mais où elle s'ouvre au contraire sur une lutte sociale et politique.
C'est à sa façon le chemin que suit également Jean Carpentier, cavalier solitaire, peu enclin aux vastes regroupements, mais actif partisan d'un travail de groupe à condition qu'il respecte l'individualité et les désirs de chacun. A Corbeil il s'apprête à retrouver ses patients, sa suspension de l'ordre des médecins expirant le 1er décembre. Il n'a pas perdu son temps et ses loisirs forcés lui ont permis de mettre au monde, avec quelques copains, un journal nouveau : **Tankonalasanté** (1, rue des Fossés-Saint-Jacques, 75005 Paris), mensuel désormais et déjà vieux de cinq numéros. Il ne s'agit surtout pas d'un journal médical, encore moins d'un journal de médecins. Critique de la vie quotidienne, lieu de rencontre au service des minorités silencieuses, entre autres de ces gens que l'on dit malades, fous, de ceux que l'on range bien vite dans une catégorie avec interdiction d'en sortir, de ceux qui reviennent de Chine, du Larzac ou de Lip et qui ont envie d'en parler, de ceux qui sont restés là et qui se demandent pourquoi, de ceux qui voudraient mais qui n'osent pas.

J.-P. Ribes.

le M.L.A.C.

— « Vous êtes inadaptée au travail... »
— « Comment je vais vivre, alors ? »
— « C'est pas mes oignons ! » répond le toubib. En clair lisez : « Ma petite, vous êtes à la fois enceinte jusqu'aux dents et fauchée jusqu'à l'os, je ne peux rien pour vous. »
Des histoires d'Avortement de ce style sont devenues banales jusqu'à la larme. Histoire d'A, c'est aussi un film cousu main, par des professionnels et des militants du Mouvement pour la Liberté de l'avortement et de la contraception, ce qui est un peu longuet et que nous nommerons plus simplement M.L.A.C. Quant au film, si vous ne l'avez pas vu au Jean-Renoir, au Studio Saint-Germain ou à L'Omnia le 15 novembre, c'est que les directeurs des cabinets du Ministère des cabinets ont fait leur travail de directeurs de cabinets et qu'ils ont tiré la chaîne, dépendu la chaîne, et enchaîné le film. Ils n'auront pas supporté la vue gros-plan d'un avortement par aspiration de A à Z. Et ces Histoires de A risquent de coûter à leurs auteurs une inculpation, pour infraction et blessures à la loi de 1920.
Depuis six mois qu'ils existent, les militants du M.L.A.C. s'inquiètent : il n'est pas question pour eux de se substituer aux pouvoirs publics. Pour être politique et non charitable, la pratique de l'avortement doit amener les femmes à prendre en charge leur sexualité, elles-mêmes. A lutter contre la répression, elles-mêmes. Les résultats déçoivent : sur deux mille femmes avortées que le M.L.A.C. a contactées, soixante-dix seulement ont répondu.
Constitué au départ d'organisations diverses, Planning, G.I.S., C.F.D.T., P.S., P.S.U. et groupes gauchistes, le M.L.A.C. n'est pas uniforme dans toute la France. A Paris, par exemple, certaines sections de quartier axent leur pratique sur la « démédicalisation » de l'avortement, en formant un maximum de femmes à la pratique de l'aspiration. La permanence centrale, 73, rue Buffon, 75005, organise plusieurs départs par semaine pour l'Angleterre et la Hollande (entre 800 et 1 300 F).
Contrairement à la direction nationale de Choisir, le M.L.A.C. ne privilégie pas systématiquement l'action juridique, ne soutient aucune des propositions de loi déposées par les différents partis politiques. De toutes façons, le débat au Parlement risque fort d'être retardé. Alors, en attendant une loi dont il y a peu à attendre, voici un complément à la liste d'adresses publiées le mois dernier :

L'affiche interdite d'**Histoire d'A**

PARIS :
M.L.A.C. (secretariat national) : 34, rue Vieille-du Temple, 75004, tel. 278-70-38. Ce n'est pas une permanence !
M.L.A.C./G.I.S : 73, rue Buffon, 75005 (samedi 15 heures). C'est une permanence.
M.L.A.C.-13e : 139, bd de la Gare, bât. B, 5e étage (mardi de 18 à 20 heures), et non pas 8, rue Le Dantec.
M.L.A.C.-4e : ne dérangez plus D. Sorlut mais allez 34, rue Vieille-du-Temple, le mardi de 17 à 20 heures.
PROVINCE :
Manosque-04 : Bourse du Travail, local C.F.D.T., place de l'Hôpital (lundi de 18 à 20 heures).
Marseille-13 : Fac Saint-Charles, salle 2 (mardi 18 heures) ; Libre Pensée, 11, rue Saint-Vincent de-Paul (mercredi 18 heures).
Cognac, Saintes-16 : B.P. n° 7 - 16370 - Cherves-de-Cognac.
Dijon-21 : 16, rue du Général-de-Nansanty (samedi de 14 à 18 heures).
Besançon-25 : Ce n'est pas à la librairie Parallèle, mais a l'association Parallèle 24, 24, rue Megevand, que la permanence du G.A.C. a lieu (jeudi, 20 h 30).
Romans-26 : « Les Mimosas », quartier de la Monnaie (lundi de 18 à 20 heures).
Concarneau-29 : Choisir : sous-sol du bâtiment R., Kéraudon (samedi de 14 h 30 à 16 heures).
Quimper-29 : Planning Familial, rue Etienne Gourmelen (samedi de 15 à 18 heures).
Toulouse-31 : 14, rue de l'Etoile (lundi 18 à 20 heures).
Tours-37 : ATLAC, 44, rue Losserand (samedi de 14 à 17 heures).
Villeneuve-38 : CLAC, 10, galerie de l'Arlequin, 3e coursive (lundi de 17 à 19 heures, jeudi de 15 à 17 heures et de 20 à 22 heures).
Nantes-44 : Planning, tous les jours de 14 à 18 heures, 2, rue du Château.
Reims-51 : Choisir, 16, rue du Châtelet (vendredi de 18 à 20 heures et mardi de 16 à 18 heures).
Clermont-Ferrand-63 : Planning Familial, 16, rue André-Moinier (91-20-73).
Perpignan-66 : 29, rue Dagobert (mardi 14 à 16 heures, jeudi 17 à 19 heures).
Chalon-71 : B.P. 171, 71100 Chalon-sur-Saône.
Le Mans-72 : 40, avenue Bollée (samedi de 14 à 16 heures).
Chambéry-73 : 2, rue Croix-d'Or (mercredi de 17 à 19 heures).
Rouen-76 : Planning, 9 bis, rue E.-Flamand (70-86-90).
Avignon-84 : 17, place des Trois-Pilats (jeudi 20 h 30).
Poitiers-85 : 56, av. de l'Europe, Z.U.P. (mardi de 18 à 20 heures) ; Centre social Clos Gauthier à Saint-Cyprien (jeudi de 18 à 20 heures).

DERNIÈRE MINUTE:
Marcellin ne lésine pas : après l'affiche, il a saisi le film Histoire d'A.

le F.H.A.R.

De moins en moins spectaculaire, le F.H.A.R. ouvre sa braguette et se branle tous les jeudis soirs à 20 h 30 aux A.G. de l'école des Beaux-Arts, rue Bonaparte. L'amphi est vide, seul un trio sage y parle tricot. L'action révolutionnaire ne se pratique plus qu'en petite communauté, dans l'ambiance louche des deux derniers étages, au son des cliquetis de la section cuirs et chaînes. On baise sur les tables à dessin, en groupe dans les toilettes de la cour, et à 10 h 30 précises, les grilles de l'école se referment.
Au printemps, la sortie était joyeuse, on stoppait les voitures et les gazolines dansaient toutes nues sur les capots. A présent un car de flics attend sagement rangé à la sortie, on parle du froid deux minutes, c'est la sortie de la messe. Les assidus se retrouvent à 10 h 45 à « la Palette », le café de la rue de Seine (au coin de la rue J.-Callot), un peu plus cher le jeudi soir. Merci d'être venu, disent les gazolines à la sortie. Le F.H.A.R. est mort.
Il y avait au sein du F.H.A.R. deux bandes rivales s'accusant l'une et l'autre d'enfermer les homosexuels dans un ghetto. Elles publient toutes les deux leur journal : **Antinorm** et **Le fléau social**. **L'Antinorm** a fondé le Sexpol, **Le fléau social** s'est trouvé l'I.H.R.
I.H.R., ça veut dire Internationale Homosexuelle Révolutionnaire, c'est-à-dire que ça ne veut rien dire parce qu'ils ne croient ni aux nations, ni aux nationalités. Ils ne pensent vraiment pas détenir une vérité mais sont persuadés que tous les autres se trompent. L'I.H.R. critique tout, y compris la critique, et suscite des réseaux de résistance active. Leurs rapports avec le F.H.A.R. ne sont ni bons ni mauvais : ils en sont issus, par l'issue de secours. Leur choix est fait : il faut tenter de vivre. Ils sont du parti de la vie et de la subversion ; entre le vieux monde et eux, c'est une question de lutte à mort.
A part cela, de « petites crevures toujours à l'avant-garde du spectacle » s'étant permis d'utiliser le sigle de l'I.H.R. pour camoufler leurs crétineries infantiles, l'I.H.R. a décidé de se saborder de temps en temps. Ils n'ont besoin ni de sigle, ni d'étiquettes, et personne ne peut se réclamer d'eux. **Le Fléau social** paraît irrégulièrement, quand il a quelque chose à dire.
Plus prudent, Guy Maes, le directeur de l'**Antinorm**, estime qu'avec son Sexpol, l'ensemble des homosexuels radicalisés a accepté avec enthousiasme de se lier à son combat. Il essaie de s'associer à tous les groupes qualifiés de marginaux : Mouvement de libération Occitan, objecteurs de conscience, mouvement pour la libération de l'avortement, Gouines rouges, etc. Il envisage de créer des comités Sexpol qui auront pour tâche de dénoncer en tout lieu la répression sexuelle, la politisation de la sexualité et la sexualisation de la politique, tout en faisant remarquer à Lutte ouvrière que la sexualité est politique. Les A.G. du F.H.A.R. continuent, tous les jeudis soirs, rue Bonaparte. On y vient pour baiser et déplorer le fait de ne plus exister. Le F.H.A.R. s'installe un peu partout en province. On verra !
En ce qui concerne les Homosexuelles, elles se sont toujours trouvées beaucoup mieux au sein du M.L.F.

Patrick Labes.

Ecole des Beaux-Arts, rue Bonaparte, 20 h 30 le jeudi, au fond de la cour à droite.
Le Fléau social, B.P. 252 16, 75766 Paris. Cédex 16.
L'Antinorm, Guy Maes, 17, rue du Laos, 75015 Paris.
En province :
Clermont-Ferrand (F.H.A.R.), B.P. 181, 63005 Clermont-Ferrand.
Nice (F.H.A.R.), chez Gédip, B.P. 621, 06012 Nice-Cédex.
Aix-en-Provence (F.H.A.R.), Grand Amphi ou Salle 102, faculté des Lettres.
Marseille, Groupe de Libération de la Femme, correspondant de l'Antinorm-Sexpol, librairie lire, 16, rue Sainte, 13001 Marseille.
Genève (F.H.A.R.), B.P. 336 1201 Genève (Suisse).

La répression de la défonce

« Nous sommes en présence de minables. Ce sont de petits dealers que les toxicomanes suivent dans la rue comme la bave suit l'escargot. » Le procureur de la République — une grosse blonde à l'air pincé — se penche par-dessus son perchoir pour mieux foudroyer du regard les trois inculpés. Cheveux ras, le visage marqué par trois mois de détention préventive, la mine butée et nerveuse, le chef de la bande porte un méchant blouson de cuir noir. Un délinquant idéal qui a tout avoué. Son voyage par train à Amsterdam, l'achat de trente grammes d'héroïne, la préparation des doses à Paris et leur vente avec l'aide de ses deux complices. Il a aussi reconnu qu'il se fixait depuis deux ans à l'héroïne. « J'ai traversé des crises de manque très dures en prison. » — « Il n' y a rien de mieux que ce genre d'établissement pour se faire désintoxiquer », lui répond un président serein.

« Les effets de l'incarcération sur l'état physique du sujet ont été bons. Névrotique, égoïste, méchant, incapable d'adaptation, il ne relève pas de la médecine ou de la psychiatrie mais de la justice. » Pertinents et avisés, les experts. A propos d'un des complices de l'accusé, qu'ils considèrent comme un « être mou, fluide et maniable » — c'est un petit fumeur de haschich — ils regrettent que les châtiments corporels ne soient plus en vigueur.

Pendant les trois premiers mois de cette année, 171 peines d'emprisonnement ont été prononcées pour des infractions à la législation sur les stupéfiants. A Paris, les condamnations semblent plus lourdes qu'en province. La XVIe chambre du tribunal correctionnel de Paris frappe fort : l'usager de haschich écope de six mois à un an de prison avec sursis et l'héroïnomane de six mois ferme. Du côté des marchands de drogue, le dealer de hasch surpris avec un kilo risque un an ferme et le trafiquant d'héroïne plus de sept ans. Au tableau d'honneur de la répression figurent aussi tous les petits toxicos : les cultivateurs de cannabis, les fumeurs de joints solitaires, et même les lycéens qui vendent du bouillon kub en murmurant tendrement « haschich, haschich... ».

En plus de la peine d'emprisonnement, il y a aussi le salaire de la drogue. A chaque audience, un petit vieillard poussiéreux se lève et demande réparation. C'est le représentant des douanes. Tout détenteur ou vendeur de stupéfiants commet en effet une infraction à la législation des douanes, même s'il n'a jamais franchi une seule frontière. L'amende à payer fait l'objet d'un calcul scandaleux. On multiplie environ trois fois le prix du gramme pratiqué à Paris au jour du jugement par les quantités de drogue saisies. Pour obtenir une juste réparation, les douanes peuvent de plus saisir le véhicule qui a servi au transport de la drogue. Dans l'hypothèse moins heureuse où les douanes ne peuvent saisir qu'un vieux solex, le tribunal peut prononcer une peine d'emprisonnement de deux ans, qui s'ajoute à la condamnation principale. Dernièrement, les douanes, par l'intermédiaire de leur vieillard chevrottant, ont demandé plus de 65 000 F d'amende pour trente grammes d'héroïne... Un avocat est alors intervenu pour dénoncer « la demande ou plutôt le réquisitoire des douanes » : « Comment peut-on demander aux inculpés d'avoir un sens moral alors que les prétentions des douanes en sont totalement dépourvues ? » Passé à la moulinette des matons et des rapaces du fric, le toxicomane est en effet considéré comme un délinquant du plus bas étage. Et non comme un malade, contrairement à ce que la loi anti-drogue du 31 décembre 1971 souhaitait : de lourdes peines — 10 à 20 ans d'emprisonnement — avaient été fort justement fixées par cette loi pour mettre hors circuit les gros trafiquants. Mais le régime était plutôt idyllique pour les simples usagers : une cure de désintoxication ou un traitement sous surveillance médicale.

En fait, les magistrats ont une fâcheuse tendance à considérer les usagers comme des mini-trafiquants et à les envoyer écouter Europe I à Fleury-Mérogis. Parmi les auditeurs les plus fidèles : ceux qui ont fait l'éloge de la drogue en public ou qui ont vendu — même une seule fois — dix grammes de haschich à la sauvette... Et aussi tous les toxicos qui n'ont pas de « garanties de représentation », c'est-à-dire un travail et un domicile fixe.

Seuls les toxicomanes qui ont un emploi stable — employé à la S.E.I.T.A. par exemple — restent en liberté et non seulement tenus de suivre une cure de désintoxication offerte par l'Etat. Leur seule obligation véritable : dire un petit bonjour, une fois par mois, à un médecin affligé. A l'hôpital Marmottan, on est maintenant peu empressés de recevoir ce genre de clients. Un toxicomane ne se soigne pas contre son gré. Et seules les cures de désintoxication volontaires — elles sont gratuites et anonymes (1) — ont quelque chance de réussir — il y a 10 à 15 % de succès. En fait, la loi n'a donné essor qu'à une seule grande action thérapeutique : celle de la police. La brigade mondaine anti-drogue compte maintenant plus de deux cents hommes. Et tous les gardiens de la paix disposent d'un petit livret qui leur explique comment reconnaître les toxicomanes dans la rue. Pendant les trois premiers mois de cette année, plus de six cents personnes ont été interpellées, dont 418 usagers. Et plus d'une tonne et demie de stupéfiants a été saisie. Pour Maîtres Errien et Lefèvre, « les rapports entre la police et les dealers ont une fâcheuse tendance à se durcir depuis quelque temps. Et il n'est pas rare que les policiers interviennent l'arme au poing. Les interpellations et les fouilles — de l'individu comme de son véhicule — sont très fréquentes. En fait, le simple usager se fait rarement prendre chez lui. Il est le plus souvent arrêté quand il prend contact avec son dealer ». Pour le petit toxicomane, les perquisitions de domicile restent pourtant toujours à craindre. Elles peuvent être faites de jour comme de nuit. Leurs conséquences sont déplaisantes : la seule découverte d'une pipe contenant des résidus de substances interdites peut suffire à déclencher les poursuites du parquet.

Juan-Luis Dia, bête gastéropode.

(1) Trois grands centres de désintoxication à Paris :

— Service du professeur Pivert. Hôpital Fernand-Vidal ;

— Service du professeur Ollievenstein. Hôpital Marmottan ;

— Service du professeur Denicker. Hôpital Sainte-Anne.

La lutte des prisonniers

Toul, Nancy, Melun, Ile de Ré, la révolte bat les murs des geôles sans parvenir à les faire tomber. Mais les remparts s'effritent. Pour en atteindre le sommet, et se pencher sur l'intérieur des bagnes, il suffit de grimper sur la pile des dix premiers numéros de **C.A.P., journal du Comité d'Action des Prisonniers, 15, rue des Trois-Frères, 75018 Paris.** On y retrouve les têtes connues de la Bêtise et de la Répression, le sinistre mitard et les sinistres matons, mille récits de brutalités et d'humiliations. Dans son numéro d'octobre, le C.A.P. terminait l'analyse des onze revendications formulées dès le numéro 2, parmi lesquelles l'abolition de la peine de mort et de la prison à vie, la suppression du casier judiciaire, la réorganisation du travail en prison, etc. Onze points réformistes, et un objectif révolutionnaire : la suppression des bagnes de toutes sortes. Pour vendre leur journal, les militants du C.A.P. ont souvent tâté de la matraque républicaine et du panier à salade. Pourtant aujourd'hui, ils vendent sans histoires à la porte même des centrales. On peut les rencontrer le **samedi de 13 à 16 heures devant les prisons de Fresnes, de Fleury-Mérogis et de la Santé,** discutant avec les familles des détenus et distribuant des tracts aux plantons de service. Autres permanences : le **dimanche de 10 à 13 heures aux marchés de Fresnes et Mouffetard, le mardi (18-22 heures) et mercredi (14-18 heures) au local du C.A.P., 15, rue des Trois-Frères.** Au sommaire du **numéro 11** qui vient de paraître, des articles sur la révolte des prisonniers de Melun, un commentaire sur « La lobotomie, une alternative à l'emprisonnement », rapport de l'administration Nixon qui semble sortir tout droit du scénario d'Orange Mécanique, et l'habituelle rubrique « Suicides » qui commence à faire à certaines prisons françaises une réputation aussi solide que celle des bagnes de Cayenne. Un changement de directeur de publication aussi, Serge Livrozet à la place de Jean Lapeyrie, ce qui n'est pas une révolution de groupuscule mais le début d'une campagne contre la suppression des droits civiques des détenus. On ne peut pas être responsable d'un journal quand on a fait de la taule. Serge Livrozet est un ancien détenu. Il dirige le journal et attend la suite. S'il est inculpé, le C.A.P. fera de son procès une tribune, comme les 2 et 19 octobre derniers à l'occasion des passages en correctionnelle d'Ange Rault et Jean Lapeyrie. L'objectif du C.A.P. est de multiplier ces actions devant les tribunaux, ainsi que les réunions et les manifs devant les prisons, comme le 11 novembre dernier à Poissy et la semaine passée à Lyon. A Paris les militants du C.A.P. font chaque soir la sortie des cinémas qui passent **Deux Hommes dans la ville.** Ce n'est pas une raison pour aller voir le film. Ils sont aussi tous les soirs devant le **théâtre Bulle, 76, rue Mouffetard** où se joue une pièce consacrée à l'affaire Thévenin **« J'ai confiance en la Justice de mon pays ».** Là, en revanche, c'est une bonne occasion d'y aller. Alain Scoff, l'auteur, est un bon théâtreux.

Rappelons que des groupes régionaux du C.A.P. se sont constitués à :

Caen : 9, place de la Mare, 14000 Caen. Permanence le samedi, de 14 heures à 18 heures.

Toul-Nancy : écrire à Mme Leblanc, B.P. 3106, 54000 Nancy.

Fresnes : correspondance : Ferragu, 1, allée des Effes, Fresnes. Tél. : BER. 52-34.

Grenoble : écrire à S. Durand, B.P. 8 La Croix-du-Pâtre, 38400 Saint-Martin-d'Hères.

Lyon : correspondance : 5, Petite Rue des Feuillants, 69001 Lyon. Permanence le samedi, de 14 heures à 18 heures.

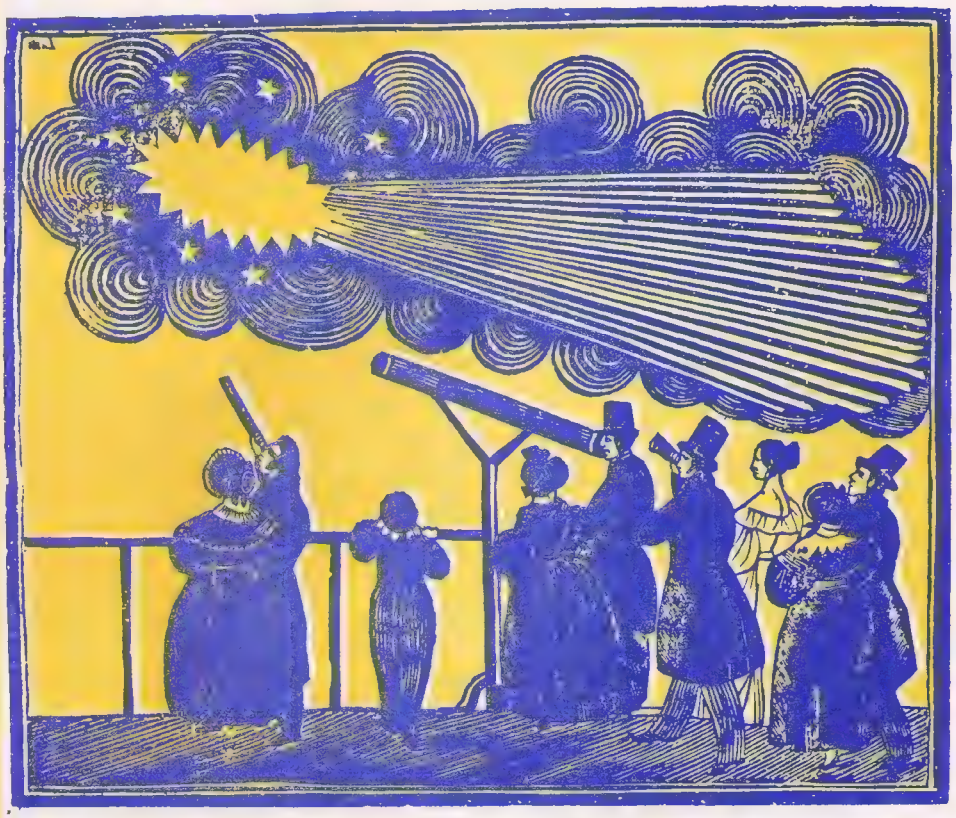
Marseille : 43, rue Falque, 13006 Marseille, et

Poitiers : Georges Pesnot, 37, rue Saint-Vincent-de-Paul, 86000 Poitiers.

A Lille, le C.A.P. reste à créer : contacter Jean-Claude Sorel, 8, rue de la Justice, 59000 Lille. A Dijon, pas de C.A.P., mais une **Association pour la Défense des Personnes Privées de Liberté,** à laquelle on peut toujours s'adresser en cas de besoin, **Hôtel des Sociétés, 7, rue Docteur-Chaussier, 21000 Dijon (permanence tous les mardis de 18 à 20 heures).** Et pour tous renseignements sur les droits des détenus, voir l'A.D.D.D. de Paris, **Association de Défense des Droits des Détenus,** permanence tous les samedis après-midi de 15 à 18 heures, **8, villa du Parc-Montsouris, bureau 24, 75014 Paris** (métro Cité Universitaire ou Porte d'Orléans).

A l'étranger, les détenus s'organisent aussi pour la Belgique, contacter **Hector Dubois, 254, r. du Sanatorium, B.P. 1641, Alsemberg.** Et en Angleterre, signalons l'existence du **PROP, Preservation of the Rights of Prisoners,** implanté à Londres, Leeds et Manchester notamment, et qui milite pour la création d'une Internationale des Détenus.

L'ETOILE MYSTERIEUSE



Là-bas, vers l'est, un astre étrange à la longue chevelure raye l'immobilité des étoiles : la comète Kohoutek fonce vers le soleil. Elle le frôlera de 23 millions de kilomètres, dans un grand déploiement de paillettes et de fluorescence qui transformera un coin du ciel de décembre en vitrine de Noël. Cinquante fois plus brillante que la comète de Halley qui effraya les foules en 1910, elle vous éblouira la nuit et vous pourrez quasiment la voir à l'œil nu en plein jour. Guettez la bien : surtout ces jours-ci jusqu'au 5 décembre, de deux à une heure avant le lever du soleil, et du 20 janvier au 15 février après le coucher du soleil.

Les comètes sont l'affaire des astronomes. Leurs trajectoires sont connues et les faux prophètes ont cessé de ricaner à leur passage. Les empereurs et les rois aussi : longtemps, les comètes ont annoncé la mort des chefs. L'empereur Vespasien récusa celle qu'on lui montrait, affirmant qu'il était chauve et que l'astre chevelu ne venait que pour le roi des Parthes. Le pompeux Mazarin, qui n'était qu'un cardinal ayant mieux réussi que les autres, n'hésita pas, quand à lui, à prendre à son compte celle qu'il voyait en 1681, alors qu'il était à l'agonie.

Enfin, Edmund Halley vint et les rois cessèrent de prendre leur pouls au passage des comètes. Collaborateur de Newton, qui faisait tout et ne lui laissait que les trognons de ses découvertes, Halley résolut, vers 1750, le problème des astres aux cheveux longs. Il reprit les caractéristiques des trois comètes passées en 1531, 1607 et 1682 et calcula qu'il s'agissait d'un même objet tournant sur une orbite précise et qui revenait, tous les 76 ans, se faire voir chez les Terriens. Comme trois cents autres dites périodiques, la comète de Halley revient régulièrement se réchauffer près du soleil.

Une comète, c'est une boule de neige sale : de la glace, des poussières et des cailloux. La glace contient la plupart des corps que l'on trouve dans l'espace : eau, ammoniac, méthane, gaz carbonique, quelques hydrates, etc. Le tout chauffe en approchant du soleil et libère des gaz qui deviennent fluorescents comme dans un tube à néon. Un halo se développe : c'est la chevelure de la comète. Quand celle-ci est encore plus près du soleil, la lumière fait pression sur les gaz et les poussières libérées qui s'étirent, forment une queue lumineuse. Lorsque la comète s'éloigne du soleil, elle a les radiations solaires derrière elle et donc sa queue devant elle.

Certaines trajectoires de comètes sont connues : chaque année, le 10 août, la terre coupe l'orbite de la comète 1862-3 et ramasse les météorites qu'elle a laissés derrière elle : ce sont les Perséïdes. Parfois, le processus est plus violent. La comète de Biela s'était scindée en deux lorsqu'elle est passée pour la dernière fois devant la terre en 1846. Et en 1872 et 1885, alors qu'on attendait vainement son retour, des pluies de dix mille étoiles filantes à l'heure vinrent témoigner d'une obscure catastrophe spatiale. Autre collision : dans la nuit du 29 au 30 juin 1908 une comète a percuté la terre, dans la région de Varanova en Sibérie. Les bouleaux étaient abattus sur un diamètre de trente kilomètre, mais la terre ne portait nul cratère. La comète a probablement explosé dans l'atmosphère.

La comète de Encke qui frôle le soleil tous les trois ans un tiers n'est plus qu'un tas de cailloux ternes. Kohoutek, en revanche, est une bonne grosse comète neuve. D'un coup de téléscope heureux, Lulos Kohoutek, un astronome de l'observatoire de Hambourg, a repéré le céleste objet en mars dernier. Son passage sera la grande affaire des astronomes en fin d'année. Certains chercheurs travailleront depuis des ballons ou des avions. La mission Skilab 3 a été retardée afin que les astronautes puissent étudier la comète sans être génés par l'atmosphère. En observant, ils regarderont très loin. Kohoutek vient probablement de derrière Pluton, du bord du système solaire, là ou gisent les débris de la création de notre monde.

les fils du chèque

L'affaire est, sinon grave, du moins inquiétante pour les finances du royaume. Le ministère en a été saisi : 1 100 000 chèques sans provisions ont été tirés en 1972, éparpillant dans la nature 119 milliards d'anciens francs. Inflation, hémorragie ! 1971 n'en avait compté que 850 000, et 1973 sera une meilleure année : dans les deux millions de signatures non honorables. La Chancellerie fait ses comptes — il faudrait quatre-vingt dix magistrats et trois cent cinquante fonctionnaires à temps complet pour appliquer la loi — et suggère de faire rembourser par les banques les montants inférieurs à mille francs. Soit 90 % des chèques. Car ce honteux procédé n'est que le recours de petits voleurs nécessiteux — vous et moi — pour d'humbles fournitures : un panier bouffe à Monoprix, un plein chez le pompiste, un mini-transistor ou le dernier simple des Stones. N'y a plus de moralité.

la fin de l'avocat K.-O.

Sous leurs robes noires et leurs blanches bavettes quelques avocats commencent à se sentir sérieusement picotés par la contestation. Bertrand Domenach et Hervé Dupont-Monod vont leur donner la parole dans une nouvelle revue, **Actes**, dont le premier numéro sortira début décembre. Ils sont prêts à extirper de leurs manches quelques fort beaux lièvres, par exemple l'intervention systématique de groupes de pression : lisez organisations de locataires, d'immigrés, etc., dans un maximum de procès. Ces associations seront elles-mêmes conseillées par des équipes d'avocats. La revue publiera une liste complète de ces groupes et bien d'autres choses utiles encore en ces temps où, comme disait Tocqueville, il faut se regrouper comme des moutons pour pouvoir lutter contre les loups. (**Actes**, 1, rue des Fossés-Saint-Jacques. 75005 Paris.)

Tu aimes à Tuamatou

Petite bouille réjouie, étendu ventre à l'air sur sa natte en fibre de pandanus, cuissots gentiment ouverts, le bébé polynésien prend son pied : sa mère éducatrice respectueuse des usages tribaux lui sucette, pourlèche et recaresse son minuscule zizi. Pourquoi pas ? puisque à l'évidence la nature l'exige. Si ce nourrisson est une fille, le doigt maternel fendra doucement son hymen, avant ses quatre ans révolus. Dans ces îlots de soleil et de noix de coco, les missionnaires, instituteurs et autres précepteurs en redingote n'ont pas réussi à mettre les corps en carcan. Du berceau au tombeau, ces peuples aiment l'amour. Branlé de fort bonne heure par maman ou frangine, le Polynésien fricote dès cinq ans avec sa première maîtresse, couche avec ses parents, vit nu jusqu'à l'initiation tribale — qui consacre sa première éjaculation. Honte à la honte ! Tout est bon qui facilite et augmente le plaisir. Des triturations manuelles renouvelées élargissent l'anus des enfants, on utilise parfois un phallus artificiel graissé : dès sept ans, toute fille ou garçon peut y recevoir un authentique organe adulte.

Initiation : circoncision du petit mâle et pour les filles, libération du clitoris par incision. Ledit clitoris et les lèvres qui l'enveloppent sont ensuite développés par des massages appropriés, ou la suspension de poids — pratique retrouvée chez les Hottentots d'Afrique Australe. En complément, rasage des poils pubiques : un coup d'œil permet ainsi aux hommes de mesurer l'excitation de leur partenaire ; rose et triomphant, le clitoris de plusieurs centimètres se dresse tel un petit doigt impérieux, les lèvres sont prêtes à enserrer le pénis de leur onctueux fourreau.

Tout est permis, s'il n'est pas fait violence. Un jeune guerrier peut offrir à ses camarades sa petite amie consentante. Pendant l'étreinte suprême, les Polynésiens cultivent des préférences qui ne sont pas les nôtres. Loin du baiser de bouche et du besogneux « missionnaire ». C'est la femme, moins lourde, qui couvre l'homme. Séances quotidiennes. L'orgasme féminin n'attend pas trois minutes, parfois deux, le mâle ondule en douceur.

La recette d'une telle aisance : un crâne sans doute moins perclus de tabous, interdits, phantasmes et clichés pervers ; une dégustation coutumière de lait de coco, banane, poisson et coquillages, patates douces et autres racines, relevé de lamelles de porc rôti. Globalement : une attitude culturelle qui répugne à l'hypocrisie, à la casuistique des cœurs, à la mystique du caché : les Océaniens assistent aux naissances, aux décès, le cycle biologique n'est pas scandaleux et le sexe y a sa place. Collectivité réduite, donc intégrée : ils travaillent ensemble, jouent ensemble, dorment ensemble, bouffent, dansent et baisent ensemble.

Mi-assise mi-couchée, genoux élevés et tête à plat, la jeune épousée s'apprête à l'accouchement. La famille assiste activement : stimulant de la langue et du doigt le clitoris de la mère, qui accouche détendue grâce à des orgasmes multiples. Bébé dès lors a droit au sein de sa sœur et de ses tantes, au vagin de maman, au gland de papa dont il se régale du sperme non retenu.

Au cœur des palmeraies, là où ne s'allonge point le museau moraliste du missionnaire, grands et petits ont rendez-vous plusieurs fois l'an pour danser nus, battre tambour et vider cul-sec des calebasses de gniole bien rauque, jusqu'à l'orgie et la fête des sexes. Sous la pleine lune, la Ring Dance réunit tous les mois les indigènes de l'île de Saint-Vincent, perle des Antilles Anglaises. Gamins et sexagénaires foulent la terre de leurs talons cadencés, rythmes africains, torches et reflets d'argent céleste sur le tronc noueux des flamboyants.

Tempo d'ébène, chant sans voile : « ma brousse est toute en flamme, viens vite calmer mon feu ». Déhanchés, ajustés avec précision, les couples miment dans la fièvre un coït anticipé. Le pasteur protestant de Saint-Vincent a demandé aux autorités de faire cesser ce scandale.

Traversons un océan jusqu'aux savanes brûlées à girafes et aux jungles du Centre Afrique (1). Les rejetons des tribus Gondas sont conviés aux ébats adultes. Les petits Chewas, pour jouer sans restriction au papa et à la maman, se construisent des huttes à l'écart du village. Les Ila offrent des cases aux fillettes pubères : elles y invitent les garçons de leur choix, pour parfaire leur technique.

Une règle d'or, observée par la plupart de ces tribus dites primitives : la reconnaissance de la sexualité enfantine, et l'encouragement à l'acte d'amour dès qu'il est physiologiquement possible. Cette liberté, non formelle, induit tout un mode de vie : les jeunes habitent des huttes communautaires, os e pratiquent les échanges de partenaires et l'homosexualité (la hutte commune est également une institution dans certaines parties de l'Inde, où elle est dénommée « ghotul ».

Les enfants des deux sexes, de sept à dix-sept ans, y vivent en permanence, chaque garçon passant trois nuits à tour de rôle avec chacune des filles. A dix-sept ans, des couples permanents se forment et, quittant le pays, édifient des cases individuelles. Les fillettes d'Abyssinie sont expertes en la danse « duk-duk », balancement érotique, hypnose qui délivre du temps (le duk-duk peut durer huit heures), parfois pratiquée pendant l'amour pour aiguiser l'orgasme. Monogamie, polygamie ou polyandrie, le mariage n'apporte pas l'oppression. Chez les Balanté, prêter son épouse est politesse courante.

Névroses, prostitution, viols : tares inconnues des confins mélanésiens et des savanes, celles du moins que le colonialisme a épargnées ! La libération du sexe

(1) Tous les détails dans « Black Eros » de Boris de Rachewiltz.

ministre, l'apprentissage sur le tas ou savoir érotique y sont sans doute pour quelque chose. En France, à la rentrée dernière on a beaucoup causé des nouveaux programmes d'« information sexuelle ». Mieux sur rien ? Pas sûr. La sexualité n'est pas une information ruminée avec mesure par un prof de Sciences Nat.

Le vagin au milieu des salades

A Lyon sur les marchés, depuis quelques semaines notre vagin nous accueille au milieu des salades ! Un spectacle d'abord inédit y glisse comme dans du velours. Des étalages de tout petit s'adressent automatiquement, des diaphragmes toutes dimensions s'y ouvrent à l'envi, et même les pilules sauvent parmi les effluves des marchands de quatre saisons !

Il y a aussi des capotes, mais j'ai pas vu la bite, faudra que je retourne ! Le vagin par contre, je l'ai bien vu : une petite merveille de gadget ! Tout y est : les grandes lèvres, les petites, l'utérus, les trompes. Ils ont juste oublié le clitoris, on le pleure toujours celui-là ! L'ensemble est en formica démontable, ça ressemble un peu aux maquettes des dentistes, couleur « viande-grenadine ».

Ça m'a fait un peu bizarre tout ça, je peux pas bien dire pourquoi exactement ; ça doit être mon rapport au corps, on est pas très libérées quand même ! On théâtralise, on dramatise, on fait des

sketches autour, des diaphragmes toutes dimensions s'y ouvrent à l'envi, et même les pilules sauvent parmi les effluves des marchands de quatre saisons !

Il y a aussi des capotes, mais j'ai pas vu la bite, faudra que je retourne ! Le vagin par contre, je l'ai bien vu : une petite merveille de gadget ! Tout y est : les grandes lèvres, les petites, l'utérus, les trompes. Ils ont juste oublié le clitoris, on le pleure toujours celui-là ! L'ensemble est en formica démontable, ça ressemble un peu aux maquettes des dentistes, couleur « viande-grenadine ».

Ça m'a fait un peu bizarre tout ça, je peux pas bien dire pourquoi exactement ; ça doit être mon rapport au corps, on est pas très libérées quand même ! On théâtralise, on dramatise, on fait des manières, on perd sa pilule, rejette son stérilet... Faudra que ça change... A Choisir ils s'en chargent.

Choisir à Lyon, c'est pas comme à Paris, c'est plus dans le coup, c'est ringard. Dan et Joëlle que j'ai rencontrés au Mas du Taureau sur le marché, militent dans les deux permanences les plus extrémistes de Choisir. Il y en dix en tout qui assurent l'information d'une manière régulière, donnent des adresses, discutent. Ils ont constitué une sorte de guide d'entretien destiné à aider les permanents dans leurs premières prises de contact avec les femmes. L'idée de faire de l'information sexuelle sur les marchés est venu d'un groupe de médecins à Grenoble. Ça c'est plutôt mal terminé au mois de juin : les femmes du tiersmonde, le stand de contraception au Village Olympique avaient été emballées par les filles avec tout leur « matériel ». A Lyon ils ne se sont pas découragés pour autant : depuis plusieurs dimanches, au marché du Mas du Taureau, de la Mairie, de Vaulx-en-Velin, ils rappliquent avec leurs panneaux, leurs bouquins, et toute la panoplie de la contraception. Au début, ils surprenaient, les ménagères venaient jeter un coup d'œil, un peu comme au cirque. Petit à petit l'atmosphère s'est détendue : des couples, beaucoup d'adolescents, des femmes algériennes se sont arrêtés pour discuter le coup, poser des questions, consulter les bouquins : « Où nous avertons », « Libérons l'avortement », « Partageons ». On m'a montré des photos : un petit groupe de cinq ans, accroupi, manipulant des boîtes de pilules, une femme enceinte rayonnante debout sous un panneau : « Mon corps m'appartient ».

Dan a une idée dont il m'a parlée dimanche : une fête de la contraception avec les jeunes : on mangera des marrons, des glaces au son de la mandolitre. Mise en scène : d'un côté les choux, de l'autre des roses, on pourra les arroser au pas où il en sortirait une petite fille !

Eh bien non, il n'y aura pas de fête, pas de marrons, pas de pilules. Un forain jaloux aura vendu la mèche, les flics ont rappliqué, rasé les stands, tout embarqué, il n'est rien resté, sauf les capotes anglaises.

Madeleine Lalk

Les sucettes à Janis

Peggy Caserta se souvient des bons moments : « J'étais enfermée à mi-temps à l'hôpital, et la fille entre mes jambes qui me faisait une sucette c'était Janis Joplin ». Ça reste simplicité et jouissance. C'est la première phrase de son bouquin récemment paru aux Etats-Unis, Going down with Janis, tout sur les nuits de satin blanc de Peggy et Janis.

Trip d'acide deux fois la sainte semaine. Peggy Caserta tient vers 1965 une boutique à Height Ashbury, patronage partagé avec une petite amie nommée Kim Chappel. A deux pas Janis Joplin fait le vide-tout, pauvre putain. « Salé, marche complètement jetée à la méthédrine. Les yeux rigolards on la croisait, ou passaient comme si elle eût été invisible ».

« Wot, raconte Peggy, nous avons vu été straight à un moment de notre vie. Je l'ai été hôtesse à la Delta Airlines. Cathy de choc - Conservatrice mais... elle est virée de la Delta Airlines parce qu'elle drague ses collègues hommes.

1967 : Height Ashbury concentre le Flower Power, la gloire a Zénichi Janis sous une pochette de Crumb et la boutique de Peggy fait trente mille dollars de chiffre d'affaires. Peggy est la seule fille du quartier assez riche pour se payer Janis et la garder. « Janis et moi étions deux ladies délroquées. On se trimbalait en petites frinques de velours et chaussures dorées, colliers, bracelets. Suivi super Femmes Fatales. Janis me dit une nuit qu'elle se sentait lesbive. Elle cherchait un nom lesbi, alors elle devint Pearl et moi Ruby. Et puis on a passé notre temps à s'habiller, se déshabiller, baiser, la défonce. »

Janis l'introduit à l'héro. « La mort de Janis m'a foutu une putain de trouille, elle était pas ce qu'on pouvait appeler un petit-plume. L'héro l'a tuée, l'héro pourrait me tuer. Juste après sa mort, j'ai décroché, même plus de méthadone. Trois semaines après je recommence. L'héro t'assomme, mec, la seule pensée quand tu te réveilles le matin. Maintenant ça va. J'en suis sortie depuis plusieurs mois. Sept, huit, ou neuf, je ne sais pas, j'essaye de ne pas les compter. »

Peggy jure ses grands dieux que ni elle ni Janis n'était vraiment lesbienne. « Ecoute, on avait rompu à cause de Kris Kristofferson, nous étions toutes les deux amoureuses de lui. Tomber sur un mec ou une fille, quelle différence ? Simplement, nous aimions qui nous aimions. Janis aimait les mecs un peu brutaux. Ils avaient du mal à la convaincre qu'elle les faisait chier. Facile à comprendre, ça venait de sa peur d'être abandonnée. Elle croyait que si quelqu'un la battait ça prouvait encore qu'on s'occupait d'elle. Le grand amour de Peggy fut Kim Chappel, pas Janis. Elle avait mal la star s'était avec fac en seul geste contre Kim. Kim et Peggy allaient vachement bien ensemble. Sensationnelle révélation, le bouquin raconte comment ça s'est passé entre Kim et Joan Baez. Une belle histoire. D'ailleurs, juste avant sa parution Joan Baez a tenu une conférence de presse pour se déclarer bisexuelle. Ah ah ! Les problèmes de défonce de Jim Morrison, Mike Bloomfield, Bob Dylan et d'autres figurent au menu. Ça va loin. Même Rolling Stone a exclu Going down with Janis de ses pages de pub. Il a jugé certaines anecdotes par trop « blessantes ».

« Avoir été l'amante de Janis n'est pas un titre de gloire. Il ne s'agit pas non plus d'une romance des cœurs brisés. Si j'avais eu l'overdose à sa place, elle aurait crié : « Connie, c'est de ta faute. » Elle se serait débarassée comme ça. Pas méchante, non, c'est comme ça que nous étions. »

Peggy n'a pas encore eu d'ennuis judiciaires. Le bouquin n'est d'ailleurs pas un best-seller. Les seins nus, le pas nerveux. Peggy Caserta répond à un journaliste d'Interview. Elle monte puis ferme la boîte sur le crépuscule de Stinson Beach, s'affale sur le tapis de Perse, se relève, s'assoit à la fenêtre. « A cette place exacte, je regarde dehors là où les arbres descendent vers l'océan, et je ressens cet élan inconnaissable pour Janis. Depuis sa mort, des gens me disent que je commence à lui ressembler. C'est vrai dis, que je lui ressemble ? »

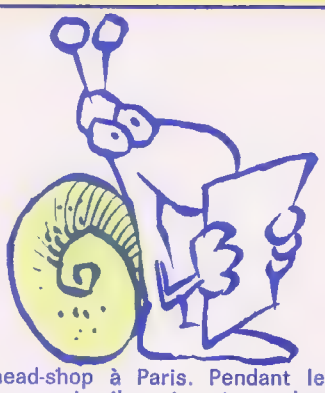
Derives : le bateau livre

Tapie au 1 rue des Fossés-Saint-Jacques, survivait une toute petite librairie, La Vieille Taupe, où l'on pouvait encore trouver quelques éditions désuètes de textes politiques qui ne l'étaient guère moins, des brochures de l'Internationale retrouvées dans des fonds de caves, des restes de Kropotkine, des reliefs de Rosa Luxemburg. Et puis un jour la vieille bête en a eu marre de crever en creusant, elle est partie humer l'odeur du vaste monde. A sa place s'est installée Dérives **et c'est encore une librairie. Ce pauvre Belfer, promeneur avare de ses pas l'avait oubliée dans son parcours underground, le mois dernier. On y trouve pourtant tous les journaux que vous aimez, et les lascars qui jouent aux libraires ne demandent qu'une chose : que vous apportiez ceux que vous faites et qui manquent peut-être encore à leur étalage. Cette petite librairie est également le siège d'une grande maison d'édition : Solin, qui vient de publier une version française et très complète des dessins d'Esher. Plusieurs ouvrages sortent ce mois-ci, des textes et dessins fantastiques, complètement hispano-bizarres du nommé Chumy Chumez, un dossier sur la dure réalité du travail social,** Travailleurs sociaux contre qui ? **et quelques autres titres dont nous vous parlerons en temps utile. Ce n'est pas tout : c'est à Dérives que l'on peut rencontrer en fin de journée les gens qui font** Tankonalasanté **et** Actes, **journaux dont il est question quelque part dans ce numéro. Le jeudi (15-18 heures) et le samedi (10-20 heures), ce sont les gens du G.I.T.S. (groupe d'information des travailleurs sociaux) qui tiennent permanence et préparent le numéro trois de leur revue** Champ social.

Le dernier refuge des puces

Au 58 de la rue des Lombards, tout près des mines béantes du plateau Beaubourg, une sombre boutique vomit un flot sonore accompagné de sourds martèlements. Deux masses symétriques de cheveux tombant sur les épaules, et des moustaches cachant la commissure de ses lèvres qui n'en finissent pas de sourire dès qu'on prononce le mot « rock », Marc, caporal-chef de l'Open Market, est un freak satisfait.

En trois ans de négoce, il a vu défiler, parmi ses piles de disques et de bandes dessinées, tous les grognards chevelus de l'underground parisien : « J'ai commencé en 1970, dit-il, en empruntant de l'argent et avec une quarantaine de disques en rayon. Avant, j'avais pas mal traîné en Angleterre, où j'avais rencontré beaucoup de musiciens et travaillé avec Marc Boyle, qui montait les light-shows de Soft Machine. En 1969, j'ai participé à la création du « Karma Light Show », le premier en France. Puis, au bout de deux mois, j'ai tout quitté. Pendant un an, j'ai fait de petits boulots par-ci par-là, pour vivre. J'ai eu le temps de réfléchir. Et c'est à ce moment-là que j'ai décidé de monter



une head-shop à Paris. Pendant les six premiers mois, j'en ai vraiment bavé. Je ne gagnais presque rien. Puis, petit à petit, il s'est passé des trucs, **Actuel,** le **Parapluie,** la free-press.. Je suis allé à Amsterdam pour prendre contact avec les marginaux hollandais : ils m'ont aidé, je les ai aidés. Et surtout, j'ai tenu le coup parce que des gens ont commencé à venir, et qu'ils en ont parlé à leurs amis.

Actuel : Sur le plan financier, où en es-tu maintenant ?

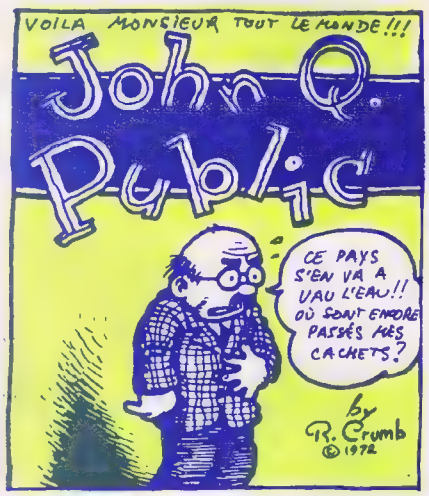
Marc : Nous vivons à trois sur la boutique. Et je peux te dire que nous ne gagnons pas plus que les vendeurs de la F.N.A.C. La majeure partie des bénéfices vient de la vente des disques. Pourtant, nous vendons 35 F des disques d'importation que l'on trouve à 40 F de l'autre côté du boulevard de Sébastopol ! L'important pour nous, c'est de continuer. Après le song-book de Jimi Hendrix, nous en préparons un du Velvet Underground avec des photos, des BD, et des inédits que j'ai eus à New York. Nous allons aussi sortir un T-shirt vraiment « spécial », ainsi que des comix et des posters de Vidal, un dessinateur français dont on ne parle pas assez. En octobre-novembre, nous ferons une exposition de posters réalisés de 1966 à 1968 à San Francisco, et en décembre, nous organisons toute une expo consacrée à Hendrix, avec en particulier sept bandes vidéo... Nous avons aussi d'autres projets : finir l'installation du magasin et aménager une salle de projection dans les caves. Mais pour ça, il faut démolir l'ascenseur.

Actuel : Et « Sky Dog » ?

Marc : Sky Dog, c'est une maison de disques dirigée par un Hollandais et moi. Je diffuse en France, lui en Hollande. Les disques sont pressés, en Hollande, les droits sont payés en Hollande. Moi, je les importe, et je suis seulement obligé de payer la T.V.A. En un an, nous avons déjà produit deux disques, un de Hendrix et un autre des Flamin Groovies. Nous en préparons un de Kim Fowley, à sortir bientôt. En fait c'est surtout cela qui m'intéresse : faire connaître les groupes que j'aime. Nous avons lancé le Velvet, les Fugs, les Flamin Groovies. Personne ne me dira le contraire. Aux Etats-Unis, notre disque des Flamin Groovies est déjà considéré comme une pièce de collection : nous le vendons 40 F, et il vaut là-bas 50 dollars !

Actuel : Comment vois-tu ta clientèle, et quels rapports entretiens-tu avec elle ?

Marc : Ce sont toujours les mêmes qui viennent. Ils savent qu'ils peuvent rester ici plusieurs heures à écouter de la musique. Ils savent aussi qu'on peut leur parler de rock, ce que les autres marchands ne savent pas faire. Pourtant, ils ont changé : au début, ils me demandaient des disques d'Hendrix, de Dylan... Ils avaient tous des parkas verts et des treillis, ils rêvaient de communautés, de route, de défonce. Maintenant, ce n'est plus cela. J'ai parmi mes clients des bandes de mecs « punk », qui font un retour en arrière à l'époque prépsychédélique. Il y a ceux qui ont aimé la musique des Animals et des Pretty Things, et qui en redemandent, et ceux qui avaient moins de dix ans à l'époque et qui veulent la découvrir. Il y a aussi ce groupe de rockers qui ne s'intéressait qu'à la musique des années 50 et qui commence à découvrir les Flamin Groovies et les Dolls, ces maos virés de leurs groupes



parce qu'ils avaient assisté à un concert des Stones, et tous ces lycéens que je suis sûr de retrouver à chaque concert... Beaucoup d'entre eux ont fait une expérience, politique, communautaire ou autre. Puis ils sont revenus à une voie plus individuelle, parce que Paris est une ville « dure » et qu'il faut s'y démerder tout seul. Et puis, il y a ces deux gamins de 9 ans qui viennent m'acheter des disques de Led Zeppelin, et ce colonel en retraite de 65 ans qui se fait des fiches sur tous les groupes...

Actuel : Est-ce que tu as aussi des clients en province ?

Marc : En trois ans, nous avons reçu 2 500 lettres de mecs de province, et vendu pas mal par correspondance. Certains disques que nous avons ici sont introuvables ailleurs, ou bien ils atteignent des prix inimaginables. Nous avons essayé de prendre contact avec des revendeurs, pour organiser la distribution un peu partout en France, mais cela n'a pas réussi. Alors nous voyons des types qui viennent une ou deux fois par an, et qui achètent d'un seul coup 500 ou 1 000 F de disques. Toutes leurs économies y passent... L'année prochaine, nous allons mettre sur pied un catalogue, un fanzine de rock qui sera envoyé tous les deux mois. Et nous allons organiser un stand « Open Market » qui suivra les tournées de Gong, Crium Délirium s'ils se reforment, et Flamin Groovies. Je crois que ça résoudra en partie le problème.

Actuel : En trois ans d'Open Market, tu n'as jamais eu d'ennuis avec la police ?

Marc : Si, une fois. En novembre 72, on est venu saisir chez moi 100 exemplaires de l'édition-pirate de **« Tintin chez les Soviets »**. M. Hergé, qui paraît-il n'aime pas le piratage, a porté plainte. Depuis, il y a eu une édition allemande, une autre américaine, et Hergé n'avait plus le choix. Il ne voulait pas rééditer sa bande. Elle vient de ressortir en édition de luxe « pour collectionneurs »... Le procès aura lieu dans un mois ou deux, et j'espère que l'Open Market pourra survivre à cette histoire...

Triste trip à la bordelaise

Tout commença par une poignée de tracts annonçant un festival de la Presse Libre, du 15 au 25 octobre à Bordeaux. Des groupes pop nous étaient promis, Archipel, Arbre, Pilate, Esmeralda et Staphilovocal. Plus six salles d'expo et six salles de spectacles. Mouais... J'arrivai ce samedi-là dans un nuageux Bordeaux pour apprendre les premières mésaventures du Festival. Bernard Froidefond de Star Screwer est arrivé en voiture avec son amie Jocelyne, il s'attendait à être logé, se retrouve sous les ponts Girondins, repart en flippant. La Gueule ouverte pour sa part : « Tout cela était assez décevant, on ne s'est même pas fait agresser ».

Place Gambetta, une création collective du groupe Octobre Noir, je m'y rends un léger sourire à l'abricot sur mes lèvres. Personne sous les mordorées frondaisons... Euh si ! Cachés derrière un tronc, quinze êtres sur des chaises, dont un flûtiste. Le soir, une soirée tzigane ne célèbre qu'une messe de plus. Enfoui sous l'édredon, je préfère me fondre dans le triple Star Screwer, ses chansons de Beefheart, ses lignes signées Pélieu, Rockin Yaset, Mathieu Messagier, Grégory Corso. Bernard Froidefond raconte son histoire : « Claude Pélieu, dont j'avais obtenu l'adresse par les Cahiers de l'Herne, m'envoyait d'Amérique des vielles revues et des bouquins de City Light Book, journaux underground et poètes beats. Grâce à quoi j'ai publié, l'an dernier, le premier numéro de Star Screwer, soixante-quinze exemplaires ronéotés. Prix de revient, 700 F. Les numéros 3, 4 et 5 ont été tirés en offset à deux mille exemplaires.

— Qui fait Star Screwer ?

— Jocelyne et moi, une copine, et Gloria l'Américaine qui traduit les Fugs pour le song-book.

— A part ça ?

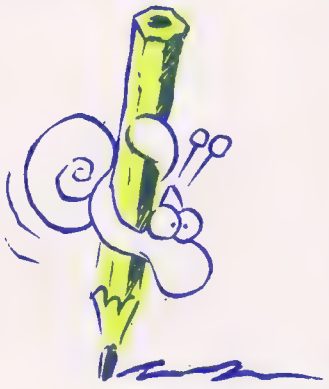
— Je vis depuis l'été dans une ferme, en Dordogne. Depuis six ans, je m'occupe de comptabilité chez un commerçant. Lycéen, j'écrivais sans trop de satisfaction, l'édition ne suffit aujourd'hui ».

Résumé : dans une campagne profonde, un comptable de 21 ans publie Ginsberg, Pélieu, Timothy Leary et Gregory Corso, Tuli Kupferberg et Captain Beefheart. Ses trois derniers numéros, vendus ensemble dans un poster, lui ont coûté 800 F, il doit en vendre 1 067 exemplaires pour rentrer dans ses frais.

Magical Mystery Tour... Un car parti de Paris trente heures plus tôt arrive en Bordelais dans la nuit du samedi au dimanche, après s'être fait attaquer à main armée par des gangsters recherchés. En tombent Philippe Bone, fantôme de l'Underground press syndicate européen, Bernard Ducrest, qui sortira fin novembre le second Terre Vivante, et des piles de Parapluie, de Zinc, du dernier Tamanoir gratuit mais encombrant, avec ses 62 centimètres de haut.

Cent bougies larmoyantes étoilent les creux de la muraille, dans un brouillard venu de Colombie, ah qu'elle est plaisante cette grotte ! un peu fraîche mais on nous l'a prêtée si gentiment. Philippe Bone confectionne l'étendard de l'U.P.S., une bombe de peinture sur une robe bleue lamée or.

Colonnes de journaux sur des tables à tréteaux. Mais de public, nib. Pauvre dimanche, le soir nous rangions tout. Pour aller au cinéma : Maurice Claude, l'auteur, commente son film Afrique à Vélo, sept années et demi à pédaler dans la savane. Un petit quinquagénaire au visage léninien qui chante et bat son tam-tam. Et au collège — il s'en souvient — les bons Pères l'avait laissé les bras en croix dans la chapelle : Ils avaient trouvé Les Fleurs du Mal dans son armoire.



Dans une free-clinic, mandolines, guitares et violons, petit concert de folk canadien, de trucs qui tournent, de blues pleurant « Oooh Louise Reviens ». Ces musicos hirsutes osent représenter la Plume à Poils, la production journalistique de la M.J.C. de Saint-Gervais. Et ça repart, des protest-songs où le Népalais n'est pas laid, et jolie la grève de M. Séguy. Au petit matin du Café des Arts, je sait tout de la Plume à Poils, de ces cow-boys qui proposèrent à leur M.J.C. une expo sur « les salauds dans la bande dessinée ». Les subventions ainsi conquises, nourrissent plusieurs numéros de Plume à Poils. Après avoir créé le Parti Sans Payer, ces jeunes gens se présentèrent sans succès aux élections suisses.

Beau Bordeaux mort d'ennui, six élus y planaient au milieu de milliers de squelettes. Turlututu ! j'ai appris de bonne source la multiplication des entrevues secrètes entre Star Screwer, Terre Vivante, Le Tamanoir, Crispur, Quetton et quelques autres. On y travaillerait à résoudre le douloureux problème de la diffusion.. A Paris, une voiture passerait au début de chaque mois livrer des piles de journaux parallèles dans les trente librairies susceptibles de les prendre en dépôt, et les journaux vendus seraient réglés le mois suivant. Pour la province, une feuille mensuelle annoncerait aux libraires les parutions des journaux et leur procurerait un bon de commande, qu'ils rempliraient avant d'y joindre un chèque. L'expérience à montré que la mise en dépôt dans une librairie n'est possible qu'à condition qu'une personne y passe régulièrement se faire payer, étant donné que les libraires ont toujours la flemme d'envoyer aux journaux l'argent des numéros vendus.

Western dans l'amphi

Revolver au poing, un étudiant fait du grabuge, menace un doyen. Qu'on lui mette sur l'heure son dossier au clair, ou il tire. Le désespoir, monsieur... Depuis des semaines il essaie de se faire inscrire en fac. En vain. Photo, certificat, duplicata, enveloppe timbrée, il lui manque toujours quelque chose.

« — Le programme officiel, kesekça ? Non non, on n'a pas ça ici », répond à la jolie étudiante la libraire de la place de la Sorbonne. La jolie étudiante s'appelle Marie-France, elle a vingt-six ans, elle voudrait entrer en maîtrise de Lettres classiques, et dépense à cette fin une magnifique énergie. « On ne s'inscrit pas comme ça n'importe comment, lui a-t-on expliqué au secrétariat de Paris-IV, il faut préciser dans quel cours. — Bon, donnez moi un programme — Pas besoin ! où étiez-vous l'an dernier ? — J'avais arrêté la fac pour travailler — Ah ! un cas personnel ! Eh bien... malheureusement la personne qui a la clef de l'armoire à programme est absente, et a oublié de me laisser le double. Allez donc au libraire en face. « Le libraire, on l'a vu, est fort dépourvu. Marie-France ne s'inquiète pas : on lui a dit que des dizaines de parias partageaient son malheur, et que la rentrée n'est pas pour demain.

Le rituel de l'inscription : Kafka à la fac. Si vous n'êtes pas au courant, on ne peut rien pour vous, et personne ne peut vous mettre au courant. A Jussieu, tout se passe dans la tour centrale, cent mètres de reflets glacés, sans escalier. Des ascenseurs bien sûr, mais toujours bondés, il faut dix minutes pour passer d'un étage à un autre, je ne peux même plus sortir, la claustrophobie me pousse, moi aussi, au bord de l'hystérie. Je marche sur les pieds de quelqu'un, et je l'insulte.

Un paradoxe : si la machine bureaucratique broie les cas individuels, la foule universitaire est devenue une addition de situations personnelles. Dans l'éclatement et la parcellisation des disciplines, existe-t-il encore trois étudiants embarqués dans une filière identique, suivant les mêmes T.D. ? 750 000 ou 820 000 ? Le ministère s'interroge sur le nombre des inscrits. A cent mille près, difficile à dire. Cinq ans après mai, l'Université s'affaisse sur son impuissance, ne satisfait ni employeurs ni étudiants. Duverger, Milliez, les profs participationnistes, se voient dans l'impasse et démissionnent à la chaîne. Edgar Faure croit encore en sa réforme, il est peut-être le seul, le patronat et le gouvernement l'ont étranglée de coups de Jarnac en restrictions de crédits.

Caves, soupentes et amphi malsains : la moitié des cours de Lariboisière (médecine), se déroule dans des locaux prêtés par l'Assistance Publique. En prime, un océan de minuscules mesures dont certaines défient le bon sens. On ferme le resta-U de Clichy, parce que non rentable ; un service gratuit d'autobus vers celui d'Asnières est installé, mais entre les cours, le temps manque aux escholiers pour cette promenade imprévue. Le centre d'arts plastiques de Luminy, près de Marseille, est transféré à Aix pour régler un conflit administrativo-financier. En 1971, le mouvement avait déjà eut lieu, mais dans le sens Aix-Luminy. A quand le prochain tour ? A Paris, quatre cents carabins ont été décorés de la triste médaille des « reçus-collés » : reçus aux exams, exclus de l'année supérieure qui manque de strapontins.

« — Ecoutez enfin, si tout le monde discute en même temps et dans son coin, on n'y arrivera jamais », laisse tomber Tiennot Grumbach avec lassitude. Bien sûr, cette A.G. se traîne, une heure et demie déjà, les escapades vers les distributeurs de sandwichs se précipitent. L'indigence créatrice du comité d'action des enseignants de la fac Dauphine est patente. Pourtant, une semaine auparavant, cinq profs dont Tiennot réveillent par une tonitruante grève de la faim les masses assoupies. Multiples éclats vocaux et volées de tracts. Les sourcils haussés — par l'étonnement ou

ROUTE

Inde overground

Notre sale hiver approche, c'est la bonne saison pour s'enfuir là-bas. Là-bas : les Indes. Osons encore l'écrire : le pays le moins cher du monde. De novembre à mars, vous éviterez mousson et canicule. Et puis, les charters rendent l'escapade si facile, merci Charters ! Le revers de la médaille : le routard ascète et tenace qui atteignait les rives de l'Indus, par le stop ou le chameau, les méritait, elles ne se découvraient à lui que franchis les arides plateaux de la Perse et les défilés afghans. Il suffit aujourd'hui de passer un guichet douanier, à Bombay ou Delhi Airport, et la dure et belle réalité t'éclate à la gueule. Le choc n'en est que plus violent. Delhi la capitale, violente et monumentale, la pompe de Connaught Place et des avenues victoriennes. Bombay le port, les filles en cage du quartier réservé. Calcutta survit dans la fièvre, cent mille commerces minuscules, au bord de la mort (ou de la vie ?) : une des rares visions qui coupe irrésistiblement le souffle.

Autant le savoir tout de suite : non, il n'est pas périlleux de quitter les sentiers battus, la vallée du Gange et la piste Patna Kathmandu, les Premières Classes des Indian Railways. L'aventure, cependant, guette. Une copine m'a conté comment la mousson avait bloqué son train en pleine campagne : une nuit d'attente dans la boue, pour un bus hypothétique, la foule trempée et morne au milieu des bagages. Soudain le bus, chacun bondit, bagarre épouvantable car il n'y aura pas de place pour tout le monde, il faut rentrer par les fenêtres. Au Kashmir, trois jours de queue pour un billet de train, les bureaucrates accablés n'attendent qu'un pot-de-vin pour accélérer les choses. En tout cas, ils n'hésitent absolument pas à délivrer ledit billet même si la voie est coupée à cent kilomètres de là.

Un peuple plus joyeux se presse au cirque, dans toutes les grandes villes : le circus Hindou raffole du clinquant, des filles aux jambes à l'air (ces comédiennes restent des déclassées, immariables), des acrobates sans filet (qu'est-ce qu'une vie ici ?). Numéros surabondants, la piste toujours encombrée, un tigre chevauche un éléphant devant un public blasé qu'aucune barrière ne protège. Ou bien le cinéma : ne pas manquer le pied kitsch des salles de luxe; jets d'eau encadrés par la double volée d'un grand escalier. Au programme, des comédies musicales résolument languissantes, maniérées, d'un chaste surprenant qui prohibe le baiser ; par contre le sang gicle, il y a toujours le grand moment de terreur. Cirque, cinoch... beuah, je préfère le raga. Une date : au mois de février, à Delhi, le Sameland, festival de musique hindustani, les meilleurs joueurs de sitar (Vilayat Khan), de tablas, et surtout les chants. Pendant quatre jours, du crépuscule à deux heures du matin. En cours d'année, les programmes de l'Hôtel Ashoka donnent les meilleures informations sur les concerts. Finissons-en avec Delhi : le Sailor, sur Connaught Place, cette discothèque-institution où se regroupent étudiants locaux et voyageurs divers. Bonne bouffe, pas chère, et du rock.

Bénarès, la capitale du tapis brodé et de Civa. A ce propos, réfléchissez : est-il vraiment sage d'espérer approcher, en un mois ou même deux, le mysticisme indien ? Sachez qu'au royaume de Brahma, l'unité de temps est le yuga — dix mille ans. Et qu'en gare de Delhi, le passager est frappé sans pitié par une ostensible pancarte publicitant le « Guru Machin, specialist for sex problems ». Et qu'il faut éviter les ashrams, où la discipline est bien dure et les gurus un peu charlatans. L'an dernier, un type a remonté à pied les plages, de Pondichéry à Madras, par les villages. Celui-là, peut-être, comprenait l'Inde.

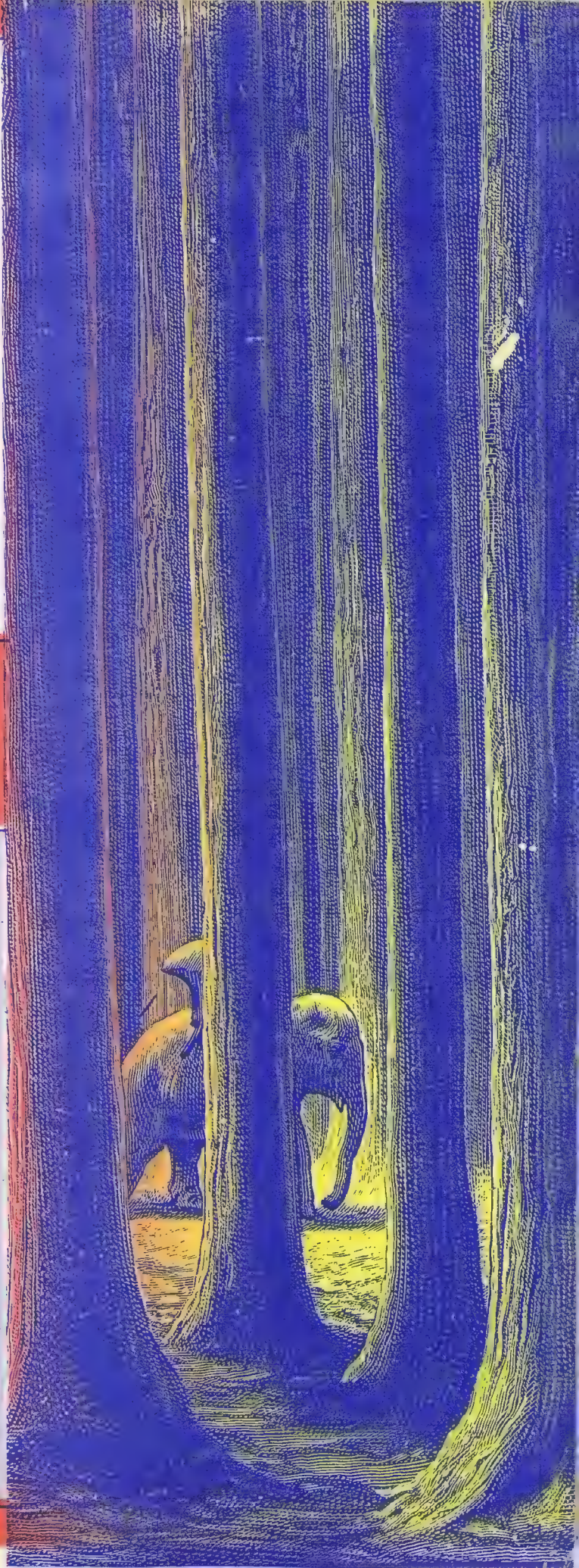
La foi éblouit quand elle s'inscrit dans la pierre. A Tanjore, entre Madras et Madurai, un sanctaire atypique, maléfique et déserté, il cache le mauvais œil. A Madras, le temple grouillant, ses vénérants qui tournent cent fois autour de l'idole, ses tours cannelées et roccocos. La mer, la jungle et les fresques érotiques de Konarak, au sud de Calcutta. Pour réfléchir : les mille colonnes sculptées de Kanchipuram, la cité sans touriste, proche de Madras. Attention : la nuit, les lions sortent des murs...

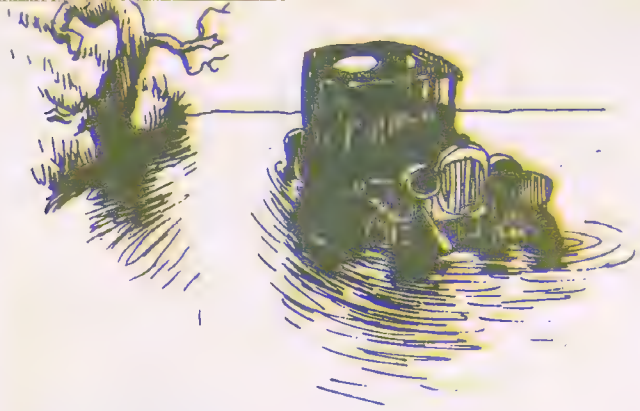
l'intérêt — sont depuis retombés sur les yeux lourds des potaches accablés. La sortie du réfectoire, là où qu'on achète du café et des tartelettes, vrombit seule d'une douteuse effervescence. Il faut le dire : la coupe minet et le poil ras gardent ici un bel avenir. Au fait, pourquoi la grève ? Parce que des vacataires (enseignants que l'Etat emploie provisoirement) attendent depuis trois ans leur nomination définitive. Si l'administration refuse, c'est qu'elle se méfie des ferments subversifs de leurs cours de droit du travail et de psycho-sociologie. M. Fontanet dose ainsi son autoritarisme : guerilla juridique à Dauphine, matraque au ministère de la santé pour évacuer une délégation de trois cents carabins plutôt gentils qui repartent avec des bleus. Leurs copains n'ont pas bougé pour autant : Médecine reste la seule branche où le débouché professionnel est assuré, à condition de travailler beaucoup. Et puis, en première année, maintenant, on trouve pas mal de petits nouveaux dont la seule ambition est d'échapper à la conscription militaire version Debré, grâce à sept longues, longues années consacrées à la Science.

Dodo dodo, boulot un peu quand même, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire, ah s'qu'on s'emmerde ici, la rebellion est circonscrite. Pour la première fois depuis Napoléon, les effectifs universitaires stagnent, décroissent même. Après le bac, beaucoup préfèrent travailler ; chacun connaît au moins un copain d'un copain, licencié d'Histoire et qui s'illustre dans l'ébénisterie, ou bien un diplômé sociologue qui se consume dans un centre de tri postal. Alors, autant commencer tout de suite. C'est pas un tour à Censier — là aussi, pour trouver des gens et de la chaleur humaine, foncer à la cafétéria, à droite au fond du couloir — ou à Jussieu — l'esplanade la plus sibérienne de Paris — qui dérouilleront votre cervelle brumeuse. Des fois, il faut bien se gratter le nez et réfléchir : en cinq ans, l'ingéniosité, l'énergie et le sarcasme de Mai n'ont cessé de s'effilocher, il est tombé en quenouille le royaume de Cohn-Bendit.

Supercools, enfin : Octacamund, fraîche et reposante station de montagne, à cinq heures de bus de Mysore. On me recommande de descendre au Tourist Bungalow, quinze roupies (dix francs) la chambre confortable. Les lagunes du Kérala ; les plages les plus chaudes et les palmes les plus épaisses. Un havre plus touristico, Kovalam Beach, à dix kilomètres de Trivandrum. Le dernier paradis ici-bas se trouve au Kashmir, la dose d'une journée coûte vingt-cinq roupies. A Srinagar, sur les lacs sans fond Dal et Nagin, planent les house-boats, hôtels flottants qui du temps suspendent le vol. Ici la saison tiède va de mai à octobre. Aux débrouillards, Srinagar dispense sa manne : manteau de fourrue confectionné à la demande et sur mesure, pour 300 F. Dexhédrine en vente à la criée. Et quel thé, à l'Oberoi Hôtel, face à l'Occident qui s'embrase !

Ne pas oublier : visa nécessaire, valable trois mois ; vaccins contre la variole et le choléra. Eviter de boire de l'eau, préférer coca, fanta et thé. Une roupie vaut soixante-cinq centimes environ. Tous renseignements à l'Office du tourisme indien, 8, boulevard de la Madeleine à Paris. Et la Fédération Mondiale des Villes Jumelées (F.M.V.J, 273, rue Saint-Jacques) fera paraître en janvier un petit guide bien pratique.
Comment y aller. On peut toujours en voiture, la route de Paris à Delhi (9 500 km) est économique et sans difficulté majeure. **Avion** : les 12-26 ans peuvent utiliser les compagnies régulières, l'aller-retour Paris-Bombay ou New Delhi coûte 1 664 F. **Charters** : Paris-Bombay A-R, 1 745 F en cours d'année ; l'été prochain : de 1 500 à 1 600 F. la F.M.V.J. n'est sur ce sujet pas avare de renseignements.
Sur place. La combine la plus importante est de se munir d'une carte internationale d'étudiant, qui permet d'obtenir des tarifs intéressants dans les transports intérieurs, 50 % sur les lignes aériennes. En train, les billets de première classe au prix des secondes, les secondes au prix des troisièmes. Il est peu utile de se passer de billets, car les amendes sont lourdes. Grand avantage du train par rapport au bus : on peut y dormir, à condition de réserver sa couchette à l'avance. Dans les gares, les salles d'attente sont généralement pourvues d'un buffet et de **douches,** n'hésitez pas à occuper les salles des premières, les étrangers sont rarement renvoyés. Enfin, il faut bien le dire : le voyage n'est pas conseillé aux jeunes filles seules. Les Indiens ont leurs codes moraux, qui ne sont pas les nôtres : ils tiennent aisément les filles isolées, dévoilées et jambes nues, pour des petites vertus. Mais dans quel pays au monde la voyageuse trouve-t-elle sa route uniquement pavée de pures intentions ?





LES LECTEURS

Lettre anonyme

Ceci s'adresse à certains lecteurs d' « Actuel » — pas tous, je ne suis pas sectaire, — parce que j'en ai marre de voir autour de moi des tas de petits cons s'intituler beats sous prétexte qu'ils ont les cheveux longs et qu'ils traînent de troquet en troquet et de joint en joint en disant « oh - là - là - le - lycée - j'en - ai - marre - je - vais - me - barrer » et qui ne se barrent jamais. Tu verras, mec, si t'en avais vraiment marre, tu partirais avec ton petit sac sur le dos ; seulement tu dis ça parce que ça fait bien ; tu es tellement truffé d'idéologies que tu baises au nom de la libération de la sexualité et du tract Carpentier ; tu baises même pas pour le pied, même pas parce que tu aimes l'autre. Tu traînes une tête de flippé parce que ça fait bien. Tu es de la même civilisation que celle de « Salut les Copains » ; tu es romantique et snob parce que tu ne fréquentes pas ceux qui te ressemblent ; bref j'arrête parce que je m'énerve.

Bon appétit

Français !

Une véritable organisation de dépravation morale s'installe chez nous.

— Après le divorce (loi Naquet) qui ruine les familles...

— Après la contraception (loi Neuwirth) qui tarit les sources de la vie...

— Après l'avortement qui est la peine de mort pour les innocents ; (d'ailleurs, avortement libre et gratuit, il faudra bien payer quelque part. D'accord ou pas pour l'avortement, contribuables, êtes-vous prêts ?...).

— Voici que s'organise la perversion de nos enfants. Sous couvert d'éducation sexuelle, c'est la perversion sexuelle qu'on vous impose. Quelles que soient votre confession religieuse et vos opinions politiques, parents, jeunesse encore saine : il faut réagir. Il faut nous opposer à la dépravation de nos enfants. Sur cette question, une multitude d'ouvrages sont en circulation, édités notamment par le grand trust capitaliste Hachette ! Allons-nous subir cette exploitation ? Les volumes destinés aux enfants sont illustrés de gravures et de photos pornographiques. Dans chaque ouvrage, une profusion de nudités (hommes et femmes sous toutes les coutures, enlacés et même accouplés dans l'union charnelle — déjà dans l'ouvrage pour les 7 à 9 ans — c'est une honte).

Pour qui prend-on l'être humain, nos enfants et nous-mêmes, quand on prétend éduquer « en dehors de tout souci moral » et que l'on a l'effronterie de publier, à l'usage de nos enfants :

— que l'autorité paternelle est à rejeter (cf. 14 à 16 ans, p. 131) ;

— que les flics provoquent les jeunes et que la société les opprime (cf. 17-18 ans, p. 147) ;

— qu'un rapport sexuel satisfaisant (entre garçon et fille) est un excellent moyen de maturation (cf. 17-18 ans, p. 168) ;

— que l'homosexualité est chose normale et même souhaitable (cf. 14-16 ans, p. 153).

Si l'esprit combatif du Français vient à disparaître, c'est la mort de notre peuple, à brève échéance ! Se laisser déborder par des concessions équivaut à démissionner.

La France, nouvel empire romain décadent ? Français ! Il nous faut dire :

— Non à cette dégradation répugnante !

— Non à ce qui ferait déchoir la France au plus bas des peuplades arriérées !

— Non à ce qui ravale l'homme au-dessous de la bête !

Nous avons une Volonté : celle de Vivre : Espérance : ne la refusons pas !

Extrait d'un tract distribué à Saint-Malo par la Restauration Nationale (section Bretagne).

Pute de mère en fils

Dis donc, Actuel, qu'est-ce qu'ils peuvent pleurer dans ton bouquin les mecs, c'est dingue. Ils n'ont jamais appris à s'amuser. Moi ça va. Bon, je commence par te dire ce que je mate. Une grande baraque à la campagne avec plein d'arbres, des montagnes autour. A l'intérieur des fourrures, des lumières tamisées, des chambres roses au premier étage. Voilà, c'est un bordel pour les hommes qui s'intéressent aux hommes. Tu comprends le tapin sur une place pendant six ans c'est bien beau, mais l'hiver je caille à faire le pied de grue, alors maintenant, au chaud que je reçois le micheton. Je suis pute, mais je suis quand même un peu débordée de clientèle, et on est que deux, Fanny et moi Misstou ; bien sûr, bientôt y'aura Shirley, elle, c'est une femme, on fait aussi un peu dans l'hétéro, c'est sa partie. Bref on a ouvert. Tu sais, c'est pas une maison close, nous on préfère le truc plus libre, t'as envie d'être sans presse, tu turbines, t'as pas envie, tu te reposes, t'écoutes les Stones, les Floyd, bref tout ce qu'on aime comme disques chouettes. Si tu savais comme ils ont peur les mecs qui viennent nous voir, tous coincés et angoissés, ils ont peur de leurs problèmes, de leurs supérieurs, des voisins et du qu'en-dira-t-on.

Et côté baise, ceux qui sont mariés, et ils sont nombreux, madame compte les fissures du plafond et soupire qu'elle est fatiguée, c'est le devoir conjugal, et vivre, pour beaucoup, c'est plein de devoirs. Alors, nous qui sommes libres, disons indépen-

Cherchez le français

Salut ! Nous sommes deux élèves de 1re et 2e A et nous vous apportons la preuve de la débilité de l'Enseignement national. Nous vous présentons quelques spécimens de travaux pratiques trouvés dans un livre de géographie de 1re dont voici les références : Gouron et Papy, collection Hachette.

1) Relevez, sur des pages différentes d'un annuaire, les noms d'origine étrangère. Essayez de les classer par nationalité d'origine.

2) Relevez les prénoms des élèves de votre classe ; cherchez leur origine : latine (Jules...), germanique (Roger, Albert...), anglo-saxonne (William...), slave ou juive (Serge, Michel...), espagnole (Carmen...) etc.

Et nous vous en passons bien d'autres !... Allez, salut, nous sommes trop écœurés...

Agnès. Eliane.

La peine de vivre

On s'intègre d'abord tout doucement dans sa famille, sans rien dire. Et tout se passe très bien. On vit ses expériences en secret, on les cache à tous. On est respectable, les gens vous regardent dans les yeux et vous saluent. On s'efforce d'avoir un comportement normal, une longueur de cheveux normale, pour ne pas prêter à confusion. Parfois un mot vous échappe, un regard, une idée. Angoissé, on croit que tout va être découvert, mais non ! on passe pour un original, voilà tout. Certains vont même jusqu'à rechercher la discussion ; c'est parce qu'ils sont friands d'originalité, ayant fait de leur vie, les pauvres, une banale histoire sans incident. Au milieu de tout ça, on prend de l'assurance, on commence à évoluer plus à l'aise parmi ces étrangers. Au bout d'un certain temps, on arrive même à se faire des amis ; pas de ceux à qui on dit tout — et pour cause — mais des copains. Ça compte tout de même dans la vie ; ou plutôt dans une partie de vie. Car ils vont vite sentir quelque chose qui les gêne, et on devra les laisser tomber pour leur éviter d'avoir eux-mêmes à le faire. On s'en fout, sur le moment, parce qu'on en trouve toujours d'autres. Des tas ! Il y a toujours des gens qui s'emmerdent... On aimerait que ça dure. On redonne un franc, et on se refait un tour de manège, pour ne pas trop penser, justement, pour éviter de réfléchir et de comprendre... que la fête est finie. Les forains remballent tout ! les vaches, pas déjà ! En quelques jours tout disparaît : les manèges, d'abord (ça c'était le pied : on tourne en rond, on repasse toujours au même endroit, et on a l'impression de

PARLENT AUX LECTEURS

dants, on a envie de les voir plus détendus et c'est positif. C'est aussi bien que créer une communauté et peut-être plus utile côté humain. Les chevelus, les freaks, on les aime bien, ils veulent se changer le genre de vie, mais alors ils nous font de ces gueules quand on rentre maquillés, bref, natures pour nous, dans un de leurs bars, on dirait qu'on va les violer. Faut leur dire de ne pas avoir peur, ils ont pas de préjugés pourtant. Nous, on est nés sur le tapin, et putes de mère en fils, on sait pas comment ils l'ont eue leur enfance, plutôt dure à ce qu'il paraît. Voilà ce que je voulais te dire, que dans notre genre de vie, on arrive à bien se marrer et à ne pas souffrir de la société ; on est un peu isolés, puisque les autres, ils sont pas heureux. Strassement vôtre. Misstou.

Le coût d'la panne

« Si vous êtes cool, si vous n'aimez pas les troupeaux, si vous aimez voyager en petit nombre — huit — en Afghanistan, Turquie, Afrique Noire, etc., adressez-vous à... disons J. Expéditions » ? Que de perspectives annoncées dans de luxueux catalogues et pour quels prix modiques... Mais en fait de Land-Rover et de mini-bus avec huit personnes, on se retrouve dans un car à quarante-cinq avec deux passagers sans siège. Rapidement le matériel soi-disant neuf, révisé chaque année, a fait preuve d'une défaillance plus qu'illogique... Bien sûr, c'était un car loué, donc « ils n'étaient pas responsables ». Mais que dire des malheureux qui étaient dans le bus Bedford appartenant à J. Expéditions ! Naturellement l'itinéraire du catalogue n'a pas été respecté à cause de toutes sortes de pannes. Le voyage de retour : cinq jours - huit pannes. Accusons la mécanique, soit. Mais que dire d'un accompagnateur qui n'est même pas capable d'acheter la bouffe prévue ? Ah ! les fameux « petits plats » suggérés. Que dire des chauffeurs qui décident des arrêts en ignorant nos demandes ? Nous n'étions plus que du bétail transporté. Un des meilleurs coups de l'animateur : s'apercevoir à la frontière suivante qu'il manquait un gars. Le type en question a été paumé en Yougoslavie, sans un rond en poche. C'est un copain et moi-même qui avons été le chercher parce que l'animateur était complètement dépassé. Le plus chouette de tout, ce sont les rapports qu'il y a eu avec les organisateurs. Plus d'une fois ils ont failli se faire casser la gueule... Et pour cause. Leur comparaison débile : « Nous ne sommes pas le Club Méditerranée » était le prétexte à tout nous faire avaler. Lecteur d'*Actuel*, avant de payer le tarif léger, regarde à deux fois les associations à but non lucratif !

Williams.

faire des kilomètres ! et pour pas un rond : c'est les parents qui payent !). Puis s'en vont (coup dur !) tous les stands fantastiques : la vache à dix pieds, le géant hercule, le train de la Peur, les nains, bref, tous les petits joujoux de notre enfance qu'on regardait d'un œil amusé, (genre paternaliste, vous savez ?), mais on se retrouve quand même tout con quand ils ont disparu pour de bon. Certains parents consciencieux sont déjà là pour les récupérer et les emmener à la maison (jusqu'à la prochaine fête). D'autres, irrécupérables de toute façon, se sont déjà donné la mort.

Au cul, on a (jamais ce qu'on veut) : un flic, deux « amis » (les vaches !) dont un est immédiatement reconnu comme étant un psychiatre déguisé, des voitures (des qui veulent vous rattraper, des qui veulent vous écraser), des obsédés sexuels (ils utilisent vraiment n'importe quoi pour récupérer les mineurs), des autres mineurs qui gueulent : « Reviens, mon frère ! » (les cons). les mêmes mineurs, quelques minutes après qui vous balarguent des pruneaux, pistolet mitrailleur au poing, des sirènes (religieuses et charmantes, les salopes), des curés, puis des pasteurs (il paraît qu'il faut de tout pour faire un monde), hop ! on évite de justesse une grosse bestiole tapie dans un coin qui allait vous avaler (interprétation libre), des trucs qui brûlent, des trucs qui fouettent, des sadiques meurtriers, et puis, ah ! les salauds, on croise un joli garçon, moulé dans un petit pantalon sexy en velours rouge, l'air paumé (la pute !) et dont on reçoit un gentil sourire. Alors là, on s'arrête... (fin tragique).

Pas tous les jours facile d'être pédé.

Un condamné à la psychiatrie, Fred.

L'art de la fugue

« LES LAIDS : Gars et filles intéressés par communauté, etc... », cette petite annonce dans « Actuel » de juin-juillet. Ben, c'est nous.

Le papa de l'une, promoteur pardi, l'a fait rechercher. Un beau matin du 25 octobre, alors que nous paressions tendrement en notre lieu non conjugal, Mireille et moi avons été réveillés par ces suces-furoncles de la gendarmerie. Truc classique :

— « T'es pas tout seul ici ? »

— « Non. Mireille est là-haut. »

— « D'accord, elle nous suit. Et puis vous fumez de la drrrrogue ! On fouille, hé, hé ! » et y trouve que dalle. P.J., stup de M... arrivent, tous à B..., 11 heures d'interrogatoire, sans souffler.

Puis ils ont décidé qu'on dormirait chez eux, la police. Elle dans un coin bien éclairé, pour bien dormir, où toutes les ignobles plaisanteries ordurières lui ont été balancées à travers la gueule.

De quoi flipper, les enfants... Lendemain, le juge d'instruction me dit : « Vous prenez un avocat, passerez devant un tribunal bientôt, z'avez pas le droit de sortir du département sans mon autorisation. » Glups...

Alors, j'attends leur convocation.

Mireille est rentrée de force au domicile paternel (elle a 18 ans), car l'autre a décidé « de la rendre propre à la société ». (Ouais.)

Et désintoxication à tout hasard.

Personne ne s'est occupé de ce que Mireille et moi nous nous aimions. On nous a séparés et c'est tout.

Michel.

Genève Underground (suite)

A propos de vos adresses de bistrots à Genève, il vaudrait mieux rayer la Place du Molard. Il y a un an c'était le super-pied car il y avait un café qui s'appelait le Commerce. On y trouvait de tout : des freaks, des travelos, des ladies qui venaient prendre leur thé, des clodos, etc. Alors les fascistes l'ont foutu en l'air pour nous construire une banque. Reste le café du Molard. Si vous avez les cheveux trop longs on refuse de vous servir. Mais oui !... Quant à la « la Gueule d'Apôtre » elle a été fermée et maintenant ça ne s'appelle plus la Gueule d'Apôtre, et c'est devenu un salon de thé pour vieilles dames respectueuses. Les rendez-vous des freaks, ce sont le Picpus et le Ménestrel (vieille ville).

Un dernier mot : une boîte sympa, avec une musique extra allant de Uriah Heep à Floyd en passant par les Stones et Genesis : le Black Bird, rue du Prince.

J.-C. Rémond.

Ainsi Lisait Hyma La hyène

En ce temps-là, ayant accompli quelques menus miracles, Hyma se reposa une semaine sur les bords d'un lac pyrénéen qu'elle venait de traverser à pied sec, au grand émoi de l'assistance — sur des échasses, il est vrai. L'un de ses disciples alla troubler sa retraite et lui tint ce langage :

— O Hyma ! d'où te vient, cette mine épanouille ? Le mois passé tu grinchais contre l'état de nos littératés hexagonaux...

— C'est que trente jours de lectures, pour une fois, n'ont pas roulé sous mon œil sévère les coutumiers cacas romanesques qui m'offensent. Mon sac a papier du mois est virginal. Un petit vent froid souffle sur les lettres, et leur donne des joues roses et rondes. Il y a comme du Vaché dans l'air, et du Cioran, du barbare polissé...

— Cioran ? s'étonne Pisse-Sec, un autre disciple. On ne voit guère les œuvres de ce Vénérable Penseur en devanture...

— Parce qu'il s'en moque un peu. Son **Précis de décomposition** seul connut la diffusion du livre de poches (Idées)... Il reste bien quelques dizaines d'exemplaires de ses autres livres disséminés au fin fond des caves gallimardes — personne ne sait où, mais cela suffit à ce qu'on ne le réédite pas...

— C'est comme Artaud ! lance le fougueux Larve Infecte.

— On nous a promis gallimuchement que les deux derniers volumes de son Œuvre Complète verraient le jour au début de 1974. Mais on nous l'a tellement promis de fois !

— C'est comme Thoreau !

Les disciples chantent : « Thoreau est arri-vé-éé... »

— Revenons à cet air frais qui stimule l'écrivain, à ce grand réveil des gnostiques...

— Des moustiques ?

— Gnostiques, Pâte-à-Trique ! Des gens qui, aux premiers siècles de notre Ere Embuée, croyaient venir d'une autre galaxie, et cassaient tous les dogmes. On les connaît essentiellement par les médisances chrétiennes : ils se moquaient de ces divinités vicieuses qui ont inventé le mensonge, le crime et la laideur, pratiquaient volontiers l'union libre et l'amour collectif de la nature...

— Ah oui ! ponctue Larve Infecte.

— C'est le : aime-toi, le ciel t'aimera, qui pointe à notre horizon. Pour connaître tes ancêtres, plonge-toi dans **Les Gnostiques** de Jacques Lacarrière (Idées. Gallimard). Cela tombe à pic. Regarde, Petit Navet, ce manifeste publié en 10 × 18 : **De la déception pure, manifeste froid.** On y retrouve l'insolence superbe de Jacques Vaché, le détaché d'ici-bas, le grand oiseau sans nid. Les quatre auteurs, Bailly, Buin, Sautreau et Velter écrivent concis, précis, avec Umour et distance. Leurs styles et leurs visées sont voisines, et cela rappelle, chez Sautreau surtout dans maintes tournures oratoires, le ton d'André Breton et celui très pur de Cioran...

— Le Bailly en question, n'est-ce pas ce Jean-Christophe qui publie un **Jean-Pierre Duprey** dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers ?

— Lui-même, et la collection en avait bien besoin. Duprey ne voulait pas, lui non plus, se prendre les pieds dans notre galaxie. Il s'est pendu. Mais lisez l'article qui lui fut consacré dans le n° 8 d'**Actuel**, p. 20.

— Un brillant article, évidemment ?

— Phosphorescent... Mais poursuivons... Tous en chœur : « Poursuivons, nous te suivons. »

Et Hyma leur raconta les secrets de Mircea Eliade, autre grand penseur, ami de Jung et de Cioran-Encore, dont Gallimard vient de publier le **Journal en miettes**, un gros pavé de six cents pages (prix ad hoc) :

« Un journal de philosophe, c'est aussi riche et révélateur que de regarder dormir sa compagne. Eliade, qui fit tant pour expliquer le chamanisme, le yoga, le zen, l'extase et les mythes qui nous régissent, nous confie vingt-cinq années de son itinéraire... A déguster sur une longue durée... »

— Oui, on reparle beaucoup des mythes et des symboles, Il n'y a qu'à voir **La Montagne Sacrée** de Jodorowsky, l'autre versant cinématographique de **2001 Odyssée de l'espace.** Il serait profitable — pour en saisir mieux le sens — d'acquérir sans tarder les deux premiers volumes du **Dictionnaire des Symboles** qui vient de sortir chez Seghers en collection de poche. Deux autres volumes à sortir en janvier. Une bonne action.

— N'y a-t-il pas un ouvrage qui nous permette d'appréhender nos mutations ?

— Certainement, Fleur-de-Mierde, lis donc **Où finit le désert ?** de Théodore Roszak (Stock, 472 pages, 35 F). Un peu théorique, mais il en faut...

— On se souvient, dit Vache-à-Mémoire, de son livre sur la contre-culture, il y a trois ans... Un petit somme.

— Et le reste.

— Mais quel est donc ce désert dont il est question ?

— Celui qui est dans nos têtes, celui aussi où nous a jeté l'homme urbain industriel. Ces gens qui veulent nous faire prendre leur style de vie pour une nécessité de la vie.

— Mais quel remède donne Roszak ?

— Il faut détacher Prométhée de son rocher, pour qu'il puisse un peu se dégourdir les gambettes, et plumer enfin l'oiseau de malheur qui lui picore les entrailles !

— Abscons...

— Abscons toi-même, Morve-à-L'Œil ! Roszak, très malignement, c'est l'accomplissement du Romantisme, celui de notre XIX° siècle, qui portait déjà la nouvelle culture, Blake, Goethe...

— Le retour à l'imagination, constate Le Glaireux, un faux disciple qui appartient en fait aux Renseignements Généraux. Hyma le sait, qui répond :

— Ah, Glaireux, c'est un renseignement que tu veux ? Il ne faut plus employer la Raison, il faut la déployer !

— Bien, mais Roszak nous promet l'Apocalypse !

— Pas vraiment. L'Apocalypse assez ! Quand je lis **L'alimentation suicide** de Gérald Messadié (Fayard), je n'ose plus savourer mes radis frais ! C'est dégoûtant, pas faux, hélas (moi le coude). L'horreur de demain matin, c'est aussi **Tunnel** d'André Ruellan, alias Kurt Steiner (Laffont, « aujourd'hui et demain »). La rue de Rivoli voit fleurir d'étranges crucifix, et l'ordure vous mange les cités..., mais il y manque un Nous ne savons quoi, dans le ton.

— Et le ton, c'est bon ! dit Pogne-à-Zouave.

— Mais **Tunnel** est un beau bouquin, malin en moins.

— C'est que dans la production Science-Fictionneuse, il est bien difficile au néophyte de démêler le petit grain de l'ivresse...

— Alors, achète la grosse **Histoire de la Science-Fiction moderne** de notre comparse Jacques Sadoul (Albin-Michel). Quatre cents pages fournies et fourmillantes, un livre d'histoire bien torché et pas chiant — où l'on s'abstient de juger...

— Et **Parler croquant**, chez Stock II, le livre de Claude Duneton ?

— Je le conserve pour le mois prochain, il est sur Notre Liste, que le lecteur occitan me pardonne. En attendant, lisez-le. Nous ne ferons probablement que confirmer vos impressions heureuses... Mais nous avons lu en revanche un faux roman bien prenant, **Le Pitre** de François Weyergans (Gallimard, 540 p.). Visiblement, l'écriture est son yoga : il explore cette part de savoir réservée aux « malades », ceux qui ressentent trop, que tout atteint et entame... Notre Splendeur pique une jolie réplique au grand hasard des pages touffues : « Vous êtes sûr de vos mots ? », demande le merdecin qu'en gourou se change. « Je suis sûr de ses seins », qu'il répond, l'analysé. Et il analyse bien...

— Tout ça c'est de la branlette, dit Pisse-Sec, le Judas du groupe.

— De la branlette, dévôt ? s'exclame la Hyène Sublime.

— Blanquette de veau, blanquette de veau ? disent les disciples.

— Quelle banquette ? fait Chou-Rave.

— On prend la barquette ? répond Pâte à-Trique.
— Silence ! rugit Hyma, qui poursuit Vous entendez mal, et vous osez prendre parti, Grognes Puants !
« Du réel, un peu, de la politique un peu !
« Ce réel, ce n'est pas à un vieux sage comme moi qu'on apprend à faire des limaces... Mais soit... Prenons **Je suis partout,** la thèse un brin universitaire de Pierre-Marie Dioudonnat, docteur en histoire si je ne m'amuse (La Table Ronde, 472 p., 35 F + un exemplaire dédicacé à Hyma la Hyène, 20 800 F). La question que pose fermement cet ouvrage est la suivante : Comment un journal neuf, plein de verve et d'idéal devient un torchon nazi ?

— Réponzy !
— Clair comme l'impôt, je clarifu : ce journal, **Je suis partout,** est né en 1930 et mort en 1944, son dieu était Maurras. Quand on a renversé l'aquarium à la Libération, quelques poissons sont restés sur la grille de l'évier : Pierre Gaxotte, Lucien Rebatet, George Blond, Claude Roy, Thierry Maulnier. Le grand écrivain Robert Brasillach aussi, ne soyons pas connement sectaires, nageotait dans cette mare fangeuse. Ah ! les idéaux, quelle tasse ! Vous pouvez continuer à lire **Actuel,** allez ! A signaler pour les fêtards, un pétard dans l'erratum : « p. 87, ligne 20, lire **fascisation** au lieu de **fascination** ». Comme quoi les errata peuvent résumer un livre.
— Et si nous avancions plus loin encore en politique, O Divin Trésor ? demande La Lèche, un égaré.
— C'est l'envers de Roszak, le désert où nous végétons. Comment garder Notre calme à la première lecture de ces **Affaires non classées** que décrit Michel Lévine (Fayard) ? Le catalogue des horreurs de notre temps : fusillades de 1917, quand l'état-major français tirait au sort les mauvaises têtes de turc et les faisait exécuter pour donner du courage aux pioupious ; crimes nazis et complicités françaises ; matraquages à Charonne en 1962, dix morts ; ignominies en Bolivie, au Portugal, en Nouvelle-Calédonie, etc., sans compter le rapide développement, chez nous, du cancer policier. La source de ce livre ? Les très sérieuses archives de la Ligue des droits de l'homme, celle-là même qui naquit pour sauver Dreyfus.
— Voilà qui accable les pouvoirs publics !
— Ils sont bien accablants, à vrai dire. Même Philippe Bouvard commence à l'écrire dans **France-Soir.**
— Hyène Hyéneuse, et pour les nondoctes, pour nous autres les sociaux-gogues ?
— Je vous vois verdir, les zignares qui voulez être à la plage ! Une recette : **Marcuse et McLuhan** de Jean Marabini, une solide introduction à la pensée de ces deux zèbres. Il est grand temps de vous y mettre, la Galaxie Gutenberg défaille...
— Hyène Souveraine, j'ai un devoir économique à torcher...
— Que je ne te torcherai pas, Langue Cirageuse. Lis plutôt **Science économique et lucidité politique** (Idées).
— Mais il faut s'accrocher, dans ce genre d'ouvrage !
— Celui-ci, de Pierre Mendès-France et Gabriel Ardant, voui, te donnera des notions claires et pondérées sur le marché de dupes qui nous régit et le capitalisme qui nous embistouille. Jeunes Werther(s), il ne faut pas ignorer ces choses, voici le moyen peu coûteux d'y remédier...
— Mais le rêve ?
— Ce pourrait être le charmeur **Lise nue,** de Marcel Bisiaux (Belfond).
— Qui donc ?
— Le fondateur de la revue « 84 », décédée depuis des lunes, où publia Artaud.. **Lise nue,** un conte qu'on pourrait prendre à mi-distance, pour **Le lis de mer** de Mandiargues. Mais ici, il n'y a pas d'ombres vénéneuses...
— Wow !
— Et finissons sur le plus admirable, le plus vif, le plus vrai, celui dont le Sage Grec aurait pu dire qu'il était superficiel par profondeur, Alexandre Dumas, le grand, le papa. Le livre de poche Hachette nous sert aujourd'hui ses **Mohicans de Paris** : un roman gigogne où l'aventure côtoie si génialement le poncif (du Terrail) dans une clarté brouillonne. Il vous en restera pour toujours un goût de phrase sous la langue et le rire au cœur. J'ai dit !
Et ce disant, Hyma piqua une tête dans l'eau du lac.
Post-scriptum : Notre Bienveillance signale à la vôtre deux ouvrages loin des circuits : **Mai hors saison,** qu'on peut trouver chez le libraire underground le plus proche de votre domicile, ou chez Guy Benoît, 1, place de la Résistance, log. 1 122, 93 - Bagnolet. C'est du pouêm servi cru par des vampires de mots. Notre Sérénité s'est faite sermonner pour avoir oublié d'en causer le mois dernier. Même réseau pensant, **Aspirine,** avec un joli sourire en couverture. Ça ressemble à l'intérieur d'un crâne, éclaté en couleurs et tout. Tout le monde devrait pouvoir imprimer un virage de bord de cette eau-là. C'est chouette, on peut le demander à la Société Encyclopédique Française, 39, rue d'Amsterdam, 75008 (744-60-04). C'est un peu cher : 15 F.

ENFIN LE N°8 DE GERANONYMO EST PARU : 13 RUE DE LA FERRONNERIE PARIS I.

Free Jazz

« Jazz Power » : l'opération pour promouvoir la musique de jazz a commencé. Des affiches dans Paris et une longue séquence aux actualités T.V. avec interview de Maurice Cullaz, Philippe Carles... Moustache, etc. Comme illustration sonore Sonny Criss au Club Saint-Germain/Bilboquet. Car pour ceux qui ont réalisé cette émission le jazz tout entier se confond avec l'histoire du Club Saint-Germain, l'opinion qu'en a Moustache (notamment sur le Free-jazz), Averty ou les programmateurs de Fip. La seule autre illustration musicale outre Sonny Criss : un orchestre de Nouvelle-Orléans. Comme on ne voit pas un seul mot sur la musique noire vivante si ce n'est pour la condamner entre un verre de whisky et une bouffée de cigare dans les canapés du Club Saint-Germain. Pas un mot des nouveaux circuits qui se sont créés, de la réouverture du Chat qui pêche, des modernistes (Hancock, Miles, etc.) comme si le jazz s'était irrémédiablement arrêté au Be Bop, avec un rappel des légendaires nuits du Tabou avec Boris Vian mais sans citer le festival de Châteauvallon et une merveilleuse promotion pour un jazz d'anciens combattants.

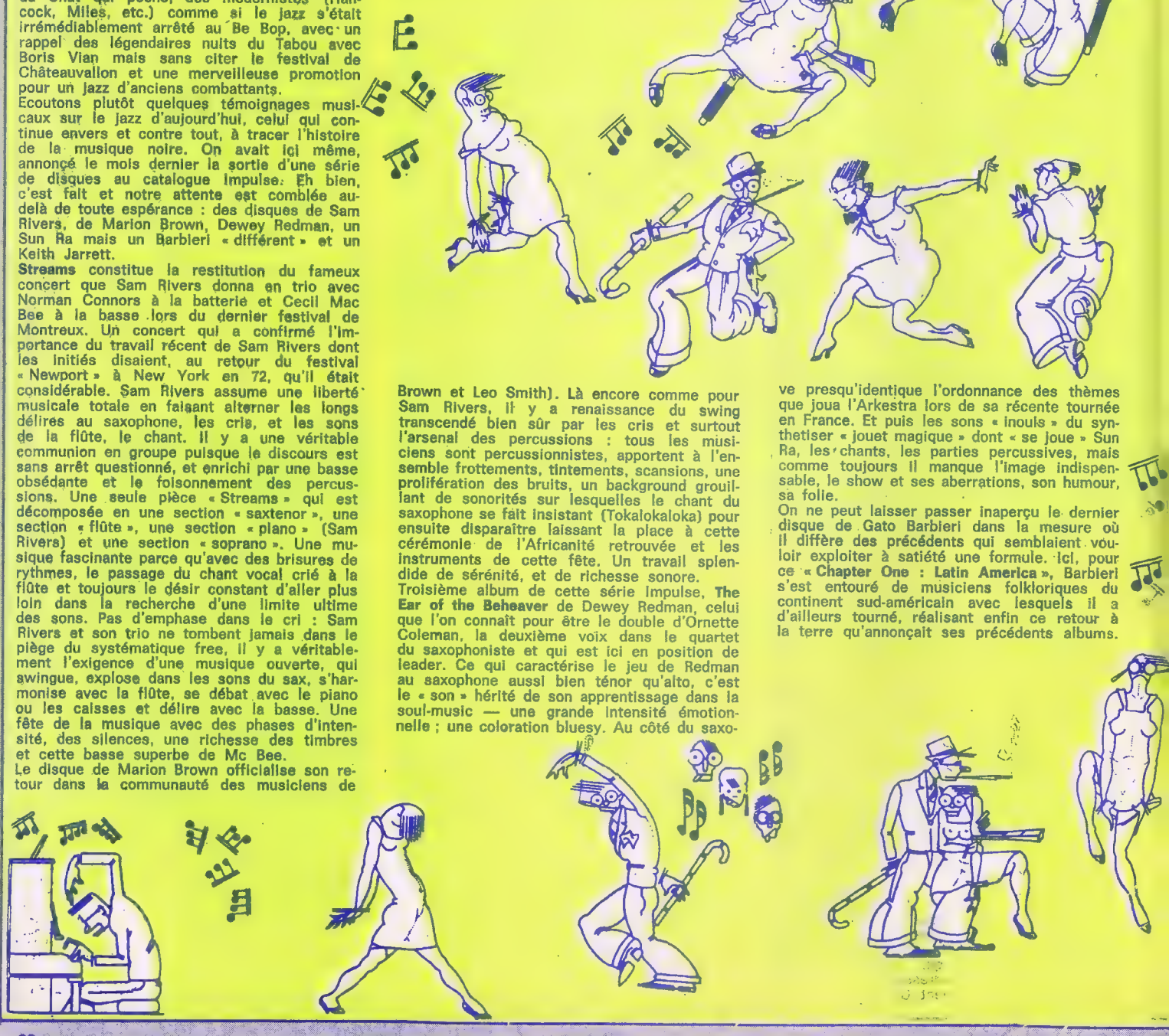
Ecoutons plutôt quelques témoignages musicaux sur le jazz d'aujourd'hui, celui qui continue envers et contre tout, à tracer l'histoire de la musique noire. On avait ici même, annoncé le mois dernier la sortie d'une série de disques au catalogue Impulse. Eh bien, c'est fait et notre attente est comblée au-delà de toute espérance : des disques de Sam Rivers, de Marion Brown, Dewey Redman, un Sun Ra mais un Barbieri « différent » et un Keith Jarrett.

Streams constitue la restitution du fameux concert que Sam Rivers donna en trio avec Norman Connors à la batterie et Cecil Mac Bee à la basse lors du dernier festival de Montreux. Un concert qui a confirmé l'importance du travail récent de Sam Rivers dont les initiés disaient, au retour du festival « Newport » à New York en 72, qu'il était considérable. Sam Rivers assume une liberté musicale totale en faisant alterner les longs délires au saxophone, les cris, et les sons de la flûte, le chant. Il y a une véritable communion en groupe puisque le discours est sans arrêt questionné, et enrichi par une basse obsédante et le foisonnement des percussions. Une seule pièce « Streams » qui est décomposée en une section « saxtenor », une section « flûte », une section « piano » (Sam Rivers) et une section « soprano ». Une musique fascinante parce qu'avec des brisures de rythmes, le passage du chant vocal crié à la flûte et toujours le désir constant d'aller plus loin dans la recherche d'une limite ultime des sons. Pas d'emphase dans le cri : Sam Rivers et son trio ne tombent jamais dans le piège du systématique free, il y a véritablement l'exigence d'une musique ouverte, qui swingue, explose dans les sons du sax, s'harmonise avec la flûte, se débat avec le piano ou les caisses et délire avec la basse. Une fête de la musique avec des phases d'intensité, des silences, une richesse des timbres et cette basse superbe de Mc Bee.

Le disque de Marion Brown officialise son retour dans la communauté des musiciens de jazz qu'il avait quittée, pour enseigner, créer des instruments, faire le point, un peu à la manière de Sam Rivers d'ailleurs. On l'avait vu en duo avec Steve Mc Call l'an dernier au festival de Châteauvallon improvisant de sa composition, jouant avec le souffle, la respiration dans son travail au saxophone ou à la flûte. Ici pour ce « **Geechee Recollections** » on retrouve les percussions mais prises dans un ensemble plus vaste. En effet on pourra y entendre l'Africanité (instruments et musiciens du Ghana), mais confronté à la musique afro-américaine dans ses développements récents, à savoir le texte déclamé (poème de Jean Toomer par Bill Hason, on pense aux Last Poets), le retour au blues (Buttelmick Bottom), la notion du solo/exposition (Marion Brown et Leo Smith). Là encore comme pour Sam Rivers, il y a renaissance du swing transcendé bien sûr par les cris et surtout l'arsenal des percussions : tous les musiciens sont percussionnistes, apportent à l'ensemble frottements, tintements, scansions, une prolifération des bruits, un background grouillant de sonorités sur lesquelles le chant du saxophone se fait insistant (Tokalokaloka) pour ensuite disparaître laissant la place à cette cérémonie de l'Africanité retrouvée et les instruments de cette fête. Un travail splendide de sérénité, et de richesse sonore.

Troisième album de cette série Impulse, **The Ear of the Beheaver** de Dewey Redman, celui que l'on connaît pour être le double d'Ornette Coleman, la deuxième voix dans le quartet du saxophoniste et qui est ici en position de leader. Ce qui caractérise le jeu de Redman au saxophone aussi bien ténor qu'alto, c'est le « son » hérité de son apprentissage dans la soul-music — une grande intensité émotionnelle ; une coloration bluesy. Au côté du saxophoniste, on note la présence du trompettiste Ted Dianel que le public français a découvert lors du festival de Nancy et au Chat qui pêche. Dewey Redman parle dans son instrument, crie et exploite dans « **Image** » les sonorités d'instruments « exotiques » accentuant la diversité des climats. Ecoutez aussi le son de la trompette sur fond de violoncelle, et encore une fois, le background grondant de la basse. Il semblerait qu'enfin, on donne aux musiciens de jazz le temps et les moyens techniques du studio pour restituer toutes les sonorités du groupe improvisant. Cela est vrai pour « **The Ear of the Beheaver** » de Dewey Redman comme ça l'est pour le **Astro-Black** de Sun Ra toujours pour Impulse. Un disque enregistré récemment puisque l'on y retrouve presqu'identique l'ordonnance des thèmes que joua l'Arkestra lors de sa récente tournée en France. Et puis les sons « inouïs » du synthétiser « jouet magique » dont « se joue » Sun Ra, les chants, les parties percussives, mais comme toujours il manque l'image indispensable, le show et ses aberrations, son humour, sa folie.

On ne peut laisser passer inaperçu le dernier disque de Gato Barbieri dans la mesure où il diffère des précédents qui semblaient vouloir exploiter à satiété une formule. Ici, pour ce « **Chapter One : Latin America** », Barbieri s'est entouré de musiciens folkloriques du continent sud-américain avec lesquels il a d'ailleurs tourné, réalisant enfin ce retour à la terre qu'annonçait ses précédents albums.



Après le tango, les sambas, rumbas, etc. et aucune restriction dans l'emploi des instruments aussi bien accordéon que guitares acoustiques espagnoles, harpe, percussions, flûtes des Andes, etc. Un fait passionnant : Le chant latino-américain prend la plus grande part et n'est plus comme dans les précédents albums utilisé seulement comme coloration ou citation. Le meilleur album de Gato depuis longtemps.

C'est aussi Impulse qui sort le Keith Jarrett « **Fort Yawuh** ». On sait combien la valeur du pianiste est controversée, sa façon d'utiliser l'instrument, de disséquer et faire chanter les notes, le son joli qu'il produit n'ont pas convaincu tous les amateurs de jazz. Les sectaires du free par exemple n'aimeront guère cet album qu'ils trouveront commercial alors que Keith Jarrett ne fait que poursuivre cette passion, toujours renouvelée de faire chanter les notes. Un travail en finesse, séduisant, presque sophistiqué mais sans que cela ne vienne en rien contrarier la passion, celle de Charlie Haden à la basse de Dewey Redman, Paul Motoan à la batterie et Danny Johnson aux percussions.

On terminera en évoquant deux albums très beaux, et de façon très différente. D'une part le disque de Gil Evans « **Svengali** » et celui de Michel Portal, la bande du concert de Châteauvallon 72. Gil Evans n'est guère prolixe en enregistrement aussi sachons savourer celui-ci témoignage du travail récent du célèbre chef d'orchestre et arrangeur de l'époque cool. On s'aperçoit que Gil Evans n'a pas ignoré ce qui s'est produit ces dernières années dans le monde du jazz : d'abord le free, d'autre part l'introduction de l'électronique. En grandiose metteur en scène des sons, il a réalisé avec « **Svengali** » une synthèse de tous ses apports y ajoutant ce qui reste la touche Evansienne, l'élégance, le raffinement, les bruits « espagnols » du temps de Miles Davis. Vous découvrirez dans ce grand orchestre un grand musicien dont on vous a déjà parlé Marvin Peterson, trompettiste qui émerge au milieu d'une forêt de sons maîtrisés par la baguette de Gil Evans.

Pour ce qui est du disque de Michel Portal, si l'on peut regretter qu'il ait fallu plus d'un an avant qu'une compagnie de disque ne se résolve à graver la bande restituant le maintenant célèbre concert de Châteauvallon 72, si l'on peut remarquer la laideur de la pochette (le jazz doit être triste et culturel sans doute), réjouissons-nous qu'enfin l'on puisse emplir sa tête de l'extraordinaire performance instrumentale à laquelle parvient le Michel Portal Unit lors d'une « nuit de grâce ». Plénitude, humour, irrésistible ascension sonore, immensité du champ visité, tout reste présent avec autant de force. Enfin un disque satisfaisant de Portal qu'il est nécessaire d'acquérir. Il n'y a rien à ajouter à l'unanimité des louanges que Portal avait recueillies après le concert. Il est des œuvres qui ne s'expliquent pas
(Chant du monde).

Paul Alessandrini.

P.S. Pour tous les disques Impulse évoqués ici comme pour l'album de Gil Evans, attendre le bon vouloir des compagnies de disques françaises (ce qui risque de durer longtemps) ou bien s'adresser dans les boutiques d'import notamment Givaudan.

Cinéma

J'avoue, humblement comme il se doit, et avec un rien d'hypocrisie, n'avoir vu ce mois-ci qu'une charretée de navets, qu'il ne sert à rien de mordre. Vous n'auriez pas envie allé voir un samedi soir, par vice, le dernier **Pleure pas la bouche pleine**, c'est du film d'avant-guerre, du Maurice Cloche, un numéro d'acteurs comme on n'en voit plus — cousu avec des câbles blancs, téléphoné. Malgré tout, juste avant, car je ne veux rater à aucun prix le petit immondice documentaire dont on afflige coutumièrement le spectateur qui en veut pour ses douze balles, je me suis épanoui à la vision enchanteresse d'un court-métrage du divin Chaval : **Le mariage du roi Bon et de la princesse Belle.** Allez donc voir Chaval, et partez à l'entracte.

Pour vous mesurer mon audace, je suis même allé voir un samedi soir par vice, le dernier marmot de Nina Companeez, la frêle et sirupeuse scénariste de films pleins de fleurettes, de vert prés (comme la moutarde), de joliesses calculées, de naturel emperruché, et patati et patata : **Colinot** est filmé au court-bouillon. Cinq minutes avant la fin, Mme Bardot, qui remonte savamment ses doudounes dans une courtepointe moirée autant que médiévale, nous pince tout de même nos odieuses cordes sensibles, et joue son petit couplet. Un instant, on repense au **Mépris** de Godard, qui nous avait fait pâmer, à **Vie Privée** de Malle aussi. C'est tout, sans ennui, sans colère, une cuillérée de sirop. Mon désamour du cinéma, ce beau mois, est simple à décortiquer : j'ai vu la **Montagne Sacrée** d'Alejandro Jodorowsky — après, j'ai tiré l'échelle. Tout m'a semblé si fade. Comme ce film sort en janvier, j'irai le revoir pour vous en entretenir avec science. C'est trop foisonnant et trop riche, trop fatras peut-être... Je demande à revoir jusqu'à plus voir. Toutefois, je sauverai **Punishment Park**, de Peter Watkins, le glorieux auteur de **La Bombe** et de **Privilège**. Le bonhomme est très fort. A la sortie d'un film de Watkins, vous regardez vos compatriotes avec un air inquiet. Le métro est insupportable : ce meussieur, là, sur son petit strapontin, avec son allure étranglée et son œil fripé, il ressemble trop aux justiciers désarmants de **Punishment Park**. Ce qu'ils jugent ? L'inconforme, le brailleur, le rebelle, l'intrus. Ceux-là, on les condamne à courir quatre-vingts kilomètres dans le désert brûlant en rémission de leurs péchés. Piège à loulous : cette indulgence, cette chance, on n'en ressort pas. On y laisse sa peau de toute façon.

Le film, il ressemble comme deux gouttes de sang à un reportage télévisé. S'il passait à l'O.R.T.F., on couperait dans le panneau, il serait déniaisé de sa part de spectacle. On assiste au procès d'une troupe de séditieux : chanteuses, écrivains, militants, non violents, tous dans les mêmes chaînes. « Méchants ! » dit une vieille pomme poudrée qui, en d'autres temps, aurait été l'évêque Cauchon ou Fouquier-Tinville. Et les méchants sont punis. Tout au bout du désert où on les lâche, mitraillettes au cul, il y a une lueur d'espoir, dit-on : un drapeau américain qu'aucun n'atteindra jamais.

Un grand frisson dans l'échine populaire.

Hyma la Hyène.

O'LUCKY MAN : A LA RECHERCHE D'UN GRAND FILM

Malcolm Mc Dowell fut le héros du film de Kubrick **Orange Mécanique** ; Lindsay Anderson, lui, a réalisé **If** que l'on disait contestataire. Ils se sont réunis pour mettre sur pied un film ambitieux, **O'Lucky Man**, une œuvre picaresque et voltairienne : comment le monde est cruel, monstrueux, pour les innocents aux mains pleines ? Pour appuyer sa démonstration, Lindsay a forcé le trait, une dramatisation à outrance qui se voudrait à la fois avant-gardiste (le film est découpé en volets, et les chansons d'Allan Price donnent la « couleur » des séquences), et populaire (le jeux des acteurs est démonstratif voire exhibitionniste). Anderson s'en défend mais cela rappelle un **Orange Mécanique** à l'envers. Le sensationnel séduit, et cette façon de prendre le spectateur à contrepied. Mais le refus de toute « considération politique » (ici Anderson passera pour un anarchiste culturel) nuit à la véracité de la démonstration. Et surtout, Lindsay Anderson a cherché à réaliser l'œuvre de sa vie ; et sa passion tourne parfois à l'exercice de style. En ces temps de malhonnêteté intellectuelle, allez voir ce **O'Lucky Man**, pour vous persuader que le monde est méchant, et que ça commence à se savoir même dans le cinéma. Vous vous sentirez moins seul : **O'Lucky Man** ou un peu de chaleur humaine.

J'IRAI COMME UN CHEVAL FOU d'Arrabal

Le dernier film d'Arrabal, le « premier film écologique » selon l'auteur, film sur la décomposition de la société occidentale, sort le 22 novembre dans cinq salles différentes. Ce serait bien étonnant qu'il n'y en ait pas une près de chez vous. Pour les inconditionnels d'Arrabal.

LA PLANETE SAUVAGE de René Laloux et Roland Topor

Cela fait six mois que nous l'attendons, mais le 29 novembre, nous serons récompensés. Le roman de Stéfan Wul, **Oms en série**, était remarquable, les dessins de Topor ont des couleurs layette, les bestioles sont rigolottes, le tout est bien gentil et toutes ces années n'ont pas été perdues en vain. Visible aux cinémas Biarritz, Cinémonde-Opéra, Bonaparte et Médicis.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES de William Sterling

Au nouveau cinéma du quartier Latin, le Seine, 10, rue Frédéric-Sauton. Cette dernière version a une petite particularité que seuls les très malins remarqueront. En effet, la première version d'Alice fut illustrée par John Tenniel, version jamais égalée et connue dans le monde entier. Les producteurs du films ont tenté de restituer ces personnages (physique des acteurs, maquillages, vêtements) et ont parfaitement réussi. Tout ceci est très clin-d'œil-pour-initiés, mais les initiés adorent ça.

A STAR IS BORN de Georges Cukor

Enfin réédité à l'Action-République, dès ce 22 novembre. **Judy Garland** y est plus que jamais la Marie-Goualante de l'Amérique. **James Mason** lui donne la réplique mais personne ne fait attention à lui. C'est ça le star-system. Exclusivement en version longue : 2 h 40.

HEAVY TRAFFIC

En traduction française **Flipper city**, de **Ralph Bakshi**. Voici donc Bakshi d'après **Fritz the cat**, et qui s'est offert son propre dessin animé. Bakshi s'est fait plaisir : toujours des couleurs superbes, des perspectives invraisemblables, le mélange de la vraie photographie et du dessin, le ralenti bien manié, des gros plans comme ceux dont on rêve à 10 ans et qu'en général on ne tourne jamais. Le scénario est moins séduisant, où Bakshi règle maladroitement ses comptes avec sa maman et ses fantasmes. Qu'importe : ce sont de si belles images.

CALENDRIER d'ACTUEL

Ceux qui sur la foi du calendrier s'étaient rendus à la Mutualité ce 4 décembre pour un Fest Noz breton ont trouvé porte close et nous en veulent. Un mot d'explication parce que ce genre de mésaventure peut se renouveler : nous vérifions de notre mieux ces informations, mais nous sommes un mensuel, et notre calendrier est réalisé plusieurs semaines avant l'événement. Nous ne sommes nullement responsables des annulations, reports ou changements de dernière minute. N'hésitez pas à téléphoner aux numéros indiqués pour être tout à fait rassurés. Ça vous fera du bien de vous démerder un peu.

L'événement de ce début décembre se déroulera dans la rue, boulevard Montparnasse et alentours, du 5 au 15. Le Festival de Montparnasse **rassemble des musiciens, des comédiens, des mimes qui, pour notre plus grande joie, batifoleront dans ces coins-là, et notamment à l'Eglise Notre-Dame des Champs, au Café d'Edgar et à l'American Center du boulevard Raspail. Dans un chapiteau devant Notre-Dame des Champs, vous pourrez obtenir toutes les informations que vous désirez dès 10 heures du matin. Au même endroit vous pourrez fouiner dans le « Souk Merveilleux de Montparnasse » où expositions et ateliers étancheront votre appétit de gravure, de peinture sur soie et de céramique. Tout cela est quasiment gratuit et l'adresse c'est 8, rue Léopold-Robert dans le 14. Pour téléphoner, 236-13-65. Sur le boulevard, on peut apporter sa musique. et le 9 au Café d'Edgar, les bandes videos seront bienvenues.**

Cela dit, nous attendons toujours un large afflux d'informations de votre part, et cela avant **le 9 décembre pour un journal qui sortira le 20. Nous voulons bien être un grand gong, encore faut-il nous frapper. Allez, au plaisir de vous lire.**

Paris

Jeudi 22 novembre

MUSIQUE

Héritage, **de** Herns Duplan, **récital sur le Vaudou. Un grand cri et de belles convulsions pour se sentir planer au-dessus de la brousse. Avec** Herns Duplan **(Haïtien),** Steve Potts **(Afro-Américain), sopranô saxo,** Guem-Guem **(Algérien), percussions,** Bonga **(Angolais), percussions-chants,** Tison, **(Haïtien), percussions. A 21 heures, à l'American Center, 261, bd Raspail, 75014 Paris, métro Raspail, tél. : 033-99-92, places : 10, 12 et 15 F.**

C'est aujourd'hui que commencent à Metz des journées de musique contemporaine centrées sur **Messiaen** et **Stockhausen.** (Voir le programme de province.)

CINEMA

Mexique : **La révolution congelée,** film assez chaud de **R. Gleizer,** couleurs, argentin (1971). **John Reed** en 1913, jeune journaliste pris dans la Révolution mexicaine. Mieux que Tintin au Mexique.

Au Théâtre des Amandiers, 60, rue Greuze, Nanterre, tél. : 204-18-81, places : 6 et 8 F.

Cinq courts-métrages inédits de **Simon Garfunkel,** de **P. Jané, C. Thiébault, J.-M. Besnard** et **Noël Simsolo.** Assez planant mais un peu long. Au théâtre Jean-Vilar, de Suresnes, place Stalingrad, tél. : 506-57-12, à 21 heures, places : 5 à 7 F.

Vous avez jusqu'au 3 décembre pour apporter vos films super 8 (Festival National du 6 au 13 décembre), au cinéma le Ranelagh, qui aura réouvert ses portes, 5, rue des Vignes, 75016 Paris, tél. : 288-64-44.

On joue toujours Miss Madona au Théâtre du Chêne Noir, à la cartoucherie de Vincennes. Jusqu'au 5 décembre. Un bon pied.

SEMAINE DE LA SCIENCE-FICTION

A Malakoff. Aujourd'hui, des stands proposeront livres, revues, fanzines, occasions, posters, etc. **Gérard Klein** commentera une projection de diapos sur les illustrations américaines, et signera ses livres en compagnie de quelques-uns de ses confrères **(Christian Léourier, André Ruellan, Kurt Steiner, Jacques Sternberg...)** et de dessinateurs. La semaine se tient du 20 au 25 novembre. Exposition de tableaux, illustrations et bandes dessinées. A la bibliothèque municipale de Malakoff, 24, rue Béranger, métro Porte de Vanves ou autobus 191 (André Coin) ou 126 (Gabriel-Péri). Pour tous renseignements : Y. Frémion, 680-60-38.

Soirée folk à 21 heures, à la M.J.C. d'Eaubonne. Folklore africain avec **Lamine Konte, Jim Cuomo** et du blue grass bien de chez nous, du côté du Kentucky par les **Blue Riders.** Prendre le train à la gare du Nord. Place : 7 F.

THEATRE

Deuxième représentation de **Maman Jones,** au Théâtre Jean-Vilar de Suresnes.

CINEMA

Le retour du fils prodique (Tchécoslovaquie), à la M.J.C. de Fresnes. Comme hier, une journée centrée sur le thème de la dépression nerveuse à la folie, et des débats en petits groupes sur « vie quotidienne et folie ».

Films brésiliens : La mort du bœuf, de **Paolo Gil Soares** (techniques très rustiques dans les abattoirs du nord-est brésilien). **Jaramatia, L'herbe sorcière,** toujours du même auteur, dont on verra aussi **La main de l'homme** : au Théâtre des amandiers de Nanterre. 20 h 30. Places : 6 et 8 F.

PIEDS GRATUITS

Il faut aller rêver sur la réalité, un dimanche de décembre au planétarium du Palais de la Découverte, avenue Franklin-Roosevelt, 75008 Paris (225-17-24). Chaque dimanche à 15 heures. La nuit polaire, l'aurore boréale. le soleil de minuit. A 16 heures, le ciel austral et les saisons. A 17 heures, le ciel de l'an zéro. Un vrai et grand voyage dans tous les ciels du monde.

Prisons portes ouvertes : **tous les lundi à 20 heures. Répétition publique de la pièce de Pierre Peyrou, suivie de débats. Au théâtre présent de La Villette, 211, av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Métro Porte de Pantin. Tél. : 203-02-55. Toute la mise en scène repose sur l'impression que doit ressentir le spectateur, d'être en prison. Travail non obligatoire.**

Le chant des morts, de Roland Lepage, d'après Spoon River Anthology de Edgar Lee Masters. Mise en scène : Gabriel Gascon. Mardi 27 et mercredi 28 novembre, au Centre culturel canadien, **5, rue de Constantine, 75007 Paris, tél. : 551-35-73.**

A la M.J.C. de Fresnes, **la semaine sur la folie** se poursuit aussi par deux courts-métrages de **Marco Poli (« X »** et **« Super-Minus »)** et des débats sur l'hôpital psychiatrique, les médicaments, les hôpitaux de jour, la psychanalyse et autres sujets qui rendent fous.

TELEVISION

Si vraiment vous préférez rester chez vous, on repasse « Un homme dans la foule » de King Vidor, au Ciné-Club de la deuxième chaîne. Il n'est jamais trop tard pour voir les classiques.

Lundi 26 novembre

MUSIQUE

Gilles Servat, **le grand chanteur contestataire breton, contestera à 21 h 30 à l'Olympia. Places : 21 F.**

Concert de musique japonaise avec l'ensemble des instruments traditionnels du Japon : le Koto (peut être comparé à la cithare), le **tsoutsoumi** (petit tambour), et le shakuhachi (flûte de bambou). Au programme : **La lune au printemps, Le chemin vers Izumo, La nacre, L'oiseau de pluvier,** etc.

A 21 heures, au carré Thorigny, 8, rue de Thorigny, 75003 Paris, tél. : 277-36-39, places : 10, 14 et 24 F.

CINEMA

Le sergent Noir, de **John Ford** : où l'on voit pas forcément que la folie peut être joyeuse au Centre éducatif et culturel de la vallée de l'Yerres, 2, rue Marc-Sangnier, Yerres, tél. : 925-38-91.

(cinéma direct avec des névrosés), et Personna, **de** Bergman **(1966), où l'on ne**

Mercredi 28 novembre

CINEMA

A 21 heures, salle J.-Giono, 3, rue des Escholiers, Bondy-Nord, tél. : 947-15-27. pour 5 F, on repasse **« Yawar Mallku »** ou **« Le sang du condor »,** film bolivien de **Jorge Sanjines,** magnifique chronique sur la vie de l'Indien Mallku. Ne ratez pas le passage où il monte sur la falaise « s'inonder de lumière », ni celui où il se venge des « docteurs » qui stérilisent les femmes de sa tribu sans les prévenir.

L'American Center repasse **« Jerry chez les cinoques »** de Tashlin, avec **Jerry Lewis,** pas celui qui chante du rock, l'autre celui qui fait rire Hyma la Hyène pour 2 ou 4 F, vers 16 h 30. Téléphonez au 033-99-92 avant pour savoir si c'est bien vrai, on ne vérifie jamais assez ce que racontent les journaux

MUSIQUE

Aujourd'hui, un bon jour pour aller en tendre du folk song à Bobino avec Pat Woods et Katy Lowe, **Le Blue Grass Connection,** Steve Waring **et** Roger Mason

Vendredi 23 novembre

CONTRACEPTION

(Ou la prise de conscience du calendrier d'Actuel.) Débat sur la contraception par le groupe du **M.L.A.C.** d'Eaubonne (donc potable) à la M.J.C. d'Eaubonne. Cherchez l'adresse.

CINEMA

Dans la série « Regards sur la folie » **Le Moindre Geste,** élaboré patiemment pendant des années de façon artisanale par **Fernand Deligny,** qui s'est jeté à l'eau. Ou l'on voit un éducateur et des « débiles irrécupérables ». A 21 heures, au studio 209 du Centre éducatif et culturel de la vallée de l'Yerres, 2, rue Marc-Sangnier, Yerres, tél. : 925-38-91, places : 4 F.

Soirée du Chili : **Brigades Ramona para** (j'ai fait un rêve merveilleux...) documentaire sur l'activité des B.R.P. Chili, 1970. **Portrait de Pablo Neruda,** de **G. Charlin.** Interview du grand poète. Aussi entretiens Allende - Debray et d'autres films. Chili sous la botte. A 20 h 30 au Théâtre des Amandiers de Nanterre. Places : 6 et 8 F.

Family Life, de **Ken Loach,** dans le cadre de la **semaine sur la folie,** organisée depuis le 19 novembre par la M.J.C. de Fresnes et l'Association des résidents de l'école centrale. A 20 h 30 à la M.J.C. de Fresnes, 2, avenue du Parc-des-Sports. Tél. : 237-63-42. Places : 4 F.

La mort de Maria Malibran et Willow Springs, de Werner Shroeter à l'Olympic. **Deux œuvres totalement différentes d'un des cinéastes « décadents » du jeune cinéma** (voir article p. 74).

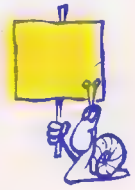
Au cinéma Olympic, 10, rue Boyer-Barret, métro Pernety, tél. : SUF. 67-42.

THEATRE

Maman Jones de **Catherine Desègnes,** à 21 heures, au Théâtre Jean-Vilar de Suresnes, place Stalingrad à Suresnes. Un spectacle de café-théâtre sur l'histoire de Mother Jones, femme révolutionnaire américaine dans les premières années du siècle. Places : 12 et 15 F.

MUSIQUE

Le groupe **Galliope,** des Français d'influence fortement américaine, interprètera ses compositions à 21 heures au Centre américain du boulevard Raspail. Ils sont quatre et font de louables efforts. Places : 10, 12 et 15 F.



Samedi 24 novembre

Le **trio Saga** jouera de la musique simple, sauvage et physique, aux frontières du free-jazz et de la samba au Centre américain du boulevard Raspail. Places : 10, 12 et 15 F.

Dimanche 25 novembre

MUSIQUE

Le groupe CAN à l'Olympia, pour 17 balles, vers 14 h 30. Pour ceux qui ne savent pas qui est Can, il faut savoir que ce sont des Allemands. Damo, l'énigmatique [illegible] Japonais qui jetait des regards [illegible] sur les spectateurs et marmonnait des incantations monocordes, a quitté le groupe. Can continue comme groupe instrumental, un peu moins étrange mais toujours prodigue d'ouragans électro-acoustiques à glacer le sang. Si Can ne vous a pas plu, vous n'avez qu'une demi-heure pour courir au Golf Drouot applaudir **Maldoror,** qui coûte 50 centimes de moins, ce que l'on vous répétera si vous téléphonez à PRO. 47-25.

CINEMA

Action-Lafayette nous voici ! Nous venons revoir pour la dixième fois le génial **« To be or not to be »** d'**Ernst Lubitsch.** TRU. 80-50. Il fait partie du cycle comédies américaines qui dure, pour notre plus grand plaisir, jusqu'au 6 décembre.

Au Théâtre des Amandiers, suite de la semaine du film sud-américain, aujourd'hui Cuba : **« Los tiempos de José Marti »** de **José Massip, « De America soy hijo... y a ella me debo »** de **Santiago Alvarez** sur la « tournée chilienne » de Fidel Castro.

voit un sergent Noir injustement accusé, et blanchi après s'être fait passer un bon savon. Au Centre culturel américain, 3, rue du Dragon, 75006 Paris, tél. : 222-22-70.

CAFE-THEATRE

Comme il n'y a pas trop de choses aujourd'hui, vous pouvez aussi aller au Sélénite voir Elisabeth Huppert jouer Jack l'Eventreur. Surréaliste dit-on, un peu les bien en passant, choquant pour les bourgeois, marrant pour les [illegible]

Mardi 27 novembre

MUSIQUE

Spooky Tooth : Ressuscité depuis quelques mois, un vieux mastodonte du rock anglais. La musique n'est pas très neuve mais les musiciens ont toujours du panache et Mike Harrisson, sa superbe voix, orageuse et rauque. Ils seront au Bataclan pour Pop 2, 50, bd Voltaire. Téléphonez au 700-30-32 pour savoir les horaires.

CINEMA

Jeremiah Johnson de **Sidney Pollack** à 20 h 30 au Théâtre des Amandiers de Nanterre, 60, rue Greuze, Nanterre, tél. : 204-18-81. La longue marche d'un homme qui se réfugie dans la montagne. La traversée du cimetière indien vaut à elle seule le déplacement. Superbe et peu bavard. Places : 6 et 8 F.

Regards sur la folie, de Mario Ruspoli

ART - EXPOS

BRAQUE : Tous les jours sauf mardi de 10 heures à 20 heures, le mercredi jusqu'à 22 heures, à l'Orangerie, Jardin des Tuileries, métro Concorde. Tél. : OPE. 99-48. Entrée : 5 F, samedi : 3 F. Ça a beaucoup vieilli, mais de temps en temps, une toile, un éclair, un trait de génie. A voir.

IDEALISTES ET SYMBOLISTES : C'est-à-dire Gustave-Moreau, Odilon Redon, Mucha Delville, Khnopff, etc. Galerie Gaubert, 27, rue Guénégaud; tél. : 633-04-66. Un des courants les plus fous et les plus raffinés, à cheval sur les deux derniers siècles. Les amateurs d'art décadent et de fantasmes peints connaissent déjà la plupart de ces toiles, mais elles se revoient bien.

Quatre expos intéressantes ouvertes jusqu'au début décembre au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, permettent de faire un petit tour pas chiant dans l'art contemporain : les toiles de KERMARREC, d'abord bizarres collages, décomposition des formes ; prises dans leur ensemble elles forment un tout étonnant et obsessionnel. Plus loin, Tania MOURAUD, qui a fréquenté l'Inde et ses grands penseurs, expose des toiles conceptuelles qui vont plus loin que le conceptuel : de beaux projets de salles de méditation et, par l'agglomération de photos, une réflexion sur soi devant laquelle on peut s'interroger, notamment un joli mandala. SEQUENCES ET CONSEQUENCES, une superbe collection de nouvelles photographies, bandes dessinées, photos, humour, mise en scène, délire, un fourmillement d'idées. Enfin nous aimons bien les œuvres d'art esquimaux de Nil Yalter, une utile réflexion sur la peau de bête et les yourtes.

DUBUFFET au Grand Palais, pour ceux qui n'y sont pas encore allés. Coucou Bazar, Animation de sculptures de Dubuffet, est visible stoned.

LE JOUET et L'ENFANT ET LES IMAGES, à ne pas rater au Musée des Arts Déco, rue de Rivoli, jusqu'en janvier, 4 F, demi-tarif pour les moins de douze ans. Tél. : 260-32-14. Les jouets de Sonneberg, la fabrique du rêve que l'on ne casse pas, tellement il est beau. Quelques jouets contemporains réussis allient comme leurs ancêtres la simplicité et l'ingéniosité, deux choses dont nous avons tous besoin. Quant aux livres pour enfants, c'est une des plus belles expositions que nous ayions vues sur le thème, car le choix est exhaustif.

S'il ne vous est possible de visiter qu'une seule exposition ce mois-ci, que ce soit celle de Guy PELLAERT, Galerie Multitudes, 3, rue de Luynes, tél. : 548-52-17. Il présente les originaux de son livre « Bye bye, bye baby, bye bye », l'histoire du rock en fausses photos hyper-réalistes dont vous pouvez voir quelques reproductions dans ce numéro. L'expo déborde un peu sur le trottoir d'en face et chez Givaudan, à côté. Même si vous avez acheté le livre 29 F, ce qui est donné, il faut que vous alliez contempler un après-midi entier les originaux avant que de plus riches que vous n'aient tout acheté. C'est beau, mondain, mais plutôt l'esprit d'une époque qu'un grand art (voir les illustrations du rock à la chaîne).

qui nous plaît bien quand il swingue sur son vieil accordéon cajun des bords du bayou Têche. Depuis le 20 novembre jusqu'au 9 décembre à 20 h 30 à Bobino. Places : 20 F.

Jeudi 29 novembre

MUSIQUE

Magma et Nico **poursuivent leur grand roman d'amour à travers la France et sont ensemble à [illegible] 30 à la Fac de Nanterre (on y va par [illegible] c'est planant, places : 10 et 12 F).**

Magma était déjà le meilleur groupe français il y a deux ans, il s'est depuis lors mille fois amélioré. On sort d'un concert de Magma, littéralement, le souffle coupé.

TELEVISION

Si vous voulez rester au chaud, une émission sur l'homosexualité à 22 h 05 sur la première chaîne (à voir dans les bras de votre minet favori).

Meeting : au Palais des Sports, de la Porte de Versailles, Grand meeting de Rouge, **avec Hugo Blanco et un dirigeant du M.I.R. chilien. A 20 h 30.**

Vendredi 30 novembre

MUSIQUE

Pourquoi pas, **groupe breton avec chanteur, choristes, mais pas de sabots. Le patron du Golf qui mise sur eux nous a dit qu'on ne parlerait pas d'autre chose en 74. A 21 heures au Golf Drouot, places : 16,50 F.**

CINEMA

La nuit de l'iguane, de **John Huston.** Un car bourré de vieilles filles, un alcoolique entre deux âges, et Ava Gardner, maîtresse-femme. A la M.J.C. d'Eaubonne. Prendre le train gare du Nord, 20 h 30. **Nuit blanche,** de courts-métrages, de 24 heures à l'aube, au cinéma Olympic. Au programme : **Le chien mélomane,** animation de Paul Grimaud, **La loi de la jungle,** de Jean-Luc Giraud, **Solitaire,** de Patrick Chammings, parodie de films policiers, **Albertine,** du groupe Eugène-Varlin, **Entartidas,** de Jean-Jacques Flori. Commence à New York et se termine sur la banquise. Mais surtout axé sur le chant des baleines. **The first Motion picture,** de Jean-Paul Beauplet : naissance du cinéma à travers des photos animées et les planches d'Edward Muybridge. **Libertad agent antimythe** de Jean-Noël Delamarre. Parodie des films d'horreur, sexy et série B. **Fabrique de tisane,** de Jean-Louis Ughetto. **Paysame,** de Stéphane Dosse. Sur une danse et une musique 1930. **Jennifer,** de Pierre-Bertrand Jaune. Avec Pierre Clémenti. **L'audition,** de Jean-François Dion. **Mise au point,** d'Ode Bitton. Sur Gabriel Pommerand, auteur de LSD 25. **Une femme qui se poudre,** de Patrick Bokanowski ; animation : programme Manuel Otero **Univers, Contre-pied, Arès contre Atlas, Ballade des mille, Tour de force.** Fiction : **La décalcification,** de Jean-Louis Leconte. **Mutations,** Jean-Jacques Flori, plus un long métrage inédit. Prix : 15 F, valable pour les deux nuits avec **buffet.** Téléphonez à SUF. 78-42 pour l'heure de chaque film.

Samedi 1er décembre

MUSIQUE

Ce soir au Théâtre des Champs-Elysées, après la cinquième de Beethoven, une musique moins ordinaire, le Concerto du fleuve jaune **du compositeur chinois** Shi Shin-Hai. **Pour la première fois en France la musique « classique » de la Chine communiste. Un assez curieux mélange de Tchaïkovski, de Gershwin, de mélodies viennoises, agrémenté de sonorités traditionnelles chinoises. En soliste la pianiste Chow Ching-Lie. A 20 h 30, 15, avenue Montaigne. Tél. : 359-72-42.**

Magma et Nico encore main dans la main, à 20 h 30 à St-Germain-en-Laye (train depuis St-Lazare ou R.E.R.). Places : 10 et 12 F.

Le groupe allemand **Flugel Rader** à 15 et 19 heures au Golf Drouot, ne demande qu'à se faire connaître un peu mieux. Places : 16,50 F.

THEATRE

« Conversation dans le Loir-et-Cher » de **Claudel** au Carré Thorigny, réservé aux vieux qui lisent notre journal, gratuit pour les femmes de plus de 60 ans et pour les hommes de plus de 65 ans, vers 14 h 30. Les amateurs de Claudel plus jeunes n'ont qu'à réclamer la retraite à 60 ans ou moins.

la somme de 12 F aller voir les **Friends Roadshow** qui joueront **Former 74** dans l'église Notre-Dame-des-Champs. Cette troupe anglaise, issue de la fusion entre le London Black Theatre et le London Mime Company font de leur spectacle une réunion de sketches où comédiens, musiciens chanteurs, magiciens clowns et mimes créent ensemble le « Cirque des délices ».

Au Café d'Edgar, bd Edgar-Quinet à 20 heures, vous pouvez vous farcir trois pièces en un acte de **Merdi : Six, Impossibilité** et **Le Maître Rouge.** Vous pouvez revenir à 22 heures pour voir **Fin de Partie** de **Beckett** par les **Marionnettes de la Compagnie Hubert Japelle.** Ces spectacles seront joués pendant tout le festival.

BANDES DESSINEES

Aujourd'hui commence à Yerres, le festival de la Bande Dessinée et du cinéma d'Animation. Se renseigner à 925-38-91.

Jeudi 6 décembre

CINEMA

Le super 8 sort de plus en plus dans les salles et aujourd'hui commence un festival de films super 8 : 52 heures de projection plus des séances pour les enfants les mercredis après-midi. Tous les soirs pendant 10 jours de 20 à 22 heures au cinéma Le Ranelagh, 5, rue des Vignes,

THEATRE :

C'EST LA GUERRE MONSIEUR GRUBER, de Jacques Sternberg, **mise en scène de J.-P. Miquel. Odéon, 20 h 30 (place P.-Claudel, métro Odéon, tél. : 325-56-13, places : 5 à 20 F). La première pièce de théâtre de Sternberg, refusée par tous les autres théâtres. La guerre et la famille en prennent un bon coup, on aime bien Sternberg, ses livres, sa joyeuse humeur, son bon humour, mais on n'a pas vu la pièce.**

LES QUATRE JUMELLES de Copi **Petite salle du Palace (8, Faubourg-Montmartre, métro Montmartre, tél. : 770-40-23, tous les jours sauf dimanche à 22 h 30, places : 15 et 25 F). Copi est petit, Argentin et pédé, trois bons motifs de ne pas rater sa dernière pièce.**

ET TOUJOURS...

TERRE, **création collective de l'Atelier de l'Epée de Bois. Cartoucherie de Vincennes, avenue de la Pyramide, métro Château de Vincennes, tél. : 808-96-36, places : 15 F, 20 h 30. Un récit simple et beau sur la sécheresse, la terre, la misère paysanne.**

MISS MADONA par le Chêne Noir de **Gérard Gelas. Belle musique, belle histoire, on peut planer. Cartoucherie également, mêmes coordonnées que ci-dessus ; service autobus gratuit au métro ; tous les soirs sauf lundi, 20 h 30, places : 12 et 15 F.**

Au Théâtre Mouffetard :

J'ai confiance en la justice de mon pays d'Alain Scoff, **mise en scène de l'auteur. Dépêchez-vous d'aller voir cette pièce dont on vous a longuement parlé dans le dernier numéro.**

Et également Sarcelles-sur-Mer de J.-P. Bisson. **Mais on vous a déjà parlé aussi de ces problèmes de H.L.M. Au Ranelagh, 5, rue des Vignes.**

CINEMA

A l'Olympic, suite de la veille, nuit blanche du cinéma.

EXPO

Ne pas rater l'**Expo fanzines** qui commence aujourd'hui à Soisy-sous-Montmorency, à la Maison Loisirs et Cultures, 20, avenue du Général-de-Gaulle (tél. : 989-12-71). Elle durera jusqu'au 9 et un service vente sera assuré en même temps qu'une bibliothèque B.D. A 21 heures, pour pas un rond, séance de dessins d'animation : tout Mac Laren d'un coup ainsi que de nombreux autres courts-métrages. On y fera sûrement des affaires plus intéressantes qu'à la Convention de la B.D., ce qui est rare en ce moment.

Dimanche 2 décembre

MUSIQUE

Magma et Nico **au Théâtre Présent de la Villette, 211, av. J.-Jaurès, à 15 h 30 et 20 h 30, métro Pantin. Places : 10 et 12 F.**

A 14 h 30, vous êtes bien entendu allé

tél. : 288-64-44. Places : 6 F. A prendre et à laisser mais certainement de bonnes surprises (notamment des films des organisations autonomistes).

MUSIQUE

Aujourd'hui comme tous les premiers jeudis de chaque mois, concert folk and song à la Cité Internationale. **Hootenanny** sera là. Vient jouer, gratter ou chanter qui veut, il suffit de se présenter à la répétition l'après-midi, on vous paie le métro et la bouffe. Pour les auditeurs, entrée 1 F. Cité Internationale, Maison des Arts et Métiers, rue Pierre-Massé, 75014 Paris (sur le périphérique entre Orléans et Gentilly).

Areski, Brigitte Fontaine et Vidéo Out au Châtelet à 20 h 30 (10 F si vous louez. 15 F si vous attendez la dernière minute).

Vendredi 7 décembre

FESTIVAL DE MONTPARNASSE

Fun Art Bus se promène toujours l'après-midi dans les rues du quartier. De 19 heures à minuit, sur le boulevard

Halsinger Quartet **et sa chanteuse** Marva Broome, **avant d'aller rejoindre vos copains enfermés de 20 à 24 heures dans l'église Notre-Dame-des-Champs pour la première journée du** Festival folk de Montparnasse **avec** Dick Albertus, **le** Fifteen String Band, Marcel Dadi, Doctor Band **et des dizaines d'autres. Entrée : 3 F, on se dégèlera un peu.**

GRATUIT

Conférence : **« Perspectives sur l'utilisation pratique du rayonnement solaire et du rayonnement des surfaces terrestres »,** c'est Félix Tromb qui déversera sur vous cette énergie solaire. Actuel !

A 15 heures au Palais de la Découverte, tél. : 225-17-24.

Dimanche 9 décembre

MUSIQUE

Le « Super groupe Castelmenis » **soutiendra** Colette Magny **à 20 h 30 sur la scène du Théâtre Présent de La Villette, 221, av. Jean-Jaurès, 75019 Paris. Une occasion de contempler ce théâtre qui va être détruit. Vérifier les horaires, Colette Magny est chouette.**

FESTIVAL DE MONTPARNASSE

De 15 heures à 3 heures du matin, deuxième journée du **Festival folk de Montparnasse** au Centre américain du bd Raspail, entrée : 9 F.

Un Final de **Concours pop breton** se déroulera à 20 heures à l'église Notre-Dame-des-Champs (quel esprit de compétition !). Dans la rue, Abracadabra, le Petit Cirque et un orgue de barbarie encadreront **Paramnésie,** ballet sur une musique de **Parmégiani.**

Amenez vos bandes vidéo pour la grande nuit vidéo au Café d'Edgar.

Lundi 10 décembre

MUSIQUE

Roxy Music **au Palais des Sports. Une nouvelle version du groupe, un peu moins martien depuis le départ d'Eno, mais Bryan Ferry est toujours là avec son smoking blanc et beaucoup de spectacle, on aurait tort de s'en priver. Téléphoner pour précisions : 250-78-80.**

Concert du groupe Can, **à la Fac de Nanterre, en même temps que d'autres groupes. A 14 heures, places : 10 F.**

Mardi 11 décembre

CINEMA

La Strada de **Fellini** au Théâtre Jean-Vilar de Suresnes à 21 heures. Pour revoir comment on peut être triste sans être nian-nian et beau sans être emmerdant. Mais si vous n'êtes pas frileux vous pourrez vous promener de 19 heures à minuit dans Montparnasse où vous rencontrerez toujours les mêmes.

Mercredi 12 décembre

FESTIVAL DE MONTPARNASSE

Toujours les mêmes dans la rue, de 19 heures à minuit où le **Café d'Edgar vendra une maison avec ses habitants,** si vous avez peur d'être vendu, réfugiez-vous

cinéastes femmes. Cela vous coûtera entre 5 et 10 F.

Vendredi 14 décembre

FESTIVAL DE MONTPARNASSE

Sur le boulevard, le soir, zèbres divers. A 21 heures, au Centre américain du bd Raspail, concert de blues avec Julio Finn et Chicago Beau. Places : 15, 18, 20 F.

MUSIQUE

Soirée Saravah **avec Mahjun, Pierre Barouh, Jean-Roger Caussimon... A 21 h 30, à la M.J.C. de Boulogne-Billancourt, 152, r. de Silly, tél. : 605-65-05, places : 10 F. Les soirées Saravah sont le dernier refuge des bonnes vibrations de la France d'aujourd'hui. Et Mahjun reste un des groupes les plus joyeusement énergiques du rock français.**

Novalis **sera ce soir au tremplin du Golf Drouot. Ils chantent en français, s'inspirent d'Ange, donc de Génésis et King Crimson : une musique pop française qui semble trouver un public.**

CINEMA

Une nouvelle nuit blanche à l'Olympic. **3 longs métrages :** Les surprises d'une nuit de noces, **film de Jean Vallée, 1952, avec** André Claveau, **Georgette Plana, Jacqueline Porel. Il est dommage qu'on ait attendu si longtemps pour voir ce film, qui nous raconte l'histoire d'une femme qui après avoir trompé son mari, séduit le neveu de son amant qui lui-même en aime une autre, mais celle-ci en aime un autre, et ainsi de suite...**

Dans le même genre, le Chant de l'Exilé, d'André Hugon, **1943. Avec** Tino Rossi, **Ginette Leclerc, Jean Toulout. Tino Rossi légionnaire, dans un film des grandes années (1943 !).** L'Aigle Noir, **film muet et américain de Clarence Brown, où l'on verra enfin** Rudolph Valentino **pour lequel tant de femmes se sont jetées par la fenêtre, et peut-être vous, madame, ce soir-là... 10, rue Boyer-Barret, métro Pernety, tél. : SUF. 67-42. De 24 heures à l'aube. places : 15 F. Si ce programme ne vous chante pas, il y a le même soir des films underground au Centre américain du boulevard Raspail à 21 heures, tél. : ODE. 99-92.**

Samedi 15 décembre

FESTIVAL DE MONTPARNASSE

Après une parade dans le style Nouvelle-Orléans dans la rue, le festival s'achèvera en apothéose par une soirée « showboat » au Centre américain du bd Raspail. On y entendra deux orchestres Nouvelle-Orléans, et on s'y régalera de cuisine de Louisinae (haricots rouges, poulet frit, rhum, etc.). De 20 heures à l'aube. Pour 25 F.

MUSIQUE

Matchi Oul Big Band au C.E.C., 2, rue Marc-Sangnier, à Yerres, tél. : 925-38-91. L'expérience alléchante d'un grand orchestre de free-jazz sous la houlette d'un Argentin de Paris. En prendre soin, surtout maintenant que le Dharma, son petit-cousin, n'existe plus.

Ange à la Mairie du 5e, à 21 heures.

Deuxième soirée Saravah **à la M.J.C. de Boulogne-Billancourt.**

Villette, 211, av. J.-Jaurès, à 15 h 30 et 20 h 30, métro Pantin. Places : 10 et 12 F.

A 14 h 30, vous êtes bien entendu allés jeter un œil à l'Olympia où les New York Dolls **tant attendus se produisent enfin. Ils ressusciteront devant vous la légende du rock and roll. Musiciens encore débutants, ils forment quand même le groupe le plus excitant du moment, tout dans la frime, l'arrogance et la violence. Et en plus c'est 20 balles.**

TELEVISION

Robert Benayoun commence sa série **« Histoire du dessin animé »** sur la troisième chaîne à 19 h 40. Une émission tous les dimanches dorénavant.

A 22 h 30, encore un **King Vidor** au Ciné-Club : **« Show People ».**

Lundi 3 décembre

MUSIQUE

Les New York Dolls pour Pop 2 à 18 heures au Bataclan, 50, bd Voltaire. Tél. 700-30-12.

Musique traditionnelle de l'Inde avec **Vemu Mukunda** et son ensemble jouée pour les Dieux et en leur compagnie.

Pour vibrer en bonne compagnie, à 21 heures au Carré Thorigny, 5, rue de Thorigny, 75003 Paris, tél. : 277-36-34. Places : 10, 14 et 24 F.

TELEVISION

A 20 h 40 sur la troisième chaîne, **L'obsédé, film de William Wyler,** avec Terence Stamp et Samantha Eggar. Pour apprendre comment enlever une jeune fille à la sortie de l'école. A voir si possible en couleurs.

Mardi 4 décembre

MUSIQUE

Atahualpa Yupanqui, guitariste argentin, au Théâtre de la Ville, tél. : 887-35-39. La nostalgie, les révoltes et les impulsions de la Pampa qui n'est pas pompe-nœud. Le tout pour 8 F, à 15 h 30 et jusqu'au 15.

CINEMA

Reprise de **« What's new Pussy Cat ? »,** de **Donner,** que vous verrez pour la xième fois, mais avec le même plaisir que la première, à l'Action-Lafayette, pour 3 à 7 F.

Mercredi 5 décembre

FESTIVAL DE MONTPARNASSE

Aujourd'hui commence le Festival de Montparnasse dans l'après-midi : le **Fun art bus** sera stationné devant l'église Notre-Dame-des-Champs sur le boulevard. C'est un double bus londonien aménagé spécialement pour accueillir des spectacles à l'intérieur : mini-salle de théâtre au premier étage, salle de projection au rez-de-chaussée. Les spectateurs voyageurs sont emmenés le temps d'une balade spectacle dans le quartier Montparnasse. Entre 19 heures et minuit, **une fanfare, le Palais des merveilles, les Haricots Rouges, un orgue de barbarie** et **Philippe Duval** se promèneront sur le boulevard. Couvrez-vous chaudement. Un avantage : gratuit sur le boulevard. Si vous êtes frileux et riches vous pouvez à 21 heures et pour

FESTIVAL DE MONTPARNASSE

Fun Art Bus se promène toujours l'après-midi dans les rues du quartier. De 19 heures à minuit, sur le boulevard **Yves Rioux** présente une suite de tableaux de rue mêlant danses et mimes au rythme des percussions.

Toujours sur le boulevard l'**Action Théâtre Paris** présentera **Barbe Bleue ou l'oppression,** transposition du conte de Perrault où les femmes deviennent des nations subissant le joug de l'oppresseur, il paraît que c'est très sanguinaire.

TELEVISION

Si vous êtes de passage devant un poste de télévision à 22 h 25 précises, regardez donc un peu sur la deuxième chaîne le merveilleux générique de l'émission littéraire **Italiques** animée par **Jean-Michel Folon** sur la musique de **Ennio Morricone.**

Samedi 8 décembre

MUSIQUE

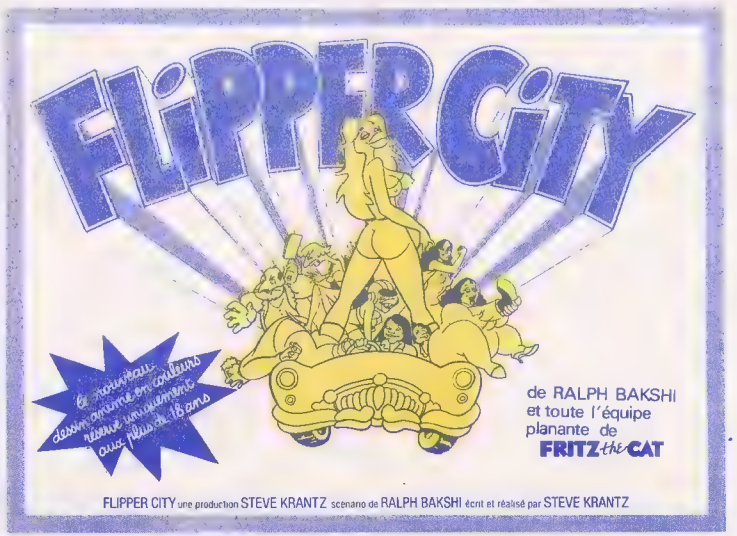
Le groupe **Hatfield and the North,** ils perdent parfois les pédales dans leurs incroyables compositions d'une heure mais elles grouillent d'idées passionnantes : ils puisent leur inspiration à la bonne source du Soft Machine originel. Ils donneront un concert à 21 heures au Hall des Fêtes de St-Michel-sur-Orge. Places : 10 F. Sur la R.N. 446, à 21 km de Paris. Prendre le train à Austerlitz, direction Brétigny. Tél. : 901-03-77.

Concert du groupe **l'Indescriptible Chaos Rampant** (ce qu'ils font est effectivement indescriptible mais ce n'est quand même pas à ras de terre). A 21 heures à la M.J.C. de Fresnes, 2, avenue du Parc-des-Sports, tél. : 237-63-42.

Joan Baez. Youkaïdi youkaïda, revoilà la cheftaine. On la trouve plus sympathique depuis qu'elle a révélé ses penchants bisexuels dans une conférence de presse. Mais où sont les cheftaines d'antan ? A 17 heures à l'Olympia, places : 15 F.

FESTIVAL DE MONTPARNASSE

Au Centre américain, vers 21 heures, le 19 heures à minuit où le **Café d'Edgar vendra une maison avec ses habitants,** si vous avez peur d'être vendu, réfugiez-vous



LE THEATRE VULGAIRE DE COLUCHE

Les masos devraient courir au spectacle complet de Coluche au « VRAI CHIC PARISIEN » (ancien Café de la Gare), 18, rue d'Odessa. Il faut en effet arriver vers 20 h 15 pour être sûr d'avoir de la place, et généralement sans avoir bouffé car ça gâche tout. « L'INTRODUCTION A L'ESTHETIQUE », leur nouvelle pièce, se passe entièrement à table. Ils sont là six, en rang face au public et dégustent le repas copieux que leur servent trois autres comédiens. Je vous passe le détail du menu, qui change tous les soirs. Les propos échangés sont un catalogue choisi de toutes les niaiseries à dire en ces circonstances, tout est dans la façon de le dire. Dans un coin, un orchestre de chambre contribue à ouvrir l'appétit. Cet appétit devient fringale à la fin de la pièce, mais il ne reste jamais rien, car les cuisiniers bouffent eux aussi.

C'est alors le plus dur : une autre pièce suit, c'est « GINETTE LACAZE 1950 », leur spectacle de l'an dernier, qu'ils reprennent tant elle marche bien. La pièce s'est affinée, améliorée. Petits nostalgiques des surboums, du yéyé, du rock et des blousons noirs, venez hurler de rire et de joie niaise devant le numéro de rocker de Coluche ; c'est presque meilleur que l'original, tout y est, godasses des nanas, coca-cola sur le tapis. Pendant les deux heures de cette reprise, on ne mange toujours pas.

Ange à la **Mairie du 5e, à 21 heures.** Deuxième soirée Saravah à la M.J.C. de **Boulogne-Billancourt.**

à 21 heures au Centre américain du bd Raspail pour un **Hootenanny.**

CINEMA

Un grand film d'animation par le metteur en scène tchèque **Karel Zeman,** vous attend à 15 heures avec les enfants qui traînent autour de vous au Théâtre Jean-Vilar de Suresnes.

Jeudi 13 décembre

MUSIQUE

Robert Charlebois **chantera à Pontoise, entre deux joints, le chanteur populaire... Si vous aimez les grandes steppes enneigées, les** chœurs russes **vous balanceront de la musique lithurgique à l'église Saint-Roch, 296, rue Saint-Honoré. Téléphoner pour les prix à 260-81-89. Mais si vous avez 20 F, que cela ne vous empêche pas d'aller retrouver** Rory Gallagher **et l'équipe de Pop 2 à 18 heures à l'Olympia.**

Le film Woman House, **film de** Johanna Demetrakas, **dont la dialectique casse des briques sera projeté à 19 heures au Centre américain, au cours du débat qui suivra, vous pourrez entrer en contact avec des**

CINEMA :

Deuxième **nuit blanche de l'Olympic.** Même programme que vendredi 14.

Dimanche 16 décembre

MUSIQUE

Troisième concert de **Saravah, Mahjun** et compagnie, à la M.J.C. de Boulogne-Billancourt. Voir vendredi 14.

Le groupe français **Apocalypse** à 15 heures au Golf Drouot.

CINEMA

C'est aujourd'hui le dernier jour de projections des **films en super 8** au Ranelagh, 5, rue des Vignes. De 20 heures à 24 heures

Lundi 17 décembre

MUSIQUE

Rory Gallagher à 21 h 30 à l'Olympia. Infatigable virtuose à la guitare électrique, Gallagher ne change pas d'un poil et adore toujours les blues. Pour nostalgiques infatigables. Places : 20 F.

Sinon dodo, télé, zizous, joujou ou ciné-ma

Mardi 18 décembre

Le Cirque de Moscou s'installe aujourd'hui au Palais des Sports, et y restera jusqu'au 31 décembre.

5 heures pour le soutien aux éditions François Maspero, à la Mutualité, à 19 heures. Des films de **Chris Marker,** des débats dans différentes salles et pour le reste nous ne savons pas encore. Les éditions Maspero ont moins besoin d'être pillées sans vergogne dans leurs librairies que d'être soutenues dans leur superbe effort d'édition.

Mercredi 19 décembre

CINEMA

Les producteurs, de **Mel Brooks,** à 20 h 30 au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, 59, bd Jules-Guesde, tél. : 243-00-59. Places : 7 F (trains : gare du Nord).

Jeudi 20 décembre

Et n'oubliez pas d'acheter « Actuel », numéro 38 et son grand calendrier.

Province

AMIENS

Musique : Le groupe **Novalis** sera le mardi 4 décembre à 21 heures au campus. Place : 4 F. Une assez bonne soirée malgré tout, en attendant Magma, un de ces jours...

AVIGNON

Musique : Le groupe **Magma et Nico** seront au Théâtre du Chêne Noir, 8, rue Sainte-Catherine, mardi 18 décembre à 21 heures. Ne pas rater ce grand pied.

ANNECY

Musique : Le groupe CAN sera le 6 décembre à 21 heures au Théâtre Municipal. Places : 10 F. Du rock allemand et des meilleurs.
Cinéma : Le Ciné-Club d'Annecy présente : le 26 novembre : Citizen Kane d'Orson Welles, le lundi 3 décembre : Les Arpenteurs de Michel Soutter, joli film suisse, et le lundi 17 décembre, Irma la Douce de Billy Wilder, au Théâtre Municipal à 18 h 30 et 21 heures.
Théâtre : De Moïse à Mao ou 5 000 ans d'aventures et d'amours, par Jérôme Savary et le Grand Magic Circus, le 7 décembre, sous chapiteau. Voir Strasbourg.

ANGERS

Conférence : « Des influences cosmiques sur la vie et les comportements », avec la participation d'un cosmobiologiste. Le mardi 27 novembre à 18 heures au petit théâtre de l'Université Catholique, rue Rabelais.
Musique : Free-Jazz avec les groupes « Happy Free Music Ensemble » et « Perception », qui n'est pas mauvais du tout, le samedi 29 novembre à 20 h 30 aux Greniers Saint-Jean.
Cinéma : Deux semaines de programmation du Cinéma National Populaire au cinéma « Le Club ».
Yellow Submarine de George Dunring, sur les Beatles, le plus beau des dessins animés d'après guerre.
Les prisons aussi de H. Chatelain et René Le Fort.
Salomé, de Carmelo Bene. Kashima Paradise de Yann le Masson et René Deswarte. Les Raisins de la Colère de John Ford, 1940. Retour d'Afrique d'Alain Tanner, un film sympa sur l'attente. Lo Pais de Gérard Guérin et des films de René Vautier.
Renseignements à la Maison de la Culture d'Angers, 19, rue des Arènes. Tél. : 88-15-58.

BEAUVAIS

Musique : Magma et Nico, qui tiennent toujours la grande forme seront là le 28 novembre à 20 h 30. Places : 10 et 12 F. Pour le lieu, surveillez les affiches.

BOURG-EN-BRESSE

Théâtre : Le 1er décembre : De Moïse à Mao ou 5 000 ans d'aventures et d'amours par Jérôme Savary et le Grand Magic Circus. Sous chapiteau. Voir Strasbourg.
Cinéma : Le 24 novembre, à la Maison des Activités Culturelles de Pérouges (c'est pas loin de Bourg-en-Bresse), Plumes de Cheval, un film de Norman Mac Leod avec les Marx Brothers. On rit... on rit...

BESANÇON

Musique : Concert avec les groupes Sharks - Triangle - Dynastie Crisis - Ange et Patrick Dietch, le 25 novembre à 20 heures au Palais des Sports.
Mosik : Le 23 novembre : Beck-Bogert, Appice, à entendre, car ça chauffe, assez bien. Le 26, Ange, Triangle et Spooky Tooth, pour patienter et enfin le 12 décembre Roxy Music. Consultez les affiches : à ne manquer sous aucun prétexte.
Théâtre : Le 13 décembre : **De Moïse à Mao** ou 5 000 ans d'aventures et d'amours par Jérôme Savary et le Grand Magic Circus. Sous chapiteau. Voir Strasbourg.

BELFORT

Théâtre : Le 26 novembre : De Moïse à Mao 23 novembre au Jazz Pop Action, 10, square J.-B. Clément. Résidence J.-d'Arc, entrée : 8 F. Se renseigner pour les horaires. Apocalyptique.

DIJON

Musique : Magma Opera Rock, et Nico la chanteuse, seront le 22 novembre à 20 h 30 dans votre bonne ville. Pour le lieu, consultez les affiches. Places : 10 et 12 F. Ne pas rater.
Chant : Jean-Guy Barkan et son **Show Folk** vous démontreront comment un ancien travailleur d'usine et un bon orchestre peuvent chanter du bon folk, le 30 novembre à 20 h 30 à la M.J.C. de Montbard (30 km de Dijon). Tél. : 403 à Montbard. 8 et 5 F. (Les musiciens de Montbard sont attendus la veille à la M.J.C. Barkan aimerait faire quelque chose avec eux.)
Le 1er décembre à 20 h 45 à la M.J.C. de Châtillon-sur-Seine (31 km de Dijon). Tél. : 595. 6 et 8 F.
Théâtre : De Moïse à Mao ou 5 000 ans d'aventures et d'amours, par le Grand Magic Circus de Jérôme Savary, se jouera le 27 novembre sous un grand chapiteau. Voir Strasbourg.

EPINAL

Musique : Les groupes Ange et Mona Lisa donneront un concert le 27 novembre à 21 heures au Théâtre Municipal. Du bon rock français. Ne pas rater — surtout à Epinal.

GRENOBLE

Musique : Le groupe CAN, un des meilleurs en Allemagne, donnera un concert à Grenoble le 5 décembre. Ouvrez l'œil.
Vous pourrez voir Yvonne Loriod et Olivier Messiaen dans un cycle « Piano contemporain » le 30 novembre à 21 heures dans la petite salle de la Maison de la Culture. Places : 12 et 18 F. Cela vaut la peine : Messiaen est adoré par Soft Machine et Tim Buckley, entre autres.

GUERET

Musique : Le groupe français Cheval Fou jouera du rock un peu brouillon le 4 décembre à Guéret. Surveillez l'affiche (elle est belle).

LAVAL

Cinéma : Les Damnés, de Losey, les 27 et 28 novembre. Sounder de Martin Ritt, les 4 et 5 décembre. **Jetons les livres et sortons dans la rue,** film japonais, les 11 et 12 décembre. La corruption, l'ordre et la violence de Tom Gries au cinéma « Les Variétés ».

LENS

Musique : Le groupe français Magma et la chanteuse Nico donnent un concert le 30 novembre à 20 h 30 à Avion, au Centre Culturel d'Avion salle Fernand-Léger. Un très grand pied. Places : 10 ou 12 F.
Cinéma : Le lundi 3 décembre, Psaume rouge, film hongrois de Miklos Jancso. Le lundi 17 décembre : Saint Michel avait un coq de Paolo et Vittorio Taviani au cinéma Le Duo à 21 heures.

MARSEILLE

Musique : Le groupe allemand CAN, le plus planant, donnera un concert le 2 décembre à 1 heure à la salle St-Georges. Le seul événement qui vaut vraiment la peine. Un grand pied. Places : 15 F.
Quelques mots sur les théâtres et les troupes de la région :
Théâtre Toursky, 22, avenue Edouard-Vaillant, 13003. Tél. : 50-75-91. Le théâtre est animé depuis trois ans par Richard Martin et sa bande — c'est un large programme chaleureux qu'il vous sera donné de voir tout cet hiver dans le cadre du Toursky. Annonçons en variétés à côté de Ferré, de Nougaro, de Moustaky et autres Félix Leclerc, la venue de Catherine Ribeiro. Côté théâtre c'est la « Bande à Martin » en personne qui interprétera « Le Train de l'aube » de Tenessee Williams, « L'Azote » et « Le Défunt » d'Obaldia ; deux créations sont prévues : Electre et A chacun son Minautore, pièce de Marguerite Yourcenar.
Si vous avez un spectacle à proposer, vous pouvez le faire. Tous les artistes qui viennent au Toursky prennent leurs risques et sont payés selon la recette.
Le Mini-Théâtre, place Carli. « Administration » : 27, rue Mazagran, 13001. Le Mini-Théâtre est une salle qui verra cette année quelque vingt spectacles différents. Fréquentée pour l'essentiel par la troupe Art Nouveau, elle accueille également comme troupes locales, la troupe des Bozarts ainsi que la troupe Actuel.
Le Théâtre de l'Olivier (Théâtre du Centre, rue du 11-Novembre, Aix-en-Provence). Le Théâtre de l'Olivier travaille dans la salle nouvellement remodelée du Théâtre du Centre.
Cette jeune troupe formée depuis peu et qui regroupe des comédiens venus d'horizons différents, organisera tout ou long de l'année des week-ends d'initiation à l'expression théâtrale.
Chaque mercredi les enfants d'Aix peuvent, en compagnie de J.-C. Scant et de ses acolytes, peinturlurer-modeler, gesticuler, se marrer. La troupe fait d'ailleurs pas mal dans l'animation. Elle est en train de se battre dans la Z.U.P. aixoise où des gosses ont investi un terrain à moitié abandonné.
Le Théâtre du Centre crée le 21 novembre « Laurent tête folle et la fleur soleil ».
Autre théâtre intéressant : Le Nouveau Gymnase, Antoine Bourseiller. Vous y verrez tout au long du mois de janvier le T.N.P. de Planchon. Pour tous renseignements, appelez le 44-02-00.

ORLEANS

Musique : Magma et Nico seront chez vous, qu'il pleuve ou qu'il vente le 27 novembre à 20 h 30. Places : 10 et 12 F.
Théâtre : La dernière bande de Samuel Beckett sera présentée les 1er et 2 décembre par la M.C.O. et le Théâtre Oblique.

POITIERS

Musique : Le nouveau groupe de Jeff Beck, **BBA,** donnera un concert le 23 novembre au Palais des Expositions. Le groupe allemand CAN donnera lui un concert à Poitiers le 28 novembre. Ouvrez l'œil pour le meilleur des rocks électroniques.

REIMS

Cinéma : Week-end « Positif », vendredi 23 novembre : **Fat City** de John Huston à 20 h 30. **La cérémonie** de Nagisa Oshima. Ou comment régler en dix ans des problèmes de famille avant de se faire mourir en même temps qu'une civilisation. Lent, somptueux et finalement fantastique et envoûtant.
Samedi 24 à 14 h 30 : Les Dupes. 17 heures : Macadam à deux voies. 20 h 30 : Loving. Dimanche 25 à 14 h 30 : Soleil 0. A 17 heures : Images. A 20 h 30 : Vedo Nudo.
Le dimanche 2 décembre à 17 heures et 20 h 30 : **Chantons sous la pluie** de Stanley Donen et Gene Kelly. Aller voir, si ce n'est déjà fait, Gene Kelly chanter sous la pluie en sautant dans les flaques d'eau et éclabousser l'écran de danse, de musique et de joie.
Les samedi 8 et dimanche 9 décembre, week-end de cinéma sur la musique pop. Le samedi à 14 h 30 : Help avec les Beatles, et à 17 heures et 20 h 30 : Pink Floyd à Pompei. Le dimanche à 14 h 30 : Gimme Shelter avec les Rolling Stones et à 17 heures et 20 h 30 200 Motels avec Frank Zappa.
Les samedi 15 et dimanche 16, week-end Hitchkock. Samedi à 17 heures : Soupçons et à 20 h 30 : **Le faux coupable** avec Henri Fonda. Dimanche à 14 h 30 : La loi du Silence, à 17 heures : **La mort aux trousses,** et à 20 h 30 : Le rideau déchiré.
De bons films, sauf le dernier, et surtout La mort aux trousses, chef-d'œuvre du film d'aventure, de suspense, de mouvement.
Le mercredi 19 à 13 h 45 et 16 h 30, **Yellow Submarine,** le dessin animé des Beatles. C'est beau, beau, beau. Tous ces films sont projetés à la Maison de la Culture André Malraux, 3, chaussée Bocquaine. Tél. : 47-93-44.

RENNES

Musique : Le groupe allemand CAN donnera un concert à Rennes le 28 novembre. A voir en priorité.

ROUEN

Cinéma : Scènes de chasse en Bavière, de Peter Fleischmann (Il court, il court le petit pédé), le 26 novembre à 20 h 30.
Week-end Joseph Losey : samedi 15 décembre, 15 heures. The Servant ou les relations maître-esclave et la montée de désirs « contre nature ». 20 h 30 : Accident. Lent et superbe. Dimanche 16 décembre : Cérémonie secrète. 10 heures. Le plus étrange, un tantinet ennuyeux. Pour attendre le déjeuner. 15 heures : Deux hommes en fuite : bof. Tous ces films sont projetés au Théâtre Maxime-Gorki, Petit Quevilly, rue Joseph-Lebas.

SAINT-CHAMOND

Cinéma : Le ciné-club de St-Chamond présente : le 7 décembre à 20 h 30, **Ivan le Terrible** de S.M. Eisenstein, le 14, **Le cuirassé Potemkine** du même Eisenstein, à la M.J.C.

SOCHAUX

Chant : Le vendredi 23 décembre à 20 h 45, récital de **Robert Charlebois.**
Théâtre : Le samedi 1er décembre à 20 h 45, les marionnettes de Salzbourg jouent la Flûte Enchantée de Mozart.
Le tout à la Maison des Arts et Loisirs. Tél 91-09-04.

STRASBOURG

Théâtre : Ne manquez pas : **De Moïse à Mao**

CINEMA ET GROSSES VACHES

Imaginez un bout de département, une petite commune de 2 500 habitants entourée de prés bien gras. Dans les prés bien gras, des vaches bien grasses qui mâchent jusqu'à l'épuisement une herbe toujours verte. C'est le Brionnais ou si vous voulez le cul du Charolais. Question calme c'est le pied, mais à part ça : le désert. En juin 1968 un groupe de jeunes bouscule la municipalité, remous et naissance d'un club de jeunes. Question cinoche on a cherché la voie : on a essayé le ciné-club, avec chef-d'œuvre de rigueur, présentation-discussion, le grand jeu, quoi ! Ça a duré un an et puis la chute, lentement mais sûrement. L'année d'après on laisse tomber mais pendant les vacances de Toussaint on organise une rencontre de deux jours sur le court-métrage. Succès total. L'an d'après on remet ça : cinéma et politique. Ça marche terrible.
C'est pas les films qui ont amené le monde, c'est la forme d'organisation, le cadre dans lequel ils sont reçus. Plus de présentation ou deux mots sur le réalisateur quand ça vaut le coup, plus de discussion sauf si le public le demande, mais une discussion permanente en dehors des projections (devant des pots, pendant la bouffe, au dortoir...).
Ça a marché alors on continue cette année. Là je place mon baratin : Troisième Rencontre cinematographique de Marcigny, du 26 au 29 décembre. Thème : Le Cinéma d'Animation. Alors on attend les inscriptions. On est équipé en 8, S. 8, 16 et 35 mm. Pas de sélection. Quand on a 9 heures de projection on arrête. Ensuite, nuit musique-cinoche avec projection de films expérimentaux sans son et improvisation d'orchestre pop ou folk. On a déjà des candidats mais il reste de la place. On ne paie pas parce qu'on ne fait pas payer ; la rencontre est gratuite sauf l'hébergement en dortoir. Il faut qu'il se passe quelque chose cette année à la rencontre, il faut qu'on réussisse la fête du cinoche. On compte sur vous, allez... Inscriptions-renseignements Paul Jaunet, 31, rue Victor-Hugo, 42 - La Talaudière.

ou 5 000 ans d'aventures et d'amours, par Jérôme Savary et le Grand Magic Circus. Sous chapiteau. Voir Strasbourg.

BOURGES

Théâtre : Le mercredi 28 novembre et le jeudi 29 à 21 heures. De Moïse à Mao ou 5 000 ans d'aventures et d'amours, par le Grand Magic Circus. Sous chapiteau. Voir Strasbourg.

Cinéma : Le vendredi 30 à 21 heures. **Le chagrin et la pitié,** film de Marcel Ophuls.

Clowns : Le 1er décembre à 21 heures, un spectacle de clowns par les Gobe-Lunes, théâtre de l'Unité de Paris, et un spectacle de clowns non traditionnels, basé sur les techniques du masque du clown et de la comedia dell' arte.

BREST

Musique : Le groupe CAN donnera un concert le 28 novembre. Surveillez les affiches. Du bon rock allemand apocalyptique.

BORDEAUX

Musique : Le groupe allemand CAN sera le 30 novembre à 21 h 30 à la Salle des Fêtes du Grand Parc. Pour 10 et 15 F.

Cinéma : Festival Harry Langdon le 22 novembre à 21 heures. Le Petit Soldat et Les Carabiniers de Jean-Luc Godard, en pleine forme, le 24 novembre à 21 heures, au C.R.D.P., place de la Ferme, Richaumont. Charles mort ou vif d'Alain Tanner, un bon cinéma suisse, le 24 novembre à 21 heures, et ne pas rater Les Poings dans les Poches de Marco Bellochio le 1er décembre à 21 heures au cinéma « 19 Juillet », 7, rue du Muguet.

8 et demi, de Fellini. Un pied inépuisable, le 22 novembre à 21 heures au Campus, Amphi Duguit - Fac de Droit.

Andrei Roublev de Tardovsky, du 27 au 30 novembre au Studio Idéal-ciné, place de l'Eglise, Talence.

Concert pour le Bangla-Desh le 30 novembre à 21 heures à la Salle des Fêtes du Grand-Parc, cours de Luze.

BEZIERS

Cinéma : On annonce un week-end de cinéma fantastique au cinéma Le Palace les 8 et 9 décembre. Renseignez-vous, on n'a pas pu en savoir plus.

CAEN

Théâtre : La Dispute de Marivaux. Mise en scène superbe de Patrice Chéreau, du 27 au 30 novembre à 21 heures (19 h 30, le 28) et Le Cochon noir, dernière pièce de Roger Planchon, mise en scène de Planchon, du 11 au 14 décembre, au Théâtre Municipal.

Bêtes de somme de Franz-Xavier Kroetz, mise en scène de Claude Yersin. Renseignements, 120, rue Saint-Pierre. Tél. : 81-96-16 et 81-95-81.

CHALON-SUR-SAONE

Cinéma : Les Cavaliers de John Ford, un épisode héroïque et patriotique de la guerre de Sécession. Le 27 novembre à 18 h 30 à la Maison de la Culture, 5, avenue Nicéphore-Niepce. Tél. : 48-48-92. Places : 4 F.

Energie : **Forum sur l'énergie solaire,** le 1er décembre à 20 h 30 à la Maison de la Culture.

CHATELLERAULT

Musique : Les chanteurs basques Lexundi Etxamendi et Larralde (Duo) donneront un récital avec le chanteur occitan Marti, le samedi 1er décembre à 21 heures au Centre Culturel, 2, rue Rasseteau. Tél. : 21-32-03.

CHAMBERY

Musique : Magma et Nico ne seront pas tristes de vous voir le 26 novembre à 20 h 30 dans le Nouveau Bâtiment de la Foire (Zone Industrielle). Tél. : 33-25-19. Places : 10 et 12 F.

COLMAR

Musique : Birth Control, gros rock allemand, convenable, donnera un concert le 10 décembre au Jumbo Concert, 37, Grand-Rue. Se renseigner.

COMPIEGNE

Musique : Le groupe allemand CAN sera le

LILLE

Musique : Le groupe allemand CAN sera à Lille le 11 décembre à 21 heures à la Salle en Gros. Un très grand rock pour 10 F.

Cinéma : Tous les films suivants débutent à 17 h 45. Tous les prix sont à 6 F (ce qui fait qu'il n'y en a qu'un).

Sandra de Visconti : jeudi 22 novembre au Star (pl. de la République) ; vendredi 23 novembre à l'Omnia (pl. de la République aussi).

La Poursuite impitoyable de A. Penn, mardi 27 novembre au Star et mercredi 28 novembre à l'Omnia.

Rosemary's Baby de Polansky — où l'on voit que les concierges sont des sorcières et qu'on peut se faire faire un petit diable cornu par un gentil mari. Un grand Polansky avec une belle Mia Farrow. Le jeudi 29 novembre au Star et le vendredi 30 novembre à l'Omnia.

Abattoir 5 de G.R. Hill. Ou comment savoir en montant dans un avion qu'il va tomber après avoir survécu au bombardement de Dresde, pour finir par habiter sur une planète inconnue. Pas pour les âmes sensibles. Le 4 décembre au Star et le 5 décembre à l'Omnia.

Chansons : Robert Charlebois le 17 novembre au Théâtre Municipal. Le Canada qui chante nouvelle manière. Toujours mieux que la « Chaste Suzanne » (opérette).

Godspell le jeudi 6 décembre au Théâtre Municipal. Une gentille comédie musicale pour faire un cadeau de Noël au petit frère. Théâtre Municipal. Tél. : 32-33-34.

LORIENT

Une grande fête populaire se prépare à Lorient pour les 22 et 23 décembre 1973. Elle sera le point de lancement d'une association dénommée « Les Rotatives de la colère bretonne ». Il y aura des ballets, des concerts, des films, du théâtre, des soupes populaires, avec conteurs, etc. Pour de plus amples détails, contacter André Le Gall, B.P. 54, 56106 Lorient.

Congrès : Congrès Nature et vie. Agriculture et alimentation biologiques. Médecine naturelle, technologies douces, essais communautaires en Bretagne. Se renseigner : Désiré Mérien, 13, rue du Village, Kervenanec, 56100 Lorient. Tél. : (97) 64-26-57.

LOUVAIN

Théâtre : Les 12 et 13 décembre : De Moïse à Mao ou 5 000 ans d'aventures et d'amours, par Jérôme Savary et le Grand Magic Circus. Voir Strasbourg.

LONS-LE-SAUNIER

Musique et chansons : Robert Charlebois sera dans vos murs le 22 décembre. Ouvrez l'œil.

LYON

Musique : Roxy Music sera dans vos murs le 4 décembre. Très important. A voir absolument. Il y aura des affiches partout.

Théâtre : A l'Opéra de Lyon, du 27 novembre au 9 décembre, **Le Pierrot lunaire** de Schoenberg, mise en scène de Louis Erlo.

La Compagnie du Cothurne présente la pièce de Jean-Pierre Bisson, Sarcelles-sur-Mer, du 4 au 16 décembre, 8, avenue Jean-Mermoz. Tél. : 74-32-08.

En décembre, à Lyon, la compagnie du Cothurne présentera un montage sur le poète turc Nazim Hikmet.

La Dispute, de Marivaux, dans la mise en scène de Patrice Chéreau par le T.N.P., du 11 au 19 décembre à Villeurbanne, 8, rue Lazare-Goujon. Tél. 84-70-74.

Avocats : Dispensaire judiciaire gratuit. Rue des Marronniers (3e étage). Chaque samedi de 8 h 30 à 16 h 30. On peut demander gratis par correspondance des renseignements juridiques à Quester-Semeon. Les Peupliers, Charière Blanche, 69 - Ecully.

MACON

Musique : Le mercredi 28 novembre à 21 heures. The Stars of faith of black nativity, negro spirituals et gospel songs, à l'Eglise Réformée de France, rue Saint-Antoine.

De nombreuses M.J.C. organisent des initiations au théâtre. Particulièrement celle des Beaux-Arts (place Carli, 13001) et la M.J.C. Crillon, 35, rue Crillon, 13005. Tél. : 48-72-66. Pour Marseille, les informations peuvent être rassemblées à la librairie Lire, 16, rue Sainte, 13002.

METZ

Musique : Du 22 au 25 novembre se tiendront des rencontres internationales de musique contemporaine. Trois ou quatre manifestations auront lieu chaque jour. Parmi celles-ci :

Le 22 novembre, le groupe Stockhausen de Cologne jouera Mikrophonie I, Refrain et Cevlan (création mondiale), à 21 heures au théâtre municipal.

Le 23 novembre, à 18 heures, au temple neuf, création en France d'une œuvre pour orgue, d'Olivier Messiaen : Méditation sur le mystère de la Sainte Trinité. A 21 heures le même soir, des œuvres pour orchestre de Gilbert Any et de Michel Tabachnik (Mondes, pour 2 orchestre et 2 chefs) au Palais des Sports.

Le 24 novembre, Yvonne Loriod et Olivier Messian donneront un récital de piano. Œuvres de Messiaen à 17 h 30 au Palais des Sports.

Le même jour à 21 heures, au théâtre municipal, concert Stockhausen, Trans et chants indiens pour orchestre.

Le dimanche 25, Hymmen de Stockhausen par le groupe Stockhausen de Cologne. Stockhausen lui-même sera à la régie du son, à 20 h 30 au théâtre municipal.

Nous n'avons mentionné ici que quelques-unes des manifestations prévues. Se renseigner à la mairie de Metz (87). Tél. : 75-25-12.

MONTARGIS

Musique : Le groupe Novalis sera le mardi 11 décembre à 21 heures à la M.J.C. Pl. : 5 et 7 F. C'est pas si mal.

MONTBELIARD

Musique : Concert des groupes Ange et Mona Lisa, 21 heures. Le 22 novembre au cinéma Luxe, Honorable Rock Français. Places : 15 F.

Théâtre : Le samedi 24 novembre à 20 h 45, Chroniques lunaires de Lorenzaccio, création collective d'après Alfred de Musset.

Le mardi 11 décembre à 20 h 45, **L'Eglise,** la seule pièce de Louis-Ferdinand Céline, à la Maison des Arts et Loisirs de Montbéliard. Tél. : 91-19-00.

Le 30 novembre : **De Moïse à Mao** ou 5 000 ans d'aventures et d'amours, par Jérôme Savary et le Grand Magic Circus, sous chapiteau. Voir Strasbourg.

MONTPELLIER

Musique : Le groupe CAN donnera un concert à Montpellier le 4 décembre à 21 heures. Ne manquez pas un des meilleurs groupes allemands. Il y aura des affiches partout.

MULHOUSE

Musique : Magma et Nico sont là en personne le 24 novembre à 20 h 30. Places : 10 et 12 F. Regardez les affiches.

Ange et Mona Lisa donneront un concert le 23 novembre à 21 heures au Palais des Fêtes. Du rock français pas si mal. Places : 15 F.

NANCY

Théâtre : Le 5 décembre : de Moïse à Mao ou 5 000 ans d'aventures et d'amours, par Jérôme Savary et le Grand Magic Circus. Sous chapiteau. Voir Strasbourg. Ne pas rater. Le chapiteau sera sans doute sur le cours Léopold.

NANTES

Musique : Concert du groupe CAN le 27 novembre à 21 heures, salle Paul-Fort. Places : 10 à 15 F. Un groupe allemand solide ; on aime.

NEVERS

Agriculture : Journées pratiques de l'agriculture biologique, les 24 et 25 novembre à la Maison de la Culture de Nevers. Le bon moyen de rencontrer des paysans sympas. Tarif : 20 F pour les deux jours. Se renseigner : 3, chemin de la Bergerie, 91700 Sainte-Geneviève-des-Bois. Tél. : 595-30-72.

ou 5 000 ans d'aventures et d'amours. Création mondiale du Théâtre National de Strasbourg et du Grand Magic Circus. Opérette historique, écrite et mise en scène par Jérôme Savary, paroles des chansons de Topor et la collaboration du célèbre humoriste Gottlib. Un grand, grand pied.

Les 22, 23, 24 novembre, sous le chapiteau, à gauche du stade Tivoli, à 20 h 30 : 8 et 15 F. Location de 15 heures à 19 heures, 7, place de la République.

Ne pas manquer non plus :

Et ils passèrent des menottes aux fleurs, d'Arrabal, les 13, 14, 15 décembre à 20 h 30, au Théâtre National de Strasbourg, 1, rue du Général-Gouraud. Tél. : 35-63-60 ou 35-44-52 : 20 et 13 F.

Musique : Concert des groupes **Ange et Mona Lisa** (de bons Français) à 21 heures au Châlet.

THIONVILLE

Musique : Pas très loin de Thionville, à Hayange, le 30 novembre, un concert de Ange et de Mona Lisa. C'est pas si mal ! et le 8 décembre Ange et des groupes régionaux à Arlon en Belgique à 20 km de la frontière française.

THONON-LES-BAINS

Musique : Magma et Nico sont dans vos murs le 23 novembre à 20 h 30 pour la somme de 10 ou 12 F. Allez donc vite planer un peu.

Cinéma : Le samedi 24 novembre à 20 h 30, le dimanche 25 à 17 et 20 h 30 : **Heat** de Paul Morissey et Andy Warhol avec Joe d'Alessandro.

Le vendredi 23 à 20 h 30, l'Opéra pop, Mekanik kommando, avec le groupe Magma et Nico la chanteuse.

Toutes ces festivités se dérouleront à la Maison des Arts et Loisirs, avenue d'Evian. Tél. 71-39-47.

TOULON

Cinéma : Le Ciné-club de Sanary près de Toulon présente le 3 décembre à 20 h 45, **La soupe au canard,** avec les Marx Brothers. Le 17 décembre à 20 h 45, l'As de Pique, de Milos Forman. Au Centre Azur, avenue du Nid. Tél. : 74-18-87.

TOULOUSE

Musique : Magma et Nico (vous savez, le Velvet), seront les mercredi 19, jeudi 20 et vendredi 21 décembre à 21 heures au théâtre du Taur, 69, rue du Taur. Prix des places en location : 10 F, à l'entrée : 12 F. Location à Music Action et au Syndicat d'initiative.

TOURNAI

Théâtre : De Moïse à Mao ou 5 000 ans d'aventures et d'amours, par Jérôme Savary et le Grand Magic Circus, le 11 décembre, sous chapiteau. Voir Strasbourg.

Cinéma : Le 28 novembre à 20 heures, **Johnny s'en va-t-en guerre,** de Dalton Trumbo. Sans bras, ni jambes, ni visage, on existe encore... et même on peut aimer, au cinéma Variétés.

TROYES

Musique : Allez vite voir le groupe CAN, et l'entendre, le 8 décembre à 21 heures, au cirque municipal. Places : 12 F.

USSEL

Musique : Le groupe français Cheval Fou se déchaînera sur un rock un peu brouillon le 7 décembre à 21 heures à la M.J.C. Tél. : le 452 à Ussel (regardez l'affiche, elle est belle).

VERBERIE (Oise)

Musique : Le groupe Novalis sera samedi 1er décembre à 21 heures à la M.J.C. Place : 6 F. Toujours mieux que les bals des alentours.

VESOUL

Musique : Le groupe CAN (rock apocalyptique) allemand sera dans vos murs le 7 décembre pour un concert. Branchez-vous.

VILLEPARISIS

Musique : Magma et Nico seront à la M.J.C. le 15 novembre à 20 h 30. Ne les manquez pas. Places : 10 et 12 F.

VITE, vite, d'un coup d'œil hautain survolons la production courante : un nouveau **Neil Young** dont une partie brûle avec la belle intensité d'un solide accompagnement électrique, **Time fades away** (Reprise). Un **Grateful Dead** niais à pleurer, **Wake of the flood** (Grateful Dead records). Un nouveau **Soft Machine** qui n'est qu'un Soft Machine de plus, **7** (CBS). Un **John Lennon** un peu vide et triste, expédié sans enthousiasme parce qu'il faut bien produire son quota annuel, **Mind Games** (Apple - import. Givaudan). Ah là là.

Le **Mahavishnu Orchestra** a trop de succès : le groupe a tellement tourné qu'il a raté les séances prévues pour un troisième album, et s'est promis de faire mieux la prochaine fois. On peut, à ses risques et périls, se rabattre sur l'album de **McLaughlin** et **Carlos Santana, Love Devotion Surrender** (CBS). On y reste très loin des feux d'artifices et des mécaniques de précision du Mahavishnu Orchestra, on patauge dans d'interminables solos. Virtuosité vaniteuse ou spiritualité débordante, qu'importe : on s'ennuie ferme du début à la fin. Mieux vaut écouter l'excellent ersatz de Mahavishnu que propose **Chick Corea** avec une version complètement remaniée de son groupe **Return to forever.** Finie la bossa nova, les Brésiliens (le batteur Airto Moreira et sa femme, la chanteuse Flora Purim) sont partis, et Corea a trouvé, avec Bill Connors, un McLaughlin en herbe du plus bel effet. **Hymn to the seventh galaxy** (Polydor - import. Givaudan), opportuniste comme toutes les tentatives récentes de Corea, un moment plaisant.

L'opportunisme reste une tentation puissante chez tous les musiciens du nouveau jazz électrique qui contemplent avec envie les dollars du Mahavishnu Orchestra. **Herbie Hancock** se souvient de ses succès. On trouve même dans **Head Hunters** (CBS - import. Givaudan) une version 1973 de « Watermelon man », son tube, introduit et refermé par le hululement lunaire d'un sifflet de pygmées. Plein d'astuces de production, mais plus propre et plus commercial que les deux précédents, l'album se prive du grouillement sonore des percussions et des bruits électroniques, c'est dommage.

Billy Cobham, le batteur du Mahavishnu Orchestra, s'est offert un album sous son nom, **Spectrum** (CBS - import. Givaudan), une musique plus simple et plus improvisée que celle de McLaughlin, tout l'affolant savoir-faire du bouillant Cobham : le synthétiser embrasé de Jan Hammer et encore un petit rejeton de McLaughlin nommé Tommy Bolin.

David Bowie et **Bryan Ferry** ont trouvé presque la même idée : ils rendent hommage à leurs morceaux favoris de l'histoire du rock, se font interprètes et humbles imitateurs le temps d'un album.

Avec **Pinups** (R.C.A.), David Bowie évoque le rock anglais des années soixante, les groupes hirsutes et vulgaires qui redécouvraient Bo Diddley et Chuck Berry avec l'accent des faubourgs londoniens. Plus éclectique, Bryan Ferry, dans **These foolish things** (Island), reprend toute l'histoire pop, le rock'n roll, le pop acidulé de l'âge du twist, les petits opéras de Tamla Motown, des Beach Boys ou de Phil Spector, Dylan et les Rolling Stones. Il suffit malheureusement de comparer leurs interprétations avec les versions originales pour oublier instantanément ces deux albums gadgets enregistrés pour passer le temps.

Lou Reed ne tente pas de reproduire sur disque le rock frustre et tonitruant dont il s'entoure sur scène. **Berlin** (R.C.A.) est une sorte d'opéra rock amoureusement ciselé, l'histoire des amours névrosées et sans issue de deux épaves. On nage en plein mélodrame, mais le mélo prend parfois des allures wagnériennes et réussit bel et bien à serrer la gorge.

Pete Townshend et les **Who** ont un peu inventé l'idée de rock opéra et d'album narratif, et **Tommy** continue à se réincarner sous toutes les formes : on organise à Londres une nouvelle version sur scène, toujours avec un orchestre symphonique et quelques stars pop de passage, et Ken Russell se prépare à attaquer la version cinématographique. Pour la première fois depuis Tommy, Townshend a composé un nouveau rock opéra répandu sur un double album et un épais livret de photos. L'histoire, à l'opposé de Tommy, reste étroitement, presque sordidement réaliste : c'est la jeunesse de Townshend et de sa génération, un mod qui quitte ses parents, cherche un boulot, couche sous les ponts et s'interroge beaucoup. **Quadraphenia** (Track - import. Givaudan) impose le respect mais pas tout à fait l'émotion. Au contraire de Lou Reed qui sait divaguer et laisser telles quelles d'absurdes associations d'idées, Townshend contrôle tout par l'intelligence et ne laisse aucune chance au hasard.

MUSIK

Discrètement, l'espèce de renaissance folk qui s'ébroue un peu partout en France est en train de produire de bons disques. Le club du Bourdon commence une collection avec l'album du **Festival de musique traditionnelle de Vesdun** (Prodisc), plein de grosses rigolades et de joyeuses interjections en fond sonore des sonneurs de cornemuse, des groupes d'épinettes ou des aïeules chantantes. **Pierre de Grenoble** représente l'expérience contraire : de jeunes musiciens (**Gabriel et Marie Yacoub** et quelques autres) et l'enregistrement en studio, une belle broderie musicale. Troisième

alternative : un militant du folk retape une baraque en bonne compagnie, tout le monde joue, chante et danse. Du folk spontané, cela s'appelle **Le paradis des vieilles maisons** (Chant du Monde) par « la famille Toussaint et les cousins ».

Barricade 2 joue fin novembre dans une demi-douzaine d'universités anglaises. Ils étaient déjà l'année dernière pour quelques semaines en Yougoslavie. Le phénomène est important, comme la tournée de **Can** par l'intermédiaire du Rézo Zéro. Il signale l'apparition d'un réseau parallèle à l'échelle européenne.

En six mois et cent mille exemplaires vendus, **Tubular Bells** est devenu un classique d'une musique sans définition, ni rock ni classique, un peu des deux et de bien d'autres choses. **Mike Oldfield** picore tous les styles : un peu de Terry Riley, des harmonies venues de la musique ancienne, du rock, beaucoup de mélodies sans âge, une gigue campagnarde et des bouffonneries vocales. Tous les éléments se fondent les uns dans les autres : on n'entend plus que deux faces uniques, quarante-neuf minutes de musique ininterrompue, un flux et une respiration sans brisure qui font perdre la notion du temps. Malgré quelques bouffées bourrues, Tubular Bells est une musique paisible.

Comme Mike Oldfield, **Vangelis Papathanassiou** vient du rock et se lance à la poursuite d'une nouvelle musique romantique, pêche dans les traditions occidentales ou orientales sans rompre les liens avec le rock. Comme Oldfield son instrument favori est le studio d'enregistrement. **Earth** (Vertigo) réunit de superbes échantillons, un souffle puissant, des pointes de grandiloquence.

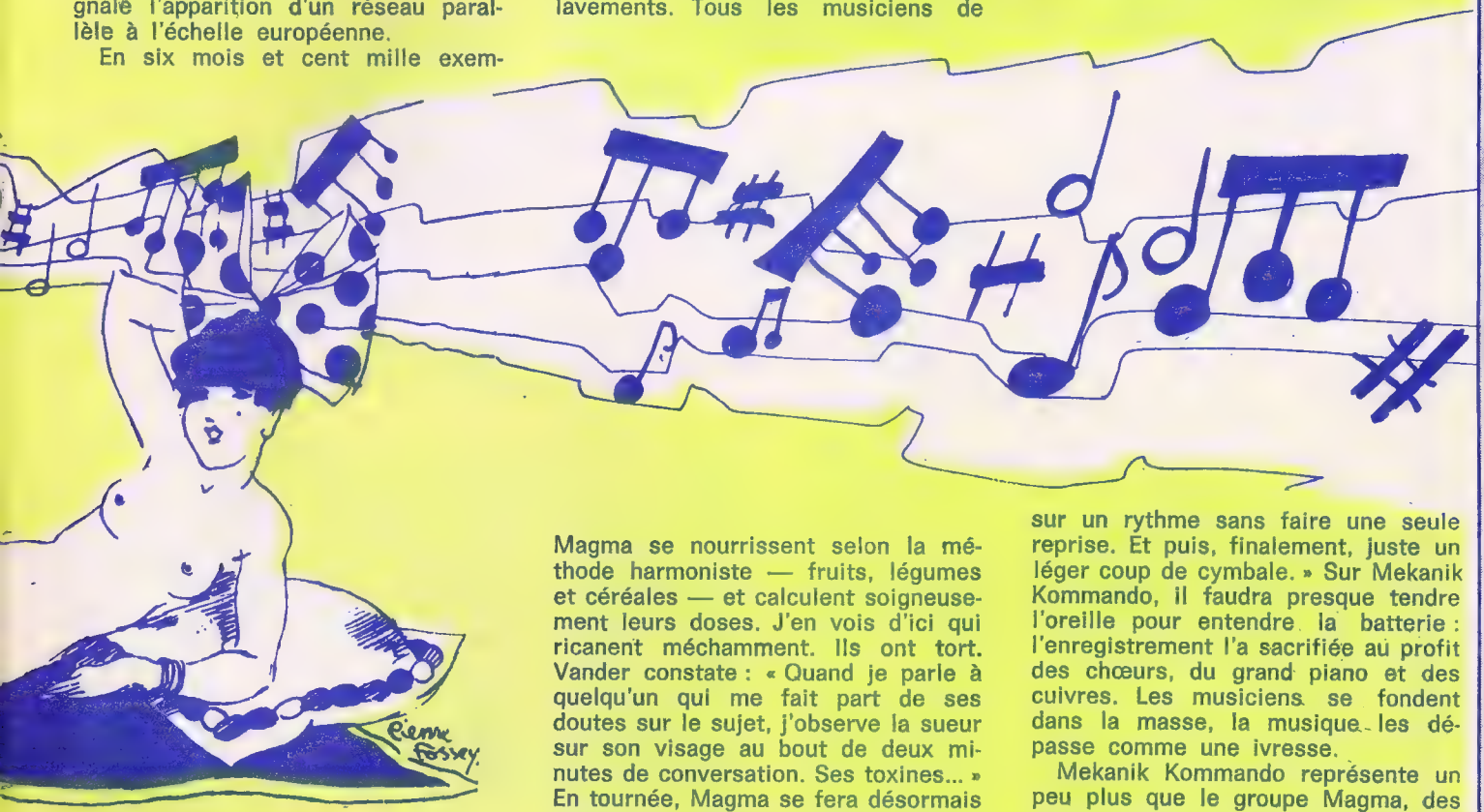
Claude Olmos entame son vingt et unième jour de jeûne et nettoie son organisme à coups de purges et de lavements. Tous les musiciens de Magma se nourrissent selon la méthode harmoniste — fruits, légumes et céréales — et calculent soigneusement leurs doses. J'en vois d'ici qui ricanent méchamment. Ils ont tort. Vander constate : « Quand je parle à quelqu'un qui me fait part de ses doutes sur le sujet, j'observe la sueur sur son visage au bout de deux minutes de conversation. Ses toxines... » En tournée, Magma se fera désormais sa propre cuisine. Et l'alimentation ne forme qu'une petite partie de la discipline intérieure. Vander encore : « Je me lève tous les matins à sept heures, je fais de la technique jusqu'à midi, je répète tout l'après-midi, et le soir, de huit heures à onze heures, je reprends la technique. » Conserver son énergie pour l'investir dans une musique qu'ils ressentent jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, voilà le projet qui lie désormais tous les musiciens. Ceux qui rechignaient à la discipline intérieure ont peu à peu quitté le groupe. Vander affirme que Magma a trouvé enfin son équilibre définitif. « Magma, c'est à la vie, à la mort, et même après. »

Le résultat de cette fusion des énergies, c'est **Mekanik Destruktiv Kommando** (Vertigo), un chef-d'œuvre qui fait complètement oublier tout ce qu'a pu produire le groupe par le passé. La musique s'est épurée, elle s'est libérée des contraintes de la virtuosité technique, des phrases incroyablement complexes et de l'enchevêtrement des idées. Stravinsky, Honegger ou Carl Orff restent des influences, Coltrane est toujours le grand inspirateur, mais Vander se sent de plus en plus proche des folklores slaves, des musiques primitives et solaires auxquelles les créations les plus brillantes de l'intelligence européenne ne pourront jamais s'égaler. Vander s'est découvert une nouvelle humilité face à son instrument. « Je pense à une reprise et puis je renonce à la jouer : elle est trop vulgaire. Parfois, je reste vingt minutes sur un rythme sans faire une seule reprise. Et puis, finalement, juste un léger coup de cymbale. » Sur Mekanik Kommando, il faudra presque tendre l'oreille pour entendre la batterie : l'enregistrement l'a sacrifiée au profit des chœurs, du grand piano et des cuivres. Les musiciens se fondent dans la masse, la musique les dépasse comme une ivresse.

Mekanik Kommando représente un peu plus que le groupe Magma, des instruments et des voix se sont joints à lui pour créer une œuvre symphonique d'une puissance monumentale. La composition tient les deux faces et s'accorde enfin tout le temps voulu pour ménager les progressions, laisser s'enfler la masse orchestrale. Les rythmes ne courent plus d'une frénésie à une autre : ils battent longuement et obstinément comme un gigantesque cœur. Magma découvre à son tour les secrets de la musique hypnotique.

« On arrive à un étrange sentiment de paix après les concerts. Il y a trois bonnes secondes de silence puis les gens applaudissent longtemps. Parfois la lumière s'allume et ils restent assis sans bouger, il faut leur dire au micro que c'est fini. Des spectateurs viennent toujours discuter avec nous après le concert, mais il leur arrive de plus en plus de nous regarder dans les yeux et de repartir sans avoir rien dit. Je crois que ceux-là ont vraiment compris. »

Jean-Pierre Lentin.



Groovy

par paolo D'Alessandro

SUZY venait d'accorder un entretien à un correspondant d'Interview en France. Enfin, l'indice d'une reconnaissance par ce baromètre de la célébrité internationale de la hip-société. Je me souviens du jour où dans un excès de narcissisme dont je suis friand, j'ai jeté dehors cette gazoline au grand cœur qui voulant faire de même m'avait demandé : « Cher, pensez-vous que j'évoque Viva, ou Candy Darling ? » Cela m'avait excédé ; on devait parler de ma personne et l'on me demandait, encore une fois, de porter un jugement sur un travesti somme toute banal. Bref, dans cette soirée, il y avait Suzy, Max-Paul et son actrice de feuilleton télévisé, sans oublier le Bel Octavio. Al Green chantait super-cool et défoncé. Jean-Marie racontait son long périple new-yorkais dans les banlieues de la débauche mondaine. Sur le scopitone de nos flashes défilaient Wayne County, les Dolls ou Alice, le « Bath » et son rendez-vous, le Max-Kansas City. Enfin « juste a Paris Conversation » pour paraphraser LouLou. Jean-Marie est chanteur des « Frenchies », ce groupe que tous les « square people » qui ne lisent pas « Groovy » ne découvriront que lorsqu'il connaîtra les premières places des « Charts ». Des Français qui parlent de Lana Turner sur des riffs électriques « stoned », comme s'ils avaient été les gigolos du « tout hollywood ». Super-décadent. Des manières « cuir noir » et une voix, des mots de satin blanc. Savez-vous que Paris risque d'avoir bientôt sa société marginale dorée, des lieux pour l'ennui distingué à l'usage des poseurs. J'y aurai ma table et il faudra mériter de s'y asseoir. Quelques noms figurent déjà sur mon carnet à la couverture de verre ciselée. On y rencontrera les initiés et ceux qui viendront s'encanailler. Ce sera le « Rodney Bingenheimer's english disco » français. A propos avez-vous lu l'article sur Rodney's dans Interview de novembre... les photos... wow. Il vous suffit de projeter vos fantasmes sur ces images et vous pénétrez ainsi ce que sera cette nouvelle scène parisienne, le Paris du Grand Hôtel perverti par les Kids provocateurs et cyniques qui se joueront de leur corps et de leurs âmes. On y invitera J.-C. Boutier, notre Cassius Clay à nous, il se fera draguer par Marie-France et l'on en parlera dans l'édition française d'Interview. Candy Darling et Bianca Jagger viendront l'interviewer et lui parleront de Delon, le vieux beau gosse canaille qui fascine la cour warholienne, Nico et même Werner Schroeter. Ultra-violet a enregistré son disque. La super-star y chante « la vie en rose » avec en background musical Todd Rundgren, Cornell Dupree mais aussi pour les vocaux Lou Reed et Andy Warhol lui-même (Capitol-import Givaudan). Nuit blanche pour délices et au petit matin dans un délire, il vous faut feuilleter l'album biographique de Marilyn Monroe... des photos et un texte de Norman Mailer. Marilyn mère, fille de joie de nos angoisses œdipiennes. Un clin d'œil, un geste, un jeu de hanche pour jouer avec l'amour et la mort. Superbe descente dans la passion futile et le désespoir de l'instant éphémère. Great ! surtout si vous écoutez en même temps « Remember Marilyn » (33 t/20th Century Records) ou les trois extraits de « Some Like It Hot » (45 t United Artist). Petits trésors d'un univers qui rejaillit et se célèbre de nouveau, masques pour aller au bal de nos illusions. Des accessoires indispensables pour votre apprentissage (voir Groovy précédent) en vente dans ce magasin où officie le vendeur à qui nous décernons notre oscar « Groovy » du mois : demandez Hughes ! au 201 bd St-Germain. Il vous parlera de Diana Roos en vous la mimant et vous fera chavirer dans la musique soul sophistiquée en vous faisant écouter Marvin Gaye, Curtis Mayfield et leurs suiveurs sans oublier Stevie Wonder. Vous comprendrez enfin pourquoi Smokey Robinson est un génie qu'un des princes Hip de la rock music comme Brian Ferry chante dans ses « Foolish Things ». Alors vous vous rendrez en face à la galerie « Multitude » où Guy Pellaert expose et vend les originaux de son livre Bye, Bye, Baby, Bye Bye. (Quarante-cinq passages couleurs pour les reproductions afin que vous retrouviez le doré, le luisant des vernis à ongle, les pourpres des halls d'Hôtel ou le vert des billards). La pin-up du Flipper vous fera un clin d'œil en vous renvoyant l'éclair argent du néon. J'hésitais. Etiez-vous digne, dans ce premier temps, d'un long apprentissage, de recevoir d'autres flashes pour l'extase hip ? Auriez-vous assez de distance pour refaire un premier degré d'une séduction au second ? Peu d'entre vous sans doute, mais essayons, et que les autres, les laissés-pour-compte, sombrent dans l'alcoolisme, déçus.

AU Marquee devant un petit comité d'invités, David Bowie a fait sa rentrée pour les caméras d'une chaîne de télé américaine. Au même programme Wayne County et son groupe Queen Elisabeth, et les Troggs conduits par le « Punk » Reg Presley. Un défilé de mode pour « Ziggy » dont vous parlera peut-être Lisa Robinson dans sa rubrique « Eleganza » « (Creem Magazine). Lisa et son mari Richard sont les chroniqueurs de la vie mondaine new-yorkaise et vivent dans un appartement rempli de trésors : des milliers de documents sur l'histoire du rock. Lisa vous parlera ainsi de Ruby Lynn Reyner et de son numéro d'imitation de Robert Plant, de Patti Labelle etc. Everybody's a star in the backroom at Max's, mais il faut être une star pour que Paulo d'Alexandro parle de vous dans Groovy. Dernière petite question à l'usage des personnages et des spectateurs de ce théâtre décadent et groovy : Paolo d'Alexandro est-il un pervers, un vendu, un faiseur, un récupérateur, un dandy cynique ou un être ambigu ? Réponse le mois prochain « Fuskin » Queens. « Get back in your closet ».

Petites annonces

Nous insistons : nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 3 décembre. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.

Privilégiées

LA COMPAGNIE CHPEUNEUNEU : La compagnie, son opinion, son boyau, son ami Falatoff, son atelier, son An 01, sa maîtresse. Si on vous disait que sur quelques dizaines guillerettes de pages, toutes en offset, avec des couleurs pruritanières parfois, deux des plus beaux journaux de la presse souterraine (Falfoff, Apiniou) s'étaient associés pour présenter tout ce qu'on a fait de plus miroduzbare jusqu'à maintenant dans le monde balichtoc, dans la bande dessinée, dans le monkri bordru et dans toutes les formes existantes ou non de l'expression graphique et littéraire, le curuquidum du balipu ? Si on vous disait que pour recevoir cette minok merveille, il suffit d'envoyer 4 F (en timbres à 0,30 F, ou chèque bancaire ou postal) à la Compagnie CHPEUNEUNEU, 11, rue Brière-de-Boismont, 94160 St-Mandé... Si on vous disait pour finir qu'une chose sise à la même adresse, Le Boyau, diffuse par abonnement (3 parutions = 30 F) des œuvres originales de nartistes chpeuneuneu et autres maudits, et que la Compagnie Chpeuneuneu est visitable tous les jours dans son atelier, de 14 heures à 18 heures, minuscule d'ailleurs l'atelier, où se tient une expo-vente permanente. Artistes désespérés, géniaux, amateurs illuminés, mécènes généreux, venez nous voir, écrivez-nous, l'anzérohin, ça s'attend pas, ça se construit, c'est la maîtresse qui l'a dit. Ho, merde ! J'ai oublié de donner l'adresse de l'atelier : 18, rue Jeanne-d'Arc, 94160 St-Mandé.

SUPER 8 : Contactez Groupe Super 8 - Cinéma libre pour festivals S. 8 non-stop, au Ranelagh du 6 au 16 décembre. Distribution films super 8 en voie d'élargissement. Ecrire rapidement. Guy-Jean Genevier, 41, rue de Château-Landon, 75010 Paris.

RONGEPAPIER : Ouverture en novembre d'une librairie parallèle « La Taupe », 3, rue des Pontets, Bordeaux. Bouquins, journaux, dessins, photos. Venez nombreux.

MUSIDORA : Pour la première fois en France aura lieu un Festival international de films réalisés par des femmes, organisé par des femmes groupées dans l'association Musidora. Le Festival aura lieu la première semaine d'avril au Musée d'Art Moderne (à L'Arc) et présentera des films du muet à la vidéo : de Musidora à Kate Millett.
Pour compléter la liste des films déjà connus et répertoriés, l'Association Musidora recherche des films inédits ou non distribués tournés en France ou à l'étranger par des femmes (8 mm, 16 mm, 35 ou vidéo). Ecrire à Musidora, 8, rue des Carmes, 75005 Paris.

ST-BERNARD'S CLUB : Société de jeunes psychanalystes, veut créer communauté d'accueil pour traitement et convalescence d'inadaptés momentanés. Nous cherchons une maison, à Paris ou en banlieue. Nous cherchons une autre maison, ou un village abandonné à la campagne. Cherchons associations ou individus concernés par ce projet.
Groupe 6 de thérapie psychanalytique, 49, rue d'Enghien, troisième étage, 75010 Paris (permanence tous les jours à partir de 20 heures sauf le jeudi. Dimanche toute la journée).

COUAC ROUGE : Les musiciens de l'ex-Ensemble de Musique Aléatoire du Centre Culturel des Fonts de Cé recherchent des musiciens révolutionnaires intéressés par la musique aléatoire, l'improvisation collective et toutes bizarreries sonores.
Pour tous renseignements, écrire à Jack-Maurice Poisson, Président du Centre Culturel Populaire « La Commune », 49220 Le Bourg-Thorigné-d'Anjou.

Projets

MAMAN ! : Cherchons tuyaux pour achat d'un bateau 22 m environ + école de navigation pour avoir brevet. Sérieux. Réponse assurée. Vilatte Alain, 32, rue Feutrier, 75018 Paris.

EMAUX ET CAMES : Abelartiste cherche d'autres peintres et poètes surréalistes en vue de créer un compagnonnage français. Bocquet Eric, 34, rue Victor-Hugo, résidence Victor-Hugo, bât. A, Carrières-sur-Seine.

IN AMSTERDAM : Pense ouvrir un « sleep in ». Cherche local de 200 m2 (50 places) et fille sympa comme collaboratrice et amie. Jean-Michel Tondoux, 58, rue du Couchant, 92 - Nanterre. Tél. : 769-93-60, heures de bureau.

SIGMUND : Si y'en a encore qui flippent Psychologue - thérapeute, étudierait possibilités de boulot avec autres Psy et prendrait personnes en thérapie. Ecrire Dumont G., 14, rue Dalou, 75015 Paris.

PIMPOM ! : Aguigui mes frères ! Cherche âmes de baladins(nes), poët, an 01, anars, mystiques, etc., pour former troupe amateur pour aller de temps en temps dans les rues et places des villes chanter la vie, le Grand Soir et parler aux gens. Je vous aime. Jonathan. Pusatéri Patrice, 186, rue Martainville, 76000 Rouen.

DES FRAISES SAUVAGES : Accueil. Couple prendrait enfant ou adolescent de communautés ou autres. Le Roy Louis, Poste restante Ploudalmezeau, 29N - Finistère.

SUPERVIGNE : Au Théâtre du Ranelagh, 5, rue des Vignes, un kiosque à journaux est ouvert depuis 1 ou 2 semaines : on peut trouver beaucoup de choses sur la B.D., le ciné, le théâtre..., on peut vendre ses vieilles B.D...

BON DIOU : Y'a plein de baraques à louer en Bretagne pour presque rien. Il suffit de les chercher. On pourrait en louer une à plusieurs, ça servirait de lieu de rencontre, de création, de fête, de musique, d'amour, d'hébergement, etc. Y'a sûrement quelque chose à faire ! Vous qui êtes plein d'idées, z'êtes bien chouettes, mais faudrait voir à se remuer un peu au lieu de se masturber l'intellect. Jacky Sibille et Claire Debroise, La Berrichère, 35270 Bonnemain.

DEJA DISTINGUE : Jeune peintre cherche à créer atelier artistico-artisanal en commun ; étudierait toute proposition ; écrivez vite. Doumas Jean-Claude, La Bessière, La Croix-en-Touraine, 37150 Bière.

ILS SONT LA : Cherche films et diapos sur les luttes lycéennes, l'armée, les luttes ouvrières, en vue de soirées-débats. Ecrire le plus vite possible. Barabajagal, B.P. 2, 03250 Le Mayet-de-Montagne.

MADAME BUTTERFREAK : Cherchons freaks pour essayer de créer des réseaux de vie alternative (bouffe, rock, écologie, hôpitaux, etc.) avec, pour point de départ, un canard genre « Malmise », Timothy Leary, Jerry Rubin et Alan Watts en puissance, réveillez-vous ! Le Papillon Psychédélique, Contacts-Informations, 10, rue du Pélican, 75001 Paris.

HEALTH FOODS : Six personnes qui achètent une ferme dans le Midi voudraient votre avis. Notre premier objectif est de faire une communauté où l'on pourra faire pousser toutes sortes de produits biologiques. Mais nous avons besoin d'info précise sur les exigences macrobiotiques et sur les personnes qui seraient intéressées par nos produits. S.V.P. rappelez que nous avons besoin de nous faire un peu d'argent. Les acheteurs qui pourront payer un prix raisonnable seront considérés en premier. Les coop. alimentaires, les restos macrobiotiques et diététiques qui voudraient nous aider seraient sympathiques de nous envoyer leurs idées sur les méthodes de semence, de transport, des conditions... Richard Van Horn, poste restante Chamonix 7440.

A TOUR DE RÔLE ! PARENTS : Ma fille de 7 ans s'ennuie seule pendant le week-end. Cherche parents dans le même cas pour garder ou sortir les enfants. Ça amuserait les enfants et libérerait les parents ! Mme Horvath Suzanne, 185, rue de Lourmel, 75015 Paris.

AMIGOS, AMIGOS : Au 51, rue de Gand à Lille existe un local communautaire (MLF, APRI, FHAR, Amis de la Terre, objecteurs non violents) ouvert chaque jour de 15 h 30 à 19 h 30, samedi toute la journée. On essaie de faire des choses chouettes ensemble. Projets : échanges de vêtements, informations sur boulot, piaules, compagnons de route, etc. Venez nous voir avec des tas d'idées. Les Amis de la Terre.

MARCELLINO : Le délire flicklatrique conduit à la mort. Un discours thérapeutique vivant doit exister. Seul un collectif parallèle pourra permettre cette recherche. Parrimond Gérard, 477, rue Loyson-de-Chastelus, 69400 Villefranche-sur-Saône.

C'EST BON : 32 ans, architecte-décorateur, Eurasien, écoles japonaise et suisse, désirant élargir ses possibilités, étudierait toutes propositions de collaboration et d'association avec filles et garçons de la même profession ou de différents métiers artistiques et artisanaux en vue de créer dans le Midi une boutique d'artisanat et de mode et un atelier d'études et d'application d'esthétique contemporaine, pouvant aussi servir de lieu d'échange et d'action culturelle international. Possède relations dans le Midi de la France. Yan Kugeler, 35, rue Le Marois, 75016 Paris.

HE ! LA MARRIE : Un groupe MLF vient de se former à Roanne. Il attend toutes les femmes de la région qui ont besoin de véritablement communiquer et qui désirent agir pour la libéralisation de l'homosexualité et l'épanouissement de la femme dans tous les domaines. Ecrire : Compigne Marie-Claude, 2, rue Matteoti, 42300 Roanne.

ENGLISH BABY : Garde enfants, minimum 3-4 ans et donnerait cours d'anglais niveau 5e, 6e (1re et 2e année). Très urgent. Répondre vite. Je suis lycéenne. Téléphoner le soir : 734-74-42 ou écrire Hautefeuille Isabelle, 3, rue Léon-Vaudoyer, 75007 Paris.

ERZOLABL : Avis aux Razibol de tous pays. Razibol c'est bien mais il faut agir. On aimerait construire quelque chose, mais il faut être nombreux. Denis Raymond, 4, rue E.-Zola, 27000 Evreux.

STREET POWER : Qui est intéressé par troupe de théâtre à fonder, genre animation-rues ? J'espère des suggestions et tuyaux. Merci beaucoup. Mangon Marion, 6, rue du Pourquoi-Pas, 35401 Saint-Malô.

MOI MADAME : En quête d'une communication large sur l'anthropologie, je cherche à contacter des jeunes de moins de 20 ans, voulant s'exprimer à l'intérieur d'un groupe dont la formation serait envisageable. Monique Rieutord, chez Mme Webel, 16, rue F.-Peloutier, 30000 Nîmes.

Route

FELICIDAD : Mec 23 ans cherche J.F. pour route à partir avril 74, 1 an minimum dans le monde au hasard du fric. Michel Félix, Prison de St-Antoine, 1200 Genève (Suisse).

SIR-RENE : Aimerais avoir tuyaux sur Copenhague (bouffe, etc.). Michel Boucherie, 114, avenue de Dunkerque, 59 - Lille.

BUS LILY : F. 23 ans, dingue, aimant photo, théâtre et tas de choses, cherche F. ou G. idem pour voyage sans limite de temps ni lieu. Départ été 74. Sincérité primordiale, bus à acheter en commun. Marie-Claude Bex, 16, rue Marengo, 64100 Bayonne.

KOWEIT : Donne tuyaux sur Sahara et pays limitrophes. Cherche urgent pour couple piaule ou co-

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

Petites pubs c'est pas cher

200 F pour 1/32e, 300 F pour 1/16e, 500 F pour 1/8e. Alors, dépêchez-vous, appelez-nous, écrivez-nous. Attention : date limite : 15 jours avant parution. Demandez Patrick Zerbib.

Si tu es « COOL »...
Si tu es un ROUTARD...
Si l'AVENTURE ça te plaît...
Si tu sais laisser un peu de TON CONFORT pour partir à la DECOUVERTE d'autres horizons...
Si tu as envie de connaître d'autres JEUNES comme toi...

ALORS
JERICAL « Expéditions »
c'est fait pour TOI !

A longueur d'années, nous relions par la route : **GRECE, TURQUIE, SCANDINAVIE, MAROC, TAMANRASSET, INDES, KATMANDOU, AFRIQUE NOIRE, RUSSIE, ESPAGNE ET PORTUGAL, EGYPTE, AFGHANISTAN, LES OASIS ALGERIENNES, AUTRICHE ET HOLLANDE.**

Toutes ces expéditions se font soit en mini-bus Ford, Land Rover ou bus Bedford.

Demande-nous notre documentation sur ces expéditions en écrivant à :
Jérical « Expéditions », 113, rue de l'Ouest, 75014 Paris

Ah ! au fait, pour Noël nous faisons aussi du ski à Oukaimeden (60 km de Marrakech).

(Sois sympa de joindre 2 timbres à 0,50 F, si tu peux, pour la documentation. Merci.)

location 300 F max. Christian Eloy, chez M. Monroux, 56, av. Victor-Cresson, 92 - Issy-les-Moulineaux.

PINCES-MOI : Jeune révoltée fait appel à G. ou F. en vue départ pour Inde, Népal vers milieu 74. Sans date de retour. Maryse Pichot, 8, rue George-Sand, 21300 Chenove.

ÇA ALORS : Qui veut partir avec moi, en vélo. Départ mars/avril, destination ailleurs ! Intellectuels, sportifs s'abstenir. Patrick Beaulaigue, Les Barraques, 42350 La Talandière.

A PIED ? : 24 ans, cherche fille voulant être la compagne d'un pélerin partant pour un tour du monde via les zindes, départ début décembre. Yann Gauthier, 19, quai d'Herbonville, 69000 Lyon.

MIGNONNE VAS... : Cherche compagne pour aller vivre ailleurs, cueillir des fleurs de l'amour et de la liberté, tu aimes la poésie, passionnée de tout, tolérante et sensible, viens le temps passe vite. Bernard Roze, 21490 Ruffey-lès-Echirey.

GAGA : Baba cherche autre baba sympa et du sexe opposé pour voyage sud Maroc (Sahara), départ décembre 73 (because j'y ai déjà été et j'ai des adresses amies au Maroc). Peu d'argent, voyage pour vivre avec l'habitant. Christian Béney, 2, rue Louis-Blanc, 75010 Paris.

KALLIGRAPH : Cherche mec ou nana pas cons pour voyager Afghanistan et Indes en bus combi V.W., départ fin novembre. Libre-penseurs, non-violents, non-tarés, non-pollués bienvenus. Josh. Pividal, 50, rue du Moulin, 69 - Givors.

GROUP-GROUP : 25 nanas cherchent tuyaux pour voyage en Grèce (charters, héberge, coins chouettes, etc.). Départ février. Pas cher ! Sylvie Aurillon, 53, avenue de Brimont, 78400 Chatou.

GWEN'SUN : Soleil qui m'accompagnerait aux Indes, 9 mois, départ février 74. Gwendolyn Moyon, 88, rue G.-Lardenois, 75019 Paris. Tél. : 203-33-67.

ET MOI ? : Vous avez une 2 CV ? Moi aussi. Vous aimez les voyages ? Moi aussi. Afgh. et Pakistan été 74. Sérieux s'abstenir. Dominique Dubœuf, lycée Mistral, avenue de la Paix, 94260 Fresnes.

ROLLIN-BAGO : Cause mauvais temps désire émigrer dans pays chauds. Afrique. Qui veut m'accompagner ? Réponse assurée. Gérard Ledru, 69, r. Carnot, 92300 Levallois.

AFTER BATHING : Cherche renseignements et adresses sur Californie (San Francisco). Michel Olivi, 113, rue Georges-Clemenceau, 06 - Cannes.

ET SCOUBIDOU : Partant en janvier pour 2 mois (Sahara, Niger, Mali), cherche nana pour la route. Participation 500 F qui servira à emmener sucre, céréales, etc. Pour aider les autochtones (famine due à la sécheresse). J.-François Ramousse, 2, av. de Beauvert, 38100 Grenoble.

COURT-CIRCUITE : Départ pour U.S.A. été 74. Qui veut me brancher ? (Adresses, coins chouettes, communes...) Si mecs ou nanas sur la même longueur d'onde, contact possible pour départ. Muriel Houzé, chez Mme Grosz, 15, rue de Chavannes, 69660 Collonges.

MOKHTO : Mec possédant chouette matériel photo, cherche mec ou nana possédant moto pour raid sur l'Asie Mineure de janvier à mai 74. Autres projets acceptés. J.-Luc Mokhtari, 36, rue de la Source, 92000 Nanterre.

UNE + UNE = DEUX : Fille qui bosse cherche fille bossant pour ensuite foutre le camp ! Pourquoi pas tour du monde ? Mineures s'abstenir. 22 ans. Gisèle Gervais, Poste restante, 56370 Sarzeau.

NACH ! : Cherche place dans bagnole montant sur Berlin aux environs de Noël. Parti. aux frais. Cheunn Ar Skourr, 8, Petite Rue des Dentelles, 67000 Strasbourg.

MARIJEANNE : Fille, 22 ans, cherche compagnon de route pour faire tour de la terre, tuyaux divers seraient bienvenus. Ecrire. Françoise-Marie Pasteur, 88, Grande-Rue, 93 - Villemomble.

SHE : Nous cherchons encore quelques gars ou filles pour voyage en bagnoles à destination du Hoggar et de l'Afrique Noire. Départ vers le 15/12/73. Participation 400 F environ, de France en Afrique. Yvon Schwindenhammer, 37, rue de la Ire Armée, 68000 Colmar.

ANTINOEL : Voyageur 28 ans cherche coéquipier pour long périple antitouristique en Asie du sud-est. Durée 12/18 mois. Transports locaux. Départ en décembre. Frais prévus : 10 000 F. Trajet de 60 000 km environ. Christian Denizot, 31, rue du Commerce, 75015 Paris.

NORMANDIE INDUS : J. F. 21 ans, éducatrice I.M.P. cherche fille ou garçon pour départ Inde pour un an en stop ou en voiture si possible. Ecrivez nombreux. Brigitte Pierre, 82, rue de la Constitution, 50300 Avranches.

MORE : Cherche braves gens qui pourraient l'héberger dans l'Ardèche et sud, en vue de route vers le Maroc. Jean-Yves Le Mentec, 32, rue St-Malo, 35000 Rennes.

F.B.I. : Demande tous renseignements pour voyage en stop en Pakistan, Inde, Birmanie, Thaïlande. Patrick Maron, « Le Normandie », gd Estressin, 38200 Vienne.

MILLE SABORDS : Mec 22 ans ayant vécu au Zaïre, visité 3 fois les U.S.A. et un peu travaillé en Israël, cherche nana très douce du même âge et prête à larguer les amarres d'ici + ou — 280 j. pour entreprendre vie nouvelle (tour du monde si réalisable, puis communautés). Dominique Gilson, 8, rue Van Zuylen, 1180 Bruxelles (Belgique).

TROIKA DU DESERT : Disposent de places dans Ford Transit décembre ou janvier, destination les oasis sahariennes. Participation aux frais. Téléphoner : 921-12-54 ou écrire Odile et Daniel, 29, av. Lénine, 91 - Morsang-sur-Orge.

KORPS : Mecs 24-26 ans possédant 2 CV cherchent coéquipiers(res) possédant véhicule pour l'Afrique. Départ novembre. Tel. : Claude Meyer au 655-20-10 ou à Michel Nébot à ROB. 54-90.

PENURIE : Cherche quelques réfractaires aux déplacements motorisés individuels pour randonnées pédestres sur les chemins de la région parisienne. Aimerais également prendre contact avec groupe de province pour sortie commune à l'occasion d'un long week-end. Philippe Chevalier, 2, rue Levault, 93500 Pantin.

Communautés

BIOCROBOLOGUES, UNISSEZ-VOUS : La seule possibilité à l'heure actuelle est le village communautaire. Si vous y croyez et que de plus vous pratiquez ou êtes intéressés par la macrobiotique, l'écologie et la culture bio, alors dépêchez-vous, il est temps de se contacter ! Bernard et Cécile Pédrono, 20, rue J.-E. Guettard, 91150 Etampes.

Y'A PAS MOUEUVRE : Nous sommes six, nous cherchons un local (n'importe quel état) dans Moyeuvre ou province 57/54. J'ai perdu l'adresse de celui qui m'a écrit. Ahmed Janati, 7, rue Marx-Engels, 57250 Moyeuvre-la-Grande.

FONTANET : Cherche personnes se sentant concernées par l'éducation des enfants pour louer ensemble un appartement à Paris. Michèle Schaltebrand, 2, rue Foucher-Lepelletier, 92130 Issy-les-Moulineaux.

DU BISCUIT : Cherchons mecs et nanas pour projet communautaire région Nantes. Ecrire. Maryvonne Leroy, bât. 9 S, Bois-St-Louis, 44 - Orvault.

PROLO MANTEUR : Nous désirons quitter Paris le plus vite possible. Qui peut nous indiquer une maison à acheter ou à retaper à la campagne. Sud de la France. Germaine Chouraki, 32, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris.

PECHERESSE : Je suis intéressée par la vie communautaire et aimerais rencontrer des gens concernés pour en discuter (région parisienne) ou correspondre avec toute communauté. Qui me répondra ? Martine Damnée, 1, allée des Roses, 78260 Achères.

DOIGTS AGILES : Cherche 1 fille organiste ou pianiste, 1 fille guitariste (guitare sèche ou électrique). Hébergement ou vie communautaire possible. Ecrire. Jean Lemaire, rue de l'Eglise, Lagny, 60400 Noyon.

DEGON : Cherche 2 personnes pour compléter groupe vivant près de Vincennes. Tél. : 873-75-85 le soir, demander Guy. Ecrire à Jacky Lautin, 8, villa André, 94130 Nogent.

NEGA : Projet communauté dans grande ferme. Essai un an. Plus si positif. Minimum nécessaire 500 F par personne pour l'année. Ecrivez en joignant photo. Guy Saraudy, 9, avenue de Turenne, 87 - Limoges.

FAREWELL : Ras l'cul, nous on se barre, manquent quelques filles qui bossent (plus pour longtemps) via le Pacifique. Alain Vilatte, 32, rue Feutrier, 75018 Paris.

TAIS-TOI ET RAMES : Mec et nana, 1 enfant, cherchent à participer à vie communautaire sur voilier ou projets en cours ou dans communauté rurale au point. Michel Roussanne, 7, rue Maurice-Lubbert, 33530 Bassens.

VINGT-DEUX ! : Pour compléter groupe installé depuis un an, recherchons une ou deux personnes intéressées par vie communautaire durable ayant expérience de groupe de préférence. « Communauté », 10, place de l'Hôtel-de-Ville, 92600 Asnières. Tél. : 793-14-86.

ANAPAMACRO : Anarchiste pacifiste macrobiotique à 16 ans, cherche travail à la campagne près d'animaux, beaucoup de volonté. Si possible dans communauté biologique. Guy Rouyer, 22, rue des Morillons, 75015 Paris.

FRANÇOIS : Jeune freak au long cours cherche un gros tas de nanas pour meubler sa communauté, envoyer photos, C.V. et prétentions. Hervé Pommier, 1, rue du Capitaine-Bossard, 92600 Asnières.

ALBINEAU : Couple nomade, en véhicule aménagé recherche contact avec communautés rurales dans sud-ouest de la France (nous sommes entièrement autonomes). Alain et Francine Lebègue-Bineau, Poste (Principale) Restante, 66 - Perpignan.

COMUNOTERO : Pour communauté, cherche terrain 3 ha ou plus (2 labourables) avec baraque(s). Ecrire. Laurent Carpintero, 73, rue du Pdt-Wilson, 78230 Le Pecq. Ou tél. : vers 19 heures au 204-48-50, G 122 (Roger).

CUICUIMIAOU : Freak 20 ans, cherche autres freaks afin créer communauté macrobiotique sur île aux Oiseaux (Arcachon). Possède bateau et cabane. Minets s'abstenir. Michel Briel, résidence Universitaire, V3, D 103, 33 - Pessac.

KANT A SOI : Fille cherche communauté artisanale, agricole, philosophique, basée essentiellement sur la recherche intérieure. C. Georges, 55, bd de Paris, 62600 Berck.

WASTORIA : « Communautés » cherchent à sympathiser avec Bretonne de St-Brieuc ou autres tentées par vie communautaire. Passez le samedi

Chaîne n° 1

Chaîne stéréo 20 watts - 890 F complète

Comprenant :

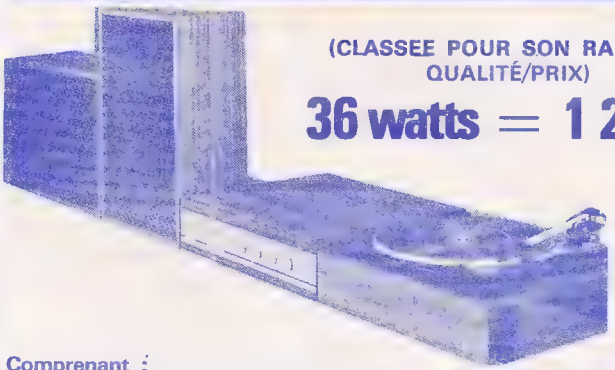
- UNE TABLE DE LECTURE SUR SOCLE BSR Type C 142
- UNE TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE SHURE M 75
- UN AMPLI-PRÉAMPLI STÉRÉO 20 W Sonic
- DEUX ENCEINTES CLOSES

PRIX CATALOGUE : 1 ~~200~~ F
PRIX PROMOTION : 890 F
(A crédit : 1er versement 270 F et 45 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 310 Francs

Chaîne n° 2

La chaîne de l'année



(CLASSEE POUR SON RAPPORT QUALITÉ/PRIX)

36 watts = 1 200 F

Comprenant :

- LE FAMEUX AMPLI-PRÉAMPLI STÉRÉO N-36 (OPTION N-36 « S » à potentiomètres à curseurs : + 100 F) Sonic
- LES 2 EXCELLENTES ENCEINTES ACOUSTIQUES HI-FI BC-20
- LA CÉLÈBRE TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE M75-6 SHURE
- LA TABLE DE LECTURE HI-FI MONDIALEMENT APPRÉCIÉE MP60 BSR McDONALD

PRIX CATALOGUE : 1 ~~675~~ F
PRIX PROMOTION : 1 200 F
(A crédit : 1er versement 360 F et 58 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 475 Francs

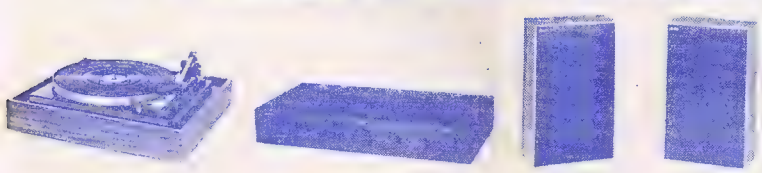
4 chaînes exceptionnelles en promotion !

Chaîne n° 3

Édition spéciale

4 noms prestigieux forment une chaîne Hi-Fi à un prix super-exceptionnel ! **50 WATTS**

BSR McDONALD — SHURE — sinclair — Sonic



Comprenant :

- TABLE DE LECTURE PROFESSIONNELLE HT70
- TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE M75-6
- AMPLI-PRÉAMPLI SINCLAIR 3000
- ENCEINTES SONIC BC30
- UN CAPOT PLEXI FUMÉ

PRIX CATALOGUE : 2 ~~280~~ F
PRIX PROMOTION : 1 700 F
(A crédit : 1er versement 520 F et 68 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 590 Francs

Chaîne n° 4

La chaîne Festival

70 watts = 2 600 F

fidèlement vôtre Sonic

Comprenant

- 1 AMPLI-PRÉAMPLI-TUNER « SONIC AT70 »
- 1 LECTEUR STÉRÉO DE CARTOUCHES 8 PISTES
- 1 TABLE DE LECTURE « BSR McDONALD HT70 »
- 1 CELLULE MAGNÉTIQUE « SHURE M75 »
- 1 CAPOT PLEXI FUMÉ
- 2 ENCEINTES « SONIC FB1H »

PRIX CATALOGUE : 3 ~~250~~ F
PRIX PROMOTION : 2 600 F
(A crédit : 1er versement 780 F et 90 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 650 Francs

Sonic
EUROP'CONFORT
87, bd Sébastopol, Paris (2e)
Tél. : 236-38-76
Métro : Réaumur-Sébastopol

Mettez une croix dans la case choisie

- ☐ Chaîne n° 1
- ☐ Chaîne n° 2
- ☐ Chaîne n° 3
- ☐ Chaîne n° 4

Demande de documentation gratuite

NOM .....

Adresse .....

ACTUEL

AUDITORIUM OUVERT TOUS LES JOURS 10-20 H SAUF DIMANCHE

après-midi ou dimanche. Filles simples, pas intellectuelles à lunettes. Didier Leyaounc, place d'Alsdorf, bât. A3, 22000 St-Brieuc.

PHALAUD : Futur ex-instituteur, 29 piges, départ communauté Ariège été 74, cherche compagne éventuelle. Préférerais intelligente, jolie et romantique, M.L.F. s'abst. Guy Riberolle, 3, allée La Pérouse, 93270 Sevran.

SHY MIRROR : Mec 21 ans cherche personnes intéressantes pour réfléchir sur projet de communauté « création et spectacle ». Timides ou sauvages ne pas s'abstenir. Dominique Cagniart, 30, bd Joffre, 91490 Milly-la-Forêt.

JEAN-LOUIS : J'ai 29 ans et suis mère de 2 enfants (8-4 ans). Désire faire expérience communautaire dans communauté déjà établie ou en voie de. Avec des enfants si possible. Dina Dias, Le Puits-Mathieu, 01710 Thoiry.

BOUM ! : Cherche gars ou filles en vue de fonder communauté urbaine orientation anar. Bernard Magnaudet, 19, rue des Couteliers, 31 - Toulouse.

PRATICASIO : Pour communauté dans le sud de la France, cherchons couples et nanas (même avec enfants) esprit pratique pour arriver à tenir le coup longtemps, idées très très larges plus qu'appréciées, doctrinaires s'abstenir. Roland Duminy, 6, rue d'Amsterdam, 75009 Paris.

JULES ET JIM : 2 mecs non-violents ayant ras-le-bol de la société, recherchent contacts avec mecs et nanas sympas en vue participation à une communauté rurale (agricole, élevage, artisanat). Jean-Michel Poneau, Les Cinq-Routes, 44270 Paulx.

QUI VEUT MON MAS ? : Je voudrais créer une communauté et j'ai découvert un mas abandonné. Je suis seul et veux retrouver la joie de vivre à 22 ans. Qui veut m'aider ? Robert Thiery, rue Liotard, bât. E, appt 10, 99, bd Albert-1er, 33000 Bordeaux.

ALLAH ! : Couple, deux enfants voulant monter communauté dans les Alpes, cherche âmes de bonne volonté. Michel Lepage, 26, rue Colonel-Roux, 05000 Gap.

SUBITO PRESTO : 2 libertaires désemparées cherchent compagnes en vue démarrer ex abrupto communauté urbaine à Limoges. Michel Beyjal, Bel Air, 19100 Brive.

ENFONÇEUSE : Cherchons portes ouvertes en vue d'une étude sociologique sur les communautés. cherchons tous renseignements, comptes rendus d'expériences ratées ou non, contacts avec communautés constituées et projets.

VAS DONC, CURE ! : A tout hasard, quarantaine, aimerais prendre contact avec couples âge similaire, sympathiques, tolérants, dynamiques et aisés..., pour former communauté agricole, confortable, sérieuse et rentable. Gérard Daniélou, rue d'Aquitaine, 34200 Sète.

L'IRREPARABLE OUTRAGE : Impossible de continuer à vivre dans une société sans attraits. Nous voulons nous réfugier à la campagne, cherchons couples et nanas (avec ou sans enfants) et toutes informations sur moyens d'existence d'une communauté. Ecrivez vite et faisons quelque chose. J.-Luc Gabet, 83, rue Réaumur, 75002 Paris.

Journaux

C'EST UN DOUBLE : Ami de Rune pour fondation « Parle-nous de demain... », envoyez nouvelles S.F., poèmes, annonces, témoignages, expériences communes. Cherchons diffuseur. Jean-Pierre Planque, cour de l'Orme, 78590 Noisy-le-Roi.

LA TAUPE : La Taupe numéro 2 spécial poésie paraît en novembre. Au sommaire Bob Kaufman, Artaud ou le regard oblique, poèmes de Verhagen, Gould, Boudet, Jegou, etc. Souvenir de J. Joplin, suite cybernétique, collage. 3 F en timbres ou espèces. Si vous ne nous soutenez pas ce numéro sera le dernier. Alors écrivez-nous si vous voulez voir La Taupe continuer à creuser son trou ! Merci. Francis Leroy, 49, rue de L'Hôpital, 51200 Epernay.

L'HYGIENIQUE : L'Hygiénique numéro 4 a paru : 2 F. Pour se torcher le cerveau : 3 numéros à 4,50 F, 4 numéros à 5,50 F, 5 numéros à 6,50 F, 6 numéros à 7 F. J.-B. Drouin, 36, rue Bersot, 25000 Besançon.

PEY A PART : Pour échapper à l'ennui, à l'abêtissement quotidien, qui veut m'aider à créer un canard à part. Didier Peyras, école Jean-Jaurès, 64600 Anglet.

BARABAJAGAL : Après un an de repos à la campagne, Barabajagal revient en pleine forme mais il a besoin de vous tous qui vous emmerdez dans vos lycées. Barabajagal veut rompre la monotonie des cours, alors envoyez articles, infos, poèmes, dessins, etc. Recherche aussi correspondants, diffuseurs dans les lycées ainsi qu'une ronéo et des stencils. Occitans, Bretons, nos colonnes vous sont ouvertes. Ecrivez-nous vite. Sortie prévue pour début novembre. Barabajagal, B.P. 2, 03250 Le Mayet-de-Montagne.

LA FAILLE : La Faille : un recueil de poèmes que je viens de faire éditer, poésie-cri qui n'a que faire des circuits commerciaux officiels. Envoi contre 5 F par mandat-lettre. Merci. Alain Bésème, 46, rue Albert-Joly, 78000 Versailles.

ENERGIE : Energie numéro 1 est paru et cherche des lecteurs. 30 pages bourrées d'articles et de dessins pour 1,15 F : Vander Graffange, Québec, B.D... Jean-Paul Peugeot, 17, bd Péreire, 75017 Paris.

LA TUMEUR : La Tumeur ? C'est une prolifération d'idées anarchiques aboutissant à un cancer mortel pour la culture (le numéro 2 est sorti et le numéro 1 est toujours disponible). 2 F le numéro. Ecrivez. Philippe Saintier, 17, rue Petit, 75019 Paris.

QUEL TALENT : Mec et nana ayant marre de banlieue pourrie, cherchent appart. et boulot à Paris. Travailleraient dans journal, étant deux dessinateurs de talent. Georges Pinna, 15 bis, rue Remont, 78 - Versailles.

FANTASTIQUE OU LOUFTOK : Recherchons pour mensuel paraissant tous les 2 mois, dessinateurs-scénaristes S.F., fantastique ou louftok. Ecrire. Jean-Luc Lallement, 20, avenue Edouard-Belin, 21000 Dijon.

L'ALPHABET MUET DU DOUTE : Poète fauché devant faire travail de diffusion incombant normalement à son éditeur, vend lui-même son livre « L'Alphabet muet du doute », 16 F chez l'auteur. Daniel Delort, 13, avenue Reille, 75014 Paris.

EXPRESSION : « Expression » numéro 2 : 1 F. Journal d'expression libre, poèmes, B.D., etc. Carol Bertsch, Pont 4, 2610 St-Imier (Suisse).

A HAUTE VOIX : A Haute Voix, petite revue poétique, dans le numéro 6 : Pierre Guyotat, Pierre Bourgeade, Domici Biga..., le numéro : 2 F en timbres. Didier Arnaudet, 6, rue Mony 33000 Bordeaux.

LES AVENTURES DE SIGMUND FREUD
ont reçu le label
"PSYCH'ASS"
en vente dans les meilleures librairies

Envoi franco de port 20 F
« PSYCH'ASS » 26, rue de Bièvre
Paris V^e.

AQUARIUS : 2e édition du recueil de poèmes (ronéo) Aquarius, 2 F chez l'auteur (ne pas payer en timbres dans la mesure du possible. Merci. On n'est pas ministre). Bruno Sourdin, 6, rue des Lyonnais, 75005 Paris.

PIEDS NICKELES : Pieds Nickelés Superstars 04 enfin paru ! Bourré de Comix, Céline, Chaban, interview d'un crayeur, MLF Bordeaux, Piaf, Festival pieds nickelés, réponse à la taupe, etc. Envoyez 5 F et vous en aurez 2. Pas de timbres. Christian Le Vraux, 3, rue Marengo, 33000 Bordeaux.

L'ACIDULE : L'Acidulé numéro 4 est paru : 2 fois plus épais (36 pages avec B.D. de Lamontellerie (fantastique) et Lafaysse + revue presse de Goulu, textes de Gindre, toujours à 100 balles. Claude Gindre, 38, rue Métaillefer, 24000 Périgueux.

L'ENVOYE DES DIEUX : L'Envoyé des Dieux prospecte toujours. Recherche acheteurs (1,50 F en timbres). Pas de censure on publie tout. Abonnement 10 numéros : 12 F (chèque ou mandat). Fanardjis, 24, avenue Franklin-Roosevelt, 94 Vincennes.

ESSAIS : Essais numéro 13/14, « Les Femmes », « La Chanson Française » 50 pages : 2 F. Abonnements 10 F les 10 numéros, 19 F pour 20 numéros. Interview Monique Morelli, Guy Demaysonal, Eric Asudam, B.D., poésie, tract du M.L.F. A tout pour tous. Cherche dépositaires 35 % bénéfice. Essais, bt A numéro 144, rue Louise-de-Marillac, 16000 Angoulême.

HYPNOSE : « Hypnose » va publier « poèmes non chiants » ; envoyez-nous vos hors-d'œuvre, belles, géniales, débiles, folles, surréalistes, non conformistes, absurdes, etc. Dominique Grimaud, 2, rue Taillemont-Mainvilliers, 28000 Chartres.

AMIS MERCI : Parus chez Transédition (rue Van-Zuylen, 59, 1180 Bruxelles) : des textes dadaïstes de Pansaers (96 p., 22 F), « Mannequins en flagrant sésame », prototextes de Daniel Fano (24 p., 10 F) et en diffusion « Ltation exa tumulte » de Ch. Dotremont et une boîte noire sur John Cage. Marc Dachy, 54, av. de Woluwé-St-Lambert 1200 Bruxelles.

LA LUMIERE GALOPANTE : Après ceux de Biga, Yaset, Sourdin et bien d'autres, notre revue La Lumière Galopante édite gratis tous textes et dessins. 5 F le numéro et 30 F l'abonnement. Jean-Emile Collon, Ancienne Ecole, 50310 St-Martin-d'Audouville.

LE POIDS DE L'AUBE : Le Poids de l'Aube dédicacé : 3,50 F (chèque, mandat ou timbres). Michel Bouton, 38, rue G.-Bizet, 21000 Dijon.

ROUSSEL : Envoie gratuitement poème ou texte dédicacé et numéroté plus une fiche de renseignements sur ses publications puisque Actuel ne parle pas de lui... Gérard Roussel, 94, rue des Grands-Champs, 75020 Paris.

PRIX PARALLELES : J'imprime à des prix parallèles : revues, journaux, recueils, livres, tracts en qualité professionnelle. Noir et couleur, devis express. Ecrire avec timbre S.V.P. Alan Newman-Blanchet, 77, rue de Bagneux, 14000 Caen.

PRELUDE : Si vous ne l'avez pas fait, qu'attendez-vous pour nous envoyer articles, poèmes et textes... nous les publierons. Janvier : numéro spécial folklore ; février : avant-gardes/contre-culture. Nous avons besoin de votre concours et de vos partis-pris. Pour articles écrire à Georges Bertrand, 3, chemin des Vignes, 93330 et envoyez vos poèmes et textes à Guy Darol, 7, rue des Minimes, 75003 Paris.

DIRECT MUSIC : Merci à tous, on continue. Toujours disponibles les numéros 0 et 1 et 2 de Direct Music (les 3 pour 2,30 F en timbres), avec une B.D. dans le numéro 2 et plein de trucs. Aidez-nous, on peut faire quelque chose de bien. Envoyez vos articles, tout sur la music. Daniel Arakélian, 2, rue Aleyrac, 26200 Montélimar.

AMERIANE : Ameriane continue à publier poèmes, contes et articles. Le numéro 6 paraît en novembre. Bientôt le super numéro 7 (2,50 F le numéro). Jean-Marc Léger, 10, rue L.-Thévenet, bloc IB, 69004 Lyon.

GANDAHAR : Gandahar est arrivé, tout imprimé en typo. Gandahar 3, à son sommaire : Scovel, Barthès et bien d'autres. La métaphysique, création de Guillard, les succulentes illustrations de Giroud et bien d'autres gourmandises qui s'adressent à tous et qui est en vente partout où traîne l'Echo des Savanes ou contre envoi de 5 F en chèque (4 numéros : 18 F). Gandahar, 70, rue Pierre-Guilbert, 91330 Yerres.

BEUARK : Que ceux qui n'ont pas encore lu le dernier numéro de Beuark se dépêchent ! En effet ce numéro Bédées et poésie est parti comme des petits pains, mais il en reste encore quelques-uns ! Ont participé à ce numéro : Desvaux Veeska, Giroud et Reiser et des amateurs dont Camel, Loudier et Deferue, etc. Branchez-vous sur Troyes. Couverture en sérigraphie et en supplément une affiche à coller dans votre lycée, votre immeuble... Le numéro double : 3 F et non pas 2 F. Beuark : B.P. 2043, 10011 Troyes. Abonnez-vous : 6 numéros pour 10 F.

NEON BUTTERFLY : Cherchons Freaks pour créer un journal genre « Mainmise » en vue d'actions genre : réseau de bouffe gratuite, free clinics, communauté rurale basée sur l'alliance de « Do it » et « la politique de l'extase ». Le Papillon Psychédélique. Contacts - Informations, 10, rue du Pélican, 75001 Paris.

Messages

BEAUMARCHETS : Pierre Teruel ou Michel Galland, écrivez-moi, j'aimerais savoir comment a fini l'histoire des Figarets. Carretier Nathalie, domaine du Grand-Belvèze, 11 - Narbonne.

CONCORDE : Thierry veut reprendre contact avec tous les copains d'Orly et de la région qui écrivaient dans Barabajagal. Ils peuvent continuer et envoyer articles et dessins si possible sur stens. Attends réponse et envois. Barabajagal, B.P. 2, 03250 Le Mayet-de-Montagne.

NAPOLEON : Je t'ai rencontré à la gare d'Austerlitz et reconduit à Dourdan. Tu parlais de partir en Inde, ça m'intéresse. Grange Joël, La Baraudière, 91 - Le Breuillet.

LIBERTAD : Objecteur de conscience, en grève à l'O.N.F. depuis le 21 mai, passe au tribunal. Je demande soutien financier et moral. Puerto José, 16, rue du Docteur-Schweitzer, 71000 Mâcon.

PAS DE PANIQUE : Urgent. Jeune poète surréaliste cherche chambre à Paris à prix modique ou partagerait appartement avec jeune femme ayant affinités. Thibaud Jacques, 20, rue Francisco-Ferrer, 35000 Rennes.

BANG ! : Je reverrais sans déplaisir Elizabeth rencontrée à St-Martin-du-Larzac, puis à Vesoul, été 72, savez-vous ? Ramel Jean-Michel, 80, av. du Mail, 78450 Villepreux.

RECEL : Je détiens toujours les colliers et bagues d'une fille qui s'est faite embarquer par les flics à Odéon le premier dimanche d'août. Cherche contacts à Paris et combine pour les vendanges le week-end. J'ai 25 ans et travaille en banlieue sud. Ecrire seulement. Roche Michel, « Clairbois », rd pt du Petit-Clamart, 92290 Châtenay-Malabry.

Ça n'arrive qu'à la Renault 4.

C'est toujours pareil quand on est trop brave : on abuse de vous. Et c'est ce qui arrive avec la Renault 4 : on s'habitue si bien à ce qu'elle rende tous les services qu'on finit par lui demander n'importe quoi.

Et le pire, c'est qu'elle le fait. Sans broncher. On lui met les pieds dans l'eau, on lui grimpe dessus, et elle ne dit rien. Elle reste là pendant des heures, tranquillement. Elle attend simplement que ce soit fini pour repartir vers d'autres martyres. Sans faire d'histoires. Au quart de tour.

Et c'est comme ça tous les jours de sa vie, que les mauvais traitements n'arrivent pas à raccourcir. Au contraire. Elle vit bien plus longtemps que ses petites camarades chouchoutées. Peut-être que ça conserve, la vie dure.

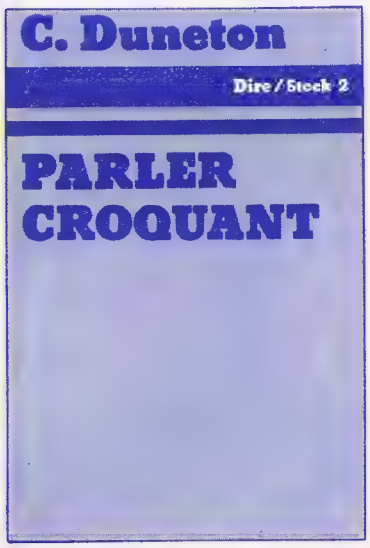
RENAULT 4

Elle ne vous refusera jamais rien.

les Renault sont lubrifiées par **elf**

STOCK 2

collection dirigée par Jean-Claude Barreau



COLLECTION TEMOIGNER
SÉGOLÈNE LEFÉBURE
Moi, une infirmière

MOHAMED
Le journal de Mohamed

COLLECTION VIVRE
CLAUDIE HUNZINGER
Bambois, la vie verte

COLLECTION LUTTER
CHARLES PIAGET
LIP

COLLECTION LIRE
ANDRÉ LAUDE
Joyeuse Apocalypse

COLLECTION DIRE
CLAUDE DUNETON
Parler croquant

DES SOUS : J. H. chanteur-parolier cherche mécène pour m'aider à progresser. M. Dugas P. Eric, c./o. Alain Alcot, 99, rue Monge, 75005 Paris. 336-20-31.

COUPLES MUETS : Jean-Marc et Nicole, J.-Louis et Martine, J.-Claude et Jacky, aimerais recevoir de vos nouvelles. Olive Sylvette, 5, rue Liancourt, 75014 Paris.

RINCE PAR L'UN POT : Poète endetté par éditeur-fossoyeur vend lui-même son recueil pour payer ses impôts. Au secours, camarades ! Envoyez 1 000 balles. Guilhon Philippe, 42, bd du Midi, 93340 Le Raincy.

JE VOUS EN PRIE : A Paul Delaboudinière et à Jean-Philippe, rencontrés à Taizé fin août : J'ai perdu vos adresses, si vous voulez reprendre contact, écrivez-moi : Givron Christine, 34, rue du Centre, 1471 Loupoigne (Belgique).

PATELIN : Désire prendre contact avec organisations occitanes, ainsi qu'avec mec ou fille désirant faire quelque chose. Bled Jean-Luc, 19, bd de la Marquette, 31000 Toulouse.

KENAVO : J.-L. donne-moi de tes nouvelles, si tu en as la possibilité. Barailler Dominique, Kerbernez-Plomelin, 29000 Quimper.

CREUSE : 24 ans, m'emmerde au bureau, cherche job intéressant, besoin de gagner ma vie, un chat à nourrir. Connais dactylo, anglais, allemand. Horreur du train-train quotidien. Cervenansky Agnès, 7, rue Béranger, 92100 Boulogne-Billancourt. Tél. : 604-47-35.

SAUVAGE : Quel est le gugus qui m'a envoyé le 24 août une carte postale de St-Jean-de-Luz signée « Pif Paf », moi pas connaître. Jorio Janine, 32, r. Truffaut, 75017 Paris.

POVERINO BIS : Je suis en prison depuis plusieurs mois. Je partais en direction des Indes, j'étais bien dans ma peau. Maintenant je deviens fou. Je compte sur vous tous pour m'écrire et m'envoyer ce que vous pouvez. Christiaen Erick, 28, Via Vittorio Emmanuelle 55, 07041 Alghero (Italie).

BLEAK MOMENT : Guitariste en décomposition, aidez-moi, écrivez-moi tous, envoyez n'importe quoi, ne me laissez pas seul. Merci d'avance. Schmidt Serge, chemin aux Pigeons, St-Fiacre, 77100 Meaux.

Mosik

ABSOLUMENT AVEC... : Machiavel, groupe Pro., cherche batteur avec bon matos et pas mauvais. Possibilité logement. Pas sérieux, s'abstenir. Ecrire Dédé Barreau, 20, rue Henri-Raimondeau, 85800 Croix-de-Vie.

LIBRE DE TOUT ACTE : Groupe pop semi-professionnel cherche bassiste et batteur avec matériel. Possibilités hébergement. Local extra. Light shows. Camion. Le rêve pour des musiciens qui en veulent ! Jean Simon, 13, rue Charles-Gounod, 83 - La Seyne.

CE N'EST PAS LA SAISON : Guitare, cherche flûte (si possible traversière), région Metz, pour création musicale et poétique. Ecrire : Jean-Pierre Clément, 14, rue du Canada, 57 - Montigny-lès-Metz.

PRENDS TON ELAN : Oyé ! Oyé ! braves gens. Soyez chics, je ne vis que pour la musique. Envoyez-moi des partitions même les plus débridées. Alain Lelan, 3, rue Mouddidier-Cd-des-Templiers, 78180 Elancourt.

VOIR FRANKESTEIN : Cherche personne pour m'apprendre à jouer le rock au piano ét à le chanter. Bruno Franceschi, 24, quai du Halage, 95310 St-Ouen-L'Aumône.

TITUS : Rythme soi (bof) complètement paumé, cherche musiciens pour former groupe de vraie musique (Rock, Progressive). Jean Schmitt, chez Mme Bouvet, 34, rue de la Paroisse, 78000 Versailles.

TRES RARES : Urgent. Groupe de Clermont-Ferrand recherche un bassiste, un violoniste et un(e) chanteur(se), dégagés du service ! Réponse assurée. Jean-Yves Joaz, 31, rue de Vouroux, 63150 Varennes-sur-Allier.

POUR QUELQUES CENTIMES : Allan Ch. 70 Connais pas ? Alors invitez-le dans votre MJC, club de jeunes, soirées folk ou cabaret. Il écrit des chansons style Cohen, Young, Leforestier et les chante pour quelques centimes... Ecrire : Bertrand Louapre, 164, rue du Faubourg-Poissonnière, 75010 Paris.

CHAUFFE POLO : Bass + guit. cherche groupe région Paris pour travail sérieux. François Garompolo, 79, avenue du Colonel-Fabien, 93 - Montreuil.

EN PIECES : Vds batt. Gary compl. 1 000 F. Ampli orgue 80 watts 2 corps, 1 000 F. Batteur cherche groupe pro. préférence Amon Düul en plus marrant. Stéphane Boulenger, app. 382, 215, rue Raymond-Losserand, 75014 Paris.

VITE LES CERCUEILS : Amalgame va mourrir si personne ne lui procure des contrats. Trois des musiciens français les plus doués vont retourner à l'usine dégoûtés et déçus. Pierre Vallat, 85, rue du Pdt-Wilson, 92300 Levallois.

Y'AURA DES MOULES : Cherchons groupes folk song et pop pour festival en juillet 74 en Haute-Loire. Y'aura du peuple. Dépêchez-vous. Merci. Ecrire : J.-P. Molimard, 32, faubourg St-Jean, 43000 Le Puy.

MOI AUSSI : Batteur avec matériel cherche musiciens intéressants et sérieux pour qui le rock est dépassé, en vue : faire musique personnelle. J'adore Magma, Ange, Yes, Génésis, King Krimson, etc. Ecrire à : Pascal Piétrement, 30, avenue de Louvois, 92370 Chaville.

ET PUIS QUOI ENCORE : Big Band cherche 1 trompettiste, 1 tromboniste, 1 vibiste. Bertrand Auger, 20, chemin des Lilas, 94500 Champigny. Tél. : 706-18-81.

A TIRE D'AILE : Bassiste chanteur cherche place dans orchestre ou groupe. Nick Flématakis, 46, av. de La Bourdonnais, 75007 Paris.

ALORS ? : Groupe rock progressif cherche local à Paris ou banlieue. Assure musique de soirées en tout genre. Laurent Rosematn, 38, av. E.-Zola, 75015 Paris.

ET L'ENDROIT : Pour groupes débutants petite pièce démente 3/4 personnes pour répétitions. Idéale pour groupe folk ou rock ne jouant pas trop fort. Uniquement réservé pour groupes sérieux et étant en situation régulière sinon s'abstenir. Jean-Luc Imbert, cour des Mathurins, 77300 Fontainebleau.

BATTEUR SANS BATTANT : Batteur 19 ans, cherche groupe amateur ou semi-professionnel région parisienne, 3 ans d'expérience musicale, très déprimé depuis que j'ai vendu mes drums. Style Hendrix, Stones. Jean-Marc Illouz, 16, rue Henri-Barbusse, 94500 Champigny-sur-Marne.

SILENCE : Groupe Bluegrass cherche violoniste Bluegrass ou de formation jazzie en vue de tourner professionnellement. Eric Kristy, 14, square Port-Royal, 75013 Paris. Tél. : 707-06-03.

YO SOLO : Soliste rythmique cherche groupe valable, très bon matériel (ampli 250 W et Gibson). Laurent Alexis, 10, rue de Marseille, 75010 Paris. Tél. : 208-12-95.

FOR MIO : Guitar. rythm. cherche groupe en vue bals. Gérard Campo, 4, place de la Porte-de-Bagnolet, 75020 Paris. Tél. : 233-50-00, poste 3 403, heures de bureau.

B.B. : Bassiste plus batteur cherchent musiciens (si possible ayant local). Michel Ducrotoy, 4, rue Estienne-d'Orves, 93500 Pantin. Tél. : 566-27-89, heures de bureau ou à Alain Gicquel, le soir au 843-02-05.

SUPER JET : Cherche organisateur de concert dans toute la France afin de faire passer tournée intéressante (wallenstein birth control, etc.). Thierry Rohmer, Jumbo Concert, 37, Grand'Rue, 68 - Colmar.

J'EN VEUX : Qui connaît des mecs donnant cours de batterie (ayant matériel), pas trop cher. Philippe Abeilhou, 56, rue Vaneau, 75007 Paris. Tél. : 222-77-40.

EN TOUTE SIMPLICITE : 1 trompettiste, 1 saxophoniste, ch. musiciens sans prétentions en vue jouer toute musique. Pierre Condat, 2, rue du Tourmalet, 31 - Toulouse.

DU SOLEIL A LA BRUME

Nous aimons le voyage en groupe, mais tenons à notre liberté personnelle.

Nous nous balladons en mini-bus et dormons sous la tente où bon nous semble.

Nous ne sommes ni novices, ni trop organisés... nos connaissances et nos moyens vous permettent de réaliser ce qui n'est peut-être pour vous qu'un projet.

Nos prochains départs sont pour le Maroc (villes impériales + sud marocain) et prochainement les brumes de l'Ecosse.

Vous recevrez notre documentation en écrivant à GOLYA, 6 rue de la Fraternité, 93140 Bondy. (Joindre 2 timbres pour envoi, merci).

BOUTIQUE ORIENTALE
Fringues, Encens.

ARTISANAT
RESTAURANT
Spécialités Indiennes

MANDALA
VAVIN.

11 et 13 rue Vavin, 75006 PARIS - tél: 326 08 50

J'adore Magma, Ange, Yes, Génésis, etc. Pascal Piétrement, 30, avenue de Louvois 92370 Chaville.
RICKYRACK : Cherche paroles Stooges 1er album : funhouse raw power renvoi après copie. Patrick Raty 6 avenue du Pavillon 28390 Toury.
SAUF UNE : Chanteur guitariste (chanson française, folk song) animateur-présentateur partant pour tous les plans qui lui permettraient de bouffer. Amateurs s'abstenir. Bruno Léandri, 50, rue Raspail, 92 - Courbevoie.
PAS DE CHUTE LIBRE : On offre nos points de chute, nos circuits (MJC, foyers) aux chanteurs et groupes pas trop exigeants qui valent le déplacement. Carrefour des arts, paroles et musiques, CAPEM, la Planchotière, 61350 Mantilly.
SANS AILES : Guitariste amateur, 18 ans, dingue de hot tuna et de l'airplane, cherche groupe pour planer dans région parisienne. Paul Falzon, 84, rue de La Fontaine, 75016 Paris. Tél. : 520-34-79.
DONQUICHOTTE : Groupe débutant, cherche bassiste pour jouer hard-rock, blues, ange, sérieux et urgent. Philippe Moulinier, 7, route d'Irigny, 69530 Brignais.
A TABLE ! : Groupe de rock-blues afin de subsister donne cours de batterie et de guitare (tous styles du hard-rock au classique). On a faim, les gars, dépêchez-vous. Eric Héliot, 30, rue du Dr-Henlin, 75017 Paris. Tél. : 627-69-19.
SACRE CHRIST : Je cherche des musiciens rock super chibrés fous pas sinistres et très amateurs; à portée de boots de Bordeaux en vue d'imaginer moult gags et veillées pour automne sans feuilles mortes. Christian Le Vraux, 3, rue Marengo, 33000 Bordeaux.
CHAUVIN : Auteur compositeur « chanson française » ne cherche plus de pianiste de bonne qualité, si vous n'êtes pas intéressé(e), écrivez-moi. Pierre Binant, 111, rue de Bagneux, 92120 Montrouge.
GROSSOMODO : Batteur cherche soliste et bassiste pour faire bonne mosik, genre CNSY - Roxy - Doors. André Gros, 4, rue Henri-Musler, 92230 Gennevilliers.
ZA SWING : Groupe free jazz (soft, weather, report), cherche pianiste avec matériel urgent. Christian Hossaine, 9, avenue Romain-Rolland, 93200 St-Denis.
IL PEUT LE FAIRE : Batteur cherche groupe amateur pour faire musique pas chiante : hard rock ou west coast ou jazz. Dominique Dupuy, 7, place de Gaulle, 06800 Cagnes-sur-Mer.
HEY LIGHT SHOW : M.J.C. Nancy ch. light-show pr accompagner groupe pop au cours week-end pop. Environ fin novembre. Janine Dejonghe, « Rencontres », rue Jean-Moulin, 54510 Tomblaine.
EH BIEN TIENS : Bassiste et guitariste cherche local et batteur (rigolos s'abstenir). Venir vers 19 heures chez Régis Addé, 45, rue de Mantes, 75019 Paris.
O.R.T.F. : Cherchons local pour répéter et vendons précision bass 1 500 F à débattre. Gérard Horte, 11, av. de la Solidarité, 91260 Juvisy.

BERK... BERK : Pianiste avec piano fender quéris orchestre pour faire du sublime. Gilles Berkowitch, 2, rue Decamps, 75016 Paris. Tél. : PAS. 07-62 de 8 h 30 à 9 h 30.
CADENCES : Vient de paraître « Cadences » 45 t. réalisé avec des ouvriers de la Régie Renault (7 F), 33 t. en novembre de chansons de l'U.P. chilienne (15 F). Expression spontanée, B.P. 14 806, Paris Cédex 06.
ET COMME DESSERT : Groupe de rock, Guidon, Edmond et Clafoutis, cherche contrats toutes régions. Jean-Louis Guillet, Les Petits-Quarts, 39000 Lons-le-Saunier.
ET QUOI ENCORE : Pour former groupe cherche 1 bassiste, 1 batteur, pas débutants pour musique free sans schéma et partition et un local dans région et 1 job rapport musique et vends bouquins anglais, français et iraniens sur animaux, nature, planète et fantastique mais paceful. Hamid et Nadine Youssefi, 64, chemin des Bœufs, 91120 Palaiseau.

Négoces

RIGOLO : Vds urgent stratocaster fender 1 400 F et ch. sono 150 W, bon marché pour gratouiller, chansonner, violoner la folkette. Jacques Nicod, av. Général-Delort, 39600 Arbois.
VOS SOUS : Besoin money urgent, vends orgue « Elgam », 2 claviers, ampli 50 W incorporé, 20 registres + table des mixages « Power », téléphoner à partir de 19 heures à Patrick Devos, au 527-71-56.
AME GENEREUSE : Qui pourrait vendre, donner, céder, offrir, fournir, livrer, abandonner, prêter ou louer des congas à un très vieux joueur de tam-tam (99 ans) qui jouerait avec vous si vous le voulez. Jérôme Thirriot, 14, bd d'Inkermann, 92200 Neuilly. Tél. : 722-01-08.
BUCHERON : Recherche machines à bois pas cher (scie à ruban, raboteuse, toupie). Ecrire ou venir. Luc Tillié, Oustrières, 81 - Lisle-sur-Tarn.
CIRCUS : Vends une guitare basse Fender (Musicaster) + housse courroie, fil de branchement, état neuf, 1 000 F, très urgent. Norbert Martin, 8, rue Jeanne-d'Arc, 54300 Lunéville.
SINCERE : Particulier garanti authentique, cherche vieux bouquins illustrés, vistamboires, photos. Non-particuliers s'abstenir. Robert Meignez, 4, rue de la Terrasse, 75017 Paris.
GARDIEN : Urgent vends ampli Marshall Bass, 3 corps 100 W, très bon état, sous garantie : 5 000 F. Christian Neveu, 75, rue de la Paix, 91700 Ste-Geneviève-des-Bois. Tél. : 921-05-62.
TERRAIN VAGUE : Les bouquins c'est cher ou difficile à trouver ; je propose des échanges, prêts (zen, krishnamurti, watts, poésie, écologie). Passez le week-end ou écrivez si vous êtes timides. Jacques Superville, 48, rue Bouvert, 26100 Romans.
SULTAN : Vends ampli Scott 230 S, platine Lenco L 75 complète, 2 enceintes Reynaud Menuet, 1 300 F. Michel Baty, 8, passage de la Brie, 75019 Paris.
OCCULTE LA VIEILLE : Achète livres anciens sur sciences occultes si possible pas trop cher. Urgent. Gérard Frist, 30, rue de Montbéliard, 25150 Pont-de-Rade.
A VAPEUR : « Peu de fric » cherche une mobylette occasion en assez bon état, mon prix va de 200 à 250 F, « merci les gars », Joël Foucard, 16, rue Jacques-Callot, 54550 Bainville.
ABANDONNEE : Gibson standard + valise : 1 800 F, ampli solo Selmer + colonne : 5 000 F (très bon état). Isabelle Saveret, 22, av. Paul-Vaillant-Couturier, 93000 Bobigny.
ROMANICHEL : Recherche tous renseignements pour se procurer roulotte disponible hippomobile simple et pas chère du tout. Accepte aussi toutes sortes de plans pour la construire. Jean Rollin, 21, rue Beauregard, 4000 Liège.
INDECIS : Achète ou échange contre fourgon Volkswagen 2 CV (66) fabrication belge (3 CV) bon état plus roue de secours neuve (soir de 8 à 10 h) ou écrire. Alain Kropfinger, 33, rue Jacques-Lauval-Tessier, 75010 Paris.
RUSE : Vends batterie Star, complète, bon état, très peu servi, 1 900 F. Yvon Renard, 161, rue du Château, 75 - Paris.
CUMULARD : Avons besoin d'une ronéo Gestetner électrique et stencils pour sortir journal « Barabajagal » mais n'avons pas beaucoup de fric. Alors si vous connaissez quelqu'un qui en vend, pas trop chère, écrivez-nous. Barabajagal, B.P. 2, 03250 Le Mayet-de-Montagne.
WHA WHA : Vds guitare 2 micros + housse, ampli 20 W Galant, pédale wha-wha, dist wha-wha (neuve) et fils, le tout 1 200 F (à débattre). Philippe Desgnaucourt, 21, rue Lernould, 59160 Lomme.
CAUSE DEPART : Je ne vends pas, je bazarde ampli Faylon 100 W, fuzz distors Marsch, guitare solo Aria, le tout : 2 000 F. Michel Cellier, 2 bis, r. des Bourguignons, 92600 Asnières. Tél. le soir : 733-54-66
FETICHISTE : Recherche poupées anciennes, chiffons, tricot, bois, même cassées, pour atelier de gosses en démarrage, vous seriez chouettes si vous vidiez vos greniers... Michèle Laporte, chez C. Giller, 11, rue de Belleyme, 75004 Paris.

MATERNELLE : Future éducatrice spécialisée (jeunes délinquants), cherche ds région parisienne à discuter des écoles parallèles, de livres (psycho., polit., poésie), de musique (surtout classique)... Ecrivez-moi. Anne Granga, place Romain-Rolland, 95014 Argenteuil.
ENCORE UN : Cherche ferme avec terroir, très isolée, électricité si possible, eau ou source, Cévennes, Ardèche, jusqu'à 40 000 F. Eric Baret, tour A1 Grande Corniche, 13007 Marseille.
TAM-TAM : Cherche bongos d'occasion pas trop cher (jusqu'à 60 F). Salut à tous. Philippe Donneau, 3, cité Magenta, 75010 Paris.
BRANLOT : Bidasse en folie, 2e pompe, cherche pour passer de longues soirées d'hiver des B.D. de tous genres ainsi que Charlie Mensuel, nos 3 à 14 inclus. Faire offre à Philippe Massénat, Frac I. 5e escadron, 501e R.C.C., 78120 Rambouillet.
GROSSE TETE : Recherche chapeaux de tous pays, occitans, révolutionnaires et bretons... Les plus grands possible. En vue d'expo. Barabajagal, B.P. 2, 03250 Le Mayet-de-Montagne.
CHAUF' LA BREI'Z : Si tu as pris des photos au festival de Kertaig 73 (festival pop-celtique) envoie-moi les négatifs (que je te rendrai). Jean-Michel Leboulanger, G. 26, rue Jacques-Cartier, 57500 St-Avold.
BORGNIOL : Nécrophiles n'attendez pas ! A vendre magnifique corbillard XIXe siècle. Consommation : 1 cheval + du foin. J'envoie aux intéressés renseignements et photos. Bernard Monnier, « Le Châlet », Larnaud, 39140 Bletterans.
BRANCHE : Vends téléphones parfait état de marche, j'en ai beaucoup. Christian Spitz, 6, avenue de la République, Gentilly.
CAMELOT : Vends cause départ ampli sono F.B.T. (semi-pro), 1 tête de 60 W avec chambre d'écho, 2 enceintes acoustiques. Etat neuf, affaire à saisir, prix à débattre. Jacques Batocchi, 20, rue du Loup-Perdu, Bât. A, Appt 33, 92290 Châtenay-Malabry.
ENCORE, VA ! : Recherchons sur Paris ouest contacts pour constituer réseau d'informations et d'initiatives s'occupant d'achats et distributions court-circuitant le système marchand. Communauté, 10, place de l'Hôtel de Ville, 92600 Asnières. Tél. : 793-14-86.

PARFUMS, ENCENS, MAQUILLAGES, BIJOUX, ARTISANAT

&

LES FRINGUES LES MOINS CHÈRES DE PARIS

Gros - Détail

LE CAMELEON, 59, rue de Charonne, 75011 Paris

LE BAZAR A KOKO, 18, rue de Cotte, 75012 Paris

BABA, stand 71, Marché Malik, Puces de Saint-Ouen

SURBOUM : A vendre 150 45 t. pop : Stones, Beatles, Doors, Who, etc., assez récents et en très bon état ; si vous êtes intéressés, écrire ou passer chez Patrick Cateloy, esc. 4, appt 421, 47, rue du Général-Leclerc, 95 - Eaubonne.
CU[illegible]UX : Recherche numéro spécial « Recherche » sur l'homosexualité saisi par Marcellin début 73, faire offre avec prix. Jean Germain, rue Républic-que-Mudaison, 34130 Mauguio.
SAIT Y FAIRE : Vends ampli 120 W efficaces pour 1 200 F. Réverb. : 250 F, 2 baf. 1,20 m/0,70 m de 140 W pour 1 000 F et micro + pied micro pour 350 F. Patrick Scheffer, bât. 273, 41200 Romorantin.
FAUCHE : Vends guitares (6 et 12 cordes). Ampli 70 W. Magnétophone + livres ésotérisme, magie, yoga. Prix exceptionnels. Etat neuf: Bernard Ruiz, 13, ure Henri-Régnault, 75014 Paris. Tél. : 325-42-61.
MA CHEMISE : Vends guitare solo, imitation Gibson, 700 F avec valise et câble. Jean Vallet, 23, r. Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, 75004 Paris.
PAS GENE : Recherche Hara-Kiri mensuel, l'Enragé n° 2. Projet « Alice's Wonderland », et nanas pour voir ce qu'on peut faire à tous points de vue dans un pied hyperchiant. Pascal Berlizot, 22, route de Compiègne, 02600 Villers-Cotterets.

PLUME : Vends sax alto état neuf avec bec métal Selmer, Boosey, Hawkes : 600 F. Bernard Frank, 6, rue Wattignies-Hotel, 75012 Paris.
PETILLANT : Vends V.W. 1200-69. Bon état général : 2 000 F. Ça urge. Gérard Périer, 6, rue M.-A.-Barré, 78190 Trappes. Tél. : 742-41-53 et 742-10-94 poste 633.
OX POWER : Vds Era 444, 500 F. Power MKP 602 : 700 F. Power APK 280 : 900 F. Garrard sp 25 : 150 F. Matériel neuf. Dominique Dubœuf, Lycée Mistral, avenue de la Paix, 94260 Fresnes.
ON CONTINUE A L'APPELER : Vends 2 baffles Mi 100 watts : 600 F, pièce Mustang bass fender blanche + valise 1 200 F + tête fender 80 W bass, 1 000 F. J.-Robert Abbondanza, 5, rue Muller, 77210 Avon.
C'EST JEANTEIL : Vends amphi basse 100 W. Sound. Très bon état : 1 500 F. Patrick Jeantet, 100, rue de Rambuteau, 75001 Paris.
PAS DE BOL : Je possède Mercedes diesel 3,5 t équipé tour du monde. Ne peux pas partir, je vends à 25 000 F. Stephane Forestas, 22, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Tél. : 336-16-12.
PROFESSIONNEL : Vends Davoli 12 W - wha-wha colorsound - reverb. - BST - IMIT. Fender : 1 100 F à débattre. Jean-Denis Bazire, 27, rue de la Justice, 93800 Epinay. Tél. : 243-80-81 après 18 h.
ARTISTE : Créateur dessins surréalistes 24 x 32 cm encre Chine, aimerait faire imprimer pour vendre en s.-verres. Manque fonds ou imprimeur mécène. Stéphane Lavolée, 8, rue Nain, 59100 Roubaix.
GRAND LUXE : A vendre chaine 2 fois 30 W, ampli Frank, platine Garrard, 2 baffles Supravox : 3 600 F. Bernard Daumant, 28, rue des Cordeilères, 75013 Paris. Tél. : 337-61-93.
L'ANGOISSE : Vends cause besoin d'argent, flipper en parfait état de marche. Prix : 800 F, livrable à domicile (habitants du Pérou s'abstenir), téléphoner à Philippe Fénéon, 14, rue de l'Amiral-Mouchez, 75014 Paris.

ON CONNAIT LA CHANSON : L'Association recherche à un prix intéressant matériel de sonorisation complet pour spectacles. Amplis, baffles, table de mixage, etc. et projos. Paroles et musiques, La Planchotière, 61350 Mantilly.
KEKEK SAHA : Achète triporteur d'occasion, bon état, pas trop cher, dans Paris ou région parisienne. Mauro Palmano, 23, rue de Nantes, 75019 Paris.
PITITE MEUSON : Pas mal de bricolage, trois étages, des tas de pièces, dans un petit village de Haute-Saône, pour pas beaucoup de sous : 17 000 F, idéal pour communauté. Georgette Ronsin, 13, rue St-Hippolyte, Paris. Tél. : 337-84-81.
MIQUE : Gagner un peu d'argent sans faire grand-chose ? Je rachète presque tous nos bouquins, de préférence ceux de la grand-mère. Tous les jours, de 12 heures à 20 heures. Marc Hatot, 23, rue Louis-Berthaud, 94200 Ivry-sur-Seine.
DUCAL : Vends télévision neuve, 4/5 mois, achetée 1 500 F. Prends-la, elle est à toi. Ecrire à J.-Luc Dagonneau, 106, rue de la Pompe, 75016 Paris.
GNU ? Je cherche la petite bête, même la moyenne : jusqu'à 500 cm3 R 50 et R 69 tolérées. Le moins cher possible, âge différent. Smafk. Pierre-Michel Nichol, 31, av. de l'Océan, 44150 Le Pouliguen.

Contacts

SNIF, SNIF : Editeurs de petits journaux, envoyez-nous gratis (pour étude) vos petits journaux. En retour nous vous ferons un peu de publicité. Services renseignements jeunes. Aide Enfance abandonnée, inadaptée et handicapée. Notre référendum continue : Vie en internat. Exposez-nous vos problèmes. Possibilité de soutien moral. Club de l'Amitié, B.P. 9 à 6238 Luttre (Belgique).

REVEILLON : Cherche contact avec tous gars et filles intéressés sérieusement par folk rural de toutes régions de partout dans le monde (folk-song amerlo s'abstenir), en vue travail de prospection musicale, construction et acquisition d'instruments traditionnels anciens et nouveaux et jouer ensemble : mélodies, danses, etc., médiévales et rurales. Luthiers et heureux possesseurs de harpes, psaltérions, cromornes, dulcimers, flûtes de partout et de toutes formes, manifestez-vous ! Ecrire : Sylvestre. 53-61, rue d'Arcueil, 94590 Rungis-Silic.
CANUT'S BLUES : 1 mec, 1 nana, en cherchent d'autres, habitant Lyon ou la région, pour sortir de l'ambiance lyonnaise déprimante (minets s'abstenir). Venez ou écrivez : Saucey Marie-Claude, 22, bd de l'Europe, 69000 Oullins.
ARNAQUEUR : Garçon bricoleur cherche apprentissage atelier réparation radios ou vélomoteurs. Ferait travaux divers rémunérés, aussi (Paris). Pétrakis Perry, 5, rue de La Villette, 75019 Paris.
LIEN VERITABLE : Homophile, 22 ans, adorant soleil, nature, chats et art, recherche jeunes filles (ou peut-être jeunes hommes ?) ayant les mêmes goûts pour connaissance et amitié vraie. Ecrivez rapidement : Nicolas Frédérique, 42, rue Charles-Berthelot, 29200 Brest.
CHAUSSURE A SON PIED : Mec, 24 ans, seul, aimerait connaître nana sympa, s'intéressant comme lui à la cartomancie. Ecrivez vite. Gourdal Christian, 106, rue de la Pompe, 75016 Paris.
ROULETTE : Croupier. Je m'ennuie. Cherche jeune fille moderne pour tout partager, ça doit exister. Ecrire vite : Basuyaux Bertrand, 28, passage Cardinet, 75017 Paris.
CREVE ! : Poète maudit recherche cave ou grenier gratuit Quartier Latin pour y dormir et survivre... Giraud, 09 - Lacourt.
PHYSIQUE INDIFFERENT : Recherche groupies avec ferme. Urgent. Région Normandie ou environs Paris

Enfin le nouveau Gong est sorti
Vous pouvez l'avoir tout de suite en vous abonnant à 45 fr

abonnez-vous, ça nous arrange toujours

parce que le prix du papier augmente, comme celui du fuel

45 F pour 12 numéros + 1 disque au choix :

☐ Le nouveau Gong : radio gnome
☐ Le vieux Gong : camembert électrique
☐ Sun Ra : the futuristic sound
☐ Steve Lacy : Moon
☐ Brigitte Fontaine : L'incendie
☐ Soft machine : volume VII

(Cochez la case correspondante.)

ou 40 F pour 12 numéros + un album de Crumb

Mode de règlement :

mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel) chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.
Je souscris à un abonnement à **Actuel.**

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

.....

☐ 40 Francs ☐ 45 francs avec un disque
(cochez la case correspondante).

Abonnement pour l'étranger : courrier ordinaire : 50 F ; par avion : 60 F ; (sans disque ni Crumb).

Complétez votre collection d'ACTUEL :

Chaque ancien numéro : 3 F au journal. Rappelez-vous :
N°s 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND :
Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent.
Amsterdam : provos et kabouters.
N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND :
Témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ :
L'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN :
Pop-stars déclinants et réflexions enragées d'Abbie Hoffman.
N° 20 : LA DROGUE : Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
N° 21 : LA ROUTE et ses grands itinéaires.
N°s 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.
N° 24 : LA GUERILLA URBAINE, Tintin, le rock très laid.
N° 25 : LA DEBANDADE DU PHALLUS, Fhar, Mlf.
N° 26 : LIBEREZ VOTRE CORPS ! le rock de Nixon, nez à nez avec Krivine.
N° 27 : LE ROCK ALLEMAND, l'école qui pue, la mort de Fritz le chat.
N° 28 : SPECIAL COMIX, et un entretien avec Sartre.
N° 29 : UNDERGROUND OU VAS-TU ?
N° 30 : QUI SONT LES BARBARES ? L'histoire parallèle.
N° 31 : LE FUTUR VIBRE SERIEUX.
N° 32 : C'EST QUOI LA BONNE VIE ? Le folk. La Bretagne.
N°s 33-34 : RESOLUMENT DEBILE.
N° 35 : SPECIAL BANDE DESSINEE.
N° HORS SERIE : les principales aventures de Fritz le chat, par R. Crumb.

Attention :

1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.

2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.

3° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement et le facteur aussi.

4° Pour tout changement d'adresse, envoyez la bande de votre dernier numéro en même temps que votre nouvelle adresse.

5° Quand vous vous réabonnez, signalez-le-nous d'un mot.

si possible. Merci. Dupuy Christian (Infra-Rouge Group), 10, rue Davy, 75017 Paris.

DECIDE : Recherchons pour diffusion et projection films super 8 Actualité et Action uniquement. Ecrire pour R.V. : Bastian, Groupe Spont'Act, 17, rue du Cygne, 75001 Paris.

BONNE VOLONTE : Cherche local et amateurs pour création en artisanat photo, et formation d'une troupe de théâtre à Paris. Ecrire : Lemonnier Karine, 37, rue des Longs-Prés, 92 - Boulogne.

CAMPEUSE : Jeune homme 23 ans, vivant en caravane, désire rencontrer jeune fille 18-25 ans, sympa, intéressée par le ski et le caravaning permanent. Voirin François, Poste Restante, 38 - Grenoble.

TRAINEAU : En vue voyage d'études, cherche renseignements sur le nord de la Scandinavie. Urgent. Ecrire : Noailles Patrice, résidence E.C.A.M. A 221, 92290 Châtenay-Malabry.

AISE : Si quelqu'un semble toujours remonté, ça cache sûrement quelque chose. A 17 ans, je ne le suis pas toujours, la vie n'est pas drôle tous les jours, surtout à cause de l'isolement. Mais je peux tendre la main à ceux pour qui ça va plus mal que moi. Seule condition, la sincérité. Even Claudine, 40 bis, rue de Dreux, Livray, 28500 Vernouillet.

FAUCHEE : Marie-José Paquet remercie sincèrement tous ceux qui ont répondu à son appel (du numéro 30) et s'excuse de n'avoir pu répondre à tous, ayant reçu plus de 150 lettres.

SABOT : Je cherche piaule, Paris ou banlieue, à portée de la bourse d'un étudiant. Tél. : 950-21-57. Noël Paul, 33 bis, rue Rémont, 78000 Versailles.

HIBOU : Ras le bol ! Je m'ennuie dans le coin, cherche amis chouettes, amitié, voyages, etc. Réponse assurée. Love. Montalban Juan, 206, bd Jean-Jaurès, 13300 Salon.

PERE NOEL : Qui hébergerait un personnage pharamineux à Tours pour les fêtes de fin d'année ? Leca Gérard, 20248 Tomino.

PATIENT : Freak parisien cherche nana mignonne, sympa, habitant dans la région parisienne. Tél. : 284-17-60 tte la journée. Feierazen Philippe, 10, av. Ambroise-Croizat, 93 - Dugny.

BLEU OU ROSE ? : Qui peut passer des affaires de bébé, tout petit. Urgent. Merci aux gens chouettes. Houze Muriel, chez Mme Grolz, 15, rue de Chavanne, 69 - Colonges.

A DOMICILE : Programme du Groupe Théâtral de Bagneux. Nous cherchons des endroits pour jouer (gratis) : toute recette sera versée pour la solidarité au peuple chilien. Montmory Pierre, 1, allée des Mathurins, 92220 Bagneux.

BUCHEUR : Recherche tous renseignements (articles, titres de bouquins, etc.) sur les Kabouters. Merci. Quillevère Alain, 25 bis, rue L.-Berger, 95130 Franconville.

PAUVRE SOLDAT : Eh, freaks, j'ai besoin de vous, je suis seul dans une caserne, j'aime la vie, aidez-moi, je vous tends la main, prenez-la. Henry Raymond, C.C.S. Appro. 7e B.C.A., 73700 Bourg-St-Maurice.

MERITANT : Cherche mécène(s) ou éditeur(s) complaisant(s) en vue publication de trois recueils de textes poétiques (71/73) poésie moderne. S'associe mal avec le fric demandé. Mériterait qu'on lui en propose. Busarello Jacques c./o. Théo. Granja, 12, impasse Léon, 93210 La Plaine-St-Denis.

UNE CHAUMIERE ET UN CŒUR : 20 ans, très seul, à quelques mois du S.M. Fillette, viens chasser mon angoisse, vite... Ma chambre de bonne est trop grande pour moi. Piperel Jacques, 83, rue de la Tour, 1 villa Guibert, 75016 Paris.

ALLONS, ALLONS ! : Petit poète sans talent cherche complices pour tuer grand désespoir. Fandeur Thierry, 8, rue Claude-Debussy, 94 - Santeny.

BONJOUR VOISIN : Qui y a-t-il à rencontrer dans le 11e ? Adresses de communautés, école parallèle, magasin pas cher, coin de rencontre, je serais nouveau locataire. Franceschi Bruno, 24, quai du Halage, 95310 St-Ouen-l'Aumône.

TIENS BON : Mec 18 ans, freak, extrêmement seul, en quête d'amitié sincère, recherche mec ou nana seul également. Ne me laissez pas sombrer. Ecris ou viens, vite ! Dufaud Bernard, Balanzac, 17600 Saujon.

MERE POULE : Voudrait devenir puéricultrice ou un métier où je puisse avoir des rapports avec des enfants. Aidez-moi à poursuivre les études, tout en travaillant. Ecrivez-moi très vite. Dumont Annie, 13, rue J.-B. Sémanaz, 93310 Le Pré-St-Gervais.

RIEN DERRIERE LA TETE : Je désirerais connaître jeune homme travaillant dans milieu artistique ou mode, photo pour amitié et échanges d'idées. Lourmand Evelyne, 122, rue de Béarn, 93410 Tremblay-lès-Gonesse.

GARÇON DE FERME : Sympathisant FHAR, cherche ami(es) branchés ou non sur agriculture biologique. Durand Christian, Poste Restante, P.T.T., place Championnet, 26000 Valence.

C'EST TOUT ? : Fille 24 ans aimerait connaître garçon (24-35 ans) intelligent et pas con. Foster Diane, c./o. Fortin, Bois de Belle-Fontaine, Flacy, 77130 Montereau.

CHARMANTS BAMBINS : On cherche, plusieurs avec des enfants, une grande maison (6 à 10 pièces) Paris si possible. Siéger Jacqueline, 10, bd de la Guyane, 94 - St-Mandé.

DELICAT : Gars de 28 ans, cherche jeune fille sympa pour contacts, aimant les arts (peinture, musique, poésie, etc.) et la nature. Magrans Maurice, 35, rue du Banquier, 75013 Paris.

LOLA : Cherche à Nantes nana entre 18 et 22 ans, sachant jouer de la guitare et n'ayant pas trop de scrupules. S'il y en a, écrivez-moi, Gaudin Joël, 74, bd Auguste-Peneau, 44300 Levieux-Doulon.

TRALALA MA CHERE : Cherche gens en vue constitution F.H.A.R. Les « non concernés » sont les bienvenus également. Montagne Bernard, 3, cours Gambetta, 34000 Montpellier.

ATELIER D'ARTISTE : Cherché-je muses, lyres et faunes en vue d'atelier fol et voyage en Afrique (été 74). Réponses rapides. Boulc'h Jean-Dominique, 10, résidence La Tullerie, 94260 Fresnes.

EAUBONNE ET NON POLLUEE : Nombreux contacts écologiques et autres dans la région : Il faut agir ! Nous agissons. Ecrivez, ou mieux passez, le samedi après-midi, à la M.J.C. d'Eaubonne. Favris Jean-Pierre, 5, allée de Longchamp, 95160 Montmorency.

PETIT PARTAGE : J. H. africain, 26 ans, seul à Paris, ch. jeune fille douce pour partager solitude, beauté indifférente. Toure Alpha, 31, rue Daviel, 75013 Paris.

LE BON AIR : Désire rencontrer maximum personnes intéressées par artisanat et toutes formes expressions naturelles. Ecrire d'abord. Martignetti Anne, 73, bd Longchamp, 13001 Marseille.

ENTREE DES ARTISTES : Je fais une psychothérapie. Ne vois pas l'issue de cette recherche. Désire m'initier au théâtre. Qui peut m'aider ? Bardin Colette, 78, rue René-Boulanger, 75010 Paris.

A LA COLLE : Sympath. à la puissance n. Aimerait rencontrer une fille de 20 à 22 ans, sympath. voulant se donner à une vraie vie qui ne se définit que par l'amour, l'amitié et la paix en vue vie maritale. Ecrire : Bousnina Youssef, 77, rue Gallieni, 92500 Rueil-Malmaison

BREVE RENCONTRE : Toi, rencontrée aux Stones à Bruxelles, avec Sylvie gare du Midi, j'étais en rade avec ma bécane, tu te prénommais Lorraine, tu habitais Versailles, écris(vez)-moi. Elle est stupide. Merci. Kerveillant Denis, 76, bd St-Marcel, 75005 Paris.

NUIT ET BROUILLARD : Tendances sado-maso, aimerait urgent prendre contact avec des gars et des filles désireux de s'en sortir eux aussi par la tendresse. Yves, 50, rue des Victimes-du-Nazisme, 72 - Le Mans.

BEEH-BEEH : Pour un élevage commun des enfants dans la région de Rueil-Chatou. Ser Edith, 20, rue Paul-Gimont, 92500 Rueil.

C'EST DU BELGE ! : Amitié, etc., à partager avec gars aimant musique et bouquins, si possible se foutant des contraintes sociales and so on... Duveiller Michel-François, « La Gavroche », 171, ch. de Maubeuge, 7020 Hyon (Belgique).

COUP DE POT : Cherche renseignements sur cours de poterie ou possibilités de travail avec un potier. Kinck Alain, 13, rue Cervantès, 59000 Lille.

N'IMPORTE QUOI : Poète, dessinateur, surréaliste, envole tout, n'importe où, contre abonnements gratis aux journaux en question ; suis au chômage, accepte donc aussi petites primes. Houles Jean-Marie (celui qui s'en fout), 142, rue Stéhélin, 33200 Cauderan.

EMBOUTEILLE ! : Qui pourrait m'initier au travail artisanal du cuir et des bijoux ? Barré Hélène, 57, av. du Gal-Leclerc, 75014 Paris.

POUPEE CIGOGNE : Fille de Sapho, violette timide, l'Alsace et ses vertus t'empêchent-elles d'éclore ? Viens. Willaime Nelly, 8, quai Finkwiller, 67000 Strasbourg.

UN PEU PRESSE : En vue d'un grand départ, j'aimerais rencontrer une jeune fille, un peu poète, un peu musicienne. Ecrire ou venir me voir : Mestre Dominique, c./o. Mme Hard, 36, rue Alexandre, 76 - Sanvic-Le Havre.

CLASSE ECONOMIQUE : Etudiant turc en économie, désire correspondre avec étudiante française en vue correspondance et voyages. M'écrire et je transmets. Brie Noël, B.C. 401e R.A., rue V.-Faita, 30034 Nimes.

TYROLIENNE : Garçon 18 ans, fan de montagne, aimerait rencontrer garçons et filles sympas ayant mêmes goûts pour sortir. Giquet Pierre, 21, avenue de la Division-Leclerc, 91 - Palaiseau.

MOTEUR : Le groupe A, tourne en 16 mm et cherche des contacts avec d'autres groupes collectifs. On attend. Tél. à Franck : 366-87-05 et MED. 78-18. Dathis Franck, 1, rue du Docteur-Labbé, 75020 Paris.

ADIEU CIGOGNE ! : J'ai 21 ans, je suis vraiment au bout du rouleau. Si tu es une fille sympa et qui souffre, quel que soit ton âge, ton pays, ta situation, même si tu as un bébé, (je bosse) et si tu veux être ma compagne, je t'en supplie, écris-moi avant que je flippe complètement. Pommier Dominique, 2, rue d'Ingwiller, 67300 Schiltigheim.

EVENTUELLEMENT : Je cherche une nana qui aimerait la photo, et qui en ferait. Marpeau Toussaint, 25, rue de la Sablière, 75014 Paris.

IDEES NEUVES : Cherche correspondants (F. et G.) pour me changer les idées. Merci. Chalansonnex Brigitte, Barby, par 73230 St-Alban-Leysse.

POLIMENT : Je suis psychologue et suis prêt à aider quiconque m'en fait la demande. Ecrire : David Serge, 4, rue Gérando, 75009 Paris.

RAVAGEUSE : Ravagé par la solitude, écœuré par la vie que je mène, mec 22 ans cherche (filles sympa et mecs) sans préjugés pour partir à la recherche d'un monde meilleur. Ecrivez-moi vite car la solitude me pèse. Kavos Gérard, 28, rue Nungesser-et-Coli, 75016 Paris.

LIBRE PENSEUR : Libre de pensée, cherche jeune fille 18-26 ans, célibataire p. rencontres, sorties, échanges divers. Pas sérieuses s'abstenir. Safras Louis, Centre Alpin de Relaxation des Ingénieurs et Cadres, « La Grande Cordée », 74700 Combloux.

CASSOULET : Lycéen catalan seul à Toulouse, cherche contacts G. et F. pour samedi et dimanche. Ecrire Variot François, chez Mme Taplau, 24, allée F.-Verdier, 31000 Toulouse.

HARZTIENNE : Débarque pour l'année scolaire dans le Harz et n'y connais personne. Y a-t-il des gens sympas dans le coin avec qui entrer en relations ? Ravinet Françoise, 336 Osterode/Harz, Baumhofstrasse 103, Zimmer 2 (R.F.A.).

MASCOTTES : 2 mecs 18 ans (bahut militaire) en ayant ras le bol, cherchent à correspondre avec nanas sympas pour lier amitiés. Gonzalès Claude, Pellen Michel, 3e comp., 7e esc., C.N., C.I.N., 29240 Brest-Naval.

DEMODEE : F. 22 ans, passionnée de moto cherche G. sympa avec moto grosse cylindrée, région parisienne pour randonnées et découverte de Paris. Schuller Sonia, 11, rue Curie, 67200 Strasbourg.

REVEIL TELEPHONE : Mec pas trop con cherche garçons et filles d'Angers ayant ras le bol de cette vie con que l'on mène. Venez ou écrivez-moi mais faites vite, il n'y a pas une seconde à perdre. Blondeau Bernard, 4, rue Pierre-Blandin, 49000 Angers.

UNDERGROUND : Nous cherchons correspondants (es) tout pays, de plus de 18 ans s'intéressant à tout ce qui est O.V.N.I. et civilisations mystérieuses afin de former club. Arbona Gilles, 44, bd Joseph-Garnier, 06100 Nice.

INSPIRES : Jeune troupe théâtrale délirante accueille débutants(es) ayant envie s'éclater dans pièces de happening. Ecrire : Leroy Jean-Marc, 4, rue Lehot, 92600 Asnières.

POUSSE : Qui pourrait me procurer un job pas trop débile (même qui n'est pas trop bien rémunéré) ? Vite, ça urge. Ruiz Rose-Marie, 29, bd Malesherbes, 75008 Paris.

TROIS DE CHUTE : Cherchons trois j. femmes (même avec enfant) pour compléter projet communauté. Création fin avril. Péri Jacques, 100, rue de Villiers, 78300 Poissy.

ECRIVAIN ! : Cherche boulot dans le genre adresses à copier ou autre chose pas trop crevant. Grapin Daniel, 21920 Aloxe-Corton.

BABY DORE ! : Garde d'enfants (pas cher) 6 F l'heure. Jour et nuit. Turquois Noël, villa « Veles », 7, bd du Bord-de-Mer, 06150 Cannes-La Bocca.

MAIS IL COURT ENCORE : Urgent, jeune artiste 26 ans cherche job mi-temps ou plein temps. N'importe quel domaine et serait très heureux d'entrer en contact avec des personnes s'intéressant de très près au dessin animé et ayant déjà une solide formation artistique (peinture, sculpture, graphisme, etc). M'écrire seulement. Bauer Gérard, 4 bis, rue Duménil, 75013 Paris.

PHARAON : Garçon ou fille (âge indifférent) ayant lu « Hara » de G.K. von Durckheim et assez lucide et conscient pour se libérer du faux-semblant de la vie (et non de la réalité) quotidienne. Ecrire à Helsly Marc, cité J.-Médecin, ch. 5230, ancien chemin de la Lanterne, 06200 Nice.

LA CIGALE : S'il te plaît : je cherche garçons et filles de mon âge (20 ans) pour correspondre et sortir afin de rompre une monotonie déprimante. Lothier Pierre, 17, rue des Rosiers, 93400 St-Ouen.

GEORGIA ON YOUR MIND : Confined here in this iron-tomb (U.S. Federal Penitentiary, Atlanta, Georgia) and suffering the malaise of loneliness, it would indeed be pleasant to correspond with someone (feminine gender perferred) in the Outside World. I am inhibited, and possessing a gregarious nature. Look forward to exchange communiques with some delectable and charming dolls... My anxieties are hatling anxieties to communicate with some afflicted, like myself, by a touch of loneliness. Eugene Cooper Jr., Box PMB 95930, Antlanta, Georgia, 30315, U.S.A.

DU GATEAU : J'en ai marre de la pâtisserie. Qui veut me proposer un boulot peinard dans Paris si possible logé. Merci d'avance. Berquier Jean-Luc, 45, rue Boulard, 75014 Paris.

PAPA PIQUE : La compagnie se faisant rare à Montpellier, on serait bien content si des gens qui aiment le tricot, le tissage et la tisane venaient ragnagnater avec nous devant la cheminée (apporter ses pantoufles !). Gribet Elisabeth, 3, cs Gambetta, 34000 Montpellier.

LA BANDE VELLEPEAUX : Groupe fauché, désirant pratiquer des activités diverses et variées cherche mécène bienveillant pouvant louer local 60/80 m2 dans Paris. Ecrire, Gianni M.-Madeleine, 26, av. Claude-Vellefeaux, 75010 Paris.

A BIENTOT : Cherche des gars ou gonzesses de 16 à 19 ans de tous les pays d'Europe Occidentale parlant français (condition nécessaire) pour correspondances diverses et qui pourraient m'aider si un jour je venais à voyager en Europe (an prochain peut-être). Cheik Elias, 1, rue du Général-Marchand, El-Biar, Alger (Algérie).

PIEYRE QUI ROULE : J'ai 22 ans, 1,68 m, et je désire d'ici à 3 ans avoir assez économisé pour partir « cultiver » soit dans le sud de la France ou en Martinique, mais pour cela la treizième côte serait la bienvenue, car à deux, cela devient plus facile et plus agréable. A bientôt. De Mandiargues Olivier, 98, rue Pierre Demours, 75017 Paris.

LE TRAVAIL C'EST LA SANTE

LE soleil qui coule à flot sur la caravane du Tour de France. Le monsieur satisfait qui caresse les chromes de sa DS 21. Le gosse ravi qui découvre un nouveau timbre dans sa tablette de chocolat. Assis sur son canapé, un couple jeune et moderne feuillette le catalogue de la Redoute, et caresse au passage les pelucheux échantillons de tissu qui tapissent généreusement les pages. Ces petites scènes de la consommation sans remords, un détail commun les relie : les casquettes Pernod sur le goudron du Tour, le pare-chocs Citroën, le timbre, le tissu-réclame de l'illustre catalogue, sont tous passés entre les mains d'ouvriers un peu spéciaux. Des ouvriers qui, au soir du boulot, ne sont pas rentrés à la maison, râleurs ou heureux, la salopette dans la musette. Pour eux, trois volées d'escaliers gris, des portes métalliques, des gardes. Ces gens-là sont des prisonniers. En France, ils sont 18 000 astreints à ce qu'on appelle le travail pénal. En atelier, en cellule, des salaires souvent scandaleux. La loi les y oblige. Mais, plus que la loi, la misère matérielle du taulard fournit en chair fraîche les ateliers pénitentiaires.

Les nouveaux bâtiments du ministère de la Justice, en face du Lutetia : façade luisante, hall épanoui où les baies de verre fumé renvoient à des cactus d'intérieur. Ascenseur ultra-rapide. L'appareil d'Etat français efface ses rides les plus voyantes. Moquette. M. Talbert, directeur de l'administration pénitentiaire, me reçoit affablement. Juriste et libéral. « Le travail pénal a longtemps été considéré comme une punition. Son origine : les galères royales. Il doit devenir maintenant un élément de reclassement. Le détenu ne peut, dans son intérêt même, demeurer coupé d'une société industrielle où dominent les notions de production, de rendement. » Satisfait, d'un geste du bras, M. Talbert me désigne son bureau. Large, du bois massif : « Ceci, par exemple, provient de nos ateliers de Muret. » Il se retourne : « Cette tapisserie, au mur, a été fabriquée à Saint-Martin-de-Ré. Vous y voyez, stylisée, la balance symbolisant la Justice. »

On n'est jamais si bien servi que par soi-même. L'administration utilise elle-même une fraction de la population des prisons. Elle possède, depuis 1951, sa petite société, la Régie industrielle des établissements pénitentiaires, 900 employés, deux cents millions anciens de chiffre d'affaires. Production : diversifiée. Des tricots à la centrale de Rennes. A Nimes, les uniformes de notre armée, dont les godillots proviennent de Clairvaux. A Mauzac, les pyjamas, draps et caleçons des taulards. L'atelier d'ébénisterie de Toul a fourni le mobilier de Fleury-Mérogis. A 70 km au sud de Bastia, les deux cents pensionnaires du pénitencier de Casabianda soignent leurs agrumes, leurs olives et 1 600 brebis. La moitié de l'approvisionnement en lait de Bastia vient de Casabianda. L'imprimerie de Melun, enfin, apporte chaque année à la bureaucratie six cents tonnes de papiers officiels. Commentaire de M. Timouis, le directeur de la Régie : « Ainsi le détenu participe-t-il à la vie de la collectivité. Ce qu'il fabrique se retrouve sur le marché économique. L'époque est bien finie où les industriels, craignant la concurrence, nous demandaient de ne confier aux prisonniers que des **travaux inutiles.** »

Les industriels. L'existence de cette masse de main-d'œuvre — vingt à trente mille têtes — ne pouvait que les tenter. Dès le siècle dernier, l'administration, incapable d'employer plus de 5 % de ses pensionnaires, a laissé se développer le fructueux système de la « concession ». elle concède à des entrepreneurs privés le droit de faire travailler les prisonniers. Logique de l'Histoire : la bourgeoisie triomphante de 1848 ou 1871 ne pouvait laisser sa soif d'exploitation se briser sur les murailles des centrales. Jusqu'à la dernière guerre, le système était simple : un petit patron local passait personnellement un contrat — annuel mais tacitement renouvelé à chaque échéance — avec le directeur d'établissement. Besognes peu mécanisées, ne réclamant pas une main-d'œuvre qualifiée : chaises en paille ou enfilage de perles. Ateliers installés n'importe où : sous-sols, combles, cellules. Les relations et la combine jouèrent un grand rôle dans l'obtention de ces contrats, les concessionnaires défendaient leur privilège, une véritable caste, âpre au gain. Invoquant leur « ancienneté » pour obtenir de nouveaux locaux, de nouveaux effectifs, dénonçant aux gardes chiourme les mauvais ouvriers. Les prisonniers les appelaient les **négriers** ou les **buveurs de sang.**

LES réformes, en 1946 et 1962, ont rendu plus difficile le décrochage des contrats de concession, et limité les droits de l'employeur à la stricte organisation technique de la production. En 1958, l'O.N.U. recommandait libéralement que « les industries pénitentiaires soient de préférence dirigées par l'administration et non par des entrepreneurs privés ». Moyennant quoi le nombre de taulards concédés, en France, a doublé entre 1962 et 1973, de 5 400 à 11 000. Dans cette France gaulliste, démangée par l'expansion, la frénésie industrielle a déferlé sur les prisons. Trente mille mètres carrés d'ateliers construits, pour les concessionnaires bien entendu. L'ère des rempailleurs tire à sa fin, place aux grands noms. Viennent des centrales : les étiquettes des vêtements Boussac et B.H.V ; les casquettes en papier Pernod, Ricard, l'Equipe, Kronenbourg, Berger, Suchard ; les graines de Vilmorin (triées à la main) ; l'emballage des bas Dior ; les étiquettes publicitaires Nestlé et Danone, les guirlandes de fanion B.P., les poivrières Poivrossage. Les pare-chocs Citroën et Peugeot y sont polis, la moutarde Amora mise en pot, les gadgets de **Pif le Chien** (presse communiste) ensachés. Sont encore branchés sur ce réseau : Antar, Chrysler, les chocolats Lanvin, Mazda, Perrier, Waterman, le journal **Elle.** Bien entendu, les grandes firmes ne sont jamais concessionnaires par elles-mêmes, et passent par l'intermédiaire d'un sous-traitant. Une façon d'économiser des remords ou de s'offrir le luxe de l'ignorance offusquée. Au téléphone, un responsable des Editions Vaillant me répond :

« Bien sûr que non, les gadgets de **Pif** ne viennent pas des prisons. »

« Vous les ensachez vous-même ? »

« Non, un sous-traitant. »

« Dans ce cas, comment pouvez-vous assurer . . »

« Nous connaissons très bien ce fabricant, j'ai visité leurs installations moi-même. »

Pour lâcher, à la fin :

« Evidemment, tout est possible. »

Tiens, tiens. La firme Pernod, citée dans le livre de Jean-Pierre Carasso et Christiane Martineau « Le travail dans les prisons » (1), a écrit aux auteurs, menaçant de porter plainte pour diffamation. L'affaire est demeurée sans suite. Une diffamation ? Et pourquoi ? Ces gens auraient-ils honte ?

Un M. Grabout, petit patron de confection de Bourg-la-Reine, n'a pas tant de retenue. A tous ses clients, il a envoyé la lettre suivante : « Spécialisé depuis longtemps dans tous les travaux de con-

fection et disposant d'un vaste atelier et d'un personnel stable, je cherche tous travaux de couture ou de ravaudage. Mon atelier, installé dans la prison la plus moderne, me permet de réaliser, dans les meilleures conditions possibles de prix, délais et qualité, tous les travaux de couture. Je tiens à signaler les avantages que vous pouvez trouver à me confier certains travaux à façon :

« — coût de main-d'œuvre avantageux par rapport au secteur privé, en raison du statut particulier des détenus ;

« — utilisation à 100 % de la main-d'œuvre et suppression des problèmes de reclassement ou de licenciement lors des variations de production ;

« — élimination des difficultés habituelles de gestion de la main-d'œuvre

« — garantie de recevoir des productions correspondant à vos besoins, un contrôle systématique étant assuré par nos soins avant toute livraison ».

Tout y est : coût avantageux, pas de problème de reclassements ou de « mouvements sociaux ».

RUE de la Santé, à Paris. D'un côté la muraille grumeleuse, brunâtre, de la maison d'arrêt. Un seul portail, monumental, blindé : la guérite de police. En face, des immeubles résidentiels, plus tristes, forcément, que ceux de n'importe quelle rue voisine. Un seul endroit étrangement sympa : **« A la bonne santé »**, un troquet de la bonne étoffe, un nom de ricanement ingénu et fataliste. Les chaises y restent de bois verni et le comptoir de zinc, glaces écaillées, cloisons lavées, la patronne éclaircit le carrelage à la serpillière, dérangeant les clients. Ici, au sortir de leur visite hebdomadaire, les parents des détenus se racontent leurs petits malheurs, le verre à la main. J'ai d'abord pensé que ce café bonhomme et pas si triste — au moins tous les gens y ont quelque chose en commun — devait être fliqué. Il paraît que non. Le samedi après-midi, les militants du C.A.P. (Comité d'Action des Prisonniers) en font leur O.G. Dans la rue, vente du journal à la criée. Harcelés par les flics en civil, ils s'imposent en gueulant. L'un d'eux, Jean Lapeyrie, 42 ans, jadis inspecteur des ventes, connaît la Santé de l'intérieur : « Je bossais en cellule, pour les établissements Daudet. Daudet, c'est le roi des cartes à pression (des plaquettes de carton perforé). Sans arrêt le même geste, un coup de pouce, pour enfoncer les boutons-pression dans les trous. J'avais essayé de faire de cette cellule, où nous étions quatre, une petite république anarchiste. Chacun travaillant à son idée. Quand l'un partait au Palais, pour l'instruction, les autres le remplaçaient. A la fin du mois, on répartissait également les mandats. En gros, chacun atteignait 2 000 AF par jour. **avant les déductions. »**

Les déductions : la loi le veut, aucun détenu ne touche l'intégralité de ses rémunérations. L'administration en prélève la moitié. Le reste est fractionné en trois parties : pécule de réserve (remis à la sortie de prison), pécule de garantie (amendes et frais de justice), pécule disponible enfin : ce que touche vraiment le taulard, son mandat mensuel. Exemple, la confection d'étiquettes à la Santé. Salaire de base : 3 F le mille. Un ouvrier moyen en produit 2 500 en huit heures, soit 7,50 F. Administration 3,75 F. Frais de justice : 0,94 F. Réserve : 0,94 F. Reste 1,87 F. Un paquet de gauloises pour une journée de travail.

Mais de ces quelques francs, les taulards ont un besoin farouche. Pour « cantiner », c'est-à-dire acheter le sucre ou le beurre, les gauloises, du linge, un extra au réfectoire. Bureaucratie partout : « Pour les extras de bouffe, tu dois commander trois jours à l'avance. Donc, savoir trois jours à l'avance si, vendredi, tu auras précisément envie d'un steack, et si précisément ce jour-là le menu sera dégueulasse. C'est pas évident. »

« Pour emballer mes rivets, explique Lapeyrie, j'avais inventé une combine qui me permettait de faire en trois heures le travail de dix. Une mesure en carton, contenant tout juste 25 rivets. Je remplissais mon sac d'un revers de main, les gars pas au parfum empilaient rivet après rivet, ce qui, d'ailleurs, est obligatoire. Parce qu'avec ma mesure, tu comprends, un de plus ou un de moins... » Le pire : les étiquettes. Quatre types dans une cellule de douze mètres carrés, la fenêtre barrelée, sous le plafond (interdit de voir dehors) ; deux fois deux lits superposés, une table minuscule au milieu qui sert d'établi. Le tas d'étiquettes : « pull crylon véritable », « super woolmark »..., le paquet de fils de laiton. Passer le fil dans un trou, un tortillon d'un coup de poignet, on pose et on recommence, le carton d'une main, le fil de l'autre. Là, pas de combine possible. De huit à onze heures, de treize à seize. Pour un paquet de cigarettes. Lapeyrie : « Pour moi, oui, les concessionnaires restent des négriers. Une histoire : Daudet nous filait 6 F au mille, son contremaître se ramène un jour tout en sourire : Eh, les gars, vous allez être contents, je vous apporte un boulot à 32 F le mille. Non,

mais, qu'est-ce que ça voulait dire ? Tout dépend du nombre de milliers que tu peux faire. J'ai voulu forcer le type à s'exprimer en tarif **horaire**, le seul moyen d'y voir clair. Alors là tu t'aperçois que tu descends à 2 F de l'heure. »

Au courant de ces pratiques, le ministère avoue rapidement se trouver le cul entre deux chaises. Chargé du travail en concession, M. Tromparent m'a paru plein de bonne volonté, mais bien ennuyé : « Nous n'avons pas le choix. Il nous faut absolument donner du travail à huit mille détenus, qui nous le réclament. Viser à la fois le plein emploi et des salaires élevés relève du coup de poker. Le fabricant de pinces à linge raisonne ainsi : à produit marginal, main-d'œuvre marginale, donc salaire marginal. Il nous place devant l'alternative : 10 F par jour ou rien du tout. Si je demande plus, je m'entends répondre : pour ce prix-là, je préfère utiliser des Arabes et des Portugais. Alors nous acceptons. Malgré tout il reste 20 % de chômeurs dans les centrales. » M. Tromparent le reconnaît également : « Les concessionnaires ne sont pas des philanthropes. Ils s'adressent à nous parce qu'ils y trouvent leur intérêt. »

J'EN ai rencontré, de ces « négriers ». Leur raisonnement, à eux aussi, garde sa cohérence, pas plus scandaleuse que celle d'un patron du tout venant.

MM. M. H... et G... dirigent la SONECO, sous-traitance de pare-chocs Peugeot. Deux ateliers : 48 postes de travail à Toul, 28 à Clairvaux. Concessionnaires depuis 1952, contrat obtenu par des « amis très chers » dans l'administration. « Quand ils nous ont proposé l'affaire, nous avons effectué des tests de rentabilité dans différents établissements. C'était avantageux : employer des détenus revalorisait certains produits impossibles à fabriquer ailleurs. Dans le civil, les cotisations s'accumulent, pour la Sécurité Sociale, la taxe d'apprentissage, etc. En prison, une simple cotisation à l'administration. Hélas, elle a beaucoup augmenté depuis vingt ans, elle atteint 20 % des salaires, à peine 12 % de moins que dans le civil. » Angoisse principale de M. H... : amortir son matériel. Un polissoir vaut 10 000 F. Un industriel normal étale son amortissement sur cinq ans, tablant sur une utilisation maxima. Jusqu'à 16 heures par jour grâce aux 2 x 8. En prison, l'absentéisme est élevé : interrogatoires, jugements, visites, promenades. Les polissoirs ne tournent que cinq heures. Tragique : « Si demain apparaît une technologie nouvelle dans cette branche, notre situation deviendra très difficile : nos machines de dix ans ne sont pas encore amorties. » M. H... affirme que ses employés gagnent 1 000 F par mois, à raison de 30 heures par semaine. Le tarif normal. La chose se sait d'ailleurs : en prison, les ateliers industriels (pare-chocs, poivrières) fournissent les meilleurs revenus.

Derrière le Palais de Chaillot, une de ces rues aristocratiques et silencieuses qu'affectionnent les ambassades. Concessionnaire à la Roquette (du temps — récent — où elle existait encore), à Fleury, à Evreux, à Versailles, Mme Nectoux y habite un appartement cossu, confortable sans ostentation. La même odeur de ciré, propre et digne, que chez ma grand-mère. Les chaussures de ville s'étouffent dans les tapis. La cinquantaine ingénue, les cheveux tirés, Mme Nectoux n'a rien d'une grande bourgeoise, ni même d'une parvenue ; porto blanc et zakouskis, elle a cité mille fables sur ses prisonniers. « De vrais gosses de maternelle ; vous les verriez, quand je leur apporte des bonbons, des chewing-gum ! » Une réussite certaine. Sous-traitante pour la pub des pâtes Milliat Frères, l'engartage des formules d'abonnements du **Readers' Digest**, sacs en papier pour les grands magasins, gadgets pour Danone, **Jour de France**. « J'ai été apprentie à 15 ans, monsieur, et j'ai gardé mon âme ouvrière. Le social, l'amélioration du bien-être, m'ont toujours attirée. Avec des amis, nous avions monté une petite troupe de théâtre « La gaîté au Sana ». Nous tournions dans les hôpitaux pour amuser les tuberculeux. » Un magistrat lui fit demander un jour si elle ne pourrait pas s'occuper « de ces malheureux prisonniers ». Le directeur de la Roquette d'alors lui confie le sésame : « Pour faire travailler ces pauvres filles, il vous faut trois qualités : patience, indulgence et psychologie. » « Dieu me les a données, répond-elle. Je réussirai. » Les premiers établis ne sont que des bancs de bois. Aujourd'hui, Mme Nectoux dispose d'ateliers modernes à Fleury, à Versailles. « Je voudrais que vous voyiez ça, comme c'est bien installé. Après la journée de travail, de quatre heures à six heures du soir, je vais moi-même tout ranger, nettoyer, préparer la tâche du lendemain. » Elle reconnaît sa chance. « Pour monter une petite fabrique, il faut des dizaines de millions. Ici le local existe, je n'ai qu'à verser 10 % des salaires à l'administration pour l'occupation des lieux... Mais vous savez, je ne me considère pas comme patronne. A la Roquette, je déjeunais avec mes filles, ça leur faisait tant plaisir. »

DIFFICILE, en revanche, d'en savoir très long sur les salaires. Paiement aux pièces, bien sûr. La diversité de la production autorise le plus grand flou, excuse l'ignorance, permet d'incriminer la « paresse » des employés. Les protégés de Mme Nectoux gagnent de 100 à 600 F par mois. En prison, ce n'est pas honteux. Le plus choquant, pour son esprit corporatiste, c'est le sabotage. Elle n'admet pas, même si elle la comprend, l'impulsion rageuse qui fait dessiner une paire de couilles dans une boîte-jouet, et jeter par poignées les timbres polonais à glisser dans les cartons de camembert. « Les timbres, j'en retrouvais partout. Cinq mille dans les poubelles. Et dans les waters ! Je tire la chasse et qu'est-ce que je vois ?... Tous mes timbres qui remontent. Oh non ! » Elle s'interroge, tout de même : « Certains ont le mal dans le corps, c'est cérébral... Mais vous comprenez, être enfermé à vingt ans, c'est terrible, la nature n'accepte pas. Comme des lions en cage. » Je glisse un œil sur une feuille de comptabilité. Première colonne : X milles. Deuxième colonne : le salaire, 30 F. Troisième colonne : vols et malfaçons, 2 F. A défalquer du salaire. On peut être social et financièrement avisé.

95 % des prisonniers acceptent cet esclavage parcellisé, des gestes de jeune singe dix mille fois répétés, pour quelques sous. Les réfractaires sont rares, et connaissent le mitard s'ils persistent. L'ennui et la faim triomphent de presque tous. Quand le garde te réveille à 6 h 30, quinze heures vont s'écouler jusqu'à l'extinction des feux. Certains en redemandent, travaillent la nuit, à la chandelle, pour payer l'avocat, se défoncent les pouces sur les cartons à pression. Depuis 1970, les révoltes des grandes centrales — Toul, Melun, Clairvaux, Nîmes — ont alerté l'opinion et accéléré l'application de réformes libérales. Nous osons, maintenant, regarder derrière les murs. La discipline s'en est adoucie, les droits des détenus, mesure après mesure, lutte après lutte, se précisent. Les salaires même augmentent. Les employés de la Régie peuvent espérer le SMIC, de 25 F à 32 F par jour. Tout ceci est vrai. Mais des détenus sont encore utilisés comme larbins — plombiers, éboueurs, vidangeurs, femmes de ménage, même bibliothécaires — pour 2 F par jour. Des concessionnaires m'ont affirmé sans sourciller : « Seuls les condamnés à de longues peines nous intéressent. Nous avons le temps de les former, ils peuvent acquérir des responsabilités. Le type qui n'en a que pour six mois, lui, se fout complètement de son travail. » Ce jugement aussi, sur la révolte de Toul : « La vérité, monsieur, la voici : tout est venu de... de ce prêtre, et de cette doctoresse de la prison. S'ils avaient une frustration, au lieu de justifier une émeute, ils auraient mieux fait de coucher ensemble. »

DANS [illegible] programme, le C.A.P. [illegible] à l'époque des voyages incertains, nous étions galériens. A l'époque de la colonisation, nous étions au bagne. A l'heure du rendement et de la consommation, nous servons l'industrie. » Récemment, des rumeurs ont circulé sur une éventuelle suppression du travail pénal. La procédure prendra du temps. Si elle aboutit. Parce que le travail pénal, aussi marginal soit-il, est économiquement utile. A la question : « Une machine à remplir les sachets de rivets est-elle techniquement inconcevable ? », un spécialiste m'a répondu : « Concevable, mais coûteuse. Le problème de l'ensachage est précisément l'un des plus cruciaux avec celui de la manutention. Une machine reviendrait à cinquante, voire cent millions d'anciens francs. » Quand B.P. demande, à la petite imprimerie de Soisy qui lui sert de sous-traitant, trois cents kilomètres de guirlandes pour diverses stations, c'est la panique. Quatre employés pour trois cents kilomètres de fanions à enfiler un par un. Les guirlandes B.P. seront donc fabriquées par les prisonniers de Chartres, Rouen ou Fleury.

La suppression, ou le maintien, du travail pénitentiaire touche de toute façon à l'essence même du système carcéral. L'oisiveté des détenus : la cohérence de l'institution répressive s'écroulerait. Qu'est-ce qu'une prison ? Qu'est-ce qu'une société où existent des prisons ? A « La Bonne Santé », en discutant avec un taulard, j'avais gaffé, j'avais demandé : « Alors, sans le cantinage, la prison serait invivable ? » L'autre, très simplement : « Tu n'as pas le droit de dire ça, vieux. La prison est invivable, **même** avec la cantine. »

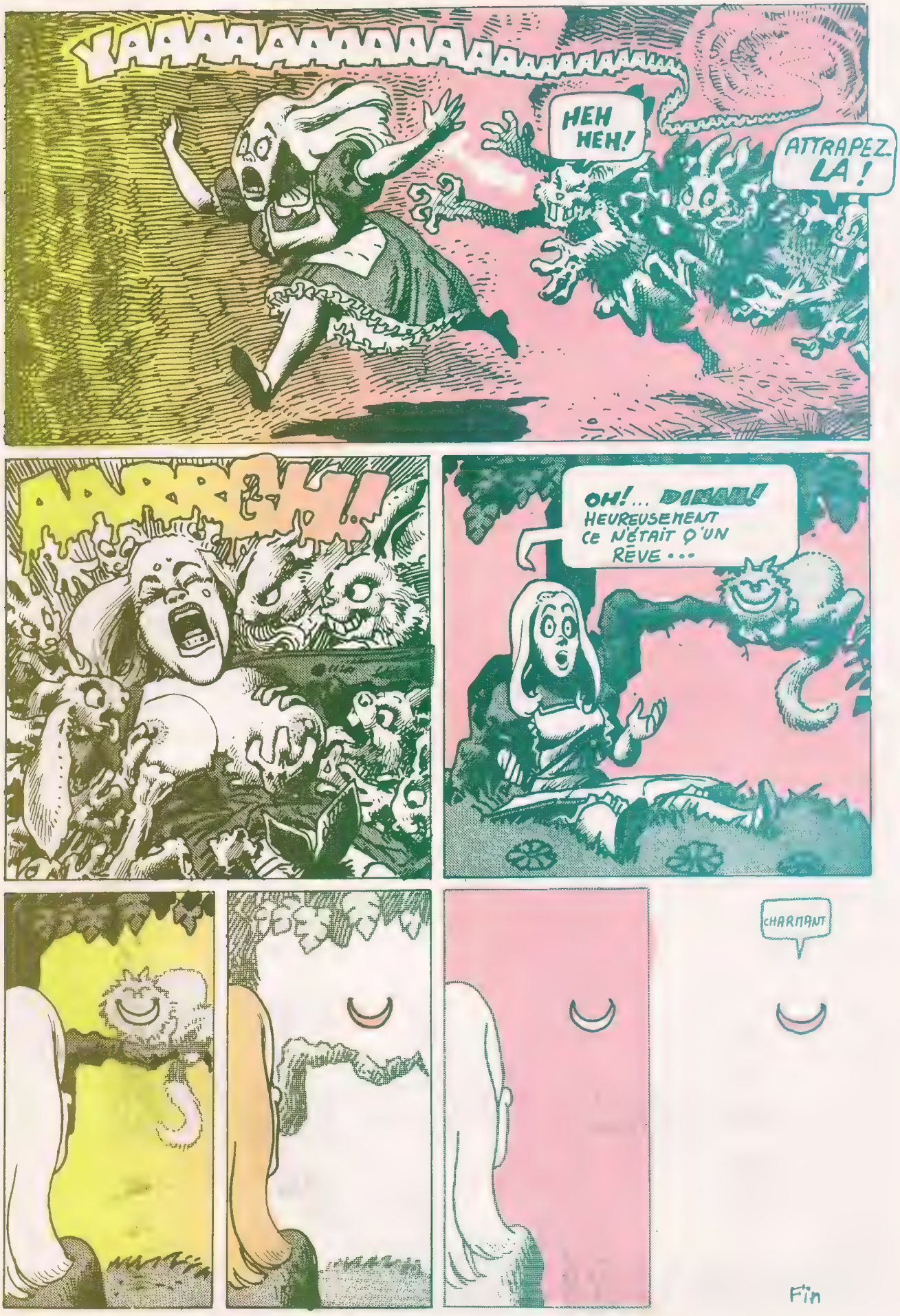
Léon Mercadet.

---

(1) *Le seul livre consacré au sujet. Aux éditions Champ Libre, 40, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, Paris (5e).*

ALICE AU PAYS DES DESIRS

OÙ EST-IL PASSÉ ?
IL ME SEMBLE QUE...
AAAAAH !
BOUM
OOPS !


HEH HEH!
ATTRAPEZ-LA !
OH!... DIEU! HEUREUSEMENT CE N'ÉTAIT Q'UN RÊVE...
CHARMANT
Fin

LES PROTEINES

Plus on est de chercheurs et moins on découvre. Les vraies trouvailles sont réservées aux francs-tireurs de la recherche et de la technique. Pierre et Marie Curie travaillaient dans leur garage et Thomas Edison n'était qu'un bricoleur arrivé.

Le biologiste Henri Laborit a, lui aussi, travaillé en marge du mandarinat et des centres de recherche. Médecin de la marine, puis chirurgien, il a vite compris que le costume du praticien lui était un peu juste. Restait la recherche. A soixante ans, Laborit peut revendiquer trois découvertes majeures : le premier tranquillisant, l'anesthésie moderne et l'hibernation artificielle. Du travail de marginal : Laborit ne fait pas partie du C.N.R.S., il a démissionné de l'Académie de médecine et ne touche pas un sou de l'Etat. Pour assurer les soixante millions dont a besoin, chaque année, son équipe d'une vingtaine de personnes, il commercialise ses découvertes. Autre rupture : il n'enseigne pas. Ou si peu : un cours sur l'urbanisme à Vincennes, « pour voir et écouter d'autres gens ».

Quelques bonnes vibrations ont ébranlé la biologie depuis vingt ans. Watson et Crick, deux chercheurs plus heureux que les autres ont découvert le mécanisme de l'hérédité. Et leurs collègues ont éclaté dans des recherches tous azimuts. Laborit, pour sa part, n'a pas attendu pour renifler hors de sa discipline. Un thème de recherche : l'agressivité. Mais autour, de superbes échappées vers les sciences humaines. Dès 1962, bouffon et utopiste, il affirmait que l'on pourrait « décrire biologiquement les

ATTAQUENT A L'AUBE...

entretien avec Henri Laborit

phénomènes historiques ». Depuis, des réflexions inachevées et stimulantes, des livres. Sur la biologie, bien sûr, mais aussi sur les femmes, les loisirs, la ville et l'autogestion.

Monod philosophe et Laborit reconstruisent la société. Les biologistes ont le vent en poupe. Ils ont su picorer les idées neuves : la cybernétique et la théorie de l'information. Mais aussi, très tôt, ils ont vu dans l'homme un anthropoïde parvenu.

Laborit jubile dans son bureau verdâtre de l'hôpital Boucicaut : la science va proposer un nouveau spectacle et il occupe le meilleur fauteuil de l'avant-scène. La biologie est à la croisée des recherches et les définitions étriquées des disciplines n'auront bientôt plus cours. Que l'on évoque les comportements humains et l'on s'interroge sur les mœurs de l'épinoche en rut, que l'on analyse la cellule et l'on décape l'origine de la vie. Les biologistes lachent l'homme hors de leurs laboratoires pour observer son comportement et les psycho-sociologues nous découvrent avec l'œil effaré de Livingstone avisant des babouins dans le Haut-Niger. Exit les spécialistes. Laborit l'explique avec foi.

Actuel : Certains leaders du mouvement de contre-culture ont prôné l'usage des hallucinogènes afin de briser les automatismes de comportement et de pensée. Quelle est l'opinion d'un biologiste ?

Laborit : Nos automatismes socio-culturels sont profondément gravés dans le système nerveux : on ne les efface pas avec une simple pilule. La mémoire à long terme, qui permet le réflexe conditionné, est un ensemble de circuits très solides. De voies codées par des protéines. Pour apparaître au niveau conscient tout souvenir repasse obligatoirement par la voie qu'il a suivi pour entrer dans le système nerveux. Si vous voulez, les protéines jouent le rôle de panneaux signalisateurs placés sur les routes de la mémoire. Aujourd'hui, on peut donner semble-t-il à un animal la mémoire d'un autre. Simplement en lui injectant le cerveau broyé de ce dernier et, plus particulièrement, les acides ribo-nucléiques qui ont codé les protéines de son cerveau. On apprend par exemple à un rat un comportement donné. On le tue. Son cerveau broyé est injecté à un autre rat auquel on n'a rien appris : le second rat agit alors comme celui dont on lui a transmis la mémoire.

Actuel : Uu beau jour, Assimil proposera une seringue et douze ampoules pour apprendre l'anglais ?

Laborit : C'est encore de la science-fiction. Mais nous avons mis au point une molécule qui permet de multiplier par trois

la mémorisation de toute expérience ou de tout concept qui marque le système nerveux.

Actuel : Au niveau du laboratoire, cela se vérifie comment ?

Laborit : On met un rat dans une cage, on lui fait entendre une sonnette et, quelques secondes après, on lui envoie du courant dans les pattes. Au bout de quelques expériences, le rat a compris : dès qu'il entend la sonnette, il quitte la cage pour fuir la douleur. Mais si l'expérience n'est pas répétée dans les quinze jours qui suivent l'apprentissage, le rat oublie que la sonnette lui signale un danger. Si en revanche je lui injecte notre drogue lors de la première expérience, il s'en souviendra pendant quarante ou cinquante jours. Le produit devrait être commercialisé d'ici à quelques mois.

Actuel : Augmenter les capacités de la mémoire, c'est aussi renforcer l'efficacité des conditionnements socio-culturels. C'est le début du « meilleur des mondes », non ?

Laborit : Ce n'est pas si simple. L'homme est, bien sûr, un grand anthropoïde. Une partie de son cerveau, le paléocéphale, le siège des pulsions, est semblable à celui du singe. Et comme tout animal, l'homme cherche à se faire plaisir, manger quand il a faim, boire quand il a soif, copuler quand il en a envie. Comme les mammifères, l'homme a une mémoire à long terme, contenue dans ce qu'on appelle le système limbique, qui lui permet d'acquérir des automatismes et donc de répéter les expériences agréables et d'éviter les désagréables. Mais la mémoire est aussi le réservoir où puise l'imagination : l'homme a une partie du cerveau — le néo-cortex — qui est beaucoup plus développée que chez les autres espèces animales. La zone orbito-frontale du néo-cortex permet d'associer de façon différente les éléments mémorisés. De créer de nouveaux circuits entre les milliards de neurones qui restent inemployés dans notre cerveau, ou qui sont branchés d'une manière fixe et stéréotypée. La mémoire peut donc permettre la naissance de structures imaginaires et de comportements nouveaux. Le nouveau-né est incapable de création car il ne dispose d'aucun acquis mémorisé. Il ne peut pas faire jouer ses facultés associatives. L'imagination lui viendra au fur et à mesure qu'il grandira et qu'il emmagasinera des informations. Bien sûr, il y a le danger dont vous parliez : il peut devenir un être conditionné. D'autant que la société n'encourage guère, en dehors du domaine économique, l'innovation et l'imagination. Et dans la vie quotidienne, c'est notre vieux cerveau reptilien, entièrement conditionné et automatisé, qui dirige le plus souvent nos actes et nos comportements.

Actuel : L'arsenal des drogues psychédéliques ne permet-il pas de nourrir l'imagination et de faire fonctionner le néo-cortex à un régime supérieur ? Le cerveau reste largement inemployé.

Laborit : Tous les psychogènes permettent de nouvelles associations entre les images déjà inscrites dans le cerveau. Mais je pense qu'Einstein n'a pas trouvé E = MC2 sous l'emprise de la psylocybine. Le drogué n'a pas une imagination créatrice d'utopie. Il échaffaude un monde irréaliste, individuel, sans prise sur les choses qui l'entourent. La plupart des drogués cherchent à fuir un état de déplaisir : voyez, à l'extrême, les Indiens du Mexique ou les classes les plus défavorisées dans les pays musulmans. Le danger de la drogue, c'est la fuite.

Actuel : Mais la fuite est pourtant la source de toute création et de toute découverte.

Laborit : C'est vrai. Il y a très peu de différence entre l'agressif, le révolté, le psychotique, le drogué et le créateur : tous fuient un système social qui ne leur permet pas de trouver du « plaisir ». Comme le créateur, le drogué se réfugie dans le monde de la consolation, un univers imaginaire où il se trouve bien. Mais à la différence du drogué ou du schizophrène, le créateur n'abandonne pas tout contact avec le réel. Moi-même j'ai fui la marine, l'université, l'académie, pour me créer un univers où je suis peinard. Mais toutes les idées qui me viennent sont confrontées avec la réalité par le biais de l'expérimentation.
Le schizophrène, lui, trouve un plaisir suffisant dans son imaginaire. Il n'a plus aucun lien avec le monde qui l'entoure, il n'est pas créateur pour les autres, il ne l'est que pour lui-même.

Actuel : La névrose laisse-t-elle des traces repérables dans le cerveau ?

Laborit : Les maladies mentales ont une base bio-chimique. Certaines sont congénitales. D'autres sont dues à l'absence de certains enzymes dans le cerveau. Mais la plupart des déséquilibres proviennent d'un rapport bien précis à l'environnement. Un individu ne parvient plus à se faire plaisir en agissant sur le milieu. Il se heurte à un barrage socio-culturel qui l'empêche d'assouvir sa pulsion. Par exemple, il ne peut pas posséder

la femme qui l'attire. Alors il va chercher la satisfaction dans son imaginaire. Si cela dure, il va mémoriser, fixer toute la création de son imaginaire : c'est alors qu'il ne pourra plus en sortir ; sa névrose se cristallisera dans la psychose. Les protéines qui codent ses synapses forment une boucle et son « faisceau du plaisir » fonctionne en circuit fermé.

Actuel : C'est-à-dire ?

Laborit : Si vous voulez, ce faisceau est le centre cérébral du plaisir. Mais le mot « centre » est mauvais : le faisceau réunit en fait plusieurs régions cérébrales. Si l'on branche une électrode électrique sur le faisceau du plaisir d'un animal et qu'on met à sa disposition un interrupteur permettant d'envoyer du courant, l'animal arrête toute activité et ne songe plus qu'à se faire plaisir. Un rat, par exemple, manie l'interrupteur deux à trois mille fois de suite et en oublie de boire et de manger.

Actuel : On pourrait faire cela sur l'homme ?

Laborit : Bien sûr.

Actuel : La recherche du plaisir dont vous parlez rappelle

le « ça » des psychanalystes : la biologie vérifierait-elle les intuitions de Freud ?

Laborit : Les intuitions de Freud correspondaient pour l'essentiel à une réalité, mais les psychanalystes ont noyé le tout dans une soupe bizarre. On retrouve quand même les grands éléments : le ça dans l'hypotalamus et la réticulée, c'est-à-dire le comportement instinctuel gravé dans la partie la plus ancienne de notre cerveau, celle qui est commune à toutes les espèces animales. Le surmoi dans le système limbique, c'est-à-dire les automatismes socio-culturels engrammés — inscrits cliniquement — dans la mémoire à long terme. Mais tous les concepts de la psychanalyse ne trouvent pas leur équivalent biologique. L'œdipe par exemple. Il n'y a pas d'endroit dans le cerveau où l'on puisse provoquer un comportement œdipien en plantant une électrode, alors que l'on peut provoquer de la même manière toute une gamme de comportements innés ; l'agressivité, la copulation, la faim, la soif, la satiété, etc. L'œdipe n'est pas inné, ce n'est qu'un aprentissage socio-culturel.

Actuel : Et l'instinct de mort ?

Laborit : Il n 'y a aucune preuve de son existence. S'il avait existé, il n'y aurait pas eu de vie. La pulsion de vie peut certes conduire à vouloir détruire l'autre. Mais cela ne va pas plus loin. Seule existe la recherche du plaisir.

Actuel : Toute la psychiatrie pourrait être réexaminée par les biologistes. Pour l'instant les malades des asiles sont soumis à une inondation pharmacologique qui gomme leur personnalité.

Laborit : Actuellement, la pharmacologie du système nerveux peut déprimer ou stimuler les pulsions. Mais au niveau du surmoi et des automatismes socio-culturels, aucune drogue n'est réellement opérante. La thérapeutique la plus puissante, l'électrochoc, détruit la mémoire immédiate. Elle peut gommer le dressage d'un animal. Mais les engrammations — ces traces cérébrales qui gravent les névroses dans le cerveau et en font des psychoses — sont trop profondes pour être effacées par des électrochocs. Ou alors, il faudrait nettoyer tout le cerveau et traiter le malade comme un enfant à la crèche. Lui réapprendre à parler, à se comporter en société, etc.

Actuel : Pour déprimer les pulsions vitales chez le malade, la médecine psychiatrique utilise avec générosité les tranquillisants. Vous avez découvert le premier d'entre eux, le plus puissant à ce jour : la chlorpromazine.

Laborit : En fait, je l'ai découvert indirectement. En 1948, j'étais chirurgien des hôpitaux. Je me suis aperçu que certains opérés mouraient alors que j'avais protégé et entretenu le système de défense de leur organisme, comme on enseignait de le faire. Je me suis donc demandé quel rôle jouait ce système de défense. La réponse était simple. Sa principale fonction est de permettre à l'individu de se déplacer pour fuir l'agresseur ou le détruire. Or j'avais affaire à un malade qui avait peur de se faire opérer, et qui voulait par conséquent fuir ou agresser l'assaillant, mais qui ne le pouvait pas : il était lié sur la table d'opération. Ses moyens de défense avaient perdu toute efficacité, ils se retournaient en fait contre lui et détruisaient une partie de ses organes .Il fallait donc supprimer ou déprimer les moyens de défense du malade en agissant sur son système nerveux. J'ai donc mis au point mon « cocktail lythique ». Dès lors mes malades allaient beaucoup mieux et restaient insensibles aux variations de l'environnement. C'est alors que j'ai pensé à utiliser ces drogues pour soigner les maladies mentales. Le malade mental se trouve en effet dans la situation de l'opéré : physiquement, il ne peut fuir ou combattre « l'autre », c'est-à-dire le patron, le supérieur hiérarchique, les lois ou le tabou socio-culturel. L'homme moderne n'a plus la possibilité de se déplacer, de fuir, ou de combattre dans son milieu. L'homme du paléolithique en revanche pouvait tuer ou fuir « l'autre », l'ours ou le rival qu'il rencontrait en sortant de sa caverne. L'homme moderne, dont les moyens de défense sont inutilisés, subit en fait un déséquilibre biologique — ulcère et hypertension — et psychosomatique — névrose. J'ai donc d'abord fait expérimenter sur des malades mentaux du Val-de-Grâce une des drogues utilisées au cours des opérations ; cette drogue était la chlorpromazine. Les résultats ont été étonnants. Le premier tranquillisant était découvert.

Il enlève au malade mental tout désir, et notamment cette recherche du plaisir dans l'imaginaire. Actuellement, j'expérimente un traitement différent. Il s'agit d'empêcher le malade mental de fuir dans l'imaginaire, mais sans lui supprimer ses désirs. Il se trouve confronté à la dure réalité qu'il ne peut supporter. La thérapeutique institutionnelle le prend alors en charge, lui aménage un milieu plus agréable. Un univers où il ne retrouve pas les mêmes problèmes que ceux qui ont provoqué sa névrose.

Actuel : N'avez-vous pas pourtant le sentiment de porter une très lourde responsabilité dans l'usage de la psychopharmacologie ?

Laborit : Pendant longtemps, je ne me suis pas senti coupable. Après tout, si les gens ne prenaient pas de tranquillisants — et 95 % des Américains en utilisent —, ils ne pourraient pas supporter leurs conditions d'existence et deviendraient agressifs ou termineraient dans des hôpitaux psychiatriques. Mais il y a une lourde contre-partie : le tranquillisant a peut-être tué dans l'œuf beaucoup de révolutions. L'homme « tranquille », c'est le bon électeur, le bon père de famille, le bon paroissien.

Actuel : On pourrait aussi imaginer une drogue subversive qui rendrait les individus plus agressifs.

Laborit : Bien sûr. On pourrait aisément la mettre au point. Une telle drogue, qui réactiverait un peu l'hypothalamus et redonnerait la joie de vivre. La pulsion aurait plus d'importance que le tabou, mais l'homme ne serait pas forcément plus agressif.

Actuel : Vous ne pensez pas comme Konrad Lorenz que l'agressivité est naturelle : l'instinct du territoire ?

Laborit : L'agressivité vient uniquement d'un sentiment de frustration, d'un conflit entre la pulsion et les automatismes socio-culturels. L'homme méchant n'est qu'un animal qui souffre. Pour assouvir ses pulsions instinctives, il cherche à dominer les autres. L'agressivité ne se traduit pas par le fait de vouloir incendier des voitures ou casser des vitrines. C'est surout le fait de vouloir s'élever dans la hiérarchie sociale, de vouloir dominer les autres. Lorsqu'on nourrit un groupe de singes, tous les animaux ne parviennent pas à atteindre la mangeoire en même temps : le professeur Delgado a montré qu'il s'établit aussitôt une hiérarchie entre eux. Une autre constatation : le leader perd son agressivité dès qu'il a établi sa domination. Et ceci se vérifie chez l'homme. Le professeur Montagner, de la Faculté des sciences de Besançon, a filmé à leur insu des enfants dans une crèche. Lorsque la maîtresse est absente et que les enfants se retrouvent entre eux, l'établissement d'une hiérarchie est systématique. Un leader s'impose. Les enfants ne savent pas parler. Leur seul langage est le geste. A l'exception du leader, on les voit tous adopter des comportements de soumission semblables à ceux des singes : main tendue et tête inclinée sur l'épaule. Le leader est satisfait, il perd peu à peu son agressivité, et, par exemple, donne ses jouets. Mais s'il sent sa position menacée, il retrouve son agressivité. Et dans l'analyse de ses urines, les taux de catécolamyne permettent de repérer les variations de cette agressivité. La hiérarchie n'est pas l'asservissement. C'est un système où chacun est, un peu et par moment, un leader qui peut dominer ses inférieurs et par là se satisfaire. Même au plus bas de l'échelle sociale, l'individu trouve toujours sa femme ou ses enfants pour décharger sur eux son agressivité.

Actuel : Le M.L.F. doit donc vous apparaître comme un mouvement profondément révolutionnaire : il s'attaque à une des hiérarchies fondamentales, la domination du mâle sur la femelle.

Laborit : Pas si vite. La notion de sexe n'est pas un concept homogène. Il y a le sexe génétique : le mâle a ses chromosomes différents de ceux de la femelle. Et le gène influe peut-être sur le comportement. Si un individu a un chromosome en trop, dans 83 pour cent des cas, il sera un asocial, voire un assassin. Mais le sexe génétique n'est pas tout. Il y a le sexe hormonal qui détermine aussi le comportement. Un animal génétiquement femelle à qui on injecte des hormones mâles pendant les quatorze jours qui suivent sa naissance n'aura jamais un comportement femelle. Il n'aura pas de spermatozoïdes mais montera quand même sur les femelles.
Si un garçon a des troubles de l'hypophyse ou des glandes sexuelles, il peut avoir de nombreuses hormones femelles qui pourront infirmer son sexe génétique. Et puis, il y a le troisième sexe : le sexe social. Quand un enfant naît, s'il a des testicules, on dit que c'est un garçon et on adopte une éducation en conséquence. Il n'aura pas de poupée. « Tu es un homme, tu ne pleures pas. » Il aura des camions, une mitraillette, ou une panoplie de policier. La petite fille, elle, fera du tricot. C'est vrai, les sociétés où les rapports inter-individuels étaient fondés sur la force ont fait de la femme un sous-prolétariat. Aujourd'hui, ce qui compte, c'est le maniement de l'information. Mais rien ne dit que la femme est l'égale de l'homme pour traiter l'information. Les hormones mâles agissent puissamment sur la synthèse des protéines et il est possible que l'homme ait une mémoire supérieure à celle de la femme. Il faudrait donc plutôt parler de complémentarité — et non d'égalité — entre l'homme et la femme. Mais les gens vont mettre un jugement de valeur dans ce terme et vont gueuler. Pourtant j'ai une paire de couilles et les femmes ont des ovaires. Ce n'est pas la même chose.

Actuel : Cette complémentarité entre l'homme et la femme n'est peut-être pas définitive. La femme pourra peut-être un jour donner naissance à un être humain sans l'intervention du mâle.

Laborit : Vous parlez de la parthénogénèse. C'est réalisable mais cela bloquerait l'évolution. La sexualité permet le mélange des codes génétiques, c'est-à-dire la progression. Les codes génétiques de deux individus contiennent les même éléments mais d'une façon différente. Les cheveux de l'un sont blonds, ceux de l'autre sont châtains.

Actuel : Les comportements sont-ils eux aussi codés génétiquement ?

Laborit : Il est actuellement impossible de le savoir. La parthénogénèse, si elle était expérimentée sur l'homme, permettrait de connaître quelle est la part de l'inné dans nos comportements. On obtiendrait en effet des individus absolument identiques génétiquement. Leurs comportements seraient-ils eux aussi identiques ? C'est la grande question. De toute façon, il est évident que les comportements sont pour une part conditionnés par des facteurs d'ordre biologique : chez l'homme, l'agressivité dépend du taux de testotérone. Un type qui a un faible taux aura peut-être un comportement homosexuel.

Actuel : Pour vous les rapports sociaux ne sont plus fondés sur la force mais sur le maniement de l'information ? Même le capital devient essentiellement une accumulation d'information...

Laborit : Aujourd'hui, le capital cède le pas à l'information. La technocratie ou la bureaucratie succèdent à la bourgeoisie. Bien sûr, dès le début de l'histoire, ou même de la préhistoire, l'information a joué un rôle. L'homme du paléolithique qui cassait des cailloux pouvait faire des miettes de pierre. Il a préféré tailler des facettes sur son silex. Il a « mis en forme » son silex, il lui a « donné une information ». L'importance de l'information n'a cessé de croître. On peut dire désormais que le travailleur intellectuel, le donneur d'information, est plus exploité que le travailleur manuel. A partir de la formule mathématique qui permet de construire une machine, on crée davantage de plus-value — puisque l'on fait davantage d'objets manufacturés — qu'avec l'effort musculaire libéré par un manœuvre qui déplace une charge. La nouvelle hiérarchie est fondée sur le degré d'abstraction de l'information professionnelle. Plus l'information est abstraite, plus elle est rentable du point de vue de la production de marchandises. C'est pour cela qu'il vaut mieux sortir de Polytechnique que de Centrale et de l'Université plutôt que d'une école professionnelle.

Actuel : Une révolution prolétarienne doit vous poser des problèmes : c'est la révolution de la non-information, on détruit les hiérarchies, on brûle les idoles et les ordinateurs...

Laborit : Mais il faut qu'une révolution, au contraire, distribue l'information. Seule importe l'information généralisée, celle qui est détenue par le savant et non par le technocrate, et qui permet de mieux connaître les déterminismes de nos comportements. Un type qui sort de Polytechnique et un O.S. de chez Renault ne sont pas plus renseignés sur les raisons de leur présence dans ce monde, sur le fonctionnement de leur système nerveux. Ils sont totalement inconscients de leurs déterminismes. Ils croient détenir chacun la vérité. Mais ils sont chacun coincés dans leur niche et leur environnement.

Actuel : La niche du polytechnicien est cependant plus confortable que celle de l'O.S.

Laborit : Parce que l'un domine l'autre. La société devrait fonctionner comme le corps humain : sans hiérarchie. Un organisme reproduit le principe des poupées gigognes. Vous ne pouvez pas dire que l'une des poupées est plus importante ou plus efficace que les autres : une poupée isolée n'a aucun sens, tout est dans l'assemblage. De même il n'y a pas une hiérarchie mais une organisation dans l'organisme. Le foie n'est pas commandé par le besoin de sucre. Il est simplement informé du déséquilibre et y remédie. Le cerveau ne commande pas non plus aux cellules. Il leur assure un bien-être général en rétablissant leur équilibre. Il leur envoie des informations et non des ordres. J'ai d'ailleurs banni les mots « hiérarchie » et « commander » de mon vocabulaire biologique.

Actuel : Comment éviter qu'une nouvelle hiérarchie sociale ne s'établisse ?

Laborit : Dans le corps humain, l'information circule grâce au système nerveux et au système endocrinien. Mais elle est aussi dans chaque cellule dont le génome — le cerveau cellulaire — comprend les molécules d'A.D.N. et les chromosomes qui lui permettent de faire n'importe quoi. Les cellules se spécialisent ensuite suivant l'organe ou le tissu où elles sont placées. Si l'on veut supprimer toute hiérarchie sociale, il faut généraliser l'information.
Il faut informer à l'école, très tôt. Au siècle dernier, les instituteurs ont su imposer l'idéologie bourgeoise avec une grande efficacité. Il faut aujourd'hui, qu'ils diffusent l'information généralisée. On a à peine démarré. L'enseignement des mathématiques modernes donne une pensée relativiste, ce qui, à tout prendre, est plus efficace que le triste quantitativisme des tables de multiplication de l'enseignement antérieur. Mais l'essentiel reste à faire. Il faut que les enfants de demain sachent que l'instinct de propriété, par exemple, n'existe pas : ce n'est qu'un automatisme socio-culturel. L'enfant se fait plaisir par la propriété uniquement parce que la société où il vit ne lui propose que cela. La tâche des éducateurs sera de montrer que le comportement n'est pas libre, qu'il est régi par les mêmes lois depuis la molécule jusqu'à l'organisme humain. Et pourquoi pas, jusqu'à la société ?

Actuel : Vous pensez que le même déterminisme s'applique à l'individu comme à la société ?

Laborit : Oui, mais ce n'est pas exactement le bon vieux déterminisme de type XIXe siècle tel qu'il est encore enseigné : une cause entraîne un effet. C'est un fouillis de facteurs qui réa-

gissent les uns sur les autres. Les causes sont si enchevêtrées que l'on ne les discerne plus et que l'on croit à tort agir librement. Comme il y a trente-six mille causes qui entraînent trente-six mille effets, il est difficile de comprendre ce qui se passe. Peut-être que les ordinateurs nous y aideront.

Actuel : Et la biologie ? Pourra-t-elle aider à comprendre ce qui se passe au niveau de la société ?

Laborit : Mes efforts vont dans ce sens. Il faut voir comment on peut étendre aux sociétés l'application des lois de la biologie qui ne doivent pas seulement régir le fonctionnement de l'organisme.

Actuel : Concrètement, cela veut dire quoi : on applique les propriétés de la membrane cellulaire au mur de Berlin...

Laborit : C'est effectivement le type d'analogie simpliste que l'on peut utiliser pour voir si cela marche ou pas. Mais, plus généralement, il faut réexaminer les connaissances d'un domaine, sociologie, politique, économie, qui a été exploré à un seul niveau d'organisation : voir comment les autres niveaux l'éclairent et lui donnent une signification différente. Autrefois, lorsqu'un médecin constatait qu'un malade avait la nuque raide, des vomissements et un pouls au ralenti, il lui donnait de l'aspirine. Et le malade crevait. Puis on a découvert qu'il s'agissait d'une inflammation de la méninge. Mais il a fallu fort longtemps pour le comprendre et passer à un niveau d'organisation sous-jacent : prendre une aiguille, faire une ponction lombaire, découvrir les microbes dans le liquide céphalo-rachidien et, enfin, trouver l'anti-biotique adéquat.
Pour moi, l'économiste, le politicien, le sociologue, se maintiennent à un niveau d'organisation analogue à celui du médecin de jadis : ils portent un diagnostic mais restent incapables de définir un traitement.

Actuel : Et qu'est-ce que la biologie peut apporter à ces médecins aveugles ?

Laborit : Les biologistes utilisent des notions que l'on découvre à peine dans ces disciplines : la cybernétique, mais surtout la théorie de l'information qui a été à l'origine de la biologie moderne. Il faut comprendre que l'on a été très loin dans la physique : on en est aux particules élémentaires et on en découvre de nouvelles tous les jours. De même, on a été très loin dans les sciences humaines. Le rôle de la science au XXIe siècle sera de combler le vide existant entre la physique et les sciences humaines. Il lui faudra établir les lois et les règles de toute la construction de la matière vivante, jusqu'au comportement humain en société.

Actuel : On peut vraiment sauter de la physique, science qui étudie la matière inanimée aux sciences de la matière vivante ?

Laborit : Evidemment, c'est la même chose. Les matières vivantes et inanimées sont composées des mêmes atomes. La seule chose qui fasse la vie, c'est que les éléments sont rangés, mis en forme, arrangés dans un ordre différent.

Actuel : Cet ordre dans lequel sont disposés les atomes est toujours le même ?

Laborit : Il ne pourrait y avoir un monde structuré, tel que nous le connaissons, s'il n'y avait pas un déterminisme cosmique. Vous savez il n'y a pas de hasard. Von Foerster a agité des petits cubes qui avaient des côtés aimantés. Les cubes se collaient les uns aux autres « accidentellement ». Et pourtant, Von Foerster obtenait toujours des structures cohérentes et très organisées. Autre chose : quand on prend une atmosphère terrestre, telle qu'elle était au début de la biosphère, c'est-à-dire de l'ammoniac, de l'azote, du méthane, du gaz carbonique, de l'eau, et que l'on fait passer dedans une décharge électrique, on voit apparaître des molécules d'acides aminés. Toujours les mêmes. Celles qui sont à l'origine de notre matière vivante. Dans le désordre des molécules simples de départ, il apparaît toujours le même ordre : les molécules, plus complexes, des acides aminés. Ces molécules obéissent toujours à un ordre déterminé. Mais il y a une question qui reste à résoudre : pourquoi cette synthèse des acides aminés s'est-elle produite sur la terre ; pourquoi ne peut-elle pas se passer dans un soleil en fusion ou sur un astre « mort », au zéro absolu, à moins 273 °.

Actuel : Tous ces déterminismes nous écrasent : quelle place y-a-t-il eu pour le hasard dans l'évolution, où sont les mutants ?

Laborit : Je ne crois pas que les mutations suffisent à expliquer l'évolution complexifiante. Comment voulez-vous que l'on ait pu passer tour à tour du cerveau du reptile à celui du hérisson, puis du chimpanzé, puis de l'homme, simplement par mutation. Aucun élément nouveau n'a surgi par miracle au cours de l'évolution. En revanche, on peut admettre qu'il y a eu de nouvelles combinaisons, par mutation, entre des éléments déjà existant. Par exemple, un animal a d'abord pu marcher sur ses métacarpiens, puis sur ses ongles. Cela lui a permis d'aller plus vite et de fuir les carnassiers. La loi de la jungle favorise cette évolution. On passe ainsi du pied au sabot, du plantigrade à l'ongulé, mais les éléments qui composent le pied de l'animal sont toujours les mêmes. Simplement, ils sont disposés d'une manière différente.

Actuel : On est pourtant passé de l'amibe à l'homme.

Laborit : L'évolution semble s'être faite, dans ce cas, par addition et non par mutation. Les premiers organismes existant sur terre vivaient sans oxygène. Et puis la molécule de chlorophyle est apparue. Elle a fait le travail que font toutes les plantes aujourd'hui : libérer la molécule d'oxygène de sa combinaison avec l'hydrogène dans l'eau. Mais l'oxygène a une molécule très toxique qui est un sacré poison de la vie. Elle agit un peu comme une bombe atomique au ralenti. D'ailleurs on a les mêmes lésions avec les radiations atomiques et de l'oxygène en pression. Il a donc fallu que les premiers organismes se défendent de l'oxygène et inventent d'autres systèmes pour continuer à vivre. Les bactéries sont alors apparues. Elles avaient une usine chimique capable d'utiliser sans dommage l'oxygène. L'association entre ces bactéries et les anciennes formes de vie qui ne savaient pas utiliser l'oxygène a permis l'apparition des formes vivantes qui sont à l'origine de l'homme.
On peut rejouer ce petit jeu de l'addition en laboratoire. Dans certains cas, cela prend un côté étonnant. Par exemple, on fait vivre des plastes, qui sont des parties de cellules végétales, dans certaines cellules du tissu conjonctif de souris. Au bout du compte, on a de la matière verte dans un tissu animal. A l'Institut Pasteur, on a de même fait une hybridation entre des cellules humaines et des cellules de souris.

Actuel : C'est le début de la manipulation de la vie. Vous avez déjà modifié son déroulement en inventant l'hibernation. Où en êtes-vous actuellement ?

Laborit : Les hibernations de longue durée sont encore impossibles à réaliser. Les processus bio-chimiques qui permettent aux hibernants de vivre au ralenti, à deux degrés, restent inconnus. Chez l'homme, seules de petites hypothermies, entre 30 et 35 degrés peuvent être pratiquées pendant plusieurs jours. Ce type d'hibernation est toutefois déjà très utile. Il permet de ralentir tous les processus vitaux : battements de cœur, besoin d'oxygène. Ce qui laisse souvent plus de temps au médecin pour intervenir et soigner son malade. Lorsque celui-ci n'a que deux heures à vivre, cela peut être très utile. De même, à 27 ou 30 degrés on peut arrêter la circulation du sang dans le cerveau durant une trentaine de minutes, alors qu'à 37 degrés le cerveau meurt en deux minutes. La technique est évidemment utilisée pour la chirurgie du cerveau.
Malgré tout, l'hypothermie intéressante n'est pas encore au point. Il faudrait qu'elle descende en dessous de 10 degrés et permette des années de vie au ralenti, ce qui serait vraiment utile pour les voyages interplanétaires : les besoins en oxygène et en eau seraient pratiquement nuls tant que l'astronaute resterait en état d'hibernation. Mais pour l'instant ce type d'hypothermie profonde n'est pas réalisable sans faire intervenir des moyens extra-corporels. Avec un cœur-poumon artificiel placé en dérivation sur le système sanguin, on sait faire un arrêt circulatoire d'une heure à 10 degrés. Mais on va sans doute découvrir un jour quels sont les mécanismes naturels qui permettent à certains animaux d'hiberner.

Actuel : A partir de ce moment, l'angoisse de la mort disparaîtrait ?

Laborit : L'éternité, une éternité liée à la biosphère, sera possible. Mais elle aura pour contrepartie une dépendance étroite de l'environnement. L'amibe se reproduit en se divisant, elle reste en fait toujours la même : elle est éternelle. Mais elle n'a aucune action sur son milieu, aucune activité sexuelle. L'hibernant repousse la mort, mais il ne vit plus vraiment. Dans certains cas, il est avantageux de tout mettre au ralenti pour survivre. Pendant l'occupation, la France a hiberné. Elle a vécu au minimum de frais afin de survivre.
Je crois cependant qu'il vaut mieux choisir l'autonomie par rapport au milieu, la liberté motrice et, par conséquent, la mort. Pour contracter un muscle, pour faire fonctionner son système nerveux, l'homme doit brûler de l'oxygène. Or, comme je vous le rappelais, l'oxygène est le toxique fondamental de la vie. Plus on libère d'énergie et plus il oxyde les membranes des cellules. C'est-à-dire qu'il les casse. C'est cela le vieillissement et la mort.

Propos recueillis par Jean-Louis Hue et Jean-François Reuterre.

Petite bibliographie d'Henri Laborit :

Biologie et Structures (Idées, N.R.F.)
L'Homme imaginant (10/18)
L'Agressivité détournée (10/18)
L'Homme et la ville (Flammarion)

Boris Vian, Jacques Prévert, Raymond Queneau, Max Ernst, Henri Salvador, Dubuffet, Marcel Duchamp, Ionesco et Groucho Marx sont pataphysiciens. Le docteur Freud, le Père Noël et Jean Royer aussi. **Actuel** vous explique pourquoi.

« Hé ! vous avez laissé tomber un paquet ! ».
Le facteur de Saint-Codiou (Tarn), un petit rubicond qui ne lésine pas sur le canon de rouge, arrêta son vélo en dérapant.
« Foutue sacoche de foutue sacoche ! » jura-t-il, puis, avant même de saisir le colis, d'un coup d'œil : « Ah c'est encore du courrier pour la villa Fandor... ».
Le paquet, en effet, n'était pas un paquet conforme à la législation sur les paquets conformes. On y lisait :

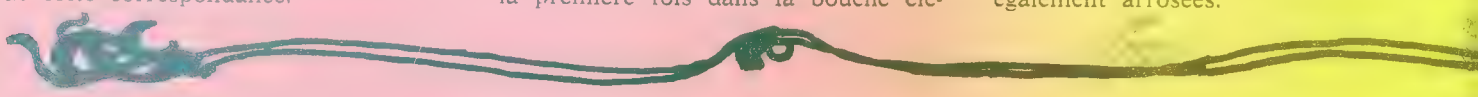
« A la Villa Fandor
Saint-Codiou-sur-Tarn
Pousse ta noble carne
Sur ton beau vélo d'or. »

Ce qui m'étonnait, c'était la régularité de cette correspondance.

« C'est la maison du pataphysicien » dit le facteur, Paul Pandore, en enfourchant son vélo.
« Du pataquoi ? »
« Du pa-ta-phy-si-cien. »
« Un ingénieur ? »
« Un ingénieux, plutôt, un ingénieux. »
Et il partit en dandinant de la selle, vers les collines derrière Saint-Codiou.

Keské la 'Pataphysique ?

Née d'Alfred Jarry et de mère collégienne, la 'Pataphysique apparut pour la première fois dans la bouche éléphantesque du Père Ubu. Qui Ubu boira ! Elle fit son chemin, ou plutôt son lit. Depuis 1948 elle s'enseigne, s'organise, s'ordonne en Collège. La règle y est simple, sinon simpliste : « Tout m'est égal ! ». Cela ne signifie pas : « Je me fous de tout ! » mais : « Tout m'intéresse et me retient également ». Ailleurs, on apprend à estimer et à juger selon un corps de valeurs empesées. Et elles tombent en pluie, les valeurs, nous détrempent jusqu'à la moelle et nous embrouillent. De là à prétendre effrontément que la 'Pataphysique est une science qui consiste à élaborer une très docte théorie de la **Non-pluie-value** (ou pluie des valeurs), il n'y a qu'un faux pas vite glissé : toutes les terres doivent être également arrosées.



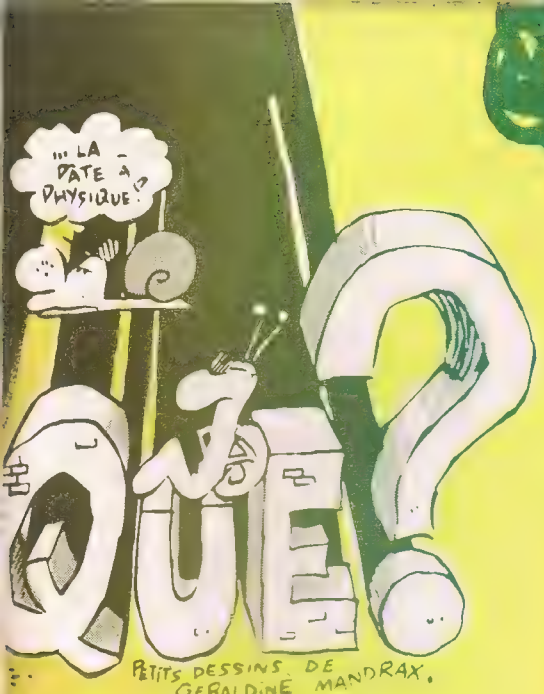
Nous ne sommes pas des exhibitionnistes lyriques ou surréalistes. Nous sommes de modestes érudits qui travaillons d'une vaste besogne dont l'ampleur même est difficile à apercevoir.

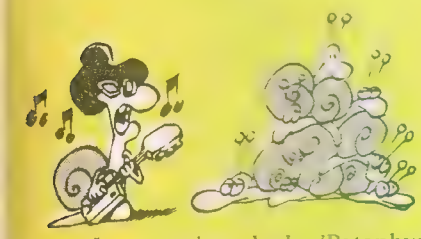
Jules a un pavé — le pavé est donné
la jolie éva le donne à sa bonne une
papa a deviné : éva a avalé une
le pavé — le pavot — la vue [olive
la visite — va vé vi vo vu — ca co cu

Moi, j'aime les rues sans issues
les vagues cambrousses sans chi-
nuns, j'épluche l'inévident, je cui-
sine l'inciident, je déguste le fortuit
et tout au bout de mes zigzags, je
me plais à poser par exemple :
Paul Claudel = Q.

aline a un balai — le balai d'aline
aline balaye la cuisine — tili
aline — line — lina — albine
a balai — baba — cui ! — cui ! cui !
cuisine — cui ! — cui ! — buis [— lui

Pour résumer les choses, un peu simplement, on peut dire que la 'Pataphysique est à la Métaphysique ce que la Physique est à la Métaphysique.





La vocation de la 'Pataphysique sera donc d'affirmer que toutes choses sont également belles, vraies et sérieuses, en un mot **équivalentes.** Cette curieuse science, inventée car le « besoin s'en faisait sentir », récuse les distingués distingos : le Beau et le Laid, le Beurre et le Fromage, le Réel et l'Irréel, la Raison et la Folie, le Sérieux et le Comique.

Ainsi les ready made de Marcel Duchamp dynamitèrent l'esthétique : un porte-bouteilles en fer **vaut bien** un compotier de Cézanne et une paire de bretelles trifouillées l'ineffaçable sourire de Mona Lisa. Minine élue (Lisa Minélue, joke).

La littérature à son tour recule ses frontières. Catalogue de la Manufacture de Saint-Etienne, Premiers livres

AU COMMENCEMENT ETAIT JARRY

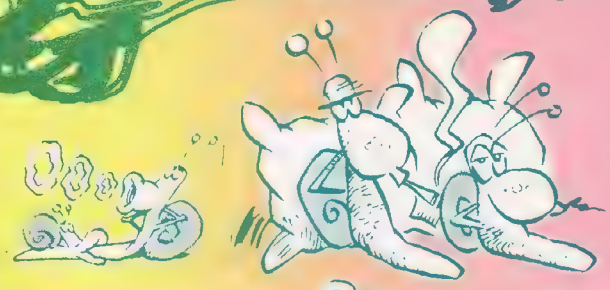
Gros de trois révolutions, le siècle précédent finit en col dur, intransigeant, guindé, cossu et chiant. Les plus malins se pressaient vers la Bourse tandis que d'autres, plus rares encore, plus pouilleux ou plus avertis sans doute de la farce qui se jouait partout, persistaient à demeurer collégiens leur vie durant. Alfred Jarry est de cette dernière charrette d'avant l'âge de raison : c'est en culottes courtes, et à gué, qu'il traversa un Achéron de Merdre, de Laval où il naquit à Bagneux où il repose. Il avait eu le temps de glisser sa mythologie lycéenne comme un feu de Bengale parmi nos divinités coutumières, néanmoins restées au Pouvoir : la Sottise, l'Argent, la Morale et l'Ordre.

Un jour qu'il flânait, le nez sur le pupitre et les doigts pleins d'encre, il sentit croître entre ses deux oreilles, et dans son ventre, le visage obsédant et détesté de son professeur de physique : M. Hébert enflait, se distendait, levait dans son crâne comme une baudruche dégoûtante, émouvante et vengeresse. Père Heb, Eb, Ebé, Ebon, Ebance, Ebouille — Ubu enfin, Ubu le drapeau de la classe, l'exorcisme, le pantin, le pétard et le fourre-tout. Cette création collective de potaches (aux vermicelles), cornegidouille ! c'est Alfred Jarry, le père adoptif, qui l'a portée jusqu'à nous. Sans lui, il est douteux que le Père Ubu ait survécu, on l'aurait depuis lontemps effacé comme un vieux tableau noir, le roi des Cons et le roi des Hommes ! La terre, voilà le lycée ! Les sentencieux, les raides, les niais, les forts, les sages, les cancres, c'est à peine si l'âge adulte les change. Tout au plus sont-ils devenus moins héroïques, moins aimables, et tristes, tristes, tristes à manger du foin. Mais le Père Ubu possède toutes les vertus, et leurs contraires. Il est le bourgeois pansu, mais aussi l'anarchiste parfait, un homme, lâche et veule, mais jusqu'au bout des ongles, complètement. Jarry, tout au fond d'une vieille version grecque qu'on imagine bourrée de non-sens, nous explique claironnement que « des trois âmes que distingue Platon : de la tête, du cœur et de la gidouille, cette dernière seule, en lui, n'est pas embryonnaire ».

Et vlan ! fermons notre porte et regardons le monde par derrière nos vitres sales. Faut-il maudire ? Faut-il s'indigner ? Tous les gueulards du monde, réunis, seraient bien incapables d'obtenir la suppression des cérémonies patriotiques, alors ? Alors, il serait beaucoup plus habile d'en tirer un enseignement, pense notre homme. Et il le tira, l'enseignement, à bout portant.

Ainsi, en vieillissant, la comédie de Foire hâtivement ficelée qu'était Ubu Roi enfanta des Œuvres Lumineuses. La 'Pataphysique, longtemps confuse, sortira toute habillée, la gidouille triomphante, des Gestes et Opinions du docteur Faustroll — l'infatigable enquêteur d'Ethernité qui parcourait le monde en bateau troué.

L'actuel Collège de 'Pataphysique, qui rassemble en libre confrérie les ingénieurs de cette Science Très Pure et Très Parfaite, ne fait qu'incarner, prolonger et exploiter les enseignements du bon docteur Faustroll : il ouvrit ses portes en 1948, pour le cinquantenaire de ce livre.



aline a un joli bébé — bébé a bobo
le bébé d'aline est joli — bébé a nu
bébé a le balai d'aline — bébé a du [baba
le bobo — la bobine — a e i o u
ba be bé bi bo bu

Nous observons, nous enregistrons, nous nous abstenons de jugements de valeur esthétiques et moraux : ceux-là mêmes nous les ethnographions scientifiquement. La « Science » elle-même, ainsi.

aline lave bébé — aline a une cuve
elle lave la bavette de bébé — la balle
bébé a bavé de la salive — la bulle vole
la buvette — lise la vue — la cuve
a e i o u la le li lo lu ça cu co

L'une page de Borrin a pour nous la même valeur qu'une page de « Gestes et Opinions du docteur Faustroll ».

aline sème — la salade est semée
si samedi la cuisine est salie — la suie
aline la lavera — la salade — la saline —
la solive est solide — la saline — [lise
lisa — élizabeth — un samedi
sa se sé si so su — ça co cu

L'outrance met les outres en transe.

LE TROUDOUBLIS (CHANCHON)

JAJETÉ DANLEU TROUDOUBLIS
MES GODASSES PÉTRIFIÉES/NÉES,
DAPUIR EN VAVIF JA CAMINE
SANZAHOHOS, SANZAHIHIS.

JAJETÉ DANLEU TROUDOUBLIS
MA CUCUTE BARBILLOTHÈQUE.
LES MOKONS IMEU REDÉBÈQUENT
ET ZHALENT LE GAGAGOULIS.

JAJETÉ DANLEU TROUDOUBLIS
LES LIGATURES DE FILAMEUTES.
DAPUIÇA JAVIS OÙJEVEUTE,
EJEUVEUTE À L'OUSQUE JAVIS.

JAJETÉ DANLEU TROUDOUBLIS
L'ENTOTALE DE MA PICAILLE.
ALLÉZOP ! FOQUEUÇA S'JANAILLE!
TABLARASE, PASSÉPASSIS !

André Untel

de lecture, Pélerin, Méthode Assimil, raclures de barbillothèque, conversations usagées, on met tout à contribution. Et quand le Satrape Ionesco parvient à l'Acédéfraise en touillant une telle sauce, sortant une **Cantatrice Chauve** de ce brouet, on ne peut que s'extasier. D'autant que l'on prend souvent le pataphysicien pour un plaisantin, ce en quoi on se trompe : il est imperturbable. Le Satrape Prévert claque la porte et les museaux des joyeux carabins : « Il faut prendre l'humour à la lourde ».

Les sciences triomphantes n'échappent pas à l'estoquade. « Le 'Pataphysicien est déterminé à tout accueillir et cueillir avec même avenance », résume sa Feue Magnificience le Vice-Curateur Fondateur : voilà qui devrait aussi bien définir l'attitude scientifique. Mais les scientifiques ont de curieux préjugés dont celui de la généralité nécessaire des théories. Modestement, la 'Pataphysique se contente de **solutions particulières** qu'elle ne cherche pas à agréger en une gigantesque et divine pièce montée.
Alors le Soleil peut bien être Apollon sur son char, une barque remplie de feu, une lampe à bronzer, les allumettes du louveteau ou un amas d'ions selon l'humeur. L'imagination est au pouvoir, comme on dit. On parle aussi de sciences des **solutions imaginaires.** Il n'y a plus de problèmes, mais un jaillissement de solutions également délectables.
Lorsque Carelman fabrique un porte-clés en forme de clé ou un fer à repasser à roulettes, ses objets « introuvables » ne sont guère que l'application « pratique » de solutions très particulières frappées au canard du non-sens.

Un lecteur belge très fin a justement mis le doigt dans ce pauvre millé, qui nous demande : « N'est-ce pas le relais du vieux surréalisme, ou mieux, du dadaïsme, cette insolence pataphysique, ce goût de la réhabilitation et du rejet des valeurs étroites qui nous strangulent ? ».
Non pas, ami lecteur, non pas. Les ukases moralisants de feu M. Breton suffisent pour couper tous les ponts. La 'Pataphysique n'engage pas, elle dégage. Le dadaïste cassera, le pataphysicien recollera, amoncellera, le premier fait table rase, le second la surcharge de bibelots d'inanités sonores et autres. Le situationniste théorisera, le pataphysicien administrera. **Charlie-Hebdo** gueulera et dénoncera, le pataphysicien s'amusera, sans hausser le Delfeil de ton. Le lettriste aboiera, le pataphysicien miaulera (le distingo est subtil, mais chic).
Phrases conciliatrices, donc très pataphysiques : tous ces gens, bien sûr, on s'en doute, possèdent quelques points noirs communs : promotion d'inconditionnels, jeux, ancêtres partagés.

Kesk'il fait un pataphysicien ?

Au Collège, on s'est construit une Hiérarchie sans objet, plutôt universelle, on y adhère joyeusement, on y croit « dure comme faire », on se rencontre, on classe, on étiquette, on répertorie cette 'Pataphysique qui fleurit partout, tout autour, sans même s'en douter. On jubile et on joue (contre joue et avec tout en de **multiples Commissions et Sous-Commissions** qui se réunissent de temps en temps avec force boisson ou pas du tout dans les lieux les plus divers comme autrefois la terrasse commune de Prévert et Boris Vian. Voici quelques exemples épars :
— Dans la Commission des Licéités et Harmonies, nous rencontrons la Sous-Commission des Solutions Imaginaires, la Chromologique, celles des Lieux, celle des Jours et des Nuits ou celle des Usures.
— Dans la Commission des Imprévisibles, la Sous-Commission de la Gloire et des Protubérances, des Attentats, des Incompétences réalisatrices ou de l'Acrote.
— Dans la Commission des Processions Transquinatoires, la Sous-Commission du Pape Marcel, des Métastases, As-

Julien Torma est à la 'Pataphysique ce que fut Jacques Vaché à André Breton : c'est l'auteur posthume, le prophète de l'entre-deux-guerres, l'étoile filante et filée, mort jeune et laissant après soi une traînée de phrases incisives ou disloquées, de vocalises, de jeux et d'insultes déguisées.

● Regarder. S'abriter s'il y a un toit, mais ne pas se méprendre jusqu'à applaudir ou siffler, et y croire. Ce qui est raté est tout aussi intéressant que ce qui est réussi.
● *Le sacrilège vraiment sacrilège est désinvolte et ambigu, — comme la beauté. Et c'est plus drôle.*
● Démon est l'anagramme de monde.
● *Ce n'est pas la lumière qui m'attire, mais l'ombre qui me pousse.*
● La faim justifie les classes moyennes.
● *Le soleil est un assez grand garçon pour se lever tout seul chaque matin.*
● Il existe à coup sûr une mystique des tondeurs de chiens.
● *La vie serait morne s'il n'y avait pas les malveillants. Ils assaisonnent ce plat de nouilles. Je soupçonne Jésus d'avoir dit à ses disciples :* Vous êtes le sel de la terre, *en pensant à tous leurs successeurs qui se donneraient pour tâche d'emmerder le reste de l'humanité.*
● Deux lampes-pigeon s'aimaient d'amour tendre.
● *ILS DEVIENNENT FOUS, MAIS ILS RESTENT CONS.*

Julien Torma : *Euphorismes.*

PISQUEU TEUFAIS LA REVISTÉ
CON MADIT, FOUOTER MIMIE,
IA LONGUETEMPS QUÈTONAMIE.
AHÇA ! JANELÈPAJOTÉ.

MAÏTOIÉDEUX, AU TROU [illegible],
NOZAVONS DÉJÀ NOS [illegible] ANGUYES.
ET PAPUIR NOUS CANTONS LA JOIE
EN CALLIFOLIBINGALI
EN CALLIFOLIBINGALI !

sompt. Diadoses, celle des Funiculaires ou celle des Blaireaux. Il existe soixante-seize sous-commissions. Dans son bouquin, le seul bouquin de vulgarisation publié sur le sujet (**Clefs pour la 'Pataphysique, Seghers**) le dénommé Ruy Launoir donne l'exemple de la Sous-Commission des Esprits « elle s'occupe des vins, liqueurs, apparitions, ectoplasmes, réincarnations, immortalités, Académies, Pompes funèbres, aspirantes, foulantes et à bières ; spécialisée dans la théorie des Pompiers ».

Ou de la très vaste Sous-Commission des Hypothèses et [illegible] : « occupée de tout ce [illegible] les substances (immatérielles ou matérielles), les hypostases ou hypostèmes, les suppositions, les points d'appui ou points d'application, les [illegible] dessous-de-plats, supports, appuis, trônes, sièges [illegible] ou [illegible] positions assises ou [illegible], infrastructures, bases, fondements de tout poil et nature ».

Imaginons un peu un numéro entier d'Actuel [illegible] à répertorier les positions [illegible] en libre ordre et de toute nature : positions sexuelles évidemment, mais ces mille autres positions qui vous exposent à la [illegible] des braves [illegible] entre les doigts dans le [illegible] de la femme de l'ambassadeur, embrasser un [illegible], s'asseoir sur un [illegible] de [illegible] à la Pizzeria Pino, rester une journée dans un arbre du boulevard Saint-Michel, etc. La liste n'est pas limitative. On rit de l'incommensurabilité du [illegible] mais on reste parfois devant les perspectives.

Il y a là-dedans quelque chose de douillet, de joyeux, de conventionnel et de fascinant : on administre en notaire, on étudie en érudit, on s'amuse en écolier, on vit en dictature douce, imaginaire et consentie dans l'amour de la Hiérarchie.

Cela n'empêche pas, bien au contraire, d'entretenir sa gidouille ronde et rose : on aime les banquets, les bougies anniversaires que l'on souffle sur l'entremets moka, tout autant que les oraisons funèbres. On ira jusqu'à faire mourir André Breton sur son propre terrain : celui de la découverte. Il avait écrit que la poésie était incompatible avec la lecture du journal à haute voix. Un numéro entier des Subsidia Pataphysica affirme le contraire en [illegible] la littérature cycliste du début de ce siècle.

Piquons l'extrait au hasard des pages,

KESKE L'ORGANISATION DU COLLEGE DE 'PATAPHYSIQUE ?

Le Collège est didactique, administratif, solidement monolithique et ritualisé. Il ne s'agit nullement, comme quelques gogos l'ont cru, d'une parodie, mais d'une réalité.

Le Collège est attaché à l'Administration comme Ubu-Jarry était enchaîné aux Huissiers, Greffiers et autres Semeurs de Lois. Aussi apparaît-il nettement comme l'autre versant, plus inventif toutefois, de la Sécurité Sociale.

En ces temps de bureaucratie, le Collège en remet. En haut, par-dessus toutes les têtes, le docteur Faustroll siège en Curateur pour l'Ethernité, flanqué de son fidèle Bosse-de-Nage, Cynocéphale Papion. Sous le fantôme omniprésent du premier des pataphysiciens, un Vice-Curateur en chair, en os, en science, en âge, en autorité et en sagesse expédie les affaires terrestres et préside aux destinées du Collège. Il en est ici comme de l'Histoire, on parle volontiers de magistères, voire de règnes.

Lorsque le Vice-Curateur Fondateur disparut, en 1957, on observa six mois de Deuil Intégral : cinq mois de consultations et d'expertises furent ensuite nécessaires avant de procéder à l'élection d'un digne successeur du docteur Sandomir, l'ami de Jarry, son aîné, explorateur du Zohar et personnification de Faustroll lui-même. On le trouva cependant en la personne du Baron Mollet, qui mourut en 1965 : Sa Feue Magnificence était l'ami d'Apollinaire, marchand de tableaux généreux — une fois n'est pas coutume — et découvreur de talents. Là encore, une élection de cette importance n'est pas laissée à la démocratie ordinaire : « A la mort ou à la démission du Vice-Curateur, le Corps des Satrapes élit selon son bon plaisir un **Conventicule** de quatre Membres pris indifféremment dans tout le Collège, parmi lesquels le Corps des Provéditeurs, choisit un **Unique Electeur,** qui désigne le nouveau Vice-Curateur, sans pouvoir s'élire soi-même ».

Débrouillons donc cet écheveau de titres barbares, et continuons à descendre dans la Hiérarchie.

Le Corps des Provéditeurs « administre les biens imaginaires et réels du Collège, organise ses Publications et Manifestations, crée les chaires de Régents et admoneste pataphysiquement les Régents et les Membres du Collège ». C'est dans ce Corps que l'on trouve l'Administrateur Opitulateur Général.

Co-Recteurs qui régissent l'Organon Exécutif — à la fois ministère de l'Intérieur et des Affaires étrangères.

Dessous, ou à côté, **le Corps des Satrapes** « n'agit dans le Collège de 'Pataphysique que par sa seule présence, ou même, supérieurement aux catalyseurs, par son absence ». Les Satrapes, ce sont les membres bienheureux du Tout-Collège (comme on dit le « Tout-Paris »), les célébrités qui font briller au-dehors les lumières de la 'Pataphysique : Jacques Prévert, Raymond Quéneau, Ionesco, Max Ernst, Michel Leiris, René Clair, Groucho Marx, Paul-Emile Victor, les très pleurés Marcel Duchamp et Boris Vian.

La tâche des Régents est plus précise : ils enseignent, possèdent une chaire, de 'Pataphysique Générale et Dialectique des Sciences Inutiles par exemple, ou de Travaux Pratiques de Machine à Décerveler. Le nombre de ces chaires n'est pas limitatif, il a même tendance à s'accroître dangereusement.

Viennent ensuite les **Dataires,** subdivisés comme il se doit en Protodataires, Vice-Protodataires, Deutérodataires, etc. Ce sont les Palotins du Père Ubu, les subalternes, les sous-off', les hommes de main et de toujours.

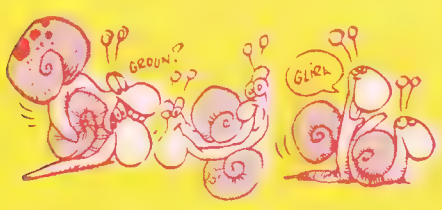
Tout cela constitue une société de cinq cents ou mille personnes. Après vient le reste de l'humanité — qui l'ignore. On vit tout naturellement, en 'Pataphysique, sous le gouvernement d'un Calendrier nouveau, d'une conception originale mais voisine — en ce qui concerne la nomenclature — de celui que trouva Jarry en 1901, avec ses Fêtes du Lavement ou du Concert Lamoureux, ses Sainte Moule, Saint Poireau, Saint Diable et Sainte Crapule.

L'Ere 'Pataphysique débute avec l'année scolaire, sociale et politique, peu avant l'automne. Son an 01 coïncide avec le jour anniversaire des naissances d'Alfred Jarry à Laval et de la Sainte-Vierge à Colombo, le 8 septembre 1973. Les années y ont treize mois et les mois vingt-neuf jours. Absolu, Hada, As, Sable, Décervelage, Gueules, Pédale, Clinamen, Palotin, Merdre, Gidouille, Tatane et Phalle, chaque mois se divise en quatre semaines de sept jours, plus un vingt-neuvième « imaginaire », les bras-ballants, nommé **hunyadi.** Ajoutons, mais cela va sans dire, qu'on se réveille chaque matin pour saluer une Fête Suprême. Une fois pour toutes, le Collège a décidé de préférer sa propre mémoire à celles, mêlées en ratatouille, de l'Eglise et de l'Etat. On célèbre donc Rrose Sélavy, Cyrano de Bergerac, Van Gogh, Les Pieds Nickelés, Pantagruel ou Fantômas en lieux et places d'Armistice ou de Fête des Pères. C'est compliqué ? Ha ha.

tenez, ce compte-rendu du Tour de France, dans **l'Auto** de juillet 1919 : « Que regardaient-ils ainsi ?
Les moutons paissant dans le bas des vallées ou bien ces hommes prodigieux qui venaient, à grands coups de pédales, troubler leur solitude ? Et ne trouvaient-ils point que la longue suite des siècles paisibles était interrompue qui leur valait nos aviateurs au-dessus d'eux et nos champions aussi hauts qu'eux. »
Un autre numéro des **Cahiers du Collège** épingle la morale, le moralisme et les râleurs, ou comptabilise les reliques (cheveux, dents, crucifix, châsses diverses, ouvertes ou gardées). Le rythme se maintient, quatre numéros chaque année.
Si le pataphysicien est joueur comme un chat, il n'en est pas moins un joueur averti de toutes les règles et sous-règles. Il s'en sert en expert, en invente de nouvelles — tout aussi dérisoires que les règles officielles.
Un exemple ? Voyez ce que produit l'**Oulipo** (Ouvroir de Littérature potentielle), une sous-commission du Collège qui regroupe autour de Georges Perec un bon nombre de joyeux plumitifs ; un petit livre est paru dans la collection **Idées**, chez Gallimard. Voyez aussi ces adresses versifiées, que l'on s'envoie entre collégiens :

« Féal postier de Jonchery-sur-Vesle]
Dirige ce pli chez Raymond Fleury,]
Au nombril du Cinquante-et-un, Vrigny,]
Dans cet Organon où l'on décervèle. »]

(Vous possédez du même coup le nom du lieu où les postulants doivent envoyer la Phynance d'inscription au Collège.)
A vrai dire, on ne s'ehxibe pas, on ne lyrise pas, on travaille, on **besogne.** Et on déraisonne en toute conscience — c'est-à-dire qu'on déploie la raison de tous les jours comme un éventail chinois. La déraison n'est plus que le possible. On n'en négligera pas pour autant le monologue de fin de banquet et la chansonnette paysanne.
Déraisonner, ici, c'est accepter en bataille le style pompier, le style nouille, le style baroque, le style fleuri, le style passé, le style sobre, le risible, le dramatique, le fumeux, le redondant, le chic, le beau, le soyeux, le discordant, le sirupeux — et même le contre-nature dont Julien Torma nous révèle ainsi le mode d'emploi :
« Nos signes, c'est l'esprit faux, l'à-propos à contre-temps, la plaisanterie ratée, la gravité complice, le calembour perclus, le mauvais goût subtilement épais... Mais, bien entendu, ce ne sont que des **signes,** des clins d'œil. Il ne s'agit pas de prendre au sérieux cette mystification au deuxième degré, ni surtout d'en faire un « comique », — mais de la dévisser elle aussi. Jusqu'à épuisement du joueur et du jeu. »



Keské un pataphysicien ?

Aucune marque caractéristique ne permet de reconnaître dans la rue le pataphysicien conscient. Il peut être un homme ou une femme (de tout âge), voire un petit animal (comme le chien Kirmu, décédé depuis), un employé, un rentier, un artisse, un riche industriel, un président, un chimiste, un raté, un militaire même. Bref, le pataphysicien conscient possède l'art subtil de se fondre au groupe où il évolue, pour mieux en jouir. Complet discret, taille moyenne, yeux bruns, c'est lui qui traverse au feu rouge le boulevard encombré.
Ses lectures préférées ? Interrogeons le kiosquier, brave homme rougeaud exposé à la brise de la rue : « M. XX. achète régulièrement **Le Pélerin** et le **Chasseur Français** », nous affirme-t-il. Mais il se plonge avec un délice égal dans les brochures et Cahiers édités par le Collège dont il est le membre épanoui. Regardons-le faire ses courses : découvre-t-il un grignote-plumes miraculeux au Prisunic ? Il n'aura de cesse avant de prouver que l'objet anodin est réellement miraculeux. **Et il y parviendra.**
En résumé, rien ne distingue un pataphysicien conscient d'un citoyen standard, et c'est bien là son signe distinctif. Il doit avouer son état, ce qu'il manque souvent de faire. Le pataphysicien inconscient, lui, est moins discret. D'abord, il se dénombre par légions. On le trouve partout.
Au café, au cinéma, dans la rue, chez vous peut-être.
Vous êtes assis tranquillement au coin de votre Radiola, vous apprêtant à déguster les informations de midi quand une voix mâle et mécanique vous apprend tout de gogo : « Le gouvernement grec vient d'interdire aux obèses (20 % de la population) de conduire des motos ou des vélos ». Là, vous avez deux attitudes possibles, ou trois. La plus joyeuse, c'est encore de reconnaître à M. Papadopoulos toutes les vertus du pataphysicien.
C'est net, franc et jubilatoire.
Poursuivons notre enquête sans quitter notre lit ; le vendredi 19 octobre, à 17 h 04, une sexologue pincée pérorait au micro de notre khonfrère Jacques Chancel, l'Arsène Lupin de l'interviou. Elle disait, sans rire, avec tout plein de trémolos dans sa voix farineuse comme une sauce béarnaise ratée : « Je pense qu'une vie sexuelle, ça n'est pas une gymnastique ! ». Hé bien, figurez-vous que cette brave sexologue de dame, et je pèse mes mots autant quelle baise en domino, elle est pataphysicienne au même titre que MM. Papadopoulos, Pinochet, Royer, Marcellin, Jean-Jacques Gautier, Paul Guth ou ce bon docteur Elie Pécaut qui enseignait au cours préparatoire : « Si tu tiens à ta peau, nettoie là ! ».
tu tiens à ta peau, nettoie-la ! ».
Bref, le pataphysicien inconscient, c'est le commis voyageur des idées plates et en place, toujours le Vermot pour rire le Vaudeville en morale. En un sens, il est exemplaire : comme un perroquet, sans invention, il s'accroche à son monde, à ses réglements, à son désordre. C'est tout naturellement que la sottise lui monte à la bouche, ou à la plume. La jubilation du pataphysicien conscient, ce serait donc de parvenir au même degré de niaiserie, tout aussi sérieusement, mais sans être niais. En une brillante formule, on pourrait écrire que le pataphysicien conscient a le plaisir, et l'inconscient la grâce.
Ils sont ainsi bien incapables de s'apercevoir que leur ennui a une gueule de cloune, et de s'en amuser. Torma, lui, météore comme Jacques Vaché ou comme Rigaut, l'a compris a onze ans sur les bancs de l'école où il s'emmerdait ferme : « Il n'y a pas de maux d'âme ; il n'y a que des mots ». Alors, pressons-les jusqu'à l'encre, caressons-les, emboîtons-les, jouons avec.
Ha ha.

Patrick Rainbow.

FEUX DE MOTS

Je m'amuse
Jeu : mammes m'usent
Jeu : m'âme muse

Je m'emballe en ce
Jeu : mens, balance
Là, bal en soir
Sans bas, l'ange me
sent ballant : je me
mange en ce bal
Là bas lent soir

Les nénés nus
phares !

Je me vois
dans le noir
Je me noie
dans le voir
Je me bois
dans le noir
Je me noie
dans le boire

NOTE-A-BEIGNETS
On peut trouver les publications du Collège :
• **Au Minotaure,** 2, r. des Beaux-Arts, 75006 Paris.
• **A La Chasse au snark,** 33, bd Saint-Michel, 75005 Paris.
Le Collège est administré par : M. Raymond Fleury, Vrigny 51140 Jonchery-sur-Vesle.
C.C.P. PARIS 20 814-41.

BORIS VIAN :

LETTRE A SA MAGNIFICENCE LE VICE-CURATEUR BARON SUR LES TRUQUEURS DE LA GUERRE

(extraits)

« (...) La vérité est affreuse ; toute noire avec du rose en plaques : la voici : à chaque guerre, des milliers de combattants reviennent sains et saufs.

Je me garderai d'insister sur le danger psychologique de ce triste état de choses ; il est précis, colossal, monstrueux ; **l'individu qui revient d'une guerre a, obligatoirement, plus ou moins l'idée qu'elle n'était pas dangereuse.** Ceci concourt à l'échec de la suivante, et ne fait pas prendre au sérieux les guerres en général. Mais ce ne serait rien. Le combattant qui ne s'est pas fait tuer garde en lui-même une mentalité de raté ; il aura à cœur de compenser cette déficience et contribuera donc à préparer la suivante ; or comment voulez-vous qu'il la prépare bien, puisqu'il s'est tiré de la précédente et que, par conséquent, **du point de vue de la guerre,** il s'est disqualifié ?

( )

Mais le plus triste, c'est que certains professionnels ne font pas leur devoir. Certes, il est inadmissible qu'un mobilisé ordinaire revienne intact du front ; mais qu'on a le tort de mobiliser n'importe qui, et en trop grand nombre. Que Votre Magnificence me donne une armée de cinquante hommes, et je me fais fort de la contrôler ; je lui garantis qu'aucun des cinquante hommes n'en reviendra, dussé-je les abattre de mes mains et sans l'aide de l'ennemi ; mais un million d'hommes, Magnificence... non. Un million, je ne peux plus rien lui garantir. Mais là n'est pas l'argument ; le plus tragique, c'est que des soldats **de carrière** réchappent de la guerre. Jadis, les officiers chargeaient à la tête de leurs troupes, ils savaient bien, eux, que leur mort était essentielle a la bonne marche de la guerre, grâce au jeu de l'avancement qui plaçait immédiatement le subalterne le plus qualifié au point le plus dangereux, celui où le chef venait de périr. De nos jours, on semble mettre cette notion de base en doute ; on a vu des généraux modernes dépasser cinquante ans et commander leurs forces depuis des P.C. disposés à l'arrière, voire abrités. L'on m'assure, et je suis tout prêt à le croire, que ceci a l'heureux effet d'étendre le champ des opérations et de multiplier ainsi les risques, en allongeant l'attaque adverse ; les avions, me dit-on, sont actuellement assez nombreux pour inonder de bombes des surfaces importantes. Ce raisonnement me semble suspect ; on sait bien, hélas, que certaines bombes manquent leur but, que toutes, malheureusement, n'explosent pas (...). Pourtant, on conçoit encore, je l'admets, que les professionnels de la guerre, irrités par l'idée de n'avoir que des amateurs à leur disposition, cherchent à s'en débarrasser le plus vite possible en les expédiant à l'avant-garde. Or, ils y rencontrent d'autres amateurs, ennemis, oui, mais aussi maladroits qu'eux-mêmes, et le conflit s'éternise comme il le fit, paraît-il, à Verdun voici une cinquantaine d'années, ces pauvres gens ne parvenant pas à s'exterminer malgré l'aide intensive de l'artillerie des deux camps. La discussion est délicate ; il y a sans doute à déterminer l'ordre dans lequel il faut éliminer les officiers des différents grades pour obtenir de la guerre son rendement maximum. Des chausse-trapes surgissent à chaque pas : par exemple, si un général est adroit, vaut-il mieux qu'il soit tué rapidement ou non ? Le calcul est délicat. S'il est très adroit, il tue ou fait tuer de nombreux ennemis sans perdre trop d'hommes ; mais s'il ne subit pas de grosses pertes, c'est que le général ennemi devant lequel il se trouve n'est pas très adroit ; en ce cas, comment dire du premier qu'il est très adroit, ne serait-il pas bon — du point de vue de la guerre, toujours — qu'il fût tué rapidement ? Le problème, je le dis, est très épineux et fait intervenir le calcul des probabilités. Naturellement, on peut dire, en gros, qu'il serait bon qu'un général disparût au moment où il a fait un quota déterminé de victimes ; une étude statistique donnerait des chiffres provisoirement acceptables pour le minimum exigible. (...) »

Boris Vian. Cahiers du Collège de 'Pataphysique. Dossier 7.

Werner unisexe

Le nazisme avait tué le cinéma allemand. Les grands maîtres de l'expressionnisme, Pabst, Lang, Lubitsch, Von Sternberg ont pris la fuite à Hollywood et se sont reconvertis à la comédie ou au policier. L'image somptuaire, le mystère et l'ampleur, le cinéma allemand perdait d'un coup une superbe tradition formelle. La guerre, la culpabilité n'arrangeaient rien, et jusqu'en 1965 l'Allemagne fédérale ne produisait qu'une cascade de navets.

Aujourd'hui, ils sont plusieurs à renouer avec le grand style, chacun de son côté : Werner Herzog, Peter Fleischmann, Sylberberg, et l'un d'entre eux, Werner Shroeter, qualifié d'esthète « décadent » et d'androgyne, émerge cette semaine à l'Olympic.

Werner Shroeter a déjà atteint la dimension d'un mythe. Avec Sylberberg et Carmelo Bene — dont il se dissocie catégoriquement — il est l'un de ces rares maîtres de l'image qui travaille dans le bleu, composent un plan comme une toile du Quatrocento, toute en nuances et en cadrages précis, parfaits, posés sur des musiques d'Opéra.

Il tourne depuis l'âge de quinze ans, sans vraiment être cinéphile et grâce à l'aide assez bienveillante de la télévision allemande. Ainsi, il a tourné sept longs métrages : deux d'entre eux sortent le 23 novembre à l'Olympic : La Mort de Maria Malibran et Willow Springs, et ses courts-métrages, Salomé, Bomber Pilot et Elkka Katapa passeront lors des nuits blanches du Festival d'Automne (7, 8, 14, 15, 21, 22 décembre à l'Olympic).

Le cinéma de Werner Shroeter est au premier degré et a besoin d'être reçu comme tel. Rien d'intellectuel, aucune « dramaturgie spectaculaire », mais une image-spectacle sophistiquée, forte et érotique. Certains se sentiront agressés par cette contemplation sans masque d'une androgynisation, d'une érotisation « pédérastique ». Les autres plongeront dans ce délire de l'image et des sons : un lyrisme flamboyant et presque caricatural de l'expression.

Il serait déplacé de vouloir créer artificiellement des hiérarchies de valeur dans l'ensemble des films de Shroeter, tant chacune de ces œuvres répond à la même exigence d'éclatement, de « défonce » par l'image. Disons qu'il y a comme une filière magique et qui remonte à Baudelaire, Lautréamont en passant par Genet, Burroughs, etc. Ce cinéma plastique, pictural, épique qui s'exprime par un certain statisme de l'image, loin de tous les effets cinématographiques des « trafiquants de pellicule moderne », a, dans sa majeure partie, été produit par la télévision : des films à petit budget, tournés très rapidement par Werner Shroeter homme orchestre, preneur de son, de vue, monteur... Un cinéaste qui est aussi metteur en scène de théâtre puisque Salomé d'Oscar Wilde a été montée en Allemagne sous sa direction. Ses films, le public initié les a vus dans les festivals, Toulon, Cannes et à la Cinémathèque mais aucun jusqu'à ce jour n'a connu une distribution commerciale traditionnelle.

Un immeuble dans un grand ensemble du XXe arrondissement, un dimanche gris et froid, sans âme. Werner Shroeter est au lit sous une immense affiche de L'Ange Bleu, à écouter Marlène pour la millionième fois : le décor idéal pour parler de ses films. Shroeter est un jeune homme charmant et sophistiqué qui caresse amoureusement ses fantasmes. En fond sonore, et durant toute l'interview, de vieux airs d'Opéra, inlassables, tournent.

Deux jours avant, nous nous étions rencontrés dans un petit bistrot, où les noms de Lautréamont et de Genet sonnaient mal. Ici, avec cette mise-en-scène, nous étions dans un film de Werner Shroeter. Il se mit à parler, à développer ses idées, des sentiments plutôt, sans un mot de ses projets. Tous les marins du monde qu'il veut filmer dans les ports de Hong Kong, Hambourg, de Brest, où l'on meurt d'amour. Sans un mot de Flocons d'Or, qui n'est pas encore achevé) avec Andréa Ferréol et Bulle Ogier), sans un mot de L'Ange Noir, un film maya qui reste à tourner.

C'est assez cependant pour que vous ayez envie d'en savoir plus en allant voir ses films ou au contraire, c'est évident, pour que d'avance vous détestiez ce qu'il fait. Vous saurez de toute façon si vous êtes ou non du même monde que lui. C'était juste pour vous prévenir...

Tes films ont la couleur des vieilles photos de mode des années cinquante, tu y promènes des androgynes en violette, des femmes en veston et des hommes en robe...

Il est vrai que je n'attache pas une grosse importance aux rôles masculins. A vrai dire, je me trouve moi-même androgyne : ce mouvement unisexe qui s'affirme me semble, après tout, assez naturel. Pourquoi donc veut-on séparer les sexes ? C'est la société du XIXe siècle, qui était asexuée !

Mais ce sont néanmoins les rôles féminins qui l'emportent, pourquoi ce parti-pris ?

Je trouve la femme plus créative, au niveau du jeu surtout de la comédie, du spectacle. Jusqu'à présent on l'a considérée de l'extérieur. Elle était érotique, jolie, veloutée, elle épousait les modes, en était le produit et le moteur. Ses sentiments ? Elle était, et est encore, obligée de les exprimer physiquement — beaucoup plus que les hommes. Le pouvoir d'un comédien comme John Wayne sur les mouvements, les objets, le cadre où il évolue est moins « caressant » que celui de Marilyn, non ? Par contre, Mick Jagger n'est pas plus dépaysé devant un public androgyne qu'il ne l'était devant un public de loulous bardés de chaînes et de cuir, « viril », roulant des mécaniques... Et puis, l'évolution est féminine.

Ton cinéma ne théorise pas, il effleure, il montre, il éclate parfois...

Je n'explique pas, j'illustre, avec cette volonté permanente de donner à l'image une force érotique.

Trouble...

Non. Troublante peut-être : l'atmosphère qui s'en dégage est essentiellement féminine. Mais regarde... Qu'est-ce que c'est

l'atmosphère érotique masculine ? C'est la force et la violence, c'est le fascisme, toujours. L'érotisme féminin est plus subtil, plus enveloppant, plus délicat, ce sont des voiles, des miroirs et des fleurs... Des films comme **Salomé** ou **La Malibran** s'apparentent plutôt, par leur esprit, à la poésie d'un Baudelaire...

Ou d'un Genet ?

Genet, oui. A 19 ans, d'ailleurs j'ai monté **Les Paravents** et **Les Bonnes**... Il a très bien compris ce jeu de miroir qui consiste à faire jouer ses personnages hommes par des femmes, et vice versa. Ou, plus loin encore, à faire jouer des travestis hommes par des travestis femmes. Mais la force prodigieuse de gens comme Baudelaire, comme Genet ou comme Lautréamont, c'est qu'on les comprend physiquement... Une anecdote : dans **La Malibran** un gros travesti femme récite du Lautréamont. Elle n'avait jamais lu cet auteur, ni aucun écrivain de ce genre. Elle était plutôt bourgeoise, popotte... Elle, ou il, a pourtant tout de suite **compris** le sens du poème qu'il venait de lire...

Comment travailles-tu, avec tes comédiens ? Tu les maintiens sous pression, tu les traques, tu les laisses vivre ?

Je tourne très rapidement. **Salomé, Willow Springs** ont été tourné en deux semaines. Bien sûr, j'ai mis trois mois à réaliser **La Malibran,** mais avec des interruptions... En fait, je ne peux pas supporter de travailler trop longtemps avec des acteurs cette attention constante, les dérobades, les culpabilités qui se révèlent, tout cela devient vite une espèce de folie dévorante. De toute façon, le film est fait avant le tournage, dans ma tête.

Et tes films sont schématiques, naïfs peut-être, et sophistiqués...

La naïveté est sans doute une forme de sophistication... Vois le douanier Rousseau, le naïf par excellence : l'esthétisme il s'en fout ! et la modernité aussi. Moi, je ne suis pas un **objet** de la culture, mais un sujet. C'est moi qui fais, ni bourgeois, ni aristocrate. Du reste, le bourgeois, je l'ignore complètement, je ne le connais pas. Filmer, c'est comme cuisiner, un artisanat.

Tu es un cinéaste underground ?

Le cinéma underground, je l'ai rencontré dans un festival en 1967, ou 68. Cette facilité d'expression, les sentiments, les idées qui crevaient l'écran, ce cinéma direct, libre, tout cela m'a fasciné et m'a beaucoup appris. En Allemagne, le mouvement était très important, je m'y suis aussitôt retrouvé inclus. Et puis le commerce est arrivé, et le mouvement a dépéri, est mort... Il a connu pourtant de belles flambées. Au festival du film indépendant de Hambourg, en 1968, on a vu une centaine de films de gens inconnus, très intéressants... Maintenant, il n'y a plus d'argent.

Mais pour ton prochain film, « Tous les marins du monde », tu vas disposer d'un budget important.

Ce film résumera, ramassera en lui tous mes autres films, mais à travers une structure plus « théâtrale », plus ample et plus forte. Je le porte depuis quatre ans, il est là dans ma tête, tout fait. Des concessions ? je ne crois pas. Le texte lui-même y sera traité comme j'ai traité les Opéras et les chansons dans mes autres films : **La Malibran** est une élégie musicale, soit, mais il est possible d'exprimer la même chose par d'autres moyens, dont le texte, par exemple... **Salomé** aussi, repose sur le langage, seulement je ne l'utilise pas pour expliquer : les voix des acteurs, les mots, sont semblables à la musique. Cela vient du corps, des visages. La voix est ici une expression purement physique faite d'intonations, de graves et d'aigus, de chant même.

La télé allemande produit tes films...

Au festival de Manheim, en 1969, j'ai obtenu le prix Von Sternberg pour **Eikka Katapa.** La troisième chaîne de télé allemande l'a acheté et m'a contraint à couper la dernière demie-heure... J'avais des dettes, tu comprends.

Six mois plus tard, la télé a reconnu son erreur et a décidé de montrer le film entier. Puis la seconde chaîne m'a offert de passer mes films dans ses programmes de nuit, après vingt deux heures. Tous les synopsis que j'ai proposé ont été acceptés, les films ont été tournés, projetés, parfois reprojetés...

Aucune difficulté ?

Si, mais uniquement par ma faute. Je devais tourner en studio un film sur « la vie et la mort de Marilyn Monroe ». Sans prévenir personne, je suis parti avec trois actrices à Los Angeles, où j'ai tourné **Willow Springs** — qui n'a bien entendu rien à voir avec Marilyn, sauf une photo accrochée sur une porte de toilettes... Scandale ! Mais la télé a tout de même passé le film.

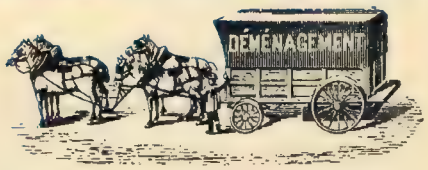
Ton esthétisme dérange...

On m'a même poursuivi pour me casser la figure ! Les gens se sont bagarrés lors d'une discussion publique à propos de mes films, à Francfort... On les trouvait trop sophistiques, élitaires. Par là, j'agressais, et cela me plaît beaucoup. C'est dans ce sens que je combats, que je m'engage... le contraire du politicien ; lui, il est corrompu parce qu'il vise au pouvoir, et moi je veux dénoncer toute cette merde, tous ces types qui compensent leurs érections ratées par le pouvoir et par l'argent.

Propos recueillis par Paul Alessandrini

A Surfaces Corrigées Propriétaires Bien Attrapés.

Les locataires sont un peu dans la situation du prolétariat de 1880 ; aujourd'hui encore pour la majorité des gens, le propriétaire est une autorité asbtraite, indiscutable, une fatalité. « Ah la la les loyers ont encore augmenté », disent-ils ; c'est tout. A l'usine si un patron compte 50 heures au lieu de 53 effectuées, on se met en grève, on le séquestre. Là on ne cherche même pas à savoir de quoi se composent les charges. Ça fait tant : on paye. C'est alors que nous arrivons avec nos gros sabots et nos petits livres rouges : les codes Civils et Immobiliers. »



Soixante dix, soixante quinze mille. Michel sentait les billets tout neufs craquer sous ses doigts. Il les tendit à l'homme qui hésita un moment, puis les rangea dans son portefeuille. Pas de reçu. Prétextant un ami dehors Michel sortit de la loge du concierge, fit un signe et revint. Une minute après deux messieurs frappaient à la porte : « Police économique, pouvez-vous nous montrer l'argent que vous avez sur vous ? ».

Michel commença à bien s'amuser ; l'autre protestait, s'enferrait : « Je suis ici chez moi, je suis propriétaire ». Propriétaire ! Justement. Il allait, pour une fois voir ce qu'il pouvait lui en coûter. Depuis trois mois Michel ne payait plus son loyer. Une chambre de bonne sans eau, sans rien : 250 F. Une idée lui était venue, suggérée par des copains, faire faire la « surface corrigée ». Le loyer était tombé à 28 F. Mais le proprio ne l'entendais pas de cette oreille, se faisait menaçant. Michel prépara donc un guet-apens. Le matin il passa retirer des billets neufs à sa banque releva les numéros puis prévint le contrôle économique qu'un propriétaire se faisait payer de la main à la main et sans reçu une somme non justifiée. La suite : le propriétaire toujours récalcitrant dût être embarqué par le car de flics, sous les regards hilares de tous ses locataires aux fenêtres Trois mois plus tard, il passait en correctionnelle, payait trois mille francs d'amende et restituait à Michel quatre mille francs de dommages et intérêts. Coup de grâce : le voisin de Michel, un étudiant africain, se présenta à l'audience, une fois le gros condamné. Sa situation étant identique, il eut droit illico à ses quatre cent mille balles. Un vrai complot ! L'ACDL avait encore frappé.

La nuit tombe rue Tournefort. Sous la lumière hésitante des quinquets, on distingue, au numéro 37, une pancarte en carton : « Association des comités de défense des locataires. » Premier étage, une grande salle, une table immense, quatre petits groupes s'y affairent. Entre une brave dame : « C'est pour mon logement, je voudrais des explications. » Un grand barbu s'avance en souriant. Elle réitère, l'air perdu, croit qu'on se moque d'elle, qu'elle est tombée au milieu d'une réunion de hippies, bref retourne vers la

porte ; on la retient, elle s'asseoit. Une heure après elle repart, laissant discrètement sur la table un billet de dix francs qu'on ne lui avait pas demandé. Comme pour s'excuser elle ajoute : « A vous voir j'aurais jamais cru que vous saviez tout ça. » C'est vrai. Ce ne sont pas des gens à qui on penserait à demander une consultation juridique. Le groupe a du exiger de certains qu'ils se rasent les jours de permanence et cessent de venir tenir celle-ci en pantoufles.

Qui sont-ils ? Matheux de normal Sup, enseignants, employés, artistes. Aucun n'avait la moindre notion de Droit ; ils sont aujourd'hui incollables, les résultats le prouvent. Pour certains ce fut l'itinéraire militant qui les conduisit au code des loyers ; Mai 68, les comités d'action du Ve arrondissement, puis le reflux. A nouveau l'action avec le Secours Rouge, en 1971, plus concret, plus axé sur les problèmes de la vie quotidienne ; mais là encore dissensions politiques, éclatement.

L'ACDL ne discute pas de politique ; elle agit, « Mais on a quand même nos idées, monsieur », ajoute Germain. Leurs idées s'expriment en termes stratégiques : porter des coups le plus souvent possible et le plus rudement possible au racket immobilier qui s'est installé dans le quartier, aider les gens à résister aux expulsions.

Pour cela toutes les méthodes sont bonnes. Propagande bien sûr : mille affiches par semaine, sérigraphiées ; vingt sept affiches différentes dans l'année. Argument principal des affiches, l'humour, la dérision.

Mais la stratégie principale, l'arme magique des comités de locataires, est une guérilla juridique parfaitement organisée. Aller jusqu'à l'extrême pointe de ses droits, n'en négliger aucun, attaquer sans cesse, porter l'offensive chez l'ennemi, lui tendre des pièges, l'achever sans aucune pitié, au milieu des rires du public. Les quelques aventures relatées ici illustrent mieux que tout cette utilisation subversive de la loi. Précisons : le domaine immobilier se prête plus que tout autre à ce type de lutte. Hyper-protecteur dans son ensemble, le système administratif et juridique français atteint ici un sommet, bien des entrepreneurs vous le diront. Pratiquement il n'existe pas une construction, pas une rénovation, pas une transaction qui se soit effectuée dans le respect formel et absolu de la loi. Presque tous les promoteurs gérants, marchands de biens, etc. ont un talon d'Achille, mais si bien camouflé dans la broussaille des décrets et des lois que nous renonçons le plus souvent à le chercher. Et plus nous renonçons plus ils prennent de risques. Les sommes à gagner dans l'immobilier sont, on le sait, considérables ; elles valent bien ces entorses à la loi. Pour une fois il nous faut renverser tous les schémas qui peuplent nos têtes chevelues. Les truands, les passibles de, les trainés au banc d'infamie, ce sont eux, avec leurs beaux costumes et leurs cravates, pourvu que nous nous en donnions la peine et que nous utilisions pour cela tous les

recours, y compris — ô ironie — le recours à la force publique, qui d'ailleurs ne s'y dérobe pas. Il nous reste entre autres les lambeaux intéressants d'une loi votée en 1948, encore toute imprégnée de l'enthousiasme de la Libération et bien sûr quelque peu rognée depuis.

Vulnérable, le racket immobilier l'est d'autant plus qu'il à une fois sur deux recours aux procédés extra-juridiques : les coups et la corruption. Le schéma classique d'une expulsion n'est en général qu'une longue trame de mensonges et de violences.

Ça commence avec les bruits ; on paie quelques bavards pour raconter dans les bistrots du coin que l'immeuble va être détruit. La concierge en parle au facteur, tout le monde l'apprend. Le terrain est prêt pour la lettre recommandée ou la sommation de déguerpir envoyée par huissier. La rumeur inquiète, le papier bleu impressionne ; quelques uns partiront. Rien ne les y obligeait réellement car les congés ainsi signifiés n'ont pas de force légale.

Ceux qui restent vont alors voir défiler chez eux les démarcheurs envoyés par le propriétaire ou la société de gérance. Dans le Ve arrondissement l'ACDL en a déjà repéré une pléiade. A toute heure — le soir tard de préférence — ils sonnent à votre porte. Polis au début, ils expliquent : « Vous n'avez aucun droit, ma pauvre dame, mais je vais m'occuper de vous, vous aider. Je crois même pouvoir me débrouiller avec le propriétaire, vous obtenir un idemnité de déménagement, 500 F, peut-être 1000. » Hélas, vous résistez.

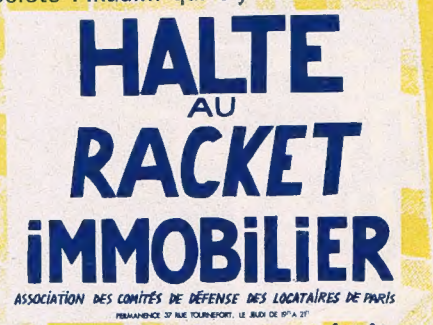
Deuxième visite : « Il faut être raisonnable... voilà ce que j'ai pour vous un relogement exceptionnel, n'en parlez surtout pas à vos voisins. Et puis vous savez, vous n'avez droit qu'à trois refus... après vous serez expulsé. » La vérité est que le locataire est tenu d'accepter un relogement « dans les mêmes conditions », ce qui n'est jamais le cas, puisqu'on lui propose en général des taudis bon marchés mais incertains, dont il sera à nouveau expulsé dans quelques mois, ou bien des palaces infiniment plus dispendieux.

Si hardiement vous tenez tête, ce ne sont plus les mêmes crapules que vous reverrez mais deux solides gaillards qui — sans distinction d'âge ou de sexe — vous entraîneront dans une voiture ou dans un coin sombre, sous prétexte de visite, et là vous mettront clairement le marché en main : tu signes ou gare à tes os. D'autres plus malins sortiront leur carnet de chèques, vous accompagneront à leur banque et une fois votre acceptation de départ signée encaisseront avec vous une forte somme dont ils reprendront aussitôt les deux tiers « pour leurs frais ». Il est trop tard pour protester, vous avez signé, touché un chèque à votre nom. Ça marche paraît-il très bien avec les petits vieux qui

rèvent un bref instant de se retirer en province et se retrouvent sans toit et sans argent.

La véritable épreuve de force, celle que l'on réserve aux récalcitrants aura pour théâtre d'opérations ainsi que pour objet l'immeuble même où vous vivez.

Un soir, plus de minuterie, le lendemain, plus d'eau. Le propriétaire n'a pas payé la compagnie des Eaux. Ou bien c'est l'inondation : sous prétexte de travaux on arrache les tuyaux à l'étage supérieur, votre chambre à coucher est brutalement transformée en douche, vous qui n'en aviez pas. En hiver, c'est le chauffage qui s'arrête sans préavis. Un matin plus de courrier : la concierge a été licenciée. Vos lettres trainent quelque part ou disparaissent mystérieusement. Les ordures en revanche restent là ; il n'y a plus personne pour les livrer aux éboueurs. En prime votre palier ou la courette de l'immeuble servent de dépôt aux gravats. Au 20, rue des Lyonnais — toujours dans le Ve — la cour était devenue le dépotoir de la société Finadim qui s'y installa et les



rats avec elle. Portes et fenêtres sont arrachées dans les appartements déjà libérés, des coups mystérieux ébranlent l'immeuble à toute heure du jour et de la nuit, les clochards du coin viennent — c'est un hasard — s'installer, sur votre paillasson, accompagnés de leurs animaux familiers qui pour une fois ont vraiment un chez eux. Sans compter ces besoins élémentaires qu'il vous est désormais interdit de satisfaire : les WC sont bouchés en permanence, parfois même avec du ciment prompt. Vous ne dormez plus, vous perdez l'appétit, c'est le départ ou la dépression nerveuse.

Le propriétaire, dont la mémoire est étrangement sélective, se souvient que des tribunaux existent : vous êtes assigné, assailli de sommations et de procédures, vous devez prendre un avocat, bref, même si vous pensez gagner il vous faudra jeter dans la balance toutes vos économies. C'est dur.

Souhaitez encore, qu'à force de destructions diverses, votre immeuble ne soit pas déclaré en péril. Cette fois il vous faudrait quitter les lieux sans délai, sur ordre du Préfet de police.

C'est le désespoir, il n'y a rien a faire, ils sont trop forts, on s'asseoit et on pleure. Pas du tout.

A chaque étape correspond un moyen de lutter, soit par la loi, soit par la force. Par la force il faudra interdire aux démarcheurs l'accès à l'immeuble ou les en chasser brutalement. Par la force il faudra empêcher les destructions ou les sabotages. « Au 3, rue Lacépède il fallut monter la garde plusieurs jours devant le dernier chiotte disponible dans l'immeuble ; l'ACDL mobilisa les gens du quartier, c'était devenu une sorte de symbole. »

C'est bien souvent par la force que l'on fait respecter le droit, écoutez l'édifiante histoire de Christiane : « Deux pièces cuisine dans un très vieil immeuble, 450 F de loyer, c'est trop cher, t'as pas une idée ? » C'était il y a un mois, dans un café place de la Contrescarpe. L'idée, Albert, qui s'y connaît, l'a en permanence : faire la surface corrigée. Cette application simple et rigoureuse de la loi permet — dans un certain nombre de cas — de faire subir au loyer une chute vertigineuse. Albert donc prit ses mesures et feuilleta son code, résultat : 120 F par mois. Lettre au propriétaire ; pas de réaction. Poliment, on le convoque au tribunal en audience de conciliation : personne. Un beau soir d'automne Christiane, au retour du travail, entend sa concierge : « Ah mademoiselle, voilà que votre propriétaire est venu, il a mis toutes vos affaires dehors et installé quelqu'un à votre place ». Bien sûr la serrure aussi est nouvelle. Christiane pleure, cherche une chambre d'hôtel, vient voir l'ACDL. Tous chez le commissaire. Le propriétaire fait une apparition : « Jamais, vous m'entendez, jamais vous ne remettrez les pieds chez moi, petite conne », ajoute-t-il gratuitement. Le lendemain la porte vole en éclat, une dizaine de membres de l'ACDL s'installent avec Christiane dans son appartement retrouvé. Première chose, appeler les flics : on dresse un constat reconnaissant qu'elle est bien chez elle qu'elle paie régulièrement son loyer. Deuxième chose, on porte plainte contre le propriétaire pour violation de domicile. L'audience de correctionnelle aura lieu dans un mois ou deux.

Bien sûr, le premier mouvement de Christiane fût de ne pas se battre, de se résigner. L'histoire de la vieille dame et du bel Alfred montre ce qu'il en coûte.

Chaque jour une vieille dame, 84 ans, vient s'installer en face d'un immeuble, passage des Postes, et pleure. Cette maison, elle y est née. Elle en fût chassée il y a quelques jours et ne peut s'en remettre. Elle habite aujourd'hui un taudis en rez-de-chaussée, dans le 11e arrondissement, avec water au troisième étage. Le malheur pour elle commença avec une luxueuse carte de

visite déposée sous la porte : Alfred de Hody, avenue Foch, pouvait-on lire en beaux caractères et en tout petit petit, SARL boulevard Magenta. Officine minable mais belle apparence, un pa ravent, l'Alfred ! Sa spécialité : acheter bon marché, vider très vite, revendre très cher. La bonne dame était inamovible, à son âge ; lui s'en est occupé. Menaçant : « Je vais vous installer des Arabes plein l'immeuble, vous allez voir ça ». De fait, on sait qu'il soudoie une équipe de petits truands yougoslaves et portuguais qui viennent parfois mener grand tapage... mais pour réclamer à Alfred ce qu'il leur doit. Charmeur : « Voilà un beau billet de cinquante mille francs (anciens, qu'alliez vous croire) et un logement dans le onzième ». Elle a cédé. Pour Alfred, c'est une quinzaine de millions de bénéfice, pour elle...

Chacun à l'ACDL connaît des dizaines de cas du même genre. Mais la plus belle histoire est sans doute celle-ci, que vit en ce moment un paisible habitant du quartier :

Un vieil immeuble est vendu, près de la place de la Contrescarpe. Les locataires reçoivent leur congé. « C'était signé : cabinet Marceau. Je vais voir ; un bureau miteux, entre deux hôtels de passe, à Pigalle. Dedans deux mecs pas possible, de vrais duettistes : Béniche et Avril. Lunettes noires, gomina, costards rembourrés genre prince de galle, même Lino Ventura n'oserait pas porter ça. « Nous sommes vos nouveaux propriétaires », répètent-ils en chœur. Comme ils n'a-

LA LOI DE 1948

Elle s'applique, dans les grandes villes, à tous les immeubles construits avant le 1er septembre 1948.

Calcul des loyers :

La méthode employée est celle de la surface corrigée. Il s'agit de la superficie réelle modifiée par un certain nombre de cœfficient tels que : le confort, la situation, l'environnement. Un barème est alors appliqué. Par exemple le loyer d'un appartement de 30 mètres carrés dans un immeuble de la catégorie 3B — la majorité des immeubles des vieux quartiers de Paris — ne devrait pas dépasser 110 F par mois. Pour calculer la surface corrigée,

vaient aucune raison de nous vider, quelques voisins et moi-mêmes nous décidons de rester. Nous voilà assignés en justice. Et par qui ? La société Financière de Placement et de Gestion Immobilière, au capital de 239 millions anciens, ce qui fait déjà plus sérieux. Plus rien à voir avec les duettistes. Etrange. On se renseigne sur cette société : elle est le fruit des amours de sept « employés de banques » et de la Sociétés Financière de Placements Mobiliers, qui détient 93 % des parts. Curieux de généalogie, nous continuons à grimper. Au dessus, une société mère, détient 92 % des parts de la précédente et s'acoquine quant à elle avec huit « employés de banques ». On gratte encore un peu : ils sont tous PDG de filiales diverses de la banque La Henin. Des deux petits videurs à la grosse banque il y a bien sûr des paravents, des titres, des sièges sociaux. Dans le tas qui est notre véritable propriétaire ? Un jour nous nous pointons au siège de l'une de ces sociétés, histoire de faire connaissance. Rue de la Bienfaisance, dans le huitième. Immeuble style Haussman, poignées bien astiquées, bouton de sonnette en forme de lion, rutilant. J'appuie : « Einnnn... » pas de réponse. Encore « Einnnn... », ce bruit électrique et feutré des bonnes maisons. J'ai sonné une heure. En semaine, a onze heures du matin, personne. Le siège social était vide. J'écris : « Monsieur le propriétaire, voulez-vous bien me désigner qui est habilité à se prétendre propriétaire, qui sont vos fondés de pouvoir, vos mandataires, vos hommes de main etc. ». Réponse : « Cher Monsieur, nous désignons comme mandataires, MM. Béniche et Avril, » signé « Béniche et Avril du cabinet Marceau ». La boucle est bouclée, c'est Pigalle qui reçoit les lettres recommandées adressées aux Sociétés Immobilières. Mieux, le lendemain un type se pointe dans l'immeuble. M. Singher, et me dit froidement : « Je suis votre nouveau propriétaire, je viens m'occuper de votre relogement ». Alors là j'ai pris sa petite valise, je l'ai posée sur le trottoir, lui je l'ai pris par le paletot et je lui ai dit à l'oreille : « Casse-toi, vite fait ». Le pauvre était un peu surpris, il a tenté de revenir le lendemain avec une lettre de Béniche et Avril, mais le moral n'y était plus. J'ai téléphoné à Béniche. « Pourquoi nous envoyez-vous ce genre de mecs » — « Oh ! vous savez, on a toujours besoin de videurs. Celui-là n'était qu'à l'essai ».

Malgré le rideau de fumée, nous avons quand même reconstitué le scénario. La propriétaire, une vieille dame, vit en Auvergne. Renseignés par un de leurs rabatteurs, Béniche et Avril débarquent dans son village, alignent six millions anciens, la conduisent chez un notaire, concluent l'affaire pour soixante briques. Ils n'en

ont pas le premier sou mais agissent pour le compte de l'une des sociétés, en fait une filiale de La Henin. Le titre de propriété doit d'ailleurs se trouver dans un de ses coffres, en gage, avec un petit acte sous seing privé. En attendant les deux lascars doivent verser des agios impressionnants, ils ont donc tout intérêt à vider l'immeuble au plus vite. En effet ce qu'ils ont acheté 800 F le mètre carré sera revendu après travaux 6 000 F le plus vite possible. Un calcul : 800 F plus — au grand maximum — 1 000 F le m2 de travaux (de la poutre apparente, du plâtre, des chiottes), sur 750 m2, cela fait 135 millions. Le studio — 30 m2 — est revendu 18 millions, total 450 millions. 300 millions en un an. Pas mal. Seulement l'argent coûte cher, la banque est gourmande, tout cela doit être vite fait. Et nous qui ne voulons pas partir !

Personnellement, je leur coûte un million et demi par mois, c'est eux qui me l'ont dit. Sans compter les cinq millions de travaux qu'ils avaient entamés et que je leur ai fait démolir. Eh oui, ils avaient oublié de demander un permis de construire. Moi j'ai laissé faire et puis un jour quand même j'ai écrit aux services de l'urbanisme.

Il ne leur reste plus que deux solutions : me casser la figure ou m'acheter. Il y a un mois, l'avocat de la société financière de placement a téléphoné à mon avocat : « fixez votre chiffre ». J'ai ricané ! L'autre jour dans l'escalier un de leurs gros bras m'a attaqué. Pas grave. Ils ne peuvent pas aller trop loin. Peut-être la raison va-t-elle leur venir, ils se décideront à laisser tomber. Déjà ils parlent de revendre à 1 600 F le mètre carré. Nous on leur en donne mille francs, pas un sou de plus. »

Ces opérations sont quotidiennes. Rue Raymond-Losserand on tente de chasser deux cent soixante-dix ouvriers immigrés. Rue de Bièvres ce sont vingt trois Algériens qui sont menacés. Un côté de la rue est déjà « rénové » « M. Mitterrand y a un bel immeuble, en face on vire les Arabes. S'il le savait, il viendrait sûrement les voir, les aider, avec ses idées ! » En attendant un comité de locataires s'est constitué, ils tiennent bon depuis plusieurs mois. Jour après jour, le groupe perfectionne ses méthodes, fignole ses interventions, « on rêve parfois que quelqu'un nous file un ordinateur ; nous avons déjà quelques idées d'utilisation assez rigolotes. Rien n'est trop beau pour avoir la peau des requins, du banquier au videur minable, les petits d'abord les gros ensuite ». Techniciens de la lutte quotidienne, au ras du vécu, ils font voler en l'air les mythes des techniques inaccessibles. Le Droit s'apprend en trois mois lorsqu'on veut vraiment en faire quelque chose.

Gauchistes ? Spontanéistes ? Ils tissent avec patience et humour un réseau, forment, avec d'autres groupes de quartiers qu'ils ne connaissent pas encore, un mouvement nouveau. Ils avancent à vitesse de taupe, mais imaginez quelques centaines de ces taupes à l'ouvrage et les vieilles capitales s'en trouveraient vite tout boursouflées.

Jean-Paul Ribes

Permanences de l'ACDL, 37, rue Tournefort, Paris (5e). Le jeudi de 18 à 21 h.

on peut s'adresser à un géomètre expert (mais il faut le payer) ou apprendre à le faire soi-même, avec l'aide d'une association de locataires.
Attention : il faut étudier sérieusement la situation avant de se lancer. La loi comporte un certain nombre d'exceptions qu'il faut connaître. Quoi qu'il en soit, un propriétaire ne peut en aucun cas utiliser cela comme une raison pour vous jeter dehors. Mais il peut toujours en chercher d'autres.

Le droit au maintien dans les lieux : **Tout locataire qui paie un loyer est censé avoir conclu avec le propriétaire une convention locative, même s'il n'y a rien d'écrit. En tout état de cause la loi l'emporte sur tout ce qui a pu être signé. Un droit reste toujours un droit. La convention locative peut être dénoncée par congé ; il se crée alors un rapport juridique nouveau ; en effet le locataire qui a reçu son congé n'est pas de ce fait mis à la rue. Il a droit automatiquement au « maintien dans les lieux ». Ce droit peut être perdu :**
1) en cas de non paiement du loyer, 2) si le propriétaire reprend l'appartement pour l'habiter lui même ou y loger un membre de sa famille (ascendants ou descendants), 3) si l'immeuble doit être détruit et que les autorisations ont été obtenues. Ce qui dans ce cas donne droit a un relogement équivalent.

LA CROISADE DE CRADO.

PIC, PONG, PAC ET CRADO VIVAIENT ENSEMBLE DANS UN ENCLOS FUMANT DU THON, MANGEANT DU H JUSQU'AU MOMENT OÙ VINRENT LES VACHES

FACHÉES, LA HIRE ET MOU JERSEY JETÈRENT DEHORS CHACUN DES LAIDS LES TRAÎNANT JUSQU'AU TRIBUNAL PRÉSIDÉ PAR LE JUGE ASTRAL

BANNIÈRES, BIGORRE, ET GIBOULE JUGES ÉMINENTS DE LA CITÉ ET UN JURY DE CITOYENS DES POLICIERS, DES ARGOUSINS,

DEUX AIGUILLEURS, LEURS APPRENTIS SEPT CUISINIERS, UN MALAPPRIS UN RÉVEREND DOMINICAIN ASSIS EN ROND, BUVAIENT DU VIN

NOS MALANDRINS FURENT CONDAMNÉS A PARTIR POUR LE DAUPHINÉ OÙ ILS MANGERAIENT LE PAIN SEC QUE L'ON RÉSERVE AUX PAUVRES MECS

CRADO POURTANT, LE CAVALEUR S'ENFUIT TRÈS VITE COMME UN VOLEUR LAISSANT LÀ-BAS SES COMPAGNONS SE DÉMERDER DANS LEUR PRISON

ET PIC ET PONG JOUÈRENT LE MORT PAC CETTE FOIS MALIN ENCOR ENFOURCHA SA BONNE VIEILLE TORTUE MAIS TOUS LES TROIS GARDÉS À VUE

FURENT EMPLOYÉS BON GRÉ, MAL GRÉ À FAIRE LA PEAU AUX CHIMPANZÉS L'ESPRIT CREUX, LE MORAL BAS ILS REDOUTAIENT LA SPA

CLICK CLICK CLICK

PENDANT CE TEMPS, CRADO VOYAGE HÉROS SANS PEUR ET SANS BAGAGES TIRE DES PLANS SUR LA COMÈTE AVEC TOUT PLEIN DE PETITES BÊTES POUR ABOLIR L'HUMANITÉ

ET ILS INSCRIVENT AVEC LA CROTTE LEUR GRAND SLOGAN POUR TOUS LEURS POTES: "FRANGIN, SI TU N'ES PAS MIRO LET YOUR CHICKENS GO!"

LET YOUR CHICKENS GO!

TEXTES: LIEUEN ADKINS • GRAPHISMES: GILBERT SHELTON